PÉCHÉ MORTEL

DEUXIÈME PARTIE (1).

VI.

Le lundi, dans la journée, M. et Mme Déglise revinrent à La Lineuse. En traversant la cour, vers six heures, Paul aperçut Mme Marthe à l'une des fenêtres ouvertes de la salle à manger. Il salua timidement et s'éloigna, mais il lui avait suffi d'entrevoir le profil perdu de la jeune femme, pour qu'il fît un retour sur lui-même et se sentît honteux de son aventure de la veille. Maintenant que Mme Marthe avait repris possession de La Lineuse, elle reprenait en même temps la maîtresse place dans le cœur de Paul, et il se reprochait comme une infidélité, comme une profanation, son tête-à-tête avec Mlle Huguet. Quelle différence entre le grossier et sensuel émoi causé par les caresses si facilement prodiguées à Catherine, et l'émotion profonde, religieusement tendre, ressentie rien qu'à l'aspect de Mme Déglise! Celle-ci était bien réellement l'unique et constante préoccupation de son esprit, la directrice souveraine de ses pensées, depuis le premier jour où il était entré à La Lineuse, dans le simple cabinet de travail fleuri de primevères roses. Elle seule avait pu lui faire oublier Paris; elle seule avait exercé une influence heureuse sur sa volonté. — Et il allait risquer de détruire, ce charme qui durait depuis plusieurs mois déjà, pour satisfaire un caprice d'une heure?.. A la vérité, il n'avait courtisé

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

Catherine que pour détourner les soupçons et imposer silence aux conjectures malveillantes de la contremaîtresse; mais c'était déjà trop que le nom pur et respecté de Mme Déglise se trouvât mêlé aux vulgaires détails de cette fredaine. — Le soir, tandis qu'il fumait à la fenêtre, il vit Catherine passer et repasser devant sa porte. Elle espérait sans doute l'induire à descendre et à l'accompagner dans quelque promenade nocturne aux environs; mais il résista à la tentation et ne bougea de derrière ses persiennes.

Il se leva le lendemain dès l'aube et gagna les bois dans la direction des Onze Fontaines. Il lui semblait qu'en retraversant les sentiers parcourus en compagnie de Mme Marthe, il faisait à cette dernière une sorte d'amende honorable. Il s'arrêtait aux endroits où ils avaient stationné ensemble; il cherchait avidement à retrouver dans les fourrés les traces de son passage : — une branche brisée, une flocon de ruban pris aux épines des ronces, l'empreinte d'un petit pied moulé par la glaise d'un fossé. — Il se délectait à ces adorables enfantillages de l'amour qui commence. En chemin, il cueillait les plantes dont elle lui avait dit les noms et il en composait un bouquet. — Dans la blancheur des muguets aux clochettes laiteuses, des pervenches ouvraient çà et là leurs étoiles bleues; des épillets d'amourette et de folle-avoine foisonnaient tout à travers; des chèvrefeuilles s'y mêlaient à de pâles orchidées, des impératoires y enroulaient leurs frêles dentelles; et, au centre, à peine écloses, pareilles à des désirs timidement exprimés, des renoncules et des lysimaques entr'ouvraient leurs fleurs d'or, encore humides de l'eau de source où elles avaient trempé. — Il s'exhalait de cette gerbe une exquise et amoureuse odeur printanière, que Paul aspirait avec délices. — Il s'en revint par une haute colline où fut jadis un camp romain, d'où le regard plongeait dans les rues du village et jusque dans l'intérieur de la fabrique.

Quand il parvint au sommet du plateau, La Lineuse s'éveillait : — un ouvrier ratissait les allées sablées du jardin; la cuisinière traversait la cour, portant le lait du déjeuner; au rez-de-chaussée, deux persiennes brusquement ouvertes se rabattirent contre le mur, et, dans l'encadrement de la fenêtre Paul aperçut Mme Marthe en peignoir blanc et tête nue. Elle resta un moment à la croisée, penchant en avant le haut de son corps, comme pour mieux savourer la fraîcheur du matin, puis elle disparut. Quelques minutes après, il la revit dans le jardin. Elle allait de massifs en massifs, redressant les fleurs des plates-bandes, émondant les roses fanées des rosiers, ne restant pas une seconde inactive. Il suivait au détour des allées la flottante blancheur de son peignoir et s'oubliait à cet innocent espionnage. La cloche grêle de la fabrique lui rappela qu'il était temps de rentrer. Il redescendit rapidement le sentier en zig-

zag, arriva tout essoufflé à La Lineuse, et, en passant devant la maison d'habitation, chargea la femme de chambre de remettre son bouquet à Mme Déglise.

Pendant toute la journée, il ne pensa guère qu'à Mme Marthe et à l'heure où il monterait dans le cabinet du magasin pour lui remettre la correspondance. Il suivait impatiemment les progrès de l'ombre sur le mur de la fabrique, et la marche des aiguilles sur le cartel de son bureau. Trois heures sonnèrent, puis quatre; il se disait : « Dans une heure je la verrai ; peut-être aura-t-elle mis mes fleurs auprès d'elle. » Cinq heures tintèrent à l'horloge, et chaque coup du marteau sur le timbre résonnait dans son cœur. Il monta timidement les marches de l'escalier du magasin, traversa d'un trait la première pièce et frappa nerveusement à la porte du cabinet. Il se demandait maintenant avec une secrète angoisse comment il serait reçu et si elle lui parlerait de l'envoi du bouquet. Il entra, tête baissée, et quand il eut salué la jeune femme, il s'aperçut qu'elle n'était pas seule.

Près du bureau se tenait un personnage dont les traits avaient une lointaine ressemblance avec ceux de Mme Déglise. Au premier abord, la toilette très soignée de cet inconnu, sa moustache en brosse et ses cheveux *trop noirs* lui donnaient l'air jeune ; en examinant de plus près son teint plombé, la peau plissée de son cou, les pattes d'oie aux coins des paupières, on reconnaissait qu'il avait atteint la soixantaine et qu'il appartenait à l'espèce des vieux beaux bien conservés.

— Mon père, M. de Bonnay, dit Mme Marthe au jeune homme, puis se tournant vers le filateur qui saluait légèrement : — M. Paul Lobligeois, de la maison Lobligeois et sœur... Son père l'a envoyé étudier la fabrication à La Lineuse... Vous permettez que je m'occupe avec lui de l'expédition du courrier?

Elle prit la correspondance, relut les lettres, les signa après avoir demandé quelques explications et les remit à Paul pour la poste.

— A propos, monsieur Lobligeois, ajouta-t-elle au moment où il allait se retirer, je ne sais si M. Déglise vous a averti que nous comptions sur vous demain soir? Vous dînerez avec mon père et M. le curé de Fains... C'est entendu, n'est-ce pas? Demain, à sept heures...

Pas un mot du bouquet. Lorsqu'à l'heure indiquée pour le dîner, Paul entra le lendemain dans le salon de La Lineuse, son premier soin fut de jeter un regard furtif sur les vases qui garnissaient la cheminée et le guéridon, afin de chercher s'il n'y verrait pas ses fleurs. Il ne vit rien et on ne lui parla de rien. Comme il pleuvait, on ne quitta le salon que pour passer dans la salle à manger. Mme Déglise avait repris avec le jeune commis ses manières réservées et cérémonieuses. A table, elle le plaça entre son mari et M. de Bon-

nay, qui l'accapara pour lui conter à mi-voix ses impressions de voyage et de plaisir à Paris. Paul écoutait d'une oreille distraite et se rattrapait en regardant mélancoliquement la maîtresse de la maison placée en face de lui. Blanche, fraîche et avenante dans sa neuve toilette de printemps, Mme Marthe ne paraissait occupée que du curé, qu'elle entretenait longuement des affaires de la paroisse. Après dîner, les hommes allèrent fumer sous la vérandah, à l'exception du prêtre, qui était resté au salon, près de sa paroissienne, et continuait le récit de ses démêlés avec le maire et le conseil municipal. Vers dix heures, on se sépara, et Paul regagna le village en compagnie de l'abbé, qui lui fit l'honneur de l'abriter sous son vaste parapluie.

— Quelle digne personne, que Mme Déglise! dit ce dernier en relevant sa soutane et en marchant lourdement dans le chemin boueux, — dévouée à son mari, à sa maison, remplissant exactement ses obligations de femme du monde sans négliger ses devoirs de piété, et trouvant encore le temps de s'occuper de bonnes œuvres... J'ai rarement vu un intérieur aussi uni et aussi édifiant que celui des Déglise... Vous devez vous féliciter, monsieur, d'être reçu en ami dans cette demeure si chrétiennement hospitalière...

Paul Lobligeois ne répondait que par monosyllabes à ce panégyrique, qui se prolongea jusqu'à la porte du presbytère. Il rentra chez lui en proie à une vague dépression qu'augmentait encore le ruissellement plaintif de la pluie contre les vitres.

Il s'était fait une fête de ce dîner, et il n'en rapportait qu'une lourde déconvenue. — Il devenait maintenant évident pour lui que Mme Déglise avait été froissée de l'envoi du bouquet; elle trouvait cette familiarité déplacée et elle se conduisait de façon à faire comprendre à Paul qu'il ne fallait pas que la chose se renouvelât. — Après tout, se disait-il en tournant dans sa chambre comme un écureuil en cage, elle a raison, et tu es fou de te mettre un pareil amour en tête! Qu'espères-tu?.. Crois-tu que cette honnête femme va compromettre sa réputation et son repos pour te donner le plaisir de papillonner indiscrètement autour d'elle? Elle agit sagement en ne te laissant pas te fourvoyer davantage. En supposant qu'elle n'aime pas son mari, — ce qui n'est pas prouvé, — elle est trop sensée et trop loyale pour mettre dans sa vie un amour coupable, — et c'est fort heureux pour toi... Réfléchis un peu à ce qui serait arrivé si, au lieu de rencontrer une femme attachée à ses devoirs, tu étais tombé sur une coquette romanesque et inflammable! Quel joli rôle aurais-tu joué dans cette maison où M. Déglise t'a accueilli avec une confiance aveugle, et comment tout cela eût-il fini?.. Non, sois bien convaincu que Mme Marthe est une adorable créature qui n'a nulle envie de faiblir. Contente-toi d'admirer sa beauté à dis-

tance respectueuse, et encore ne la regarde pas trop de peur d'être tenté. Détourne d'elle ta pensée et tes désirs; cherche ailleurs des distractions qui t'éloignent de son chemin, et tâche de te guérir pendant que ta blessure est légère...

Il se coucha là-dessus et s'endormit d'un sommeil agité. Le lendemain matin, comme il se rendait à la fabrique, il croisa en route Catherine Huguet, qui passait dans un rayon de soleil, le nez en l'air, les cheveux blonds au vent. Les yeux luisans de l'ouvrière lui lancèrent une œillade moqueuse. Tout en sautillant à travers les flaques d'eau, elle relevait sa jupe et montrait une jambe agréablement modelée. Paul Lobligeois trouva au minois chiffonné de la contremaîtresse une coquetterie provocante et se reprocha d'avoir dédaigneusement coupé court aux relations nouées le soir de la Trinité. Mlle Huguet était en somme une personne fort désirable, et, comme en outre la façon rapide dont s'était arrangé leur premier tête-à-tête démontrait suffisamment à Paul qu'il n'avait pas affaire à une ingénue, il résolut sans trop de scrupules de chercher à reconquérir les bonnes grâces de la séduisante Catherine.

Il rôda plusieurs fois autour de l'atelier des ourdisseuses, espérant trouver une occasion d'entrer en conversation avec Mlle Huguet, mais cette fantasque personne semblait prendre un malin plaisir à l'éviter. Il n'osait trop s'arrêter dans l'atelier de peur d'éveiller l'attention des ouvrières; il savait d'ailleurs que Mme Déglise avait l'œil à tout et il craignait que ses allées et venues autour de l'ourdissoir ne parussent à la sévère patronne aussi étranges que peu justifiées. D'un autre côté, le temps devenu pluvieux lui ôtait tout espoir de rencontrer le soir Catherine au bord du canal. Il était fort empêché, et ces obstacles imprévus accroissaient son caprice en l'irritant.

Un matin qu'il s'était aventuré dans l'ourdissoir, il tressaillit en y entendant résonner la voix de contralto de Mme Déglise. Il n'eut que le temps de se rencogner vivement dans un angle obscur, et, masqué par l'épaisse armature d'un métier inoccupé, il put échapper aux regards de Mme Marthe. Celle-ci donnait précisément des instructions à la contremaîtresse :

— Les rayons du magasin, disait-elle, sont fort peu en ordre; la marchandise encombre les comptoirs ; il faudra me ranger tout cela demain, Catherine... J'irai reconduire mon père jusqu'à Villotte; vous profiterez de mon absence pour passer votre après-midi à classer les pièces de toile dans les casiers... Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

Elle sortit, et Paul Lobligeois put quitter la cachette où il s'était mussé. — L'ordre que la patronne venait de donner à Mlle Huguet

fournissait au jeune homme un moyen commode de renouer avec la contremaîtresse. Catherine serait seule au magasin pendant toute l'après-midi, et, Mme Déglise devant s'absenter, on ne risquerait pas d'être dérangé. A la vérité, Paul rougissait bien un peu de l'espionnage à l'aide duquel il se trouvait mis au courant des projets de Mme Marthe. Il lui semblait qu'il allait commettre un abus de confiance en choisissant pour une pareille équipée la maison même de la femme qu'il s'était promis de respecter. Puis, comme nous ne sommes jamais en peine de trouver une mauvaise raison pour colorer une méchante action, il s'excusait à la façon de Tartufe en se disant que cet écart de conduite était rectifié en somme par la pureté de l'intention. — Que voulait-il ? Oublier Mme Déglise et se détacher d'un amour défendu? Quel meilleur moyen pouvait-il employer que de substituer à cette passion naissante une amourette sans conséquence?..

Vers quatre heures, le lendemain, tandis qu'il travaillait dans le bureau du rez-de-chaussée, Catherine passa lentement devant la fenêtre ouverte, jeta sournoisement à l'intérieur un regard ironique, puis se dirigea ostensiblement vers l'escalier du magasin situé en face. Deux minutes après, Paul la vit reparaître à la croisée du premier étage et se pencher au dehors pour baisser la jalousie. Elle avait un peu l'air de le braver et cela lui ôta ses derniers scrupules. — La maison d'habitation, avec ses persiennes closes, semblait dormir; M. et Mme Déglise, partis pour Villotte après le déjeuner, ne rentreraient probablement pas avant six heures. Les ouvriers venaient de sortir pour le goûter, et les ateliers étaient vides. Paul prit une liasse de lettres pour motiver son entrée, et monta au magasin.

Quand il eut ouvert doucement la porte, il ne distingua rien tout d'abord, ébloui qu'il était par le brusque passage de la pleine lumière à la demi-obscurité. Les jalousies hermétiquement closes laissaient complètement dans l'ombre les profondeurs de la pièce, plus longue que large, où régnait une odeur forte et tenace, — l'odeur de l'apprêt dont les tisserands enduisent leur trame. — Paul finit par apercevoir Catherine, debout sur l'un des comptoirs et rangeant des coupons d'étoffe dans les casiers. Au bruit de la porte refermée, la jeune fille tourna la tête et dévisagea hardiment le commis :

— Si c'est Mme Déglise que vous cherchez, lui dit-elle d'une voix mordante, elle n'est pas ici, je vous en avertis.

— Je le sais, répliqua-t-il en s'approchant du comptoir ; aussi n'est-ce pas pour cela que je suis monté... Je désirais vous voir et causer un moment avec vous.

Elle s'était remise à sa besogne et chantonnait railleusement sans

se donner la peine de lui répondre. Un peu piqué de cet accueil indifférent, il s'était accoudé à la tablette du comptoir et tambourinait sur le chêne ciré en regardant Catherine de bas en haut. — Elle était simplement vêtue, mais avec goût. Sa robe d'indienne claire découvrait jusqu'à la cheville des pieds chaussés de bottines d'étoffe noire ; quand elle levait les bras et se haussait pour atteindre les casiers les plus élevés, cette attitude faisait valoir l'élégance de sa petite taille, en accusant le modelé de la poitrine et des hanches. Dans ses allées et venues sur le comptoir, l'ourlet de sa jupe frôlait les mains et les cheveux du jeune homme.

— Vous ne répondez rien, reprit-il; êtes-vous fâchée?

— Je n'aime pas les gens capricieux.

— Capricieux, moi?.. Vous voyez bien que non, puisque je n'ai pu résister au désir de vous voir.

— Oui-da!.. Combien y a-t-il que la Trinité est passée?

— Mais... il y aura demain huit jours.

— Eh bien! vous en avez mis sept à vous décider... Vous avez pris le temps de réfléchir!

— Ne m'avez-vous pas défendu de vous reparler?

— Vous êtes obéissant! s'écria-t-elle en haussant les épaules... Au lieu de débiter des *dailleries*, vous feriez bien mieux de me donner les pièces de toile qui sont sur le comptoir.

— Avec plaisir...

Il prenait les coupons et les lui tendait. Catherine se dressait sur la pointe des pieds pour atteindre le dernier rang des casiers, puis elle se baissait de nouveau pour recevoir une pièce de toile. Ce va-et-vient échauffait ses joues et allumait ses yeux gris dans l'ombre. A un mouvement qu'elle fit pour se baisser, une rose qu'elle avait piquée à son corsage tomba, et Paul Lobligeois s'en empara ; elle voulut la ressaisir et le jeune homme en profita pour lui prendre les deux mains. Elle glissa à genoux sur le comptoir, et leurs têtes se trouvèrent si bien de niveau que Paul lui appliqua deux baisers sur le cou. Il profita de l'éblouissement que causait à la jeune fille cette caresse inattendue pour lui passer un bras sous la taille et pour l'emporter. — Elle se débattait et ses efforts n'aboutissaient qu'à resserrer la double étreinte qui la retenait prisonnière. En un clin d'œil elle se trouva posée sur les genoux du commis, qui était allé s'asseoir sur l'une des chaises du magasin.

— Ça n'est pas de jeu, murmura-t-elle essoufflée; lâchez-moi!

— Pas avant que vous ne m'ayez permis de vous embrasser.

— Il me semble que vous n'avez pas attendu la permission... C'est assez comme cela!

— Ce ne sera jamais assez! dit-il en couvrant de baisers les lèvres de Catherine.

Elle était devenue rouge comme un coquelicot et Paul ne lui laissait pas le temps de protester. Dans le magasin obscur, on entendait le ronronnement sourd des métiers de l'ourdissoir et le frémissement de plus en plus accentué des chaudières de la teinturerie. Le travail avait repris dans les ateliers et couvrait de ses rumeurs le bruit des baisers du jeune homme qui commençait à perdre la tête. — Brusquement la porte s'ouvrit et Mme Déglise parut sur le seuil.

A la vue de ce qui se passait dans son magasin, Mme Marthe était devenue aussi rouge que Catherine, — rouge de confusion et de colère. — Elle fit claquer la porte derrière elle ; ses yeux noirs flambèrent d'indignation, tandis que Mlle Huguet épouvantée s'empressait de quitter les genoux de Paul, et que celui-ci restait pétrifié sur sa chaise.

— Sortez, mademoiselle! dit enfin Mme Déglise d'une voix sourde. Quant à vous, monsieur, j'ai à vous parler. Suivez-moi !

Elle se dirigea lentement vers la porte de son cabinet, l'ouvrit, puis d'un geste impérieux enjoignit au malheureux commis, écrasé de honte, d'y entrer le premier. Alors elle se retourna vers Catherine qui n'osait bouger, et frappant du pied avec violence :

— Sortez ! répéta-t-elle, je vous chasse.

VII.

La porte du cabinet une fois refermée, Mme Marthe s'était adossée à son bureau, et de là, hautaine, les sourcils froncés, la lèvre crispée, elle lançait un regard fulminant sur Paul Lobligeois, debout au milieu de la pièce.

— Si vous ne vous respectez pas vous-même, dit-elle d'une voix âpre et saccadée, vous devriez au moins respecter ma maison, une maison où vous avez été reçu en ami !.. Votre conduite est indigne, monsieur !.. Il y a quatre mois à peine, ici même, vous protestiez de vos bonnes intentions... Et aujourd'hui, à quelques pas de mon bureau, vous osez donner de scandaleux rendez-vous à une de nos ouvrières,.. à une effrontée dont j'aurais dû me méfier !.. Oh ! cette fille, on m'avait bien prévenue qu'elle ne valait rien !.. Mais je n'y voulais pas croire. — Une créature que j'ai tirée de la misère, que j'ai décrassée, qui me doit tout !.. Quelle misérable espèce que ces gens-là !

Bien qu'il fût très abasourdi, Paul Lobligeois ne put s'empêcher de remarquer tout d'abord avec quelle rapidité l'irritation de Mme Déglise se tournait presque entièrement contre Catherine. Mû par un sentiment de loyauté, il crut devoir rétablir les faits et justifier l'ouvrière.

— Madame, hasarda-t-il humblement, vous avez raison, la faute commise est inexcusable, mais cette jeune fille est innocente... Seul j'ai été coupable et seul je dois être puni... Je suis entré au magasin à l'insu de Mlle Huguet, je l'ai poursuivie de mes obsessions; quand vous l'avez surprise près de moi, elle y était contre son gré; j'ai cédé à un mouvement de folie dont elle n'était nullement complice...

S'il avait cru désarmer Mme Marthe par cet aveu, il comprit bien vite qu'il s'était trompé. Un éclair flamba de nouveau dans les yeux noirs de la patronne.

— Vous deviez être fou, en effet, interrompit-elle violemment, fou ou absolument dépravé, pour vous jeter au cou d'une créature pareille!.. Comment un homme délicat et bien élevé peut-il avoir des goûts si bas?.. Une fille sans beauté, sans esprit, sans pudeur?.. Quel philtre vous avait donc versé cette dévergondée pour vous rendre amoureux d'elle?.. Ces femmes-là font la honte et le malheur des maisons où elles entrent... Celle-ci du moins ne salira pas plus longtemps la mienne!.. Dès ce soir, je débarrasserai la fabrique de cette brebis galeuse.

Elle allait et venait à travers la chambre, les bras croisés, la figure tragique, lançant d'une voix sifflante les phrases qui s'échappaient de ses lèvres, sans ordre ni mesure. Paul stupéfait ne reconnaissait plus la correcte et calme Mme Marthe dans cette femme passionnée que la colère secouait comme un ouragan secoue un arbre. L'exagération même de cette colère lui rendit un peu de sang-froid. Au milieu de ses emportemens, Mme Déglise paraissait moins irritée de l'inconvenance de l'acte en lui-même que de la franchise avec laquelle le jeune Lobligeois venait de déclarer son brutal amour pour Catherine. — Plus il examinait sa patronne, tandis qu'elle passait et repassait, méprisante et courroucée, devant lui, plus cette agitation lui semblait hors de proportion avec le méfait commis. L'indignation de Mme Marthe avait quelque chose des récriminations amères et brûlantes d'une femme jalouse. Elle mettait un si étrange acharnement à accuser Catherine que Paul s'enhardit à prendre de nouveau la défense de la contremaîtresse.

— Je vous en supplie, madame, reprit-il, ne vous laissez pas égarer par votre légitime colère... Je vous le répète, Mlle Huguet n'a pas été complice, mais bien victime de ma faute... Soyez indulgente pour elle!..

— Il ne vous manque plus que de vous faire son avocat! s'écria-t-elle exaspérée; votre... frénésie vous aveugle un peu trop, monsieur, et vous perdez toute vergogne!.. J'ai chassé cette fille et, ce soir, M. Déglise vous priera de quitter à votre tour La Lineuse... C'est tout ce que j'avais à vous dire.

— J'ai mérité ce renvoi, madame, et je vous obéirai.

Il courbait la tête devant elle. Il était devenu très pâle et, à l'idée que les portes de La Lineuse allaient se fermer irrévocablement sur lui, des larmes lui montaient aux yeux.

— Je n'aurai plus l'honneur de vous revoir, ajouta-t-il... Laissez-moi vous demander humblement pardon de vous avoir offensée... Je m'en vais navré d'avoir si mal reconnu vos bontés.

Mme Marthe vit sa pâleur, ses traits contractés, ses yeux humides, et soudain sa colère tomba. Elle eut honte de s'être abandonnée à un pareil emportement, et reprit d'une voix radoucie :

— Adieu, monsieur!.. Cette déplorable affaire aura pour tout le monde de tristes conséquences... Si vous êtes peiné de votre mauvaise action, nous regretterons, nous, d'avoir été déçus dans nos espérances... Vous nous avez cruellement trompés !

— Oui, soupira-t-il en se dirigeant lentement vers la porte, je suis un misérable... Ma conduite me fait horreur et ma faute est encore plus honteuse que vous ne croyez...

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle en l'arrêtant d'un geste.

— J'ai trahi votre confiance, j'ai compromis la réputation de Mlle Huguet, et je n'ai même pas pour excuse cet entraînement de la passion dont je me vantais tout à l'heure...

Les traits de Mme Déglise s'étaient détendus et dans ses yeux noirs l'étonnement avait remplacé l'indignation.

— Je ne vous comprends pas, murmura-t-elle... Expliquez-vous.

Et comme Paul Lobligeois secouait la tête, elle insista :

— Vous n'aimiez pas cette fille?

— Non, madame, mais j'essayais de me monter la tête et de m'imaginer que je pourrais devenir amoureux d'elle...

Mme Marthe eut un haussement d'épaules.

— Pourquoi jouiez-vous cette vilaine comédie?

— Pourquoi?.. — Il regarda à la dérobée Mme Déglise, lut une secrète mansuétude dans les yeux de sa belle patronne et fut presque tenté de lui répondre : « Parce que je vous aime... » Mais, après ce qui venait de se passer, il sentit qu'une pareille déclaration serait aussi impertinente qu'audacieuse : — Vous avez déjà, reprit-il, une trop mauvaise opinion de moi et je n'ai pas le courage de vous confesser mes torts...

— Si votre confession est de celles qu'une femme puisse entendre, je suis prête à l'écouter... Parlez.

— Eh bien! je voulais me mettre cette folie en tête pour me distraire d'une folie plus dangereuse,.. d'un amour impossible.

— Ah! oui, dit-elle avec un accent dédaigneux, cette femme pour laquelle votre père vous a fait quitter Paris!

— Cette femme est depuis longtemps loin de ma pensée!.. Non, il s'agit d'une personne autrement digne d'être aimée.

— Encore une passion! s'exclama-t-elle sans rien deviner et en souriant ingénument; celle-là est-elle sérieuse, au moins?

— Très sérieuse.

— Alors pourquoi essayer de vous en distraire?

— Parce que celle que j'aime ne songe pas à moi.

— Pourtant, continua-t-elle en ayant dans ses grands yeux étonnés cette curiosité qui pousse les femmes les plus honnêtes à pénétrer un mystère amoureux, si cette personne est réellement digne d'être aimée, je ne vois là rien de désespéré... Vous pourriez chercher à lui plaire et à l'épouser...

— Elle n'est pas libre...

A ce moment, les regards de Mme Marthe rencontrèrent ceux de Paul fixés sur elle et une rougeur lui monta aux joues; un vague pressentiment commençait à la troubler; cependant elle murmura presque machinalement :

— Elle est fiancée?..

— Non,.. mariée.

— Ah! fit-elle en tressaillant.

Elle détourna la tête et ferma les yeux. Elle n'avait plus envie de lui poser de nouvelles questions et restait accoudée méditativement au casier du bureau; mais Paul, effrayé de ce soudain silence, et d'ailleurs emporté par son émotion, par le charme de cette confession à demi voilée, s'était remis à parler :

— Elle est mariée, elle appartient à un autre, et comme elle est la plus pure et la plus respectable des femmes, elle...

— Cela suffit, interrompit Mme Marthe d'une voix doucement assourdie, gardez vos secrets, je n'en veux pas savoir davantage.

Elle avait relevé la tête; sa figure, légèrement colorée, avait repris sa sérénité virginale; seuls, ses yeux noirs, baignés d'une lueur attendrie, trahissaient un reste d'émotion.

— Asseyez-vous, reprit-elle, en montrant une chaise à Paul, et écoutez-moi.

Elle avait attiré à elle le fauteuil du bureau et s'était assise à son tour en face du jeune homme, à la fois anxieux et heureux du revirement qui semblait s'opérer.

— Ce que vous venez de m'apprendre, poursuivit-elle, atténue vos torts sans les excuser... Vous avez agi avec l'étourderie d'un enfant... Ce qui serait de la perversité chez un homme mûr n'est chez vous que le bouillonnement de la jeunesse, mais cette ébullition du cerveau, pour être inconsciente, n'en est pas moins dangereuse... Il y a quelque chose d'odieux et de répugnant dans ce projet de séduire Mlle Huguet pour vous guérir d'une folie... Vous

devez bien le comprendre, on ne remplace pas une passion coupable par une liaison qui ne l'est pas moins... Heureusement, vous vous êtes arrêté à temps... Quelques mauvaises semences qu'ait développées en vous le milieu dissipé où vous avez été jeté si jeune, j'ai une trop haute opinion de la délicatesse de vos sentimens pour n'être point persuadée que l'aventure de tantôt ne se renouvellera plus... M. Déglise ne saura rien de ce qui s'est passé.... Je verrai Mlle Huguet tout à l'heure et je lui ferai comprendre qu'elle a intérêt à quitter La Lineuse... Je la placerai à Velaines, où mon père a besoin d'une contremaîtresse habile et expérimentée... Tout rentrera dans l'ordre et il ne tiendra qu'à vous que nos relations restent ce qu'elles étaient...

— Vous me pardonnez! s'écria Paul profondément ému. O madame, vous êtes aussi bonne que belle! — Brusquement il s'était agenouillé devant Mme Marthe et il baisait passionnément les volans de sa robe :

— Relevez-vous! dit-elle sévèrement... Ne vous corrigerez-vous donc pas de cette impétuosité enfantine qui vous a déjà entraîné à commettre de regrettables sottises?.. Je vous pardonnerai, mais à une condition, c'est qu'à partir de ce soir vous deviendrez plus sage et vous vous efforcerez de chasser toutes ces folies de votre cerveau... Vous êtes bien doué, vous avez de l'instruction et de l'énergie, tâchez que ces qualités ne soient point paralysées par les effervescences d'une passion grossière ou par les rêveries dangereuses d'un amour défendu... Cette personne, — dont je ne veux pas connaître le nom, — elle s'arrêta un moment pour reprendre sa respiration, — cette personne ne peut pas être à vous et... si vous avez pour elle une affection vraie, c'est-à-dire une affection doublée d'estime et de respect, vous l'oublierez...

— Ah! madame, soupira-t-il, ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

— Il le faut!.. Si elle est honnête et estimable, — et je le crois, puisque vous l'affirmez, — elle doit avoir le respect d'elle-même, et, n'étant plus libre, elle ne peut vous aimer... Si, par impossible, elle venait à céder à un entraînement, il lui faudrait mentir, tromper ceux qui ont confiance en elle, s'avilir,.. et elle serait la plus malheureuse des femmes... Non, vous ne devez plus penser à elle!

Il écoutait comme dans un rêve la tremblante musique de cette voix que suspendaient parfois de soudaines hésitations. Il aurait voulu l'entendre longtemps ainsi, dans la demi-obscurité du cabinet de travail où pénétrait le ronronnement affaibli des métiers de la fabrique... Quand Mme Marthe eut cessé de parler, il balbutia :

— Je m'étais dit tout cela,.. mais n'y plus penser est plus difficile que vous ne croyez.

— On peut tout ce qu'on veut, répliqua-t-elle, quand on le veut énergiquement... D'ailleurs il est d'autres moyens de vous guérir, plus sûrs et plus honorables que celui que vous vous proposiez d'employer... Voulez-vous écouter les conseils d'une femme plus âgée que vous et qui a plus d'expérience de la vie?

— Parlez, madame, je vous en prie!.. Vos conseils seront des ordres pour moi.

— Vous êtes très jeune, et, à votre âge, le cœur n'est pas si irrévocablement pris qu'il ne puisse se déprendre...

— Jamais! protesta-t-il en regardant avec tendresse Mme Déglise, qui baissa les yeux et détourna la tête.

— Cela se dit, reprit-elle mélancoliquement, mais les faits donnent un démenti à ces affirmations romanesques... Il y a plus d'une femme aimable au monde... Vous pouvez rencontrer une jeune fille qui ait les mêmes charmes que celle que vous prétendez adorer et qui, de plus, soit maîtresse de disposer d'elle-même.

— Cette jeune fille n'existe pas.

— Pardon, elle existe, soyez-en convaincu...

— Et quand elle existerait, s'écria-t-il avec l'exaltation d'un dévot en extase devant sa madone, ce ne serait toujours pas Elle!.. Ah! si vous la voyiez, comme je l'ai là devant les yeux : belle, chaste adorable, vous comprendriez qu'elle ne peut avoir de rivale dans mon cœur, parce qu'il n'y a pas de jeune fille au monde qui la vaille!..

Mme Marthe eut comme un frémissement intérieur, sa voix s'étrangla un moment dans sa gorge, puis elle repartit doucement après avoir surmonté ce trouble passager :

— J'en connais une, moi, qui ressemble précisément au portrait que vous venez de tracer!

— Permettez-moi de ne pas vous croire...

— Vous me croirez pourtant quand vous la verrez... C'est ma sœur.

— Votre sœur? répéta Paul, étonné.

— Oui, Désirée, ma sœur cadette... Elle sortira de son couvent dans un mois et demi et passera ses vacances avec nous, car mon père, depuis son veuvage, a repris des habitudes de garçon qui rendent le séjour de Velaines peu agréable pour une jeune fille... J'aime beaucoup cette enfant, je lui ai servi de mère et je suis très fière d'elle... Mon Dieu! il est vrai que les mères sont portées naturellement à s'extasier sur les mérites de leurs filles, mais vous me savez assez ennemie de l'exagération pour croire que je suis sincère en affirmant qu'elle est charmante.

— Elle doit l'être, si elle vous ressemble...

— Elle me ressemble en effet, continua Mme Marthe avec un sourire,

mais en beaucoup mieux, et, de plus, elle a dix-huit ans à peine, tandis que ma trentaine est sonnée... Son avenir me préoccupe... Mon père n'est pas du tout le chaperon qu'il faudrait à une fille comme elle, et je voudrais qu'elle ne rentrât à Velaines que pour s'y marier...

Elle vit que Paul la regardait d'un air intrigué et inquiet :

— Écoutez-moi bien, poursuivit-elle en se rapprochant de lui; la confession que vous m'avez spontanément faite me prouve que vous avez confiance en moi, et, de mon côté, je ne puis vous donner un plus grand témoignage d'affectueuse estime qu'en vous ouvrant mon cœur tout entier...

Tandis qu'elle parlait, Paul était soulevé par une émotion à la fois poignante et tendre. Suspendu pour ainsi dire aux lèvres de Mme Déglise, il se sentait pris d'un redoublement de fervente admiration pour cette femme qui lui ordonnait de l'oublier. Pendant qu'avec mille précautions délicates elle s'efforçait de le détacher d'elle, il comprenait que jamais il n'avait été plus près de son cœur. Elle refusait de l'aimer, et, par une adorable contradiction, elle lui donnait la meilleure part et la plus intime de son affection. Ce chaste et enivrant tête-à-tête dans le cabinet de travail, sombre et discret comme un confessionnal, l'emplissait d'une joie pure et voluptueuse :

— Madame, répondit-il très troublé, cette heure me laissera un souvenir ineffaçable... Je me demande si je mérite votre confiance et si je pourrai vous prouver un jour que je n'en suis pas indigne.

— Vous me le prouverez en agissant de façon à ne pas me désillusionner sur votre compte... Il y a deux mois, à l'époque où je commençais à vous mieux connaître, je me suis insensiblement laissée aller à nourrir une espérance qui prenait chaque jour plus de force... Je me disais que, dans un avenir plus ou moins rapproché, vous pourriez être le mari que j'aimerais à choisir pour ma sœur.

— Moi, madame?..

— Pourquoi pas?.. Vous êtes encore un peu jeune, mais ce mariage, s'il devenait réalisable, pourrait n'avoir lieu que dans deux ans, lorsque vous seriez en mesure soit de remplacer votre père, soit de prendre la direction de la filature de Velaines... Désirée sera riche; votre position de fortune équivaut, je crois, à la sienne; vous êtes fils unique et vous avez un bel avenir devant vous. — Mon père vous a vu et vous lui plaisez... De ce côté-là, par conséquent, il n'y a pas d'obstacle possible.

— Mais...

— Je sais ce que vous allez m'objecter : vous ne connaissez pas Désirée, elle ne vous connaît pas et rien ne prouve que vous pre-

niez du goût l'un pour l'autre... Aussi je ne demande pas que vous vous engagiez dès aujourd'hui à l'épouser, — ce qui serait une absurdité tout à fait contraire à mes façons de voir... Je vous dis seulement, en faisant appel à votre délicatesse, à votre droiture d'homme d'honneur : « Vous sentez-vous de force, si ma sœur répond au portrait que je vous ai tracé, si elle vous plaît enfin, à détacher votre pensée d'un amour impossible et à seconder mes vues en cherchant à vous faire aimer de Désirée ? » Réfléchissez bien avant de me répondre ; votre refus ne vous aliénera pas mon estime, mais je ne dois pas vous cacher qu'il modifiera forcément la nature de nos relations... Il me prouvera que vous persistez à ne pas vouloir vous guérir d'une affection... coupable, et, dans ces conditions, connaissant l'état de votre cœur, je ne pourrai pas,.. je ne devrai pas autoriser la prolongation de votre séjour à La Lineuse... Vous m'avez bien comprise, n'est-ce pas?

Elle avait encore dans la voix un léger tremblement, mais ses traits restaient calmes et ses yeux purs regardaient bien en face le jeune homme qui l'écoutait, palpitant, fasciné par le charme de son regard, par la grâce émanant de toute sa personne.

— J'ai compris, répondit-il, vous n'avez qu'à commander... Je ferai ce que vous voudrez.

— Vous me le promettez? demanda-t-elle gravement.

— Je vous promets d'essayer.

— Oui,.. mais vous serez fidèle à notre pacte? Vous l'exécuterez de bonne foi?

— Puisque vous le désirez, je l'exécuterai scrupuleusement.

— Merci ! s'écria-t-elle en se levant, je vous sais loyal, consciencieux, sincère, et je crois à votre parole... Maintenant que vous allez dépouiller le vieil homme, je puis vous traiter plus amicalement... Donnez-moi la main, je suis contente !.. Vous verrez ma Désirée, notre *Zasette*, comme nous l'appelons en famille, — c'est un muguet des bois, une plante sauvage, mais d'une beauté achevée... Dans six semaines elle sera ici ; efforcez-vous de paraître devant elle ce que vous étiez avant cette mauvaise semaine de dissipation qui a pris fin aujourd'hui... Surtout ne pensez plus à l'*inconnue*,.. ou, si vous y pensez, dites-vous que vous l'avez placée trop haut dans l'idéal pour vouloir l'en faire descendre par des désirs offensans et irréalisables... Si vous vous montrez à ma sœur ce que vous êtes au fond : un cœur tendre, un esprit élevé, délicat et solide, je suis certaine qu'elle s'attachera à vous... Elle vous aimera... et plus tard elle vous donnera... ce que l'*autre personne* aurait aimé à vous donner si elle eût été libre : — un bonheur sûr, constant, sans arrière-pensée et sans remords, le bonheur des affections honnêtes et durables...

La voix de Mme Marthe tremblait un peu plus et ses yeux devenus humides étincelaient dans l'ombre. Paul Lobligeois, très remué lui-même, avait gardé la main de la jeune femme dans la sienne. Il la porta à ses lèvres.

— Ah! dit-il, vous êtes la plus parfaite des femmes et vous serez obéie comme une reine.

— C'est trop, murmura-t-elle en lui retirant sa main, vous mettez encore trop de chaleur dans vos démonstrations,.. mais pour cette fois je vous pardonne... Maintenant, mon ami, laissez-moi... A demain, et souvenez-vous de vos promesses!

VIII.

Les six semaines qui précédèrent l'arrivée de Mlle Désirée de Bonnay à La Lineuse eurent pour Paul Lobligeois le charme et la brièveté d'un beau rêve. Catherine Huguet, après une semonce, avait été expédiée à la filature de Velaines. L'engagement stipulé par Mme Marthe et accepté par Paul avait établi entre eux une entente pacifique et cordiale. Le jeune homme s'abstenait de toute allusion à son mystérieux amour, et Mme Déglise renonçait à s'abriter derrière un rempart de cérémonieuse réserve. C'était comme un de ces armistices où les belligérans, sortis de leurs lignes stratégiques, s'abordent avec des façons courtoises, échangent d'aimables propos et font assaut de bons procédés. — Une affectueuse familiarité animait les rapports quotidiens du jeune commis et de sa patronne. Reçu à La Lineuse sur un pied d'intimité, choyé par M. Déglise, Paul mis complètement à l'aise se montrait sous ses aspects les plus séduisans. Naturellement expansif, tendre et caressant, il provoquait les expansions de Mme Déglise. Sûre d'elle-même et rassurée par l'attitude correcte du jeune homme, elle ne craignait plus de le prendre pour confident de ses petits ennuis domestiques.

M. Vivant Déglise était un excellent homme, mais tatillon, vétilleux et très terre à terre. Comme tous les esprits de peu d'envergure, il avait des entêtemens étroits, des mesquineries de caractère qui agaçaient ou mortifiaient sa femme. Il discutait pendant une journée sur une erreur de cinquante centimes dans un compte; il fourrait son nez dans les moindres détails du ménage, assommait les domestiques et fatiguait les ouvriers à force de chicanes sans importance. Son éducation avait été négligée; en dehors des notions spéciales à la fabrication et de ses connaissances entomologiques, il ne savait rien et sa conversation roulait sur un petit nombre d'idées vulgaires et très banales. — Sa femme, au contraire, joignait à un esprit juste une culture intellectuelle étendue.

Elle avait beaucoup lu et, sans être sentimentale ni pédante, avait le goût des choses belles et élevées. Aussi Paul savourait avec des raffinemens de gourmet l'attrait de sa conversation, lorsqu'ils cheminaient ensemble, au retour des parties de bois du dimanche.

A la nuit close, ils s'en revenaient à petits pas le long des lisières dont les massifs se découpaient en noir sur le ciel étoilé; ils traversaient les friches nues où le vent leur apportait l'amoureux parfum des vignes en fleurs; ils foulaient l'herbe rase des prés fauchés, où le glou-glou du ruisseau chantait comme une flûte solitaire, en berçant les aigrettes blanches des reines-des-prés. M. Déglise, tout occupé de sa chasse aux insectes, ne les gênait guère: il était toujours à vingt pas en arrière ou en avant. Mme Marthe racontait à Paul son enfance et son adolescence isolées en pleine campagne, ses enthousiasmes de jeune fille, puis l'aridité de ses premières années de séjour à La Lineuse. Elle rendait justice aux qualités solides et honnêtes, à l'amicale bonhomie de M. Déglise, mais, malgré le soin avec lequel elle insistait sur l'heureuse paix de son ménage, à travers les éloges indulgens qu'elle accordait au mari, on démêlait un vague regret des beaux rêves de jeunesse noyés sous la pluie froide et monotone d'un mariage de convenance. Elle se hâtait d'ajouter qu'elle avait heureusement pris le dessus, qu'elle avait dissipé toute cette mélancolie malsaine en s'intéressant aux choses de la fabrique et en renonçant courageusement à chercher des distractions dans les réunions mondaines de Villotte.

— Dans les premières années d'un mariage de raison, disait-elle de sa belle voix grave et mélodieuse, si la jeune femme s'accorde au dehors des jouissances de cœur et d'esprit plus vives que celles qu'elle peut goûter chez elle, si son besoin d'émotion s'alimente hors du foyer, le bonheur domestique lui deviendra moins nécessaire, et elle s'attachera moins à le créer et à l'entretenir... J'ai réglé là-dessus la conduite de ma vie, et je m'en trouve bien, puisque maintenant je puis parler avec sérénité des enfantines tristesses de mes premières années de ménage...

Paul s'abandonnait corps et âme à la volupté de ces confidences murmurées à mi-voix par cette charmante femme qui s'appuyait doucement à son bras et cheminait lentement avec lui sous la nuit pleine d'étoiles. Parfois, quand il fallait franchir un fossé ou descendre la pente d'un sentier abrupt, elle mettait sa main dans la sienne et se laissait guider dans l'obscurité, sans songer aux périls de ce contact prolongé. Le pacte qu'ils avaient conclu ensemble lui donnait une sécurité qui l'empêchait de remarquer le trouble du jeune Lobligeois, plus prompt qu'elle à la tentation, et moins sûr de lui-même.

Ce fut dans cette intimité pleine de dangers non soupçonnés que s'écoula rapidement le mois de juillet. Un soir, au retour d'une promenade au bord du canal, Mme Marthe dit à Paul :

— Désirée arrive demain. Je l'irai chercher moi-même à la station de Villotte et je la ramènerai dans la soirée à La Lineuse. Je me réjouis de vous la présenter, mais je ne veux vous la faire voir que dans tout son avantage. Par conséquent, vous allez me promettre de ne venir à la maison que lorsque je vous y autoriserai.

— Alors, répondit-il, je vais commencer par prendre en grippe Mlle Désirée, puisque, grâce à elle, je serai consigné à votre porte.

— Ne dites pas d'enfantillages... Zasette arrivera ici directement de son couvent, en robe d'uniforme, et je ne veux pas vous la montrer dans son ridicule costume de pensionnaire... Malgré soi, on reste toujours sur la première impression reçue et je désire que celle que Zasette fera sur vous soit excellente... Ne m'en veuillez pas trop d'avoir pour elle les anxieuses préoccupations d'une mère qui va assister aux débuts de sa fille dans le monde, et jurez-moi que vous ne chercherez pas à voir ma petite sœur avant que je vous en aie octroyé la permission.

— Et combien durera ce bannissement?

— Cinq jours, pas plus... Ce n'est pas trop exiger... Le premier dimanche d'août se trouve être précisément l'anniversaire de ma naissance. Ce jour-là nous fêterons en famille ma trente et unième année, et vous serez de la fête naturellement... Venez dimanche à La Lineuse, à six heures, et je vous présenterai à ma Zasette... D'ici là, point de visite... Est-ce juré?

— C'est juré, mais pendant ces cinq jours je vais me morfondre d'ennui et d'impatience.

— Vous penserez à nous : à Zasette... et aussi un peu à moi... Je vous le permets.

Elle lui tendit la main, et ils se quittèrent à la porte de la fabrique.

Paul Lobligeois observa scrupuleusement la consigne qui lui était imposée.

Il apprit par M. Déglise l'arrivée de la jeune fille, mais pendant cinq jours il n'aperçut ni la nouvelle venue, ni même Mme Marthe. — Ne point voir Mlle Désirée qu'il ne connaissait pas, cela le privait médiocrement, mais maintenant qu'il avait l'habitude de passer presque toutes ses soirées en compagnie de sa patronne, cette solitude de cinq jours lui paraissait insupportable. Le dimanche matin, afin de remplir quelques-unes des longues heures qui le séparaient encore du moment fixé pour la cessation de sa quarantaine, il partit dès l'aube pour la forêt. Il avait remarqué, du côté des Onze Fontaines, de magnifiques digitales et il voulait les faire figurer dans le bouquet de fête qu'il destinait à Mme Marthe.

Vers neuf heures, comme il s'en revenait par la Grande-Tranchée, il aperçut à l'extrémité de l'avenue, dans le vert poudroiement des rayons tamisés par les hêtres, une élégante forme féminine qui lui parut être Mme Déglise. Heureux de cette rencontre inespérée, il se hâtait déjà pour la rejoindre, quand il vit la promeneuse, après un moment d'hésitation, disparaître précipitamment dans un chemin transversal. Évidemment elle l'avait remarqué et cherchait à l'éviter. Piqué au jeu, il se jeta lui-même sous bois, dans la direction qu'elle avait prise. — Il était assez familiarisé avec ce canton forestier pour savoir qu'en marchant droit devant lui, il atteindrait promptement le sentier où la jeune femme s'était engagée. — Effectivement, au bout de quelques minutes, il déboucha dans cette voie, parallèle à la Grande-Tranchée, puis en arrivant à un carrefour, il aperçut de nouveau la belle promeneuse, qui lui tournait le dos et semblait indécise sur la route à suivre.

C'étaient bien la taille et la démarche de Mme Déglise. Elle tenait d'une main un paroissien dont la tranche bleue luisait au soleil, et de l'autre, une ombrelle de toile qu'elle faisait pirouetter au-dessus de sa tête coiffée d'un chapeau de paille à larges bords. Au bruit des pas précipités de Paul Lobligeois, elle se retourna et tressaillit; — mais si vive que fût sa surprise, elle fut moins grande encore que celle du jeune homme.

La fugitive n'était pas Mme Marthe, bien qu'elle lui ressemblât étonnamment en plus clair et en plus jeune. Même teint d'une blancheur éblouissante, mêmes yeux noirs, même ovale pur et allongé; seulement les cheveux frisottans avaient un ton de châtaigne mûre, la physionomie était plus éveillée et plus enfantine, la taille avait plus de gracilité et le buste moins d'ampleur. — Du premier coup Paul comprit que le hasard venait de déjouer les combinaisons de Marthe et que la jolie promeneuse n'était autre que Mlle Désirée de Bonnay.

Celle-ci, un peu effarouchée, avait jeté un rapide et craintif regard sur le curieux qui s'obstinait à la suivre. La vue de ce garçon de bonne mine, bien pris dans son veston de coupe anglaise et tenant à la main une botte de fleurs, la rassura sans doute, car elle s'avança délibérément vers lui, et un sourire courut sur ses lèvres qui avaient la rougeur humide et pulpeuse d'une cerise mûre :

— Pardon, monsieur, dit-elle, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'indiquer si je suis dans le chemin qui mène à La Lineuse?

Paul tressaillit de nouveau; elle avait la même voix chaude, vibrante et musicale que Mme Marthe.

— Vous tournez le dos à La Lineuse, mademoiselle, répondit-il en la saluant, mais si vous le permettez, je vais vous remettre dans la bonne voie.

— Oh! reprit-elle un peu confuse, une simple indication me suffira... Je ne voudrais pas vous déranger, à moins que vous ne vous dirigiez vous-même de ce côté.

— Non, je vais dans une direction opposée, mais je vous rendrai avec plaisir ce léger service. — Seule, vous risqueriez de vous égarer de nouveau, vous ne paraissez pas bien connaître la forêt.

— C'est vrai, je m'y aventure pour la première fois. — Je revenais d'entendre la messe, ajouta-t-elle en montrant son paroissien; avant de rentrer à La Lineuse, j'ai voulu marcher au grand air et j'ai pris...

— Le chemin des écoliers, interrompit Paul en riant, car il vous a fallu faire un joli détour pour venir du village jusqu'ici sans passer par la fabrique!

Elle hésita un moment, puis levant vers lui deux grands yeux timidement questionneurs :

— Est-ce que vous connaissez mon beau-frère, — M. Déglise? demanda-t-elle.

— Un peu, quoique nous n'habitions pas le même endroit, répliqua jésuitiquement le jeune homme.

— Et vous connaissez aussi Mme Déglise, peut-être?

— J'ai eu l'honneur de la rencontrer quelquefois.

— En ce cas, dit-elle en rougissant, je vous en prie, monsieur, lorsque vous la reverrez, ne lui parlez pas de mon escapade de ce matin, sans quoi je serais vertement grondée...

— Je vous promets de me taire, mademoiselle, à moins que vous ne m'autorisiez vous-même à rompre le silence... Mme Déglise est donc bien sévère?

Elle le regarda derechef avant de répondre. Le ton et les manières de son interlocuteur indiquaient qu'il appartenait au même monde que les propriétaires de La Lineuse : — Sans doute un voisin de campagne, pensa-t-elle, — et cette hypothèse lui donnant confiance, elle ne résista pas au plaisir de continuer avec cet étranger une conversation dont l'imprévu romanesque l'amusait.

— Oh! oui, soupira-t-elle, ma sœur est intraitable sur le chapitre des convenances... Elle m'avait défendu de sortir seule et si elle savait que j'ai couru les bois ce matin...

— Sous l'escorte d'un inconnu! ajouta Paul Lobligeois avec une gravité comique.

— Au fait, je n'aurais pas même la ressource de lui dire votre nom! reprit-elle avec une nuance de curiosité.

Elle s'attendait à ce que Paul se nommerait, mais il crut préférable de garder l'incognito, et ne répondit que par une nouvelle interrogation :

— Pourtant Mme Déglise vous a laissée aller seule à la messe?

— Non pas!.. elle y était avec moi, mais, obligée de faire une course au village, elle m'a mise dans le sentier de La Lineuse en me recommandant de le suivre tout droit...

— Et vous vous êtes empressée d'obéir?..

— Attendez donc!.. Quand je me suis vue dans ce joli chemin feuillu, il m'a pris des idées d'école buissonnière... Depuis que j'ai quitté le Sacré-Cœur, c'est ma première sortie... J'ai passé cinq jours en tête-à-tête avec des couturières... Ça n'est pas gai!.. Une fois dehors, j'ai voulu me dédommager et j'ai gagné la forêt, au risque de me perdre...

— Heureusement nos bois sont sûrs, et on n'y a pas à craindre de mauvaises rencontres.

Elle le regarda en dessous et mordit ses lèvres rieuses, comme pour retenir une repartie qui lui était brusquement venue; puis, regardant la botte de plantes que portait le jeune homme :

— C'est joli, ces fleurs; comment les appelez-vous?

— Des digitales... vous ne les connaissez pas?

— Non, ma sœur est très forte en botanique, mais moi je suis ignare... J'ai horreur des livres instructifs!

— En vérité!.. Alors que faisiez-vous à votre couvent?

— Je m'y ennuyais avec ferveur... Aussi étais-je détestablement notée, car je ne prenais pas la peine de dissimuler mon ennui... Un jour, j'ai scandalisé toute la classe, parce que, me croyant seule, au milieu d'un profond silence, je me suis écriée en bâillant: « Ah! que je m'assomme! » Le professeur, qui se recueillait pour commencer son cours, a très mal pris la chose, figurez-vous! « Je comprends que vous vous *assommiez*, mademoiselle, » a-t-il dit d'un ton rogue, mais ce n'est pas une raison pour assommer les autres... Vous me conjuguerez vingt fois le verbe : « Je bâille en classe sans le moindre souci des convenances!.. » Ah! ce n'est pas moi qui regretterai jamais mes années de pension!

Elle débitait cela avec une étourderie mutine et de l'air crâne d'une jeune pensionnaire enchantée d'ébaucher, dès sa première sortie, un petit bout de roman. Elle s'arrêta tout à coup au moment où ils atteignaient la lisière du bois.

— Voici votre chemin, mademoiselle, dit Paul; d'ici on aperçoit La Lineuse... J'espère que vous y arriverez assez tôt pour qu'on ne se doute pas de votre école buissonnière.

Elle fut tentée de s'écrier: « Déjà! » Puis, voyant les yeux du jeune homme fixés sur elle, elle renfonça son exclamation et rougit:

— Merci, monsieur, et pardon de vous avoir fatigué de mon bavardage!.. Je crains que vous n'emportiez une fort mauvaise opinion de moi... Et si nous nous revoyons...

Elle s'interrompit. Ses regards, rencontrant ceux de Paul, sem-

blaient lui demander ingénument : « Est-ce que nous nous reverrons ? »

— Peut-être sera-ce plus tôt que vous ne pensez, mademoiselle?.. répondit-il en souriant ; dans tous les cas, je garderai le meilleur souvenir de cette matinée.

Elle sauta dans le sentier et s'enfuit légèrement vers la fabrique. Paul, resté sur le talus, suivait du regard son parasol, qu'on entrevoyait encore par intervalles au-dessus des buissons du chemin.

— Singulière petite fille! se disait-il... Assurément elle ressemble à Marthe, et pourtant c'est autre chose... Quand je la regardais, c'était bien sa sœur qu'elle me rappelait ; mais, quand je l'écoutais jaser, c'était à son père qu'elle me faisait penser.

IX.

Le même jour, à La Lineuse, Mme Marthe donnait à l'arrangement de son salon et de son dîner ce dernier tour de main dont une maîtresse de maison a seule le secret. Bien qu'elle n'attendît d'autre invité que Paul Lobligeois, elle voulait que tout fût parfait. La table avait été dressée au jardin ; sur la nappe, blanche comme une tombée de neige, les cristaux étincelaient devant chacun des quatre couverts, séparés par de gros bouquets de roses. Dans le salon frais et obscur, où un filet de soleil pénétrait seul, comme un trait d'or à travers les persiennes, les jardinières et les potiches étaient garnies de toutes les fleurs de l'été : campanules, fuchsias, jasmins et roses trémières. Mme Déglise portait une toilette toute blanche : mousseline claire à pois mats, légèrement transparente sur la poitrine et les épaules. Ainsi vêtue, elle paraissait avoir vingt ans. Tandis qu'elle achevait ses préparatifs, l'envolement d'une robe de foulard crème à longues raies roses frôla l'entre-bâillement de la porte-fenêtre, et Mlle Désirée de Bonnay montra sa figure rieuse à travers les battans des persiennes.

— Viens ici, Zasette, que je t'examine de près, dit Mme Marthe... A la bonne heure ! tu n'as plus ton air dégingandé de pensionnaire... Mais il te manque un dernier petit assaisonnement pour être tout à fait bien.

Elle prit deux roses-thé dans une jardinière et les piqua, l'une dans les cheveux châtains, l'autre dans le corsage de la jeune fille.

— Là, maintenant, tu es belle à miracle, ajouta-t-elle en l'embrassant.

— Que d'affaires ! s'écria Désirée, est-ce que nous attendons le *Prince charmant ?*

— Ma chérie, quand on a ton âge, on l'attend toujours plus ou

moins... On doit songer qu'il peut survenir d'un moment à l'autre et qu'il ne faut pas être prise au dépourvu.

— Est-ce une parabole? demanda Désirée d'un ton espiègle.

— Tâche d'être sérieuse un instant, et écoute-moi... Tu n'es plus une petite fille et tu ne te soucies point de rentrer au Sacré-Cœur, n'est-ce pas?

— Oh! Dieu non!

— D'un autre côté, tu ne peux guère songer à vivre seule à Velaines... Papa est un excellent homme, mais il a des goûts et des habitudes qui ne te conviendraient nullement.

— Où as-tu pris cela?.. Nous nous entendrions à merveille, au contraire!.. Il aime à chasser, nous irions au bois ensemble; il adore les chevaux, moi aussi, et nous galoperions de compagnie... Quant au reste, je serais bonne fille et je fermerais les yeux sur ses petits travers...

— Il paraît qu'on a la manche large à ton couvent? murmura Mme Marthe, un peu interloquée... Tais-toi! tu parles comme une enfant de choses que tu ne peux pas apprécier... La vérité est que le monde trouverait fort à dire si tu vivais seule à Velaines, en n'ayant que notre père pour chaperon... Dans ces conditions, si tu ne veux pas retourner au Sacré-Cœur, il faudra penser à te marier.

— Est-ce que tu as un parti à me proposer? repartit malicieusement Désirée.

— Il ne s'agit pas de cela pour le moment... Je voudrais seulement savoir si, en principe, le mariage te plairait?

— Cela dépendrait du mari... Naturellement, s'il répondait à mon idéal...

— Tu as déjà un idéal! s'écria Mme Marthe offusquée.

— Pourquoi pas?.. Au Sacré-Cœur, nous en avions toutes un.

— Et peut-on savoir quel est le tien? reprit ironiquement sa sœur.

— Le mien?.. Ah! voilà! répondit Désirée d'un air méditatif et en fermant les yeux. Attends un peu, je vais te dire : le mien est élégant, svelte, élancé, avec des cheveux bruns, des yeux bleus, une barbe châtaine, une voix tendre et caressante...

Mme Marthe leva un doigt menaçant et regarda sa sœur droit dans les yeux :

— Tu te moques de moi, interrompit-elle, et tu as vu M. Lobligeois!

— M. Lobligeois? répéta Désirée en restant impassible, qui est-ce?

— Le jeune commis de M. Déglise, qui doit dîner ici ce soir...

— C'est la première fois que j'entends prononcer son nom... Où et pourquoi veux-tu que j'aie vu ce monsieur? répliqua-t-elle en rougissant.

— Le portrait que tu viens de tracer lui ressemble étrangement, et je n'admets pas que le hasard seul...

— Petite sœur, je t'assure !..

— Laisse donc, s'exclama Mme Marthe avec humeur, il y a quelque tromperie là-dessous !.. Du reste, je vais être fixée, continua-t-elle en écartant vivement l'un des battans de la porte-fenêtre, car j'entends M. Lobligeois et M. Déglise...

Désirée, derrière sa sœur, se penchait curieusement pour apercevoir le nouveau-venu. Tout à coup, à la vue de Paul, qui s'avançait vers la vérandah avec son bouquet de digitales, elle poussa un cri et se rejeta dans l'intérieur du salon.

— Hein ! qu'as-tu ? s'écria impatiemment Mme Déglise.

— Eh bien ! oui !.. balbutia Mlle Zasette, c'est lui... Je l'avais déjà rencontré, mais je te jure qu'il n'y a pas eu de ma faute !

Elle se jeta dans les bras de sœur et lui conta en quelques mots son aventure du matin.

Pendant ce temps, M. Déglise et Paul avaient atteint le seuil de la vérandah et s'étaient arrrêtés pour contempler le groupe formé par les deux sœurs.

— Marton ! dit M. Déglise de son ton le plus jovial, voici M. Lobligeois qui t'apporte son bouquet de fête !.. Mon cher Paul, je vous présente ma petite belle-sœur, Mlle Désirée de Bonnay.

Paul, fidèle à sa promesse, s'inclinait cérémonieusement devant Mlle Zasette, comme si elle lui eût été inconnue, quand celle-ci l'arrêta par un éclat de rire.

— La présentation est inutile, répondit-elle à son beau-frère, monsieur et moi nous nous connaissons déjà... Ne faites pas vos yeux ronds, Vivant, je vous expliquerai cela plus tard...

Elle passa du côté de Paul, qui la regardait stupéfait :

— J'ai tout avoué à ma sœur, murmura-t-elle, et vous voilà délié de vos sermens... Mais vous m'avez fait poser ce matin, et je vous garde une dent, monsieur !

Elle le quitta pour aller taquiner son beau-frère, et le jeune homme en profita pour se rapprocher de Mme Marthe, qui mettait les digitales dans un vase.

— C'est mal ! lui dit Mme Déglise d'un ton de reproche, vous m'avez manqué de parole. Si vous tenez de la même façon toutes vos promesses, quelle confiance puis-je avoir en vous ?

Paul s'efforçait de protester de sa bonne foi. — Mlle Désirée, affirma-t-il, a dû vous certifier que la rencontre avait été toute fortuite...

— De son côté, c'est possible, mais j'imagine que vous avez dû aider un peu le hasard... Enfin !.. Comment la trouvez-vous ?

— Charmante... Elle vous ressemble... avec des nuances.

— Oui, soupira-t-elle mélancoliquement, avec beaucoup plus de nuances que je ne pensais... Je n'ai jamais mieux senti qu'en la revoyant combien je me fais vieille!.. La génération d'aujourd'hui me paraît tellement différente de celle d'il y a treize ans!.. Ces petites filles ont une assurance et une désinvolture qui me suffoquent, moi qui ai passé la trentaine... Mais vous êtes de l'école actuelle, vous aussi, et par conséquent cette indépendance d'allure ne doit pas vous déplaire.

— Ce qui me plaît en elle, repartit Paul en se penchant vers l'oreille de Marthe, ce sont les côtés par où elle vous ressemble... Malheureusement la meilleure des copies ne vaut jamais l'original, et c'est l'original que j'aimerai toujours par-dessus tout.

— Vous vous oubliez! dit-elle sévèrement, en lui prenant le bras pour passer au jardin; si vous voulez que nous restions amis, souvenez-vous mieux de nos conventions!...

On se mit à table. Ce fut un de ces dîners exquis, comme en savent ordonner les gens qui mettent leur cœur, leur goût et leur intelligence à bien traiter leurs amis; un de ces repas de province où tout est à point et de provenance authentique : le cantaloup sapide et parfumé, la truite servie avec son court-bouillon imprégné de toutes les herbes aromatiques du potager, la volaille rôtie au feu de bois, les fruits cueillis l'instant d'avant et conservant encore leur fraîche rosée. — M. Déglise, heureux de cette fête de famille et vaguement instruit des projets de sa femme, regardait d'un œil réjoui les deux jeunes gens, tout en leur versant avec onction le vin rose de ses vignes de Bussy. Il s'acquittait avec une bonhomie solennelle de ses fonctions de maître de maison, et semblait exercer un sacerdoce quand il débouchait une vieille bouteille. Il enfonçait avec méthode le tire-bouchon, époussetait avec précaution la cire du goulot, et remplissait lui-même méticuleusement les verres à la ronde.

Mme Marthe avait éprouvé d'abord un mouvement de dépit en apprenant la rencontre matinale de Paul et de Désirée. Elle avait attaché une importance superstitieuse à présenter elle-même sa sœur à Paul Lobligeois, et elle lui en avait voulu de l'avoir privée de ce plaisir. Mais sa mauvaise humeur s'était peu à peu dissipée en les voyant tous deux près d'elle, et maintenant, elle ne songeait plus qu'à faire valoir la grâce et l'esprit de Zasette. Elle se disait que si la jeune fille venait à plaire à Paul, ce serait à elle seule que le jeune homme devrait son bonheur; elle ressentait une sorte de félicité mélancolique à l'idée de préparer ces deux cœurs l'un pour l'autre, d'infuser en eux un peu de la tendresse qui emplissait le sien, d'allumer pour des êtres chers et nouveau-venus à la vie ce foyer d'amour qui n'avait point flambé pour elle.

En face de sa sœur aînée, Désirée était toute à la joie de vivre. Ayant encore dans les oreilles le bruit enchanteur des portes de son couvent, ouvertes soudain pour lui donner l'essor, elle s'élançait vers le plein air avec l'entrain, la confiance et l'aplomb de ses dix-huit ans. Elle goûtait au plaisir franchement, à belles dents, comme on mord à même une grappe juteuse. La chère délicate, le vin parfumé, les gâteries de sa sœur, les complimens de Paul Lobligeois, la liberté de coqueter et de jaser à tort et à travers, toutes ces jouissances, hier défendues, permises aujourd'hui, lui semblaient merveilleusement savoureuses. L'œil brillant d'une moite lueur, le geste exubérant, les lèvres entr'ouvertes, les narines dilatées pour aspirer avec sensualité l'odeur des roses du jardin, elle était à un de ces courts et fortunés momens où l'on voit comme un grand et libéral sourire passer sur la face des choses.

Paul aussi était heureux. Ayant vis-à-vis de lui la placide figure de M. Déglise et à ses côtés ces deux jeunes femmes pareilles à deux belles fleurs jumelles détachées de la même tige, il éprouvait une plénitude de bien-être qui lui dilatait le cœur et lui ensoleillait l'esprit. Ses yeux se reposaient avec délectation tantôt sur le grave et pur visage de Marthe, tantôt sur les traits épanouis et la bouche rieuse de Désirée. Les yeux noirs de l'une avaient de si sereines clartés, les vives prunelles de l'autre de si pétillans éclairs! Il ne s'était jamais trouvé à pareille fête et il se sentait en verve. Sur ses lèvres, devenues éloquentes, les mots aimables, les saillies spirituelles, les complimens délicatement tournés coulaient comme de source. Le magnétisme des regards féminins, la sève généreuse du bourgogne le soulevaient peu à peu de terre et lui emplissaient le cerveau de poétiques et voluptueuses fumées.

Il y eut alors pour ces quatre personnes réunies autour de la nappe blanche et fleurie, une de ces heures de félicité rares et irretrouvables, où les minutes s'envolent avec un bruissement d'ailes dorées; où l'air semble plus fondant, le ciel plus léger; où tout s'unit harmonieusement pour faire aimer la vie. — Le crépuscule tombait, et dans la chaude transparence du jour finissant, les deux visages des jeunes femmes prenaient des contours plus veloutés, des tons plus ambrés. Les feuillages immobiles se détachaient nettement en noir sur l'azur verdi, l'atmosphère était imprégnée d'une odeur d'herbes fauchées, un rouge-gorge, avant de se coucher, modulait encore en sourdine son dernier *tireli*, et, au loin, un ruissellement d'eau courante envoyait un gazouillis plein de fraîcheur qu'accompagnaient les notes argentines des rainettes. — M. Déglise déboucha une bouteille de champagne et la liqueur rosée pétilla dans les flûtes.

— A la santé de Marton! s'écria le manufacturier.

Les verres s'unissant par-dessus la table se choquèrent avec une résonnance cristalline.

— Et aussi à la santé de ces jeunes gens ! continua le bonhomme avec un sourire qui cherchait à être fin ; puissions-nous, l'année prochaine, nous retrouver tous quatre autour de cette table, aussi heureux et plus unis encore !

Désirée, après avoir vidé son verre de champagne, ne s'était point rassise.

— J'ai des fourmis dans les pieds, dit-elle. — Si nous faisions un tour de jardin pendant qu'on desservira ?..

M. Déglise, qui aimait à fumer en paix sa pipe de porcelaine, déclara qu'il ne bougerait de dessus sa chaise et qu'on pouvait se promener sans lui. Mme Marthe prit le bras de Paul, et Désirée passa devant eux. Le champagne, dont elle n'avait pas l'habitude, l'avait émoustillée et elle courait plus qu'elle ne marchait, en fredonnant des bouts de romance.

— Je suis contente, murmura Mme Déglise en s'appuyant sur le bras de Paul, et vous ?

— Moi, il me semble que je respire le bonheur à pleins poumons.

Ils cheminaient lentement entre deux massifs au-dessous desquels des clématites jetaient comme un pâle floconnement de fleurettes odorantes, et toujours devant eux ils avaient la forme fuyante et légère de Désirée, qui parfois se retournait pour leur jeter une exclamation joyeuse ; on distinguait dans l'ombre sa blanche figure et le scintillement de ses yeux noirs.

— Je vous avais prévenu, continuait Mme Marthe... C'est une sauvage ! Mais elle a un charmant naturel, et vous verrez ce qu'elle sera quand je lui aurai fait perdre les façons cavalières qu'elle a prises en pension.

— Ne la rendez pas trop parfaite, répliqua Paul ; elle vous ressemblerait davantage et je l'aimerais trop !

— Chut ! reprit-elle en levant un doigt menaçant, nous sommes si heureux !.. Ne dites rien qui puisse faire envoler le bonheur !..

Ils arrivaient à un rond-point dont une pelouse formait le milieu et qu'entouraient des charmilles taillées en arcades. La nuit était tout à fait venue, mais la lune qui se levait au-dessus du coteau de Fains, baignait d'une lumière bleuâtre une moitié des feuillées épaisses et du gazon, au centre duquel un Amour de pierre se dressait sur un piédestal moussu.

— Écoutez ! s'écria Désirée en accourant vers eux, de la musique !

Les accords d'un orchestre venaient d'éclater dans la campagne endormie.

— Sans doute, la musique du village, remarqua Mme Marthe ; il y a un bal à Fains tous les dimanches.

— C'est une valse, poursuivit Désirée en battant des mains, sont-ils heureux de pouvoir danser, là-bas !.. Monsieur Lobligeois, savez-vous valser ?

— Oui, mademoiselle...

— Faisons un tour de valse !

— Zasette, tu es folle ! s'exclama Mme Marthe.

— Rien qu'un tour, petite sœur ! — Elle avait mis la main sur l'épaule du jeune homme et ils tournoyaient déjà à travers la pelouse.

La musique villageoise arrivait très suffisamment jusqu'à eux, tantôt un peu sourde, tantôt vibrante, et Désirée s'abandonnait au balancement du rythme en riant aux éclats. Ils avaient déjà parcouru deux fois la largeur de la pelouse, quand en passant près de sa sœur, Zasette lui saisit la main : — Il valse très bien, murmura-t-elle essoufflée, et il faut que tu danses aussi avec lui, Marton !

Marthe cherchait à se dégager, mais Paul Lobligeois, quittant Désirée, avait rapidement passé son bras sous la taille de la jeune femme : — Je vous en prie ! lui chuchotait-il, tout en l'enlaçant et en la forçant à partir avec lui. — Elle résistait et cette résistance redoublait la sensation de plaisir que donnait à Paul ce corps souple pliant sous son étreinte. Peu à peu elle céda à l'entraînement du rythme et tourna lentement avec son danseur autour de la blanche statue inondée de la clarté lunaire, puis brusquement elle s'arrêta et Paul la sentit peser davantage sur son bras.

— Je suis tout étourdie, soupira-t-elle... J'ai si peu l'habitude d'un pareil exercice !..

Le jeune homme la conduisit vers un banc de pierre placé dans un des arceaux de la charmille, et resta debout à quelques pas, tandis qu'elle s'y asseyait en compagnie de Désirée, qui était venue la rejoindre.

— Mauvaise enfant, es-tu satisfaite ? lui dit-elle encore palpitante, vois dans quel état d'essoufflement tu m'as mise !

— N'est-ce pas, Marthe, qu'il valse bien ?

— Très bien, mais nous nous en tiendrons là... Il y a quelque dix ans que je n'avais dansé... Maintenant que j'ai repris haleine, causons raisonnablement... Vous avez fait tous deux connaissance, et même un peu plus vite que je ne l'aurais souhaité. J'espère, monsieur Lobligeois, que vous n'aurez pas trop mauvaise opinion de cette enfant terrible. Nous la garderons jusqu'en novembre, peut-être plus longtemps encore... M. Déglise étant très occupé à la fabrique, je compte sur vous pour nous servir de cavalier pendant ces vacances...

— Je suis, madame, entièrement à votre disposition...

— Et toi, Zasette, je pense que tu n'abuseras pas de ce qu'on te gâte pour mettre à l'épreuve la patience de M. Lobligeois... Tu vas jouir à la campagne d'une liberté qu'on ne te donnait pas au couvent ; tu es une grande personne maintenant et je ne serai pas toujours sur tes talons... Lorsque tu te trouveras avec M. Paul, tâche de ne pas lui montrer les vilains côtés de ton caractère indépendant... Je tiens à ce que vous deveniez et à ce que vous restiez bons amis.

Désirée avait écouté ce petit discours en ouvrant de grands yeux et en dressant la tête. Brusquement, impétueusement elle sauta au cou de sa sœur, et approchant ses lèvres de l'oreille de Marthe, elle se mit à chuchoter longuement, tandis que, par discrétion, Paul Lobligeois se tenait un peu à l'écart.

— Marton! disait Désirée à voix basse, sois franche, c'est le *Prince charmant*, n'est-ce pas?

— Peut-être, murmurait Marthe sur le même ton; te plaît-il?

— Un peu, beaucoup, passionnément!.. Et avec la pétulance enfantine qui faisait le fond de son caractère, elle couvrit de baisers tumultueux la figure de sa sœur. Celle-ci, très attendrie, les lui rendait avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, sans songer que Paul, debout à quelques pas d'elles, frémissait au bruit des caresses tombées des lèvres de ces deux femmes, dont tout à l'heure il avait senti tour à tour la taille plier sous son bras.

Dans ces chuchotemens entrecoupés de baisers, il devinait qu'il était question de lui. Il en éprouvait un enivrement qui lui serrait la gorge et lui faisait battre le cœur. Ébloui, pris d'un vertige délicieux, il voyait les charmilles tourner autour de lui; il était tenté de tomber aux genoux de ces deux charmantes sœurs et de mêler ses lèvres à leurs caresses...

Une nouvelle explosion de la musique du village mit fin à cette périlleuse situation.

— Il est tard, s'écria Marthe en s'arrachant aux caresses de Désirée, nous nous oublions et M. Déglise va être inquiet... Monsieur Lobligeois, donnez le bras à Zasette... Nous allons rentrer.

X.

« Il n'y a pas de vie heureuse, disait Sophie Arnould, il y a seulement des jours heureux. » — Hélas! en y regardant de plus près, on verrait que même ces jours de bonheur ont des alternatives d'ombre et de lumière et qu'ils doivent le plus souvent leur coloration au rayonnement de quelques minutes exquises et brèves. Nos joies, en somme, sont semblables à ces arcs-en-ciel dont les deux extrémités trempent dans la brume; l'œil en a à peine noté

les vives nuances qu'ils se brouillent et se fondent sous la pluie. — Peu de jours après la fête de son anniversaire, Mme Déglise en fit l'amère expérience. Tout d'abord, emportée par un beau mouvement d'abnégation, il lui avait paru généreux de donner à Paul l'affection de Désirée. — Zasette n'était-elle pas une autre elle-même? Marthe éprouvait un secret soulagement à penser que le jeune homme trouverait dans la sœur cadette une quasi compensation à l'amour dont la sœur aînée avait exigé le sacrifice. Seulement elle n'avait pas prévu que la jeune fille voudrait aimer pour son propre compte et non pas uniquement pour exécuter une sorte de fidéicommis. Depuis les confidences échangées sur le banc du jardin, Zasette avait pris très au sérieux son rôle de demoiselle à marier et elle s'était mise en frais pour conquérir le *Prince charmant*. Cette perspective d'un amoureux apparaissant à l'horizon, dès la première semaine qui avait suivi sa sortie du couvent, lui montait la tête en même temps qu'elle lui remuait fortement le cœur.

Désirée était une honnête fille, mais elle avait paternisé plus que sa sœur. Le sang ardent de M. de Bonnay coulait plus impétueusement dans ses veines; elle avait une imagination inflammable, une nature passionnée, excessive, ne connaissant ni les demi-mesures ni les réserves prudentes. Du moment qu'on lui avait désigné l'amour de Paul Lobligeois comme un but permis, elle y allait de prime-saut, franchement et de tout cœur. Sa coquetterie native se développait avec l'inconscience d'une plante riche de sève qui jette au dehors, en une matinée de printemps, toutes ses feuilles et toutes ses fleurs. Mme Marthe avait cru qu'elle pourrait diriger cette plante à son gré, en modérer les élans, en émonder les branches gourmandes, en aménager en quelque sorte l'épanouissement, et, dès la première semaine, elle était forcée de reconnaître son erreur. Zasette n'avait pas l'humeur docile, elle n'entendait pas qu'on la conduisît méthodiquement dans ce chemin attrayant où elle prétendait marcher seule et à sa fantaisie. Elle voulait, non sans quelque apparence de raison, faire elle-même la conquête de son fiancé, et elle commençait à s'en acquitter à merveille.

A mesure que cette situation nouvelle se dessinait plus nettement, il se produisait dans le cœur de Marthe une perturbation d'autant plus grave qu'elle avait été moins prévue. Le pacte tacitement conclu avec Paul avait paru à Mme Déglise le plus sûr moyen d'étouffer dans son germe une passion dont elle sentait en elle-même les sourdes atteintes. Il lui avait semblé facile de sacrifier cet amour qui l'effrayait comme une puissance redoutable et mystérieuse, mais dont elle n'avait jamais connu que par ouï-dire les voluptés, les séductions et les délicieux orages. — Brusquement,

les choses maintenant changeaient d'aspect et s'éclairaient d'une différente lumière. Cette affection, à laquelle elle avait renonçé, une autre s'en emparait ouvertement, en sa présence et avec son autorisation. Elle était condamnée à assister stoïquement à cette transformation qu'elle avait préparée. Devant ses yeux offusqués le rideau se levait, découvrant un spectacle ignoré et inattendu. Tout le drame de l'amour jeune et ingénument sensuel se déroulait aux regards de Mme Déglise, avec ses préludes suaves comme un ciel d'aurore, ses rougeurs confuses, ses enfantines joies, ses privautés timides, ses effusions troublantes et ses silences plus troublans encore. — Après avoir été l'impassible témoin de ces naïves scènes de flirtation, Marthe, interdite et énervée, était obligée de se réfugier dans sa chambre pour s'y détendre les nerfs à son aise et y reprendre un peu de sang-froid. Sa tête tournait, son cœur battait d'une façon désordonnée ; des sensations étranges, non encore éprouvées, lui mettaient l'esprit en désordre. Jamais, dans son imagination restée chastement close, elle n'avait rêvé que ce mystérieux amour pût avoir de pareilles douceurs. Par momens, il lui prenait des regrets de son aveugle honnêteté; puis, soudain, la honte de ces regrets coupables lui montait aux joues. Elle avait des scrupules de conscience, sa dévotion s'alarmait ; elle se sauvait dans la petite église de Fains, s'approchait craintivement du confessionnal, puis s'enfuyait, épouvantée à l'idée de laisser voir à un étranger, fût-il prêtre, l'état de son âme.

D'ailleurs le curé de Fains, brave homme d'un jugement sûr, mais étroit, ne paraissait pas à Marthe avoir les qualités nécessaires pour écouter cette délicate confession. Il n'y eût rien compris, il eût rabroué la jeune femme sans trouver pour elle des paroles pacifiantes. Devant cette appréhension du confessionnal, une angoisse nouvelle serrait le cœur de Mme Déglise : — elle était donc bien coupable déjà pour ne plus oser se confier à ce confesseur, dont la rude et saine clairvoyance avait jusque-là suffi à la diriger dans la bonne voie?..

Justement, quelques jours après la Notre-Dame d'août, l'abbé Baujard vint à La Lineuse et trouva Marthe seule au logis.

Quand il se fut rafraîchi, car il faisait grand chaud; quand il eut essuyé avec un mouchoir de cotonnade son front moite et ses joues, où pointait une barbe de plusieurs jours, le curé parla de la moisson qui se terminait, de la chaleur qui promettait d'être salutaire à la vigne : — les raisins *mêlaient* déjà et on avait pu trouver une grappe noire pour en décorer la statue de la Vierge; — puis il demanda des nouvelles de Mlle Désirée.

— Elle court dans le jardin, sans doute, répondit Marthe, car elle ne peut tenir en place et le soleil ne l'effraie pas.

— C'est une promeneuse intrépide, reprit l'abbé... Hier, comme je revenais de visiter M. le curé de Mussey, il m'a semblé l'apercevoir à la lisière des bois de Rembercourt.

— Elle est allée, en effet, au-devant de M. Déglise...

— C'est bien elle que j'ai vue, en ce cas... J'avais cru d'abord me tromper, parce que la jeune personne qui se promenait n'était pas seule... Un monsieur l'accompagnait.

— M. Lobligeois! répliqua Marthe en rougissant imperceptiblement.

— Oui, ce devait être M. Lobligeois...

Il y eut une pause pendant laquelle le curé respira bruyamment, puis il poursuivit :

— Voulez-vous me permettre, madame, une question qui m'est dictée par l'affectueux intérêt que je vous porte ainsi qu'à votre famille? Est-ce vous qui avez autorisé Mlle votre sœur à sortir seule avec ce jeune homme?

— Mais.., oui, monsieur le curé.

— Ah!.. c'est différent! soupira-t-il en se frottant le menton et les joues d'un air embarrassé.

— Je comprends les scrupules qui vous alarment, monsieur le curé, et je dois à votre sollicitude une explication toute confidentielle... M. Lobligeois et Désirée sont déjà en quelque sorte fiancés; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir tolérer une certaine familiarité dans des relations qui aboutiront à un mariage.

— Mes complimens, madame... Est-ce pour bientôt?

— Non, répondit-elle avec vivacité, ce sera pour dans un an ou deux... Rien n'est encore fixé... Ils sont si jeunes!

L'abbé projeta en avant sa grosse lèvre inférieure et secoua la tête en faisant sa lippe :

— Très jeunes en effet, grommela-t-il... Et croyez-vous prudent, croyez-vous convenable de permettre une fréquentation aussi libre entre ces jeunes gens?

— Oh! monsieur le curé, protesta-t-elle, je réponds d'eux comme de moi.

— On ne peut répondre de rien en pareille matière, pas même de soi... L'esprit est prompt, la chair est faible et le démon est insidieux... Le ciel me préserve de mal juger mon prochain! mais enfin M. Lobligeois est un homme.

— Un homme honnête et bien élevé...

— C'est un homme! répéta obstinément le curé, et votre sœur est une femme... Or, c'est un jeu dangereux de rapprocher le feu de l'étoupe; j'ajoute que c'est un mauvais exemple...

— Un mauvais exemple?.. pour qui? murmura Marthe en tressaillant.

— Pour ceux qui sont témoins de cette liberté trop grande entre deux personnes de sexes différens... pour toute la paroisse!.. J'ai déjà bien du mal à empêcher mes filles et mes garçons de vagabonder ensemble; comment voulez-vous que je les tienne en bride, maintenant qu'ils verront des gens d'une condition supérieure se permettre tout ce que je leur défends : promenades au bord du canal, courses en tête à-tête à travers bois, et le reste, et le reste?..

Le curé était parti. Il prêcha longtemps sur ce thème, remontrant à Mme Marthe, avec son franc parler de casuiste brutal, que la concupiscence sommeille au fond des âmes les plus chastes et qu'un chrétien doit prudemment détourner ses yeux de la contemplation des choses charnelles. — Sarpejeu! s'écria-t-il, emporté par sa rusticité de prédicateur de village, quand, dans les champs, la vue des oiseaux et des insectes qui s'accouplent suffit à donner de mauvaises pensées, comment le spectacle de privautés, même légères entre un homme et une femme, n'engendrerait-il pas des désirs illicites?.. C'est pour cette raison que l'église prohibe les romans, les comédies et les tableaux immodestes!.. L'abîme attire l'abîme!..

Il s'escrimait et suait dans son harnois, frappant comme un sourd, sans se douter qu'il mettait le doigt sur certaines plaies cachées au fond du cœur de Marthe, et qu'en appuyant involontairement sur ces blessures négligées, il en découvrait toute la gravité à la malheureuse femme, brusquement arrachée à sa sécurité par la révélation de ce douloureux état d'âme. — Il termina en lui conseillant de marier au plus tôt ces deux jeunesses, et de mettre ainsi un terme à une situation scabreuse, qui n'était bonne pour personne... Non, pas même pour elle!..

Quand le curé fut parti, Mme Déglise s'assit sur une chaise basse, la tête dans les mains, et ferma les yeux comme pour mieux scruter son for intérieur. Il se passait en elle un phénomène singulier qu'elle observait avec une anxieuse terreur. De tout le sermon du curé elle n'avait retenu qu'une chose, c'est que l'amour des deux jeunes gens se manifestait déjà assez ostensiblement pour que d'autres yeux que les siens l'eussent remarqué. Alors, avec une netteté et une vivacité qui tenaient presque de l'hallucination, elle se représentait cette lisière des bois de Rembercourt où Paul et Désirée avaient été aperçus par l'abbé Baujard. — Elle cheminait derrière eux sur la route herbeuse et humide que la futaie surplombe, où des ronces vigoureuses et des viornes rampent jusqu'au milieu de la chaussée; — elle distinguait leurs jeunes et élégantes silhouettes sous les retombées rougissantes des hêtres; — elle entendait les intonations caressantes de la voix de Paul et les rires éclatans de Zasette; — peu à peu elle devenait la proie d'une torture morale,

qui grandissait et s'exaspérait à mesure qu'en imagination elle suivait les deux promeneurs le long de cette lisière interminable...

Ceux qui ont souffert d'une névralgie connaissent la façon perfide et lentement progressive avec laquelle le mal attaque la région lésée. C'est d'abord une trépidation légère, un fourmillement sourd, puis une piqûre à fleur de chair à laquelle succède une piqûre plus aiguë et plus profonde; bientôt les élancemens douloureux se suivent presque sans intervalles, jusqu'à ce qu'ils atteignent au paroxysme et affolent le patient. — Ainsi, traîtreusement d'abord, puis avec une persistance obsédante et des pointes plus acerbes, se développait dans le cœur de Marthe cette névrose morale, — la jalousie.

Jalouse!.. Elle était jalouse de sa sœur!.. Et voilà où avaient abouti toutes ces sages précautions imaginées pour sauvegarder son honnêteté! Elle avait eu beau élever autour de sa vertu des digues qui semblaient insubmersibles; comme un coup de mer, l'irrésistible courant d'une passion inconnue démolissait tout et la laissait désarmée, démantelée. Dans ce désarroi, qu'allait-elle devenir? Où chercherait-elle un remède? Qui appellerait-elle à son secours? Son mari?.. Il n'y fallait pas songer. Rien qu'à la pensée de troubler cet honnête homme et de l'affliger par l'aveu des désordres de son cœur, le rouge lui montait au visage. — Le curé? Il avait l'esprit trop enfermé dans son étroit horizon campagnard pour comprendre les complications d'un pareil état moral; sa main était trop rude pour appliquer le baume évangélique sur cette délicate blessure. — Et pourtant elle voulait se défendre, elle voulait se sauver du péril qu'elle avait elle-même imprudemment créé. Il y allait de sa dignité, de son honneur, du bonheur de son ménage...

Tandis qu'elle se débattait dans les mailles de ce fatal enchevêtrement, un bruit de voix joyeuses partant du fond du jardin la fit tressaillir. Elle reconnaissait les triomphans éclats de rire de Désirée. Paul Lobligeois était venu la rejoindre sans doute, profitant de la liberté qu'on lui laissait à la fabrique pour s'acquitter de ce rôle d'amoureux auquel il paraissait prendre chaque jour un goût plus vif. Ces fusées de rires, qui passaient au-dessus des massifs et détonaient au milieu de la douloureuse méditation de Marthe, exaspéraient ses nerfs irrités. Poussée par un mouvement d'impatiente et jalouse curiosité, elle se leva et descendit au jardin.

Les parterres inondés de soleil sommeillaient dans cet alanguissement qui caractérise les fins d'été. Les plantes touffues s'étalaient diffuses au ras de la terre couleur de cendre, avec cet affaissement que donne la maturité. Les héliotropes aux feuilles brûlées avaient des tons fanés et des parfums à demi évaporés. A l'extrémité des tiges fléchissantes, les roses pâlies s'inclinaient en exhalant une odeur à la fois rancie et capiteuse. Les phlox lilas aux feuil-

lages pendans imprégnaient l'air d'émanations pareilles à celles que dégagent des plantes desséchées dans un herbier. — Un sphinx affairé, sans cesse en mouvement, agitait ses ailes bourdonnantes autour des corolles des pétunias. — Dans l'assoupissement lourd de ces végétations d'où la sève se retirait et sur lesquelles planaient déjà de morbides senteurs d'automne, les voix gaies des deux jeunes gens se détachaient avec une allégresse tapageuse et servaient à guider Mme Marthe. — Au-delà des parterres et des pelouses, près des charmilles où commençait le petit parc de La Lineuse, on distinguait entre deux platanes le va-et-vient d'une escarpolette et l'envolement d'une jupe claire.

— Plus haut! s'écriait Zasette, — et la jupe blanche rayée de bleu frôlait les branches brusquement remuées, puis la tête espiègle de la jeune fille émergeait au milieu de la verdure.

Tout à coup un silence se fit et l'escarpolette ne monta plus entre les platanes. En planant au-dessus des ramures, Mlle Zasette avait sans doute aperçu sa sœur aînée qui marchait bien à découvert, en plein soleil. Elle avait averti Paul Lobligeois et le jeu avait cessé.

Quand Marthe atteignit l'allée où était l'escarpolette, elle trouva la place vide; la balançoire oscillait encore entre les deux montans, mais au loin un bruit de branches froissées indiquait que les deux jeunes gens s'étaient esquivés.

— Ils m'évitent, songea la jeune femme avec amertume, ils me fuient... Je suis déjà pour eux une gêne!

Elle hasarda quelques pas sous bois et appela d'une voix altérée : — Zasette! — Personne ne répondit. Le sang lui montait à la tête; elle s'élança dépitée à travers le taillis pour rejoindre les fuyards, mais sa robe s'accrocha aux ronces; elle eut honte de son emportement, revint en arrière, l'œil sombre, les sourcils froncés et s'assit sur un banc rustique placé en face de l'escarpolette.

Elle prêta l'oreille : on n'entendait plus rien que le bruit de lime aiguë de la mésange serrurière, en train d'écheniller les aiguilles des sapins.

— Où s'étaient-ils réfugiés pour l'éviter? — De nouveau, avec sa maladive lucidité d'hallucinée, elle se les figura tapis sous les branches, l'un près de l'autre, la main dans la main. — Et soudain des larmes roulèrent à travers l'épaisseur des cils, sur ses joues devenues aussi blanches que les dernières roses du parterre.

ANDRÉ THEURIET.

(La dernière partie au prochain n°.)

EN DEÇA ET AU DELA DU DANUBE

II[1].

LA BOSNIE

RÉGIME AGRAIRE ET ÉCONOMIE RURALE.

Quand je quitte Djakovo, le secrétaire de Mgr Strossmayer me conduit à la gare de Vrpolje. Les quatre jolis chevaux gris de Lipitça nous y mènent en moins d'une heure. Le pays a un aspect beaucoup plus abandonné que du côté d'Essek : de profondes ornières dans la route, des terrains vagues où errent des moutons, les blés moins plantureux et moins d'habitations. Est-ce parce qu'en allant à Vrpolje, on se dirige vers la Save et les anciennes provinces turques, c'est-à-dire vers la barbarie, tandis que, du côté d'Essek, on marche vers Pesth et vers Vienne, c'est-à-dire vers la civilisation? En attendant l'arrivée du train qui doit me conduire à Brod, j'entre dans le petit hôtel en face de la gare. Les deux salles sont d'une propreté parfaite : murs bien blanchis, rideaux de mousseline aux fenêtres, et des gravures représentant le prince Rodolphe et sa femme, la princesse Stéphanie, la fille de notre roi. Ils doivent être très populaires, même en pays slaves et magyares, car j'ai retrouvé partout leurs portraits aux vitrines des libraires et sur les murs des hôtels et des restaurans. C'est évidemment là un des thermomètres de la popularité des personnages célèbres.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Dans les champs voisins, un homme et une femme binent avec la houe une plantation de maïs, dont les deux premières feuilles sont sorties de terre. La femme n'a d'autre vêtement que sa longue chemise de grosse toile de chanvre, et elle l'a relevée jusqu'au-dessus des genoux afin d'avoir les mouvemens plus libres : les exigences de la pudeur vont en diminuant à mesure qu'on descend le Danube ; aux bords de la Save, elles sont réduites presque à rien. L'homme est vêtu d'un pantalon d'étoffe blanche grossière et d'une chemise. Il est maigre, brûlé du soleil, hâve ; il paraît très misérable. La terre est fertile, cependant, et celui qui la travaille ne ménage pas sa peine. Un passage de la préface de *la Mare au Diable* me revient à la mémoire : c'est celui où est dépeint le laboureur dans la *Danse de la mort*, de Holbein, avec cette légende :

A la sueur de ton visaige
Tu gagneras ta pauvre vie.

Récemment, j'avais été aussi épouvanté en étudiant, en Italie, l'extrême misère des cultivateurs, dont l'*Inchiesta agraria* officielle publie les preuves désolantes. D'où vient que dans un siècle où l'homme, armé de la science, augmente si merveilleusement la production de la richesse, ceux qui cultivent le sol conservent de ce pain qu'ils récoltent, à peine de quoi satisfaire leur faim ? Pourquoi présentent-ils encore si souvent l'aspect de ces animaux farouches décrits par La Bruyère, au temps de Louis XIV ? En Italie, c'est la rente et l'impôt qui entretiennent le paupérisme ; ici, c'est surtout l'impôt.

A la gare arrive un Turc : beau costume, grand turban blanc, veste brune soutachée de noir, large pantalon flottant, rouge foncé, jambières à la façon des Grecs, énorme ceinture de cuir, dans laquelle apparaît, au milieu de beaucoup d'autres objets, une pipe à long tuyau de cerisier. Il apporte avec lui un tapis et une selle. J'apprends que ce n'est pas un Turc, mais un musulman de Serajewo, de race slave, et parlant la même langue que les Croates. Comme ceci peint déjà tout l'Orient : la selle qu'on doit emporter avec soi, parce que les paysans qui louent leurs chevaux sont trop pauvres pour en posséder une, et que, les routes manquant, on ne peut voyager qu'à cheval ; le tapis, qui prouve que dans les *hans* il n'y a ni lit ni matelas ; les armes, pour se défendre soi-même, attendu que la sécurité n'est pas garantie par les pouvoirs publics ; et enfin la pipe, pour charmer les longs repos du *kef !* En Bosnie, on appelle les musulmans Turcs, ce qui trompe complètement l'étranger sur les conditions ethnographiques de la province. En

réalité, il n'y a plus, paraît-il, dix véritables Turcs dans le pays, et avant l'occupation, il n'y avait de vrais Osmanlis que les fonctionnaires. Les musulmans qu'on rencontre, — il y en a, dit-on, environ un demi-million, — sont du plus pur sang slave. Ce sont les anciens propriétaires, qui se sont convertis à l'islamisme à l'époque de la conquête. L'exemplaire que j'ai sous les yeux a tout à fait le type monténégrin : le nez en bec d'aigle, mais à arête très fine, aux narines relevées, comme celles d'un cheval arabe; grande moustache noire, et des yeux profonds et vifs, cachés sous d'épais sourcils. Le chef de gare de Vrpolje m'en fait un grand éloge. « Ils sont très honnêtes, dit-il, tant qu'ils n'ont pas eu trop de relations avec les étrangers; ils sont religieux et bien élevés, on ne les entend jamais jurer comme les gens de par ici. Ils ne boivent point de vins et de liqueurs, comme les Turcs modernes de Stamboul. On peut se fier à leur parole; elle vaut plus qu'une signature de chez nous, mais ils vont se gâter rapidement. Ils commencent à s'enivrer, à se livrer à la débauche, à s'endetter. Avec les besoins d'argent s'introduira la mauvaise foi. Les spéculateurs européens ne manqueront pas de leur en donner l'exemple, et ils ne connaîtront pas ce contrôle de l'opinion qui retient parfois les Occidentaux. »

De Vrpolje à Brod, le chemin de fer traverse un très beau pays, mais peu cultivé et presque sans habitans. On est ici dans un pays de frontières, naguère encore exposé aux razzias des Turcs de l'autre rive de la Save. Le paysage est d'un vert intense; on ne voit que pelouses entrecoupées de pièces d'eau et de massifs de grands chênes, comme dans un parc anglais. Quel splendide domaine on pourrait se tailler ici, et relativement sans grands frais, car la terre n'a pas beaucoup de valeur! Les chevaux et le bétail errans dans ces interminables prairies sont plus petits et plus maigres qu'en Hongrie. Le pays est pauvre, et cependant il devrait être riche. La fertilité du sol se révèle par la hauteur du fût des arbres et l'aspect plantureux de leur frondaison.

Le chemin qui réunit la gare à la ville de Brod est si mal entretenu, que l'omnibus marche au pas, crainte de casser ses ressorts. Avis à l'administration communale. L'hôtel *Gelbes Haus* est un vaste bâtiment à prétentions architecturales avec de grands escaliers, de bonnes chambres bien aérées, et une immense salle au rez-de-chaussée, où l'on ne dîne pas mal du tout, à l'autrichienne. Il y a deux Brod en face l'un de l'autre, des deux côtés de la Save : le Brod slavon, forteresse importante comme base d'opération des armées autrichiennes qui ont occupé les nouvelles provinces, et Bosna-Brod, le Brod bosniaque, qui appartenait à la Turquie. Le Brod slavon est une petite ville régulière, avec des rues

droites, bordées de maisons blanches, sans aucun caractère distinctif. Bosna-Brod, au contraire, est une véritable bourgade turque. Nulle part je n'ai vu le contraste entre l'Occident et l'Orient aussi frappant. Deux civilisations, deux religions, deux façons de vivre et de penser complètement différentes sont ici en présence, séparées par une rivière. Il est vrai que pendant quatre siècles cette rivière a séparé en réalité l'Europe de l'Asie. Mais le caractère musulman disparaîtra rapidement sous l'influence de l'Autriche. Un grand pont de fer à trois arches franchit la Save et met Serajewo en communication directe avec Vienne et ainsi avec l'Occident. En vingt heures on arrive de Vienne à Brod, et le lendemain soir on est au cœur de la Bosnie, dans un autre monde. Au moment où je traverse le pont, le soleil couchant teint en rouge les remous des eaux jaunâtres. La Save est large comme quatre fois la Seine à Paris. L'aspect en est grand et mélancolique. Les rives sont plates : le courant mine librement les berges d'argile. La végétation manque, sauf quelques hauts peupliers et, sur les bords du fleuve, un groupe de saules, dont les racines ont été mises à nu par les glaces et qu'une crue prochaine emportera vers la Mer-Noire. Dans une petite anse, sur l'eau qui tourne en rond, flotte la charogne d'un buffle au ventre ballonné, que les corbeaux dépècent et se disputent. Des deux côtés s'étendent de vastes plaines vertes, inondées à la fonte des neiges. A droite, on aperçoit, vers le couchant, le profil bleuâtre des montagnes de la Croatie, et à gauche, les sommets plus élevés qui dominent Banjaluka. Sur la Save, qui forme une admirable artère commerciale, nulle apparence de navigation, nul bruit, sauf le croassement d'innombrables légions de grenouilles, qui entonnent en chœur leur chant du soir.

Bosna-Brod est formé d'une seule grande rue, le long de laquelle les maisons sont bâties sur des pilotis ou sur des levées, pour échapper aux inondations de la Save. Voici d'abord la mosquée au milieu de quelques peupliers. Elle est toute en bois. Le minaret est peint de couleurs vives : rouge, jaune, vert. Le muezzin est monté dans la petite galerie ; il adresse à Dieu le dernier hommage de la journée; il appelle à la prière de l'*Aksham* ou du crépuscule. Sa voix, d'un timbre aigu, porte jusque dans les campagnes voisines. Ses paroles sont belles ; même en me rappelant l'ode de Schiller, *die Glocke*, je les préfère aux sons uniformes des cloches : « Dieu est élevé et tout-puissant. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui et point d'autre prophète que Mahomet. Rassemblez-vous dans le royaume de Dieu, dans le lieu de la justice. Venez dans la demeure de la félicité. » Les cafés turcs ont portes et fenêtres ouvertes ; pas un meuble, sauf, tout autour, des bancs en bois où sont assis les Bos-

niasques musulmans, les jambes croisées, fumant la pipe. Dans une niche de la cheminée, sur des braises allumées, se prépare successivement, une à une, chaque tasse de café, à mesure que les consommateurs en demandent. Le cafidji met dans une très petite cafetière en cuivre une mesure de café moulu, une autre de sucre; il ajoute de l'eau, place le récipient sur le feu pendant une minute à peine et verse le café chaud avec le marc dans une tasse semblable à un coquetier. Dans toute la péninsule balkanique, le voyageur indigène emporte à sa ceinture un petit moulin à café très ingénieusement construit, en forme de tube. Deux choses me frappent ici : d'abord la puissance de transformation du mahométisme, qui a fait de ces Slaves, aux bords de la Save, n'ayant d'autre langue que le croate, des Turcs ou plutôt des musulmans, complètement semblables à ceux qu'on voit à Constantinople, au Caire, à Tanger et aux Indes; ensuite, l'extrême simplicité des choses qui procurent aux fils de l'islam tant d'heures de félicité. Tout ce que contient ce café, en fait de mobilier et d'ustensiles, ne vaut pas 20 francs. Le client, qui apporte son tapis, dépensera pendant sa soirée 30 centimes de tabac et de café, et il aura été heureux. Les salles magnifiques avec peintures, dorures, tentures partout, qu'on construira plus tard ici, offriront-elles plus de satisfactions à leurs cliens riches et affairés? En voyant pratiquer d'une façon si pittoresque et si consciencieuse la tempérance commandée par le Koran, je songe d'abord à ces palais de l'alcoolisme, à ces *gin palaces* de Londres, où l'ouvrier et l'*outcast* viennent chercher l'abrutissement, au milieu des glaces énormes et des cuivres polis, reluisant sous les mille feux du gaz et de l'électricité; je pense ensuite à cette vie de l'*upper ten thousands*, si compliquée et rendue si coûteuse par toutes les richesses de la toilette et de la table, que vient de décrire si bien lady John Manners, et je me demande si c'est aux raffinemens du luxe qu'il faut mesurer le degré de civilisation des peuples. M. Renan, parlant naguère de Jean le Baptiste, a écrit à ce sujet une belle page. Le précurseur, vivant au désert de sauterelles, à peine vêtu d'une étoffe grossière de poils de chameau, annonçant la venue du royaume et le triomphe prochain de la justice, ne nous présente-t-il pas le modèle le plus élevé de la vie humaine? Certes, il est un excès de dénûment qui dégrade et animalise, mais combien cela est moins vrai en Orient que sous nos rudes climats, et surtout dans nos grandes agglomérations d'êtres humains!

Je trouve déjà, à Bosna-Brod, la boutique et la maison turques, telles qu'on les rencontre dans toute la péninsule. La boutique est une échoppe entièrement ouverte le jour; elle se ferme la nuit, au moyen de deux grands volets horizontaux. Celui d'en haut, relevé,

sert d'auvent; celui d'en bas retombe et devient le comptoir, où sont étalées les marchandises et où se tient assis le marchand, les jambes croisées. Les maisons turques ici sont ordinairement carrées, couvertes de planchettes de chêne. Un rez-de-chaussée bas sert de magasin ou même parfois d'étable. Le cadre et les cloisons de la construction sont toujours en solives; les parois sont en planches ou, dans les demeures pauvres, en torchis. Le premier étage débordant le soubassement, le surplomb est soutenu par des corbeaux en bois, ce qui produit des effets de saillies et de lumières très pittoresques. Seulement il ne faut pas oublier qu'en Bosnie les musulmans forment la classe aisée; ils sont marchands, boutiquiers, artisans, propriétaires, très rarement simples cultivateurs ou ouvriers. L'habitation est divisée en deux parties ayant chacune son entrée distincte : d'un côté, le harem, pour les femmes, de l'autre, le selamlik pour les hommes. Quoique le musulman bosniaque n'ait qu'une femme, il tient aux usages mahométans bien plus que les vrais Turcs. Les fenêtres, du côté des femmes, sont garnies d'un grillage en bois ou en papier découpé. J'aperçois un numéro de la *Neue freie Presse* transformé en moucharabie. Du côté des hommes, s'étend un balcon-vérandah, où le maître de la maison est assis, fumant sa pipe.

La rue se remplit des types les plus divers. Des pâtres à peine vêtus d'une grosse étoffe blanche en lambeaux, avec un chiffon autour de la tête en forme de turban, ramènent du pâturage des troupeaux de buffles et de chèvres, qui soulèvent une poussière épaisse, dorée par le soleil couchant. Ces pauvres gens représentent le raya, la race opprimée et rançonnée; ce sont des chrétiens. Quelques femmes, la figure cachée sous le yachmak et tout le corps sous ce domino qu'on appelle feredjé, marchent comme des oies; semblables à des ballots mouvans, elles rentrent chez elles. Des enfans, filles et garçons, avec de larges pantalons roses ou verts et de petites calottes rouges, jouent dans le sable; ils ont le teint clair et de beaux yeux noirs très ouverts. Des marchands juifs s'avancent lentement, enveloppés d'un grand caftan garni de fourrure, — en juin; avec leur longue barbe en pointe, leur nez d'Arabe et leur grand turban, ils sont admirables de dignité et de noblesse. Bida devrait être ici. Ce sont les patriarches de la terre de Canaan. Des maçons italiens, à la culotte de velours de coton jaune et toute maculée de mortier, la veste jetée sur l'épaule droite, quittent l'ouvrage en chantant. C'est le travail européen qui arrive : des maisons occidentales s'élèvent. Un grand café à la viennoise se construit, à côté des petites auberges en planches, en face de la gare. Déjà, dans une cantine où l'on vend du

Pilsener Bier, de la bière de Pilsen, on joue au billard. Ceci est l'avenir : activité dans la production, imprévoyance ou insanité dans la consommation. Enfin passent fièrement à cheval ou en voiture découverte des officiers élégans et d'une tenue ravissante : c'est l'occupation et l'Autriche.

En repassant le pont de la Save, je me rappelle que c'est d'ici que partit le prince Eugène pour sa mémorable expédition de 1697. Il n'avait que cinq régimens de cavalerie et 2,500 fantassins. Suivant la route qui longe la Bosna, il s'empara rapidement de toutes les places, Oboj, Maglaj, Zeptche, même du château-fort de Vranduk, et il parut devant la capitale Serajewo. Il espérait que tous les chrétiens se lèveraient à son appel. Hélas! écrasés par une trop longue et trop cruelle oppression, ils n'osèrent pas remuer. Le pacha Delta-ban-Mustapha se défendit avec énergie. Eugène manquait d'artillerie de siège. C'était le 11 septembre, l'hiver approchait. Le hardi capitaine dut battre en retraite, mais il regagna Brod presque sans perte. L'expédition avait duré vingt jours en tout. Le résultat matériel fut nul; mais l'effet moral très grand partout. Il révéla la faiblesse de cette formidable puissance qui la veille encore assiégeait Vienne et faisait trembler toute l'Europe. L'heure de la décadence avait sonné. Cependant, récemment encore les begs musulmans de la Bosnie traversaient la Save et venaient faire des razzias en Croatie. Le long de la rive autrichienne s'élèvent sur quatre hauts pilotis, afin de les mettre à l'abri des inondations et d'étendre le rayon d'observation, des maisons de garde, où les régimens frontières devaient entretenir des vedettes. Ce n'était pas une précaution inutile. De 1831 à 1835, le général autrichien Waldstätten lutta contre les begs bosniaques, et il fut amené ainsi à bombarder et à brûler Vakuf, Avale, Terzac et Gross-Kladusch, sur le territoire ottoman, le tout sans protestation de la Porte. Même en 1839, Jellatchitch eut à repousser les incursions des begs, qui traversaient la Save, brûlant les maisons, égorgeant les hommes, emmenant les troupeaux et les femmes. Ces razzias, dans les quinze dernières années où elles ont eu lieu, occasionnèrent pour près de 40 millions de francs de dommages aux districts croates limitrophes. C'est hier encore et en pleine Europe que se passaient ces scènes de barbarie, que la France n'a pu tolérer à Tunis, ni la Russie dans les khanats de l'Asie centrale.

Avant de m'engager dans la Bosnie, je veux connaître son histoire. Je m'arrête quelques jours à Brod, pour étudier les documens et les livres qu'on a bien voulu me donner et parmi lesquels les suivans m'ont été particulièrement utiles : G. Thoemmel, *das Vilajet Bosnien;* Roskiewitz, *Studien über Bosnien und Herzegovina;* von Schweiger-Lerchenfeldt, *Bosnien*; et enfin, un ouvrage excellent :

Adolf Strausz, *Bosnien, Land und Leute*. Voici un résumé succinct de ces lectures, qui paraît indispensable pour comprendre la situation actuelle et les difficultés que rencontre l'Autriche.

Sur notre infortunée planète aucun pays n'a été plus souvent ravagé, aucune terre aussi fréquemment abreuvée du sang de ses populations. A l'aube des temps historiques, la Bosnie fait partie de l'Illyrie. Elle est peuplée déjà, affirme-t-on, par des tribus slaves. Rome se soumet toute cette région jusqu'au Danube et l'annexe à la Dalmatie. Deux provinces sont formées : la *Dalmatia maritima* et la *Dalmatia interna* ou *Illyris barbara*. L'ordre règne, et, comme l'intérieur est réuni à la côte, tout le pays fleurit. Sur le littoral se développent des ports importans : Zara, Scardona, Salona, Narona, Makarska, Cattaro, et à l'intérieur, des colonies, des postes militaires et entre autres un grand emporium, Dalminium, dont il ne reste plus trace. Peu de restes de la civilisation romaine ont échappé aux dévastations successives : des bains à Banjaluka, des bains et les ruines d'un temple à Novibazar, un pont à Mostar, un autre pont près de Serajewo et quelques inscriptions. A la chute de l'empire, arrivent les Goths, puis les Avares, qui, pendant deux siècles, brûlent et massacrent, et font du pays un désert. Sous l'empereur Héraclius, les Avares assiègent Constantinople ; il les repousse, et, pour les dompter définitivement, il appelle des tribus slaves habitant la Pannonie au-delà du Danube. En 630, les Croates viennent occuper la Croatie actuelle, la Slavonie et le nord de la Bosnie, et en 640, les Serbes, de même sang et de même langue, exterminent les Avares et peuplent la Serbie, la Bosnie méridionale, le Montenegro et la Dalmatie. De cette époque date la situation ethnique de cette région, telle qu'elle est encore aujourd'hui.

Au début, la suzeraineté de Byzance est reconnue, mais la conversion de ces tribus, identiquement de même race, à deux rites différens du christianisme, crée un antagonisme religieux qui dure encore. Les Croates sont convertis d'abord par des missionnaires venus de Rome ; ils adoptent ainsi les lettres et le rite latins. Au contraire, les Serbes, et, par conséquent, une partie des habitans de la Bosnie, sont amenés au christianisme par Cyrille et Méthode, qui, partis de Thessalonique, leur apportent les caractères et les rites de l'église orientale. Vers 860, Cyrille traduit la Bible en slave, en créant l'alphabet qui porte son nom et qui est encore en usage. C'est à lui que remontent les origines de la littérature jougo-slave écrite.

En 874, Budimir, premier roi chrétien de Bosnie, de Croatie et de Dalmatie, réunit sur la plaine de Dalminium une diète où il s'efforce de créer une organisation régulière. C'est vers ce temps

qu'apparaît, pour la première fois, le nom de Bosnie. Il vient, dit-on, d'une tribu slave originaire de la Thrace. En 905, nous voyons Brisimir, roi de Serbie, y annexer la Croatie et la Bosnie ; mais cette réunion n'est pas durable. Après l'an 1000, la suzeraineté de Byzance cesse dans ces régions. Elle est acquise par Ladislas, roi de Hongrie, vers 1091. En 1103, le roi de Hongrie, Coloman, ajoute à ses titres celui de *Rex Ramæ* (Herzégovine), puis de *Rex Bosniæ*. Depuis lors, la Bosnie a toujours été une dépendance de la couronne de Saint-Étienne. Ainsi, le dixième ban de Bosnie, dont le long règne de trente-six ans (1168-1204) fut si glorieux, qui, le premier, fit battre monnaie à son effigie, et qui assura à son pays une prospérité inconnue depuis l'époque romaine, le fameux Kulin, s'appelle *Fiduciarius Regni Hungariæ*.

Pour la partie de l'histoire de la Bosnie qui va jusqu'à l'invasion ottomane et pour les épisodes si dramatiques et si peu connus des luttes soutenues ici par les albigeois, catares ou patarins sous le nom de bogomiles, je me permets de renvoyer le lecteur au tableau vivant qu'en a tracé M. Gabriel Charmes, dans la *Revue* du 1er juin dernier. Je noterai seulement deux faits importans qui expliquent comment s'est formée l'unité des provinces occupées par l'Autriche. En l'an 1300, Paul de Brebir, *banus Croatorum et Bosniæ dominus*, annexe définitivement l'Herzégovine à la Bosnie, et vers la fin du XIVe siècle, le roi Stephan Tvartko conquiert la Rascie, c'est-à-dire le Sandjak actuel de Novi-Bazar, et ajoute à la Bosnie cette région, que les troupes austro-hongroises occupent aussi actuellement.

De 1463 jusqu'à la conquête définitive en 1527 s'écoule une période de luttes terribles. Quelques places fortes, et entre autres celles de Jaitche, avaient résisté. Les Hongrois et les bandes croates parvinrent souvent à vaincre les bandes turques, surtout quand elles étaient guidées par ces héros légendaires : Mathias et Jean Corvin. Mais les Turcs avançaient systématiquement. Quand ils voulaient prendre une place forte, ils dévastaient le pays, l'hiver, brûlaient tout et chassaient les habitans ou les emmenaient en esclavage, et l'été ils commençaient le siège. Faute de subsistances au milieu d'un district devenu absolument désert, la place était forcée de se rendre. Quand la bataille de Mohacz (29 août 1526), a livré la Hongrie aux Ottomans, le dernier rempart de la Bosnie, dont la défense donne lieu à des actes de bravoure légendaires, Jaitche tombe à son tour, en 1527. Un fait inouï facilita la conquête musulmane. La plupart des magnats, pour conserver leurs biens, et presque tous les bogomiles, exaspérés par les cruelles persécutions dont ils avaient été l'objet, se convertirent à l'islamisme. Ils devinrent dès lors les adeptes les plus ardens du mahométisme,

tout en conservant la langue et les noms de leurs ancêtres. Ils combattirent partout au premier rang dans les batailles qui assurèrent la Hongrie aux Turcs. De temps en temps, leurs bandes passaient la Save et allaient ravager l'Istrie, la Carniole et menacer les terres de Venise. Après le mémorable défaite des Turcs devant Vienne, leur puissance est brisée. En 1689 et 1697, les troupes croates envahissent la Bosnie. Le traité de Carlovitz de 1689 et celui de Passarovitz de 1718 rejetèrent définitivement les Turcs au-delà du Danube et de la Save jusqu'à la Roumanie.

Pour bien faire comprendre les résistances que l'Autriche peut rencontrer de la part des Bosniaques musulmans, il faut rappeler que ceux-ci se sont soulevés, les armes à la main, contre toutes les réformes que l'Europe arrachait à la Porte, au nom des principes modernes. Après la destruction des janissaires et les réformes de Mahamoud, ils s'insurgent et chassent le gouverneur. Le capétan de Gradachatch, Hussein, se met à la tête des begs révoltés, qui, unis aux Albanais, s'emparent des villes de Prisren, Ipek, Sophia et Nisch, pillent la Bulgarie et veulent détrôner le sultan vendu aux giaours. L'insurrection n'est vaincue en Bosnie qu'en 1831. En 1836, 1837 et 1839, nouveaux soulèvemens. Le hattischerif de Gulhané, qui proclamait l'égalité entre musulmans et chrétiens, provoqua une insurrection plus formidable que les précédentes. Omer-Pacha, après l'avoir comprimée, brisa définitivement la puissance des begs, en leur enlevant tous leurs privilèges. Ce qui montre combien les temps sont changés, c'est que les troubles de 1874, qui ont amené la situation actuelle et l'occupation de l'Autriche, provenaient non plus des begs, mais des rayas, qui jusqu'alors s'étaient laissé rançonner et maltraiter sans résistance, tant ils étaient brisés et asservis.

De ce résumé du passé de la Bosnie on peut tirer quelques conclusions utiles. Premièrement l'histoire, la race et les nécessités géographiques commandent la réunion de la Dalmatie et de la Bosnie. Cet infortuné pays a connu trois périodes de prospérité, d'abord sous les Romains, puis sous le grand ban Kulin et enfin sous le roi Tvartko, c'est-à-dire quand le commerce et la civilisation pénétraient à l'intérieur par le littoral dalmate. Seconde conclusion : l'intolérance et les persécutions religieuses ont perdu le pays et provoqué la haine du nom hongrois ; il faut donc à l'avenir traiter les trois confessions sur le pied d'une complète égalité. Troisième conclusion : les musulmans forment un élément d'opposition et de réaction dangereux et difficilement assimilable ; il faut donc les ménager, mais diminuer leur puissance, autant que possible, et surtout ne pas les retenir quand ils veulent quitter le pays. La Serbie, la Bulgarie et la

Roumélie ont cet avantage que les musulmans, étant Turcs, sont partis ou s'en vont. Ici, étant Slaves, ils restent pour la plupart. De là de grandes difficultés et de plus d'une sorte.

Pour me rendre de Brod à Serajewo, je n'ai pas à refaire le voyage accidenté que M. de Caix a raconté ici même. Le chemin de fer est achevé maintenant; je pars donc à six heures du matin et j'arrive vers onze heures du soir, de la façon la plus agréable. Comme la voie est très étroite, le train marche lentement et s'arrête longtemps à toutes les gares. Mais le pays est très beau et ses habitans d'une couleur locale très accentuée. Je ne me plains donc nullement de ne pas rouler en express. Il me semble voyager en voiturin, comme autrefois en Italie. J'observe tant que je peux, j'interroge de même mes compagnons de wagon et je prends des notes. Précisément j'ai à côté de moi un *Finanz-Rath*, un conseiller des finances, c'est-à-dire un employé supérieur du fisc, qui revient d'un tournée d'inspection. Il connaît à merveille l'agriculture du pays, son régime agraire et ses conditions économiques. Je l'avais pris d'abord pour un officier de cavalerie en petite tenue. Il porte la casquette militaire, un veston court brun clair, avec des étoiles au collet indiquant le grade, des poches nombreuses par devant, un pantalon collant et des bottes hongroises, plus un grand sabre. Les magistrats, les chefs de district, les gardes forestiers, les gardes du train et de la police, tous les fonctionnaires ont cet uniforme, identique de coupe, mais différent de couleur d'après la branche de l'administration à laquelle ils appartiennent; excellent costume, commode pour voyager, et qui, par son cachet militaire, inspire le respect aux populations de ce pays à peine pacifié.

Au départ, la voie suit la Save à quelque distance. Elle traverse de grandes plaines abandonnées, quoique très fertiles, à en juger par la hauteur de l'herbe et la pousse vigoureuse des arbres. Mais c'est la marche, où se livraient naguère encore les combats de frontières. Nous remontons un petit affluent de la Save, l'Ukrina, jusqu'à Derwent, gros village, où, non loin de la mosquée en bois, avec son minaret aigu recouvert de zinc brillant au soleil, s'élève une chapelle du rite oriental, aussi tout en bois, avec un petit campanile séparé, protégeant la cloche. A partir d'ici, la voie fait de grands lacets pour franchir la crête de partage qui nous sépare du bassin de la Bosna. Il faudra un jour continuer la ligne de Serajewo, sans quitter la Bosna, jusqu'à Samac, où déjà aboutit un embranchement allant à Vrpolje et qui devrait être prolongé en ligne droite, sur Essek par Djakovo.

Par-ci par-là, on voit des chaumières faites en clayonnage; elles sont posées sur un soubassement de pierres et couvertes de plan-

chettes de bois; c'est là qu'habitent les tenanciers, les *kmets*. Les propriétaires musulmans vivent groupés dans les villes et dans les bourgs ou dans leurs environs. Deux constructions en torchis s'élèvent à côté de l'habitation du colon. L'une est une étable très petite, car presque tous les animaux de la ferme restent en plein air; l'autre est le gerbier pour le maïs. Chaque ferme a son verger aux pruniers d'un demi-hectare environ. C'est ce qui, avec la volaille, procure un peu d'argent comptant. Ces prunes bleues, très belles et très abondantes, forment, séchées, un article important d'exportation. On en fait aussi de l'eau-de-vie, la *slivoritza*. Les champs emblavés sont défendus par des haies de branches mortes, ce qui révèle l'habitude primitive de laisser vaguer les troupeaux. Tout indique le défaut de soin et l'extrême misère. Les rares fenêtres des habitations, deux ou trois, sont très petites et n'ont pas de vitres. Des volets les ferment, de sorte qu'il faut choisir entre deux maux : ou le froid ou l'obscurité. Pas de cheminée ; la fumée s'échappe par les joints des planches du toit. Rien n'est entretenu. Les alentours de l'habitation sont à l'état de nature. En fait de légumes, quelques touffes d'ail et quelques fleurs, que les femmes aiment à se mettre dans les cheveux. Cependant la nature du sol se prêterait parfaitement à la culture maraîchère, car à Vélika, j'ai vu un charmant jardinet arrangé par le chef de gare où, entre des bordures de plantes d'agrément, croissaient à souhait des pois, des carottes, des oignons, des salades, des radis. Chaque famille pourrait ainsi, avec un sol si fertile, avoir son petit potager. Mais comment le raya aurait-il songé à cela quand son avoir et sa vie même étaient à la merci de ses maîtres? Je vois ici partout les effets de ce fléau maudit, l'arbitraire, qui a ruiné l'empire turc et frappé comme d'une malédiction les plus beaux pays du monde.

A la gare de Kotorsko, je prends un bouillon avec un petit pain et un verre d'eau-de-vie de prunes pour faire un grog et je paie 16 kreuzer (0 fr. 40). On ne peut pas dire qu'on rançonne le voyageur. Ici la vallée de la Bosna est très belle, mais l'homme a tout fait pour la ravager et rien pour l'embellir ou l'utiliser. Les grands arbres ont été coupés. Des deux côtés de la rivière s'étendent des pâturages vagues, entrecoupés de broussailles et de maquis. Des troupeaux de moutons et de buffles y errent à l'aventure. Quoique la Bosna ait beaucoup d'eau, elle n'est pas navigable; elle s'étale sur des bas-fonds et des rochers formant par endroits des rapides. Il aurait été facile de la canaliser. Vers le sud, trois étages de montagnes bleuâtres se superposent; les sommets les plus élevés de la Veljna-Planina et de la Vrana-Planina portent encore de la neige, qui s'enlève vivement sur le ciel bleu. Les campagnes sont très mal cultivées. Quel

contraste avec les belles récoltes des environs de Djakovo! Les quatre cinquièmes des champs sont en jachère. On ne voit presque pas de froment : toujours du maïs et un peu d'avoine. Des cultivateurs en retard labourent encore en ce moment, — premiers jours de juin, — pour semer le maïs. La charrue est lourde et grossière, avec deux manches et un très petit soc en fer. Le fer est épargné partout ici ; il est rare et cher. C'est l'opposé de notre Occident. Quatre bœufs maigres ouvrent avec peine un sillon dans une bonne terre de franche argile. Une femme les conduit et les excite d'une voix rauque. Elle porte, comme en Slavonie, la longue chemise de gros chanvre ; mais elle a une veste et une ceinture noires, et sur la tête un mouchoir rouge, disposé comme le font les paysannes des environs de Rome. L'homme qui conduit la charrue est vêtu de bure blanche. Son énorme ceinture de cuir peut contenir tout un arsenal d'armes et d'ustensiles, mais il n'a ni yatagan ni pistolet. C'est un raya, et d'ailleurs le port d'armes est aujourd'hui défendu à tous. De longs cheveux jaunâtres s'échappent d'un fez rouge, qu'entoure une étoffe blanche roulée en turban. Sous un nez aquilin se dessine une fière moustache. Il représente le type blond, assez fréquent ici.

Voici Doboj. C'est le type des petites villes de Bosnie. A distance, l'aspect en est très pittoresque. Les maisons blanches des *agas*, ou propriétaires musulmans, s'étagent sur la colline, parmi les arbres. Une vieille forteresse, qui a soutenu bien des sièges, les domine. Trois ou quatre mosquées, dont une en ruines, chose rare en ce pays, dressent comme une flèche d'arbalète leurs minarets aigus. On arrive à Doboj en traversant la Bosna, par un pont de construction autrichienne. Une route importante, partant d'ici, mène en Serbie, par Tuzla et Zwornik. Des musulmans, sombres et fiers sous leurs turbans rouges, arrivent prendre le train. Ils enlèvent et emportent leurs selles du dos des chevaux des paysans, qu'ils ont loués au prix habituel de 1 florin (2 fr. 10) par jour. Grand émoi : le général d'Appel, gouverneur militaire de la province, arrive avec son état-major, après avoir fait une tournée d'inspection dans les province de l'Est. On le salue avec le plus profond respect. Il est ici le vice-roi. J'admire la tournure élégante, les charmans uniformes et la distinction de manières des officiers autrichiens.

Le train s'arrête à Maglaj, pour le dîner des voyageurs. Cuisine médiocre ; mais il y a de quoi se nourrir, et l'écot est peu élevé : un florin, y compris le vin, qui vient de l'Herzégovine. La Bosnie n'en produit pas. Maglaj est plus important que Doboj : les maisons, avec leurs façades et leurs balcons en bois noirci, escaladent une colline assez raide, coupée en deux par une petite vallée profonde et verdoyante ; dans les jardins, des cerisiers et des poiriers

magnifiques. Grand nombre de mosquées, dont une avec le dôme typique. La ligne convexe du dôme et la ligne verticale du minaret me paraissent offrir une silhouette admirable d'élégance et de simplicité, surtout si à côté s'élève un bel arbre, un palmier ou un platane. Le profil de nos églises n'est pas aussi beau; c'est à peine si celui du temple grec lui est supérieur. A la gare de Zetpche, comme à presque toutes les autres, des maçons italiens travaillent. Des Piémontais extraient, des carrières, des pierres d'un calcaire très dur et d'une belle nuance jaune dorée : c'est presque du marbre. La voie traverse un magnifique défilé, que défend le château-fort de Vranduk. Il n'y a place que pour la Bosna. Nous la côtoyons, avec des déclivités très raides à notre gauche. Elles sont complètement boisées. J'y remarque, parmi les chênes, les hêtres et les frênes, des noyers qui semblent venus spontanément, ce qui est exceptionnel en Europe. De beaux troncs d'arbre gisent à terre, pourrissant sur place. Le bois est surabondant, parce que la population et les chemins manquent. La Bosna fait un nœud autour du rocher à pic sur lequel se trouve Vranduk. Les vieilles maisons de bois sont accrochées aux reliefs des escarpemens; c'est le site le plus romantique qu'on puisse voir. La route, coupée dans le flanc de la montagne, passe à travers la porte crénelée de la forteresse. On formait la garnison de janissaires en retraite. L'ancien nom slave de ce bourg, Vratnik, signifie « porte. » C'était, en effet, la porte de la Haute-Bosnie et de Serajewo. Les grenadiers du prince Eugène la prirent d'assaut, et les Turcs, en fuyant, se jetèrent dans la rivière.

Bientôt nous entrons dans la belle plaine de Zenitcha. Elle est extrêmement fertile et assez bien cultivée. Bourg important, et qui a de l'avenir; car, tout à côté de la gare, on extrait de la houille presque du sous-sol. Ce n'est guère que du lignite; cependant il fait marcher notre locomotive; il pourra donc servir de combustible aux fabriques qui surgiront plus tard. La ville musulmane est à quelque distance. Déjà, le long de la voie, s'élèvent des maisons en pierres et un hôtel. Des dames, en fraîches toilettes d'été, sont venues voir l'arrivée du train. La malle-poste autrichienne arrive de Travnik par une bonne route, nouvellement remise en état. N'étaient quelques begs qui fument leurs tchibouks, immobiles et sombres à l'aspect des nouveautés et des étrangers, on se croirait en Occident. La transformation se fera vite partout où arrivera le chemin de fer. Pour atteindre Visoka, on traverse un nouveau défilé, moins étranglé, mais plus étrange que celui de Vranduk. De hautes montagnes enserrent de près la Bosna des deux côtés. Les escarpemens de grès qui les composent ont pris, sous l'action de l'érosion, les formes les plus fantastiques. Ici, on dirait des géans debout, comme

les fameux rochers de Hanseilig, le long de l'Eger, près de Carlsbad; là, c'est une tête colossale de dragon ou de lion qui apparaît au milieu des chênes; ailleurs, ce sont de grandes tables suspendues, en équilibre, sur un mince support, prêt à s'écrouler; plus loin, des champignons gigantesques ou des fromages arrondis et superposés. Dans le Haut-Missouri et dans la Suisse saxonne, on trouve des formations semblables. J'ai rarement vu une gorge aussi belle et aussi pittoresque. *Hoch romantisch!* s'écrient mes compagnons de voyage. Quand nous débouchons dans la Haute-Bosnie, la nuit est venue, et il est onze heures et demie avant que nous arrivions à Serajewo. Les fiacres à deux chevaux ne manquent pas, mais ils sont pris d'assaut par les officiers et les nombreux voyageurs. Il y en a tant, que je ne trouve plus place dans le *Grand Hotel de l'Europe*. C'est à peine si je parviens à obtenir un lit dans la petite auberge *Austria* qui est en même temps un café-billard. Le *Grand Hôtel* ne serait pas déplacé sur le Ring à Vienne ou dans la *Radiaal Strasse* de Pesth : majestueux bâtiment à trois étages, avec une corniche, des cordons, des encadremens de fenêtres d'effet monumental; au rez-de-chaussée, un café-restaurant fermé de glaces colossales, peintures au plafond, lambris dorés; des billards en ébène, journaux et revues: on se croirait rue de Rivoli, à l'*Hôtel Continental*. Rien de pareil à Constantinople. C'est grâce à l'occupation qu'on peut maintenant arriver et s'installer, de la façon la plus confortable, au centre de ce pays, naguère encore si peu abordable.

Le matin, je me lance au hasard. Le soleil de juin chauffe fort, mais l'air est vif, car Serajewo est à 1,750 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire presque à la même altitude que Genève ou Zurich. Je suis la grande rue, qu'on a appelée *Franz-Joseph Strasse*, en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Ceci semble bien indiquer déjà une prise de possession définitive. Voici d'abord une grande église avec quatre coupoles surélevées, dans le style de celles de Moscou. Elle est badigeonnée en blanc et bleu clair. L'aspect en est imposant; c'est la cathédrale du culte orthodoxe oriental. La tour qui doit contenir les cloches est inachevée; le gouverneur turc avait invoqué une ancienne loi musulmane qui défend aux chrétiens d'élever leurs constructions plus haut que les mosquées. La rue est d'abord garnie de maisons et de boutiques à l'occidentale : libraires, épiciers, photographes, marchandes de modes, coiffeurs; mais bientôt on arrive au quartier musulman. Au centre de la ville, un grand espace est couvert de ruines : c'est la suite de l'incendie de 1878. Mais déjà on bâtit, de tous les côtés, de bonnes maisons en pierres et en briques. Seulement, me dit-on, le terrain

est très cher : 70 à 100 francs le mètre. A droite, une fontaine. Le filet d'eau cristallin jaillit d'une grande plaque de marbre blanc, où sont gravés, en demi-relief, des versets du Koran. Une jeune fille musulmane, non encore voilée, à large pantalon jaune, une servante autrichienne, blonde, les bras nus, tablier blanc sur une robe rose, et une tzigane, à peine vêtue d'une chemise entr'ouverte, viennent remplir des vases d'une forme antique. A côté, de vigoureux portefaix, des *hamals*, sont assis, les jambes croisées ; ils sont vêtus comme ceux de Constantinople. Les trois races sont bien accusées : c'est un tableau achevé. Ces fontaines, qu'on rencontre partout dans la péninsule jusqu'au haut des passages des Balkans, sont une des institutions admirables de l'islam. Elles ont été fondées et elles sont entretenues sur le revenu des biens vakoufs légués à cet effet, afin de permettre aux croyans de faire les ablutions qu'impose le rituel. L'islamisme, comme le christianisme, inspire à ses fidèles cet utile sentiment qu'ils accomplissent un devoir de piété et qu'ils plaisent à Dieu, en prélevant sur leurs biens de quoi pourvoir à un objet d'utilité générale.

J'arrive à la Tchartsia : c'est le quartier marchand. Je n'ai rien vu, pas même au Caire, d'un aspect plus complètement oriental. Sur une longue place où s'élèvent une fontaine et un café turc, débouchent tout un réseau de petites rues, avec des échoppes entièrement ouvertes, où s'exercent les différens métiers. Chaque métier occupe une ruelle. L'artisan est en même temps marchand, et il travaille à la vue du public. Les batteurs de cuivre sont les plus intéressans et les plus nombreux. En Bosnie, chrétiens et musulmans veulent des vases en cuivre, parce qu'ils ne se cassent pas. Ce sont seulement les plus pauvres qui se servent de poterie. Quelques objets ont un cachet artistique ; ainsi, les vastes plateaux, à dessins gravés, sur lesquels on apporte le dîner à la turque et qui servent aussi de table pour huit ou dix personnes ; les cafetières à forme arabe ; les vases de toute grandeur, unis et ouvragés, d'un contour très pur, certainement empruntés à la Grèce ; des tasses, des cruches, des moulins à café en forme de tubes. La ruelle des cordonniers est aussi très intéressante. On y trouve d'abord toute la collection habituelle des chaussures orientales : bottes basses en cuir jaune, en cuir rouge, pantoufles de dames en velours brodé d'or, mais surtout une infinie variété d'opankas, la chaussure nationale des Jougo-Slaves. Il y en a de toutes petites pour enfans, qui sont ravissantes. Les savetiers travaillent accroupis dans des niches basses, au-dessous de l'étalage. Les mégissiers offrent des courroies, des brides, et principalement des ceintures très larges, à plusieurs étages : les unes, tout unies, pour les rayas ; d'autres, richement brodées et piquées en soie de couleurs vives, pour les

begs. C'est encore une des particularités du costume national. Les potiers n'ont que des produits très grossiers, mais souvent la forme est belle et le décor d'un effet extrêmement original. Ils font beaucoup de têtes de tchibouques en terre rouge. Les pelletiers sont bien achalandés. Comme l'hiver est long et froid, jusqu'à 15 et 16 degrés sous zéro, les Bosniaques ont tous des caftans ou des vestes doublés et garnis de fourrure. Les paysans n'ont que de la peau de mouton, qu'ils préparent eux-mêmes. On abat dans les forêts de la province 50 à 60,000 animaux à fourrure; mais, chose étrange, il faut envoyer les peaux en Allemagne pour les préparer.

Les orfèvres ne font que des bijoux grossiers; les musulmanes riches préfèrent ceux qui viennent de l'étranger, et les femmes des rayas portent des monnaies enfilées, quand elles osent et qu'il leur en reste. Je remarque cependant de jolis objets en filigranes d'argent : coquetiers pour soutenir les petites tasses à café, boucles, bracelets, boutons. Les forgerons font des fers à cheval, qui sont tout simplement un disque avec un trou au milieu. Les serruriers sont peu habiles, mais ils confectionnent cependant des pommeaux et des battans de porte, fixés sur une rosace, d'un dessin arabe très élégant. Depuis que le port des armes est défendu, on n'expose plus en vente ni fusils, ni pistolets, ni yatagans; je vois seulement des couteaux et des ciseaux niellés et damasquinés avec goût. Pas de marchands de meubles; il n'en faut pas dans la maison turque, où il n'y a ni table, ni chaise, ni lavabo, ni lit. Le divan, avec ses coussins et ses tapis, tient lieu de tout cela.

Les métiers exercés dans la Tchartsia sont le monopole des musulmans. Chacun d'eux forme une corporation avec ses règlemens qu'on vient de confirmer récemment. L'état social est exactement le même ici qu'au moyen âge, en Occident. A la campagne, règne le régime féodal et dans les villes celui des corporations. Toutes les villes principales de la Bosnie ont leur Tchartsia. On y voit à l'œuvre toutes celles des industries du pays qui ne s'exercent pas à l'intérieur des familles. Celles-ci sont les plus importantes. Elles comprennent la fabrication de tous les tissus : la toile de lin et de chanvre, les diverses étoffes de laine pour vêtement. On fabrique aussi beaucoup de tapis, à couleurs très solides, que les femmes extraient elles-mêmes des plantes tinctoriales du pays. Les dessins en sont simples, les tons harmonieux et le tissu inusable, mais on n'en fait guère pour la vente. Le travail conserve ici son caractère primitif : il est accompli pour satisfaire les besoins de celui qui l'exécute, non en vue de l'échange et de la clientèle.

Dans certaines rues de la Tchartsia, des femmes musulmanes sont assises à terre. Le yachmak cache leur visage, et leur corps disparaît sous les amples plis du feredjé. Elles paraissent très pau-

vres. Elles ont à côté d'elles des mouchoirs et des serviettes brodées qu'elles désirent vendre. Mais elles ne font pas un geste et ne disent pas un mot pour y réussir. Elles attendent immobiles, disant le prix quand on le leur demande, mais rien de plus. Agissent-elles ainsi en raison de leurs idées fatalistes, ou parce qu'elles ont le sentiment qu'en s'occupant de vendre, elles font une chose qui n'est guère permise aux femmes, parmi les mahométans? Combien aussi la manière de faire du marchand musulman diffère de celle du chrétien et du juif! Le premier n'offre pas et ne se laisse pas marchander : il est digne et ne veut pas surfaire. Les seconds se disputent les cliens, offrent à grands cris leurs marchandises et demandent des prix insensés, qu'ils réduisent à la moitié, au tiers, au quart, finissant toujours par rançonner l'acheteur. La broderie des étoffes, des mouchoirs, des serviettes, des chemises est la principale occupation des femmes musulmanes. Elles ne lisent pas, s'occupent peu du ménage, ne font pas d'autre travail de main et chaque famille met sa vanité à avoir le plus possible de ce linge de prix. Elles confectionnent ainsi des objets brodés de fils d'or et de soie qui sont de vraies œuvres d'art et qu'on conserve de génération en génération.

Comme les négocians de Londres, les musulmans qui ont un échoppe dans la Tchartsia n'y logent pas, ils ont leur demeure parmi les arbres, sur les collines des environs. Ils viennent ouvrir les deux grands volets de leur boutique-atelier, le matin, vers neuf heures, et ils la ferment le soir, au soleil couchant, et parfois aussi pendant le jour, pour aller faire leurs prières à la mosquée. Nulle part, les prescriptions de l'islam n'ont d'observateurs plus scrupuleux que parmi ces sectateurs de race slave.

Par déférence mutuelle, la Tchartsia chôme trois jours par semaine : le vendredi, jour férié des musulmans ; le samedi, pour le sabbat des juifs ; et le dimanche à cause des chrétiens. Aujourd'hui jeudi, la place et les rues avoisinantes sont encombrées de monde. L'aspect de cette foule est plus complètement oriental que je ne l'ai vu même en Égypte, parce que tous ici, sans distinction de culte, portent le costume turc : le turban rouge, brun ou vert, la veste brune et les larges pantalons de zouave, rouge foncé ou bleu. Cela fait un vrai régal de couleurs pour les yeux. On reconnaît la race dominante non à son costume, mais à son allure. Le musulman, aga ou simple marchand, a l'air fier et dominateur. Le chrétien ou le juif a le regard inquiet et la mine humble de quelqu'un qui craint le bâton. Voici un beg fendant la foule sur son petit cheval, qui tient la tête haute comme son maître. Devant ses serviteurs qui le précèdent, chacun s'écarte avec respect. C'est le seigneur du moyen âge. Des rayas en haillons viennent vendre des moutons, des oies, des dindons et des truites.

On me demande pour un dindon 3 1/2 florins, plus de 8 francs : c'est cher dans un pays primitif. Ici, comme dans tout l'Orient, le mouton fournit presque exclusivement la viande de boucherie. Des Bulgares vendent des légumes, qu'ils viennent cultiver, chaque printemps, dans des terres qu'ils louent. Je vois vendre aux enchères et adjuger un cheval avec son bât pour 15 florins ou 36 francs environ. Il est vrai que c'est une pauvre vieille bête, maigre et blessée. Tous les transports se font à dos de bête de somme, même sur les routes nouvellement construites. La charrette était inconnue, sauf dans la Pozavina, ce district du nord-est, borné par la Save et la Serbie, le seul où il y ait des plaines un peu étendues. Sur le marché, les chevaux apportent le bois à brûler. Quand le poulain a été soumis au bât, il ne le quitte plus jusqu'à sa mort, ni dans l'écurie, ni au pâturage.

Je traverse le Bezestan : c'est le Bazar. Il ressemble à tous ceux de l'Orient : longue galerie voûtée, avec des niches à droite et à gauche, où les marchands étalent leurs marchandises. Mais toutes viennent d'Autriche, même les étoffes et les pantoufles en velours brodées d'or, genre Constantinople. Près de là je visite la mosquée d'Usref-Beg. C'est la principale de la ville, qui en compte, dit-on, plus de quatre-vingts. Un mur l'entoure, mais des arcades fermées par un grillage en entrelacs permettent aux passans de voir le lieu saint. Une grande cour la précède. Au milieu s'élève une fontaine que couvre de son feuillage un arbre immense, dont les branches dessinent des ombres mobiles sur le pavé de marbre blanc. Cette fontaine se compose d'un bassin surélevé, protégé par un treillis forgé, d'où neuf bouches projettent l'eau dans une vasque inférieure. Au-dessus s'arrondit une coupole soutenue par des colonnes entre lesquelles est établi un banc circulaire. Je m'y assieds. Il est près de midi. La fraîcheur est délicieuse ; l'eau qui jaillit et retombe fait un doux murmure, qu'accompagne le roucoulement des palombes. Des musulmans font leurs ablutions avant d'entrer dans la mosquée. Ils se lavent avec le soin le plus consciencieux les pieds, les mains et les bras jusqu'aux coudes, la figure, et surtout le nez, les oreilles et le cou. D'autres sont assis à côté de moi, faisant passer entre leurs doigts les baies de leur chapelet et récitant des versets du Koran en élevant et laissant alternativement tomber la voix et en inclinant la tête de droite à gauche, en mesure. Le sentiment religieux s'empare des vrais croyans de l'islam avec une force sans pareille ; il les transporte dans un monde supérieur. N'importe où ils se trouvent, ils accomplissent les prescriptions du rituel sans s'inquiéter de ceux qui les environnent. Jamais je n'ai mieux senti la puissance et l'élévation du mahométisme.

La mosquée est précédée par une galerie, que supportent de belles

colonnes antiques, avec des chapiteaux et des bases en bronze. On y dépose les morts avant de les porter en terre. La mosquée est très grande. Sa coupole unique, vide, sans autels, sans bas-côtés, sans mobilier aucun, avec ces fidèles à genoux sur les nattes et les tapis, disant leurs prières en baisant de temps en temps la terre, est vraiment le temple du monothéisme, bien plus que l'église catholique, dont les tableaux et les statues rappellent les cultes polythéistes de l'Inde. D'où vient cependant que l'islamisme, qui n'est, au fond, que le mosaïsme, avec d'excellentes prescriptions hygiéniques et morales, ait partout produit la décadence, au point que les pays les plus riches pendant l'antiquité, se sont dépeuplés et semblent frappés d'une malédiction, depuis que le mahométisme y règne? J'ai lu bien des dissertations à ce sujet; elles ne me semblent pas avoir complètement élucidé la question. On pourrait étudier ici mieux que partout ailleurs l'influence du Koran, parce que nulle action n'est attribuable, ni à la race, ni au climat. Les Bosniaques musulmans sont restés de purs Slaves; ils ne savent ni le turc, ni l'arabe; ils récitent les versets et les prières du rituel qu'ils ont appris par cœur, mais ils ne les comprennent pas plus que les paysans italiens disant l'*Ave Maria* en latin; ils ont conservé leurs noms slaves avec la terminaison croate en *itch* et même leurs armoiries qui existent encore au couvent de Kreschova. Les Kapetanovitch, les Tchengitch, les Rajkovitch, les Sokslovitch, les Philippovitch, les Tvarkovitch, les Kulinovitch sont fiers du rôle qu'ont joué leurs ancêtres avant la venue des Osmanlis. Ils méprisaient les fonctionnaires de Constantinople, surtout depuis qu'ils portaient le costume européen. Ils les considéraient comme des renégats et des traîtres, pires que des giaours. Le plus pur sang slave coulait dans leurs veines et en même temps ils étaient plus fanatiquement musulmans que le sultan et même que le cheik-ul-islam. Ils ont toujours été en lutte sourde ou déclarée contre la capitale. Il ne peut pas s'agir ici non plus de l'action démoralisante de la polygamie : ils n'ont jamais eu qu'une femme, et la famille a conservé le caractère patriarcal de l'antique zadruga. Le père de famille, le stareschina, conserve une autorité absolue, et les jeunes sont pleins de respect pour les anciens. Cependant il est certain que, depuis le triomphe du croissant, la Bosnie a perdu la richesse et la population qu'elle possédait au moyen âge, et qu'elle était avant l'occupation le pays le plus pauvre, le plus barbare, le plus inhospitalier de l'Europe. Cela est dû manifestement à l'influence de l'islamisme. Mais comment et pourquoi? Voici les effets fâcheux que je discerne.

Le vrai musulman n'aime ni le progrès, ni les nouveautés, ni l'instruction. Le Koran lui suffit. Il est satisfait de son sort, résigné, donc peu avide d'améliorations, un peu comme un moine catho-

lique; mais en même temps il méprise et hait le raya chrétien, qui est le travailleur. Il le dépouille, le rançonne, le maltraite sans pitié, au point de ruiner complètement et de faire disparaître les familles de ceux qui seuls cultivent le sol. C'est l'état de guerre continué en temps de paix et transformé en un régime de spoliation permanente et homicide. L'épouse musulmane, même quand elle est unique, est toujours un être subalterne, une sorte d'esclave privée de toute culture intellectuelle, et comme c'est elle qui forme les enfans, filles et garçons, on en voit les funestes conséquences. Aux désastreux effets de l'islam il y a une exception, et elle est éclatante. Dans le midi de l'Espagne, les Arabes ont produit une civilisation merveilleuse : agricultuie, industrie, sciences, lettres, arts; mais tout cela venait directement de la Perse, de Zoroastre, non de l'Arabie de Mahomet. Ce qu'on appelle l'architecture arabe est l'architecture persane. A mesure que l'action de l'islam a remplacé celle du mazdéisme, la Perse et toute l'Asie-Mineure ont décliné. Voyez ce que sont devenus aujourd'hui ces édens du monde antique!

Près de la mosquée se trouve le turbé ou chapelle qui renferme les tombeaux du fondateur Usref-Beg et de sa femme et le médressé ou école supérieure, dans laquelle des jeunes gens étudient le Koran, ce qui leur permettra, en leur qualité de savans, de devenir des softas, des ulémas, des kadis, des imans; chacun d'eux a une petite cellule où il vit et prépare ses repas. Ils sont entretenus par le revenu des vakoufs. Près de là, je visite le bain principal, non occupé en ce moment. Il est formé d'une série de rotondes surmontées de coupoles, recouvertes extérieurement de feuilles de plomb où sont incrustés de nombreux disques de verre très épais, qui éclairent l'intérieur. Il est assez proprement tenu et il est chauffé par des canaux maçonnés souterrains, comme les hypocaustes romains. Obéissant aux prescriptions hygiéniques de leur rituel, les musulmans ont seuls conservé cette admirable institution des anciens. Les plus petites bourgades de la péninsule balkanique, qui ont des habitans mahométans, ont leur bain public, où les hommes, même les pauvres, vont très souvent, et où les femmes sont tenues de se rendre au moins une fois par semaine, le vendredi. Quand les musulmans s'en vont, les bains sont supprimés. A Belgrade, ils ont disparu; à Philippopoli, le bain principal est devenu le palais de l'assemblée nationale. Il faudrait au moins garder des Turcs ce qu'ils avaient créé de bon, d'autant plus qu'ils n'ont fait que nous transmettre ce qu'ils avaient hérité de l'antiquité.

Je me rends chez le consul d'Angleterre, M. Edward Freeman, pour qui lord Edmond Fitz-Maurice m'a donné une lettre d'introduction du *foreign office*. Je le rencontre revenant de sa promenade à che-

val quotidienne. Il personnifie parfaitement l'Angleterre moderne. C'est le type achevé du gentleman : il a le teint clair et la chair ferme de l'homme qui fait beaucoup d'exercice au grand air et qui, chaque matin, s'asperge de l'eau froide du *tub*. Il porte, à la façon de l'Inde, le chapeau de liège revêtu de toile blanche, le veston de tweed écossais, la culotte de peau de daim et la botte de chasse. Son cheval est de pur sang. Tout est de première qualité et révèle un soin achevé. Quel contraste avec cet entourage très pittoresque, mais où les bâtimens, les gens et leurs costumes ignorent l'entretien : ce qu'il y a de plus oriental face à face avec ce qu'il y a de plus occidental ! M. Freeman occupe une grande maison turque. Le premier étage se projette au-dessus de la rue, en surplomb hardi, mais la principale façade s'étend sur un vaste jardin dont les pelouses bien rasées sont entourées de jolis arbustes et de fleurs. M. Freeman est amateur de chasse et de pêche; les truites et le gibier sont encore abondans, me dit-il, mais depuis l'occupation, les prix de toutes choses ont doublé et parfois triplé. Il paie sa maison 2,000 francs, et s'il peut la garder pour 4,000 francs, il ne s'en plaindra pas. Le propriétaire est un juif. Près d'ici se trouvent les bâtimens de l'administration et du gouvernement, une caserne, la poste, et deux grandes mosquées converties en magasins militaires. Le Konak, où loge le général d'Appel, est un palais d'aspect très imposant. Les autres services ont été installés dans d'anciennes maisons turques, mais elles ont été réparées, blanchies, peintes, et tout est d'une propreté irréprochable. La vieille carapace musulmane abrite le mécanisme gouvernemental autrichien. Je porte au gouverneur civil, M. le baron Nikolitch, la carte de M. de Kallay, et je reçois l'assurance qu'on me fournira tous les documens officiels.

M. de Neumann m'a donné une lettre pour un de ses anciens élèves, employé au département de la justice, M. Scheimpflug. Celui-ci a bien voulu me servir de guide pendant mon séjour à Serajewo, et comme il s'occupe spécialement des lois musulmanes et du régime agraire, il m'a donné à ce sujet les détails les plus intéressans : j'en reproduis quelques-uns. En principe, d'après le Koran, le sol appartient à Dieu, donc à son représentant, le souverain. Les begs et les agas, comme autrefois les spahis, n'occupaient leurs domaines, *spahiliks* ou *tchiflits*, qu'à titre de fief et comme rémunération du service militaire. D'après la nature du droit de propriété dont ils sont l'objet, on distingue cinq sortes de biens. Les biens *melk*, correspondant à ceux tenus en *fee simple* en Angleterre : c'est la forme qui se rapproche le plus de la propriété privée du type quiritaire et de celle de notre code civil. Quelques grandes familles possèdent encore des titres de propriété datant d'avant la conquête ottomane. Les biens *mirié* sont ceux dont l'état a con-

cédé la jouissance héréditaire, moyennant une redevance annuelle et des services personnels. La législation turque nouvelle avait accordé aux détenteurs le droit de vendre et d'hypothéquer ce droit de jouissance, qui était transmissible héréditairement aux descendans, aux ascendans, à l'épouse et même aux frères et sœurs. Les biens *ekvoufé*, ou vakoufs, sont ceux qui appartiennent à des fondations, très semblables à celles qui existaient partout en Europe, sous l'ancien régime. Le revenu de ces biens n'est pas destiné seulement, comme on le croit, à l'entretien des mosquées. Le but des fondateurs a été de pourvoir à des services d'un intérêt général : écoles, bibliothèques, cimetières, bains, fontaines, trottoirs, plantations d'arbres, hôpitaux, secours aux pauvres, aux infirmes, aux vieillards. Chaque fondation a son conseil d'administration. Dans la capitale, une administration centrale, le ministère des vakoufs, surveille, au moyen de ses agens, la gestion des institutions particulières, prodigieusement nombreuses dans tout l'empire ottoman.

Tant que le sentiment religieux avait conservé son action, le revenu des vakoufs, qui avait un certain caractère sacré, allait à sa destination, mais depuis que la démoralisation et la désorganisation ont amené un pillage universel, les administrateurs locaux et leurs contrôleurs ou inspecteurs empochent le plus clair du produit des biens *ekvoufé*. C'est affligeant, dans un pays où ni l'état ni la commune ne font absolument rien pour l'intérêt public. Les vakoufs sont un élément de civilisation indispensable ; tout ce qui est d'utilité générale leur est dû. La confiscation des vakoufs serait une faute économique et un crime de lèse-humanité. Ne vaut-il pas mieux satisfaire aux nécessités de la bienfaisance, de l'instruction et des améliorations matérielles au moyen du revenu d'un domaine qu'au moyen de l'impôt? Dans les pays nouvellement détachés de la Turquie, en Serbie, en Bulgarie, au lieu de vendre ces biens affectés à un but utile, il faudrait les soumettre à une administration régulière, gratuite et contrôlée par l'état, comme celles qui chez nous gèrent si admirablement les propriétés des hospices et des bureaux de bienfaisance. Certaines personnes constituent des domaines en vakoufs, à condition que le revenu en soit remis perpétuellement à leurs descendans : c'est une sorte de fidéicommis, comme au moyen âge en Occident. Des rentes sont aussi *ekvoufé*. On estime que le tiers du territoire est occupé par les vakoufs. Tout ce qu'on pourrait faire serait d'appliquer à l'instruction le revenu des mosquées tombées en ruines ou abandonnées, comme on en voit quelques-unes à Serajewo.

Les biens *metruké* sont ceux qui servent à un usage public ; les places dans les villages où se fait le battage du blé, où stationnent

le bétail et les chevaux de bât; les forêts et les bois des communes. On appelle *mevat*, c'est-à-dire sans maître, les biens qui sont situés loin des habitations, « hors de la portée de la voix. » Tels sont les forêts et les pâturages qui couvrent les montagnes. Après la répression de l'insurrection de 1850, Omer-Pacha a proclamé que toutes les forêts appartenaient à l'état; mais les villageois ont des droits d'usage qu'il faudra respecter.

Le droit musulman a consacré bien plus complètement que le droit romain ou français le principe ordinairement invoqué par les économistes, que le travail est la source de la propriété. Ainsi les arbres plantés et les constructions faites sur la terre d'autrui constituent une propriété indépendante. Il en est de même chez les Arabes, en Algérie, où souvent trois propriétaires se partagent les produits d'un champ; l'un récoltant le grain, un autre les fruits de ses figuiers, le troisième les feuilles de ses frênes, comme fourrage pour le bétail, durant l'été. Celui qui, de bonne foi, a construit ou planté sur la terre d'autrui peut devenir propriétaire du sol, en payant le prix équitable, si la valeur de ses travaux dépasse celle des fonds, ce qui est ordinairement le cas ici, à la campagne. Dans tout le monde musulman, depuis le Maroc jusqu'à Java, le défrichement est un des principaux modes d'acquérir la propriété et la cessation de la culture la fait perdre. A moins que le sol ne soit converti en pâturage ou mis en jachère pour préparer une récolte, celui qui cesse pendant trois ans de le cultiver en perd la jouissance, qui revient à l'état. Un fameux jurisconsulte arabe, dont les sentences ont une autorité si grande près des tribunaux indigènes que le gouvernement français a fait traduire son livre, Sidi Kelil, énonce le principe suivant : « Celui-là qui vivifie la terre morte en devient propriétaire. Les traces de l'occupation ancienne ont-elles disparu, celui qui revivifie le sol l'acquiert. » Parole admirable.

D'après le droit musulman, l'intérêt général met des limites aux droits du propriétaire particulier. Il ne peut qu'user, et non abuser, et il doit maintenir la terre productive. Il n'est pas libre de vendre à qui il lui plaît. Les voisins, les habitans du village et le tenancier ont un droit de préférence, appelé *cheffaa* ou *suf*. On se rappelle le rôle que la cheffaa a joué dans la question du domaine de l'Enfida. Le juif Lévy, se rappelant sans doute la façon dont Didon avait acquis, au même lieu, l'emplacement de Carthage, achète une vaste propriété, moins une étroite lisière tout autour. Les voisins ne pourront, pensait-il, invoquer le droit de préférence, puisque la terre qui les touche n'a pas changé de mains. La cheffaa ou « le retrait » existait partout autrefois chez les Germains et chez les Slaves, au profit des habitans du même village. C'était un reste de l'ancienne collectivité communale, et le moyen d'empêcher les étran-

gers de se fixer au milieu d'un groupe qui n'était au fond que la famille élargie.

La vente des biens-fonds se faisait ici devant l'autorité civile et en présence de témoins. L'acte qui constatait la transmission d'un immeuble, *le tapou*, était frappé d'une taxe de 5 pour 100 de la valeur et il devait être revêtu de la griffe du sultan, *rugra*, qui ne s'obtenait qu'à Constantinople. Le titre d'achat, le tapou était un extrait d'un « terrier » qui, comme les registres de nos conservateurs des hypothèques, contenait un tableau assez exact de la répartition des biens-fonds et des propriétaires auxquels ils appartenaient. Malheureusement l'Autriche n'a pu obtenir ces terriers. Ils seront remplacés par le cadastre qu'on achève actuellement.

Des lois récentes aux États-Unis déclarent insaisissable la maison du cultivateur et la terre y attenante. Ce *Home stead Law*, cette loi protectrice du foyer existe, depuis les temps les plus reculés, en Bosnie et en Serbie. Les créanciers ne peuvent enlever aux débiteurs insolvables ni sa demeure, ni l'étendue de terre indispensable pour son entretien. Il y a plus : s'il ne se trouvait pas sur les biens saisis et mis en vente une habitation assez modeste pour la situation future de l'insolvable, la masse créancière devait lui en construire une. Le préfet de police de Serajewo, le baron Alpi, racontait à M. Scheimpflug qu'il était surpris du grand nombre d'individus vivant de la charité publique. Après examen, il constata que tous ces mendians étaient propriétaires d'une maison. Une loi récente avait confirmé l'ancien principe du *Home stead*, qu'on réclame aujourd'hui en Allemagne, et sur lequel M. Rudolf Meyer vient de publier un livre des plus intéressans : *Heimstätten und andere Wirthscafts-gezetze.* « Les *Homesteads* et autres lois agraires. »

L'Autriche se trouve maintenant en Bosnie aux prises avec ce grave problème qui ne laisse pas que de présenter quelques difficultés aux Français en Algérie et à Tunis, aux Anglais dans l'Inde, et aux Russes dans l'Asie centrale : au moyen de quelles réformes et de quelles transitions peut-on adapter la législation musulmane à la législation occidentale? La question est à la fois plus urgente et plus difficile ici, car il s'agit de provinces qui formeront partie intégrante de l'empire austro-hongrois et non de possessions détachées, comme pour l'Angleterre et même pour la France. D'autre part, on a en Bosnie une facilité exceptionnelle pour pénétrer dans l'intimité de la pensée et de la conscience musulmanes. Ces sectateurs de l'islam, qui ont été plus complètement modelés par le Koran et qui lui sont plus fanatiquement dévoués que nuls autres, ne sont pas des Arabes, des Hindous, des Turcomans étrangers à l'Europe par le sang, par la langue, par l'éloignement; ce sont des Slaves qui parlent l'idiome des Croates et des Slovènes, et ils habitent à proxi-

mité de Venise, de Pesth et de Vienne. C'est donc à Serajewo qu'on peut le mieux faire une étude approfondie du mahométisme, de ses mœurs, de ses lois, et de leur influence sur la civilisation. Ce que j'apprends ici concernant les lois réglant la propriété foncière me les fait considérer comme supérieures à celles que nous avons empruntées au dur génie de Rome. Elles respectent mieux les droits du travail et de l'humanité. Elles sont plus conformes à l'idéal chrétien et à la justice économique. D'où vient que les populations vivant sous l'empire de ces lois ont été parmi les plus malheureuses de notre globe, où tant d'infortunés sont impitoyablement foulés et spoliés? Voici comment leur condition s'est toujours empirée. Après la conquête par les Ottomans, le territoire fut, comme d'habitude, divisé en trois parts : une pour le sultan, une pour le clergé, une pour les propriétaires musulmans. Ces propriétaires étaient les nobles bosniaques et les bogomiles convertis à l'islamisme et les spahis à qui le souverain donna des terres en fiefs. Les chrétiens qui accomplirent tout le travail agricole devinrent des espèces de serfs, appelés *kmets* (colons), ou *rayas* (bétail). Au début et jusque vers le milieu du siècle dernier, les kmets n'avaient à livrer à leurs propriétaires, grands (*begs*) ou petits (*agas*), qu'un dixième des produits sur place et sans avoir à les transporter au domicile de leurs maîtres, plus un autre dixième à l'état pour l'impôt. L'état, ne faisant rien, avait peu de besoins d'argent; les spahis et les begs vivaient en grande partie des razzias qu'ils faisaient dans les pays voisins. Mais peu à peu les nécessités et les besoins des propriétaires s'accrurent au point de les porter à prélever le tiers ou la moitié de tous les produits du sol, livrables à leurs domiciles, plus deux ou trois jours de corvée par semaine. Quand les janissaires cessèrent d'être des prétoriens, vivant de leur solde dans les casernes, et acquirent des terres, ils furent sans pitié pour les rayas, et ils donnèrent aux begs nationaux l'exemple de ces extorsions sans limites. On ne laissait aux kmets que strictement ce qu'il leur fallait pour subsister. Dans les hivers qui suivaient une mauvaise récolte, ils mouraient de faim. Réduits au désespoir par cette spoliation systématique et par les mauvais traitemens qui l'accompagnaient, ils se réfugiaient par milliers sur le territoire autrichien, qui leur donnait des terres, mais qui, en attendant, devait les nourrir. L'Autriche commença à réclamer en 1840. La Porte donna à différentes reprises des instructions aux gouverneurs pour qu'ils eussent à intervenir en faveur des kmets. Enfin, après qu'Omer-Pacha eut comprimé l'insurrection des begs en 1850 et brisé leur puissance, un règlement fut édicté qui sert encore de base au régime agraire actuel : c'est la loi du 14 sefer 1276 (1859).

La corvée est abolie absolument. La prestation du kmet est fixée,

au maximum, à la moitié du produit, si le propriétaire fournit les bâtimens, le bétail et les instrumens aratoires ; au tiers, *trétina*, si le capital d'exploitation appartient au cultivateur. Celui-ci doit, en tout cas, livrer la moitié du foin au domicile du maître. Mais d'autre part, celui-ci doit supporter le tiers de l'impôt sur les maisons (*verghi*.) La dîme qui revient à l'état est d'abord déduite. Dans les districts peu fertiles, le raya paie seulement, le quart, le cinquième ou même le sixième du produit. Tant que le tenancier remplit ses obligations, il ne peut être évincé ; il n'est pas attaché à la glèbe ; il est libre de quitter ; seulement en fait, où irait-il et quel est le propriétaire musulman qui voudrait recevoir le déserteur? Les chrétiens pouvaient, il est vrai, acquérir les biens-fonds : mais c'était une faveur illusoire ; les begs ne leur laissaient pas de ressources suffisantes pour en profiter.

Ce règlement aurait dû mettre fin aux souffrances des tenanciers, car il établissait un régime agraire qui n'est autre que le métayage en vigueur dans le midi de la France, dans une grande partie de l'Espagne et de l'Italie et sur les biens ecclésiastiques en Croatie sous le nom de *polovina*. En réalité, le sort des infortunés kmets devint plus affreux que jamais. Exaspérés des garanties accordées aux rayas, dans lesquelles ils voyaient une violation de leurs droits séculaires, les propriétaires musulmans dépouillèrent et maltraitèrent plus impitoyablement que jamais les paysans, qui n'avaient de recours ni auprès des juges, ni auprès des fonctionnaires turcs, tous mahométans et hostiles. Les rayas bosniaques cherchèrent de nouveau leur salut dans l'émigration. On se rappelle les scènes de ce lamentable exode qui émurent toute l'Europe en 1873 et en 1874. Les Herzégoviniens, plus énergiques et soutenus par leurs voisins les Monténégrins, se soulevèrent, et ainsi commença la mémorable insurrection, d'où sont sortis les grands événemens qui ont si profondément modifié la situation de la péninsule.

L'exposé de la législation agraire ne donne aucune idée des effets qu'elle produisait, par suite de la façon dont elle était appliquée. Je crois donc utile de faire connaître avec quelques détails la condition des rayas en Bosnie, pendant les dernières années du régime turc, pour deux motifs : d'abord pour montrer qu'il n'est pas un homme de bien, à quelque nationalité qu'il appartienne, qui ne doive bénir l'occupation autrichienne ; en second lieu, pour faire comprendre quel est actuellement le sort des rayas de la Macédoine, que la Russie avait affranchis, par le traité de San-Stefano, et que lord Beaconsfield a remis en esclavage, aux applaudissemens de l'Europe aveuglée. En écrivant ceci, je reste fidèle aux traditions de la *Revue*, où Saint-Marc Girardin n'a cessé de défendre avec une admirable éloquence, une prévoyance éclairée et une connaissance

parfaite des faits, les droits des rayas, foulés et martyrisés, grâce à l'appui que l'Angleterre accordait alors à la Turquie.

La situation agraire de la Bosnie avait une grande ressemblance avec celle de l'Irlande. Ceux qui cultivent la terre étaient tenus de livrer tout le produit net à des propriétaires d'une religion différente : mais, tandis que le landlord anglais était retenu dans la voie des exactions par un certain sentiment de charité chrétienne, par le point d'honneur du gentleman, et par l'opinion publique, le beg musulman était poussé par sa religion à voir dans le raya un chien, un ennemi qu'on peut tuer et par conséquent dépouiller sans merci. Plus le propriétaire anglais est consciencieux et religieux, plus il épargne ses tenanciers ; plus le musulman s'inspire du Koran, plus il est impitoyable. Quand la Porte a proclamé ce principe, emprunté à l'Occident : l'égalité de tous ses sujets, sans distinction de race ou de religion, les begs auraient volontiers exterminé les kmets s'ils n'avaient pas, du même coup, tari la source de leurs revenus. Ils se contentèrent de rendre l'inégalité plus cruelle qu'auparavant. Les maux sans nombre et sans nom qu'ont soufferts les rayas en Bosnie dans leurs villages écartés ont ordinairement passé inaperçus ; qui les aurait fait connaître ? Mais la poésie nationale en a conservé le souvenir. C'est dans leurs chants populaires, répétés, le soir, à la veillée, avec accompagnement de la guzla, que les Jougo-Slaves ont exprimé leurs souffrances et leurs espérances. Parmi le grand nombre de ces *Junatchke pjesme* qui parlent de leur long martyre, j'en résumerai un seul : la mort de Tchengitch.

Aga-Tchengitch était gouverneur de l'Herzégovine. Très brave, il avait, dit-on, tué de sa main cent Monténégrins au combat de Grahowa, en 1836, mais il traquait les paysans avec une férocité inouïe, quoiqu'il fût de sang slave, comme son nom l'indique. Le *pjesme* le représente devant la capitation détestée, imposée aux chrétiens comme signe de leur servitude, le haradsch. Il s'adresse à ses satellites : « Allons, Mujo, Hassan, Omer et Jasar, debout mes bons dogues ! A la chasse de ces chrétiens ! Nous allons les voir courir. » Mais les rayas n'ont plus rien : ils ne peuvent payer ni le haradsch ni les sequins que Tchengitch exige pour lui. C'est en vain qu'on les frappe, qu'on les torture, que, sous leurs yeux, on déshonore leur femme et leurs filles, ils s'écrient : « La faim nous presse, seigneur, notre misère est extrême. Ayez pitié ! cinq ou six jours seulement et nous rassemblerons le haradsch en mendiant. » Tchengitch furieux répond : « Le haradsch ! Il me faut le haradsch ! Tu le paieras ! » Les rayas reprennent : « Oh ! du pain, maître, en grâce ! Qu'au moins une fois nous puissions manger du pain ! » Les bourreaux inventent de nouveaux tourmens, mais ils ne tuent pas leurs victimes. « Prenez garde, s'écrie le gouverneur, il ne

faut pas perdre le haradsch. Avec le raya, le haradsch disparaît. » Un prisonnier monténegrin, le vieux Durak, demande grâce pour les malheureux. Tchengitch le fait pendre. Alors le vengeur ne tarde pas à paraître : c'est Nowitsa, le fils de Durak. Il est mahométan ; mais il se fait baptiser pour se joindre à la bande, à la *tcheta* monténégrine qui va faire une incursion en Herzégovine. C'est le soir. Tchengitch se repose de ses exécutions dans les villages. Il fume son tchibouk, tandis que l'agneau rôtit à la broche pour le souper. Il a fait suspendre près de lui, à un grand tilleul, les rayas qu'il a emmenés. Pour se distraire, il a fait allumer sous leurs pieds un grand feu de paille. Mais leurs cris, au lieu de l'amuser, l'exaspèrent. Il rugit furieux : « Qu'on en finisse avec ces chrétiens. Prenez des yatagans bien aiguisés, des pieux pointus et de l'huile bouillante. Déchaînez les puissances de l'enfer. Je suis un héros ! Les chants le redisent ; c'est pourquoi tous doivent mourir. » En ce moment, les coups de feu de la *tcheta* monténégrine blessent et tuent le gouverneur et ses hommes. Nowitsa se précipite sur Tchengitch mort, pour lui couper la tête, mais Hassan lui plonge son poignard dans le cœur.

Voici maintenant les faits qui prouvent que la poésie populaire était un reflet exact de la réalité. Le kmet ne devait payer au beg que la moitié ou le tiers du produit ; mais il devait le livrer en argent et non plus en nature, comme autrefois. On comprend la difficulté de convertir des denrées agricoles en écus dans ces villages écartés, sans route, sans commerce, et où chaque famille récolte le peu qu'il lui faut pour subsister. Autre cause de misères, de tracasseries et d'extorsions : le kmet ne pouvait couper le maïs, le blé, le foin ou récolter les prunes, sans que le beg vînt constater sur place la part qui lui revenait. Le beg était-il en voyage, retenu par ses plaisirs, ou refusait-il de venir jusqu'à ce qu'il eût été satisfait à l'une ou l'autre de ses exigences, le kmet voyait pourrir sa récolte, sans recours possible. C'était la ruine, la faim. Nul ne pouvait lui venir en aide. Si, après que la part du beg avait été fixée, une grêle, une inondation ou tout autre accident anéantissait le produit, en partie ou en totalité, le kmet ne pouvait rien déduire de la redevance arrêtée. Il devait livrer parfois plus qu'il n'avait récolté. La dîme, *desetina*, se percevait de la même façon. Le kmet devait se soumettre à toutes les exigences de l'agent du fisc. Comme la perception des impôts était affermée au plus offrant, les receveurs n'avaient d'autres moyens de faire une bonne affaire que d'extorquer le plus possible aux paysans. Il fallait en outre satisfaire à la rapacité des agens subalternes. Le raya ne pouvait s'adresser aux tribunaux ; son témoignage n'était pas reçu, et d'ailleurs les juges ayant obtenu leur place à prix d'argent, décidaient en faveur de qui les payait.

Le raya, vil bétail, et pauvre, ne pouvait donc songer à leur demander justice. Les juges principaux, les cadis, étaient des Turcs nommés par le cheik-ul-islam et envoyés de Constantinople; ils ne comprenaient pas la langue du pays ; et les juges adjoints, les *muselins*, nommés par le gouverneur, ne recevant aucun traitement, ne vivaient que de concussions. Devant les muselins, qui avaient la confiance des autorités, tout le monde tremblait.

Les chefs des villages, les kmezes, étaient les seuls qui parfois osaient élever la voix. Ils se présentaient au konak devant le gouverneur général, se jetaient à ses pieds, peignaient la misère des kmets et parfois obtenaient quelque remise d'impôts; mais souvent aussi ils payaient cher leur audace. Les begs et les *malmudirs*, agens du fisc, contre lesquels les kmezes avaient réclamé, lâchaient sur eux les zaptiehs. Les zaptiehs formaient la gendarmerie. Ils étaient plus redoutés des rayas que les janissaires d'autrefois, car ils étaient plus mal payés. Ils parcouraient les villages, vivant à merci chez les habitans, les rançonnant sans pitié. Les prisons étaient des caves ou des cachots obscurs, infects, remplis d'immondices, où l'on jetait les malheureux, les pieds et les mains liés, sans jugement, et par troupes, quand on craignait quelque soulèvement et qu'on voulait terroriser les chrétiens. Du pain de maïs et de l'eau étaient tout ce qu'ils recevaient, quand on ne les laissait pas mourir de faim. Ce que M. Gladstone a raconté des prisons de Naples, sous les Bourbons, et le prince Krapotkine, dans la *XIXe Century*, des prisons russes, est couleur de rose auprès de ce qu'on dit des prisons turques. Le capitaine autrichien Gustav Thoemmel rapporte, dans son excellent livre *Beschreibung des vilayet Bosniens* (p. 195), quelques-uns des moyens de torture qu'employaient les agens du fisc pour faire rentrer les impôts en retard : ils suspendaient les paysans à des arbres au-dessus d'un grand feu, ou les attachaient sans vêtemens à des poteaux en plein hiver, ou bien les couvraient d'eau froide qui gelait leurs membres raidis. Les rayas n'osaient se plaindre, crainte d'être jetés en prison ou maltraités d'autre façon. Le chant de Tchengitch n'était donc pas une fiction.

Quand la Porte envoyait en Bosnie des troupes irrégulières, pour comprimer les insurrections, le pays était mis à feu et à sang aussi cruellement que lors des premières invasions des barbares. En 1876, les *Bulgarian atrocities*, qui ont inspiré à M. Gladstone ses admirables philippiques, ont été dépassées ici dans vingt districts différens : des villages, des bourgs ont été complètement brûlés et les habitans massacrés. Les environs de Biatch, de Livno, de Glamotch et de Gradiska furent transformés en déserts.

Des cinquante-deux localités du district de Gradiska, quatre seulement restèrent intactes. Les bourgs de Pétrovacs, de Majdan, de Krupa, de Kljutch, de Kulen-Vakouf, de Glamotch, furent incendiés à plusieurs reprises, afin que l'œuvre de destruction fût parfaite. Les bandes ottomanes, craignant une insurrection générale des rayas, voulaient les contenir par la terreur. A cet effet, on tuait systématiquement ceux qu'on soupçonnait d'être hostiles, et leurs têtes étaient exposées dans les lieux les plus en vue, fixées sur des pieux. Les paysans fuyaient en foule dans les bois, dans les montagnes, et en Autriche. Quand ils passaient la Save ou qu'ils traversaient les frontières, les gendarmes musulmans les abattaient à coups de fusil. Le nombre des réfugiés, en Autriche, s'éleva, dit-on, à plus de cent mille, et les secours qui leur furent distribués s'élevèrent à 2,122,000 florins en une seule année.

L'enlèvement des jeunes femmes, et surtout le rapt des fiancées, le jour du mariage, était un des sports favoris des jeunes begs. On peut relire ce qu'écrivait à ce sujet ici même (15 février et 1er avril 1861) Saint-Marc Girardin, en s'appuyant sur les rapports des consuls anglais : *Report of consuls on the Christians in Turkey.* Les Turcs professaient sur ce point la théorie du mariage exogame. N'était-ce pas d'ailleurs, dans tout l'empire ottoman, le moyen habituel de recruter le personnel féminin des harems? Ils avaient à ce sujet des idées complètement différentes des nôtres. M. Kanitz, l'auteur des beaux volumes sur la Serbie et la Bulgarie, s'adresse à un pacha qui est envoyé par la Porte à Widdin pour mettre un terme aux violences dont se plaignaient les chrétiens, et il l'interroge au sujet de l'enlèvement des jeunes filles. Le pacha lui répond en souriant : « Je ne comprends pas pourquoi les rayas se plaignent. Leurs filles ne seront-elles pas bien plus heureuses dans nos harems que dans leurs huttes, où elles meurent de faim et travaillent comme des chevaux? »

Le Turc n'est pas méchant, et nous n'avons pas le droit de nous montrer trop sévères quand on se rappelle comment les chrétiens ont égorgé d'autres chrétiens ; avec quelle cruauté, par exemple, les Espagnols ont massacré par milliers les protestans aux Pays-Bas. Mais les iniquités et les atrocités dont ont souffert si longtemps les rayas en Bosnie doivent nécessairement se renouveler dans toutes les provinces de la Turquie, où les chrétiens gagnent en population et en richesse, tandis que les musulmans diminuent en nombre et s'appauvrissent. Leur décadence aigrit ceux-ci et les irrite ; ils s'en prennent à ceux qui sont livrés à leur merci, ce qui n'est que trop naturel. Comment retenir la puissance qui va leur échapper? Par la terreur. Ils appliquent la théorie des massacres de septembre. Ils se sentent assiégés ; ils se croient en état de légitime défense ; et

aucun des motifs d'humanité qui auraient pu arrêter, au XVIe siècle, les bourreaux chrétiens, n'existe pour eux. A leurs yeux, les rayas ne sont que du bétail, comme le mot le dit. Mettez à la place des Turcs des Européens, useront-ils de procédés plus doux? Hélas! trop souvent les situations font les hommes. Il est complètement inutile de prêcher le respect de la justice à des maîtres tout-puissans, qui tremblent de voir s'élever contre eux des millions d'infortunés, dont les forces augmentent chaque jour. Ce qu'il faut faire, c'est mettre un terme à une situation funeste qui transformerait des anges en démons.

Voici un tableau sommaire des impôts existant en Bosnie, sous le régime turc, avec leur rendement moyen. Cela peut avoir quelque intérêt, parce que l'Autriche a dû les conserver en grande partie et aussi parce que le même régime fiscal est encore en vigueur dans les provinces de l'empire ottoman : 1° la dîme (*askar*) prélevée sur tous les produits du sol : récoltes, fruits, bois, poissons, minerais, produit de 5 à 8 millions de francs ; 2° le *verghi*, impôt de 4 par 1,000 sur la valeur de tous les biens-fonds, maisons et terres, valeur fixée dans les registres des tapous ; impôt de 3 pour 100 sur le revenu net, industriel ou commercial ; impôt de 4 pour 100 sur le revenu des maisons louées : produit de ces trois taxes, environ 2 millions de francs ; 3° l'*askera-bedelia*, impôt de 28 piastres (1 piastre, 0 fr. 20 à 0 fr. 25) par tête de mâle adulte chrétien, pour l'exempter du service militaire ; cet impôt remplaçait l'ancienne capitation, le harasch, mais il était deux fois plus lourd ; il avait produit, en 1876, 1,350,000 francs ; 4° impôt sur le bétail, 2 piastres par mouton ou chèvre, 4 piastres par tête de bête à cornes de plus d'un an : produit, en 1876, 1,168,000 francs ; 5° impôt de 2 1/2 pour 100 sur la vente des chevaux et des bêtes à cornes ; 6° taxes sur les scieries, sur les timbres, sur les ruches, sur les matières tinctoriales, sur les sangsues, sur les cabarets, etc. : produit, 1,100,000 francs. Taxes très variées et compliquées sur le tabac, le café, le sel : produit, 2 à 3 millions. Total des recettes du fisc, environ 15 millions, ce qui, à répartir sur une population de 1,158,453 habitans, fait environ 13 francs par tête. C'est peu, semble-t-il. Un Français paie huit à neuf fois plus qu'un Bosniaque. Cependant le premier porte jusqu'à présent son fardeau assez allégrement, tandis que le second succombait et mourait de misère. Motif de la différence : en France, pays riche, tout se vend cher ; en Bosnie, pays très pauvre, on ne peut faire argent de presque rien. Ici, ces nombreux impôts étaient très mal assis et, en outre, perçus de la façon la plus tracassière, la plus inique, la mieux faite pour décourager le travail. C'est ainsi que la taxe sur le tabac en entravait la culture et il en était de même pour tout. Quand elle fut introduite dans le district de Sinope, en 1876, la

production tomba brusquement de 4 millions 1/2 de kilogrammes à 40,000 kilogrammes. Les impôts directs se percevaient par répartition, c'est-à-dire que chaque village avait à payer une somme fixe, qui était alors répartie entre les habitans par les autorités locales. Nouvelle source d'iniquités; car les puissans et les riches rejetaient la charge sur les pauvres. Il fallait y ajouter encore la rapacité des percepteurs subalternes, forçant les contribuables à leur payer un tribut arbitraire.

Le gouvernement autrichien n'a pu encore réformer ce détestable système fiscal. Il attend, pour le faire, que le cadastre soit terminé; mais il a aboli la taxe qui frappait les chrétiens pour l'exemption du service militaire, parce que maintenant tous y sont astreints. L'ordre, l'équité qui président aujourd'hui à la perception ont déjà apporté un grand soulagement. La dîme a cet avantage de proportionner l'impôt à la récolte, mais elle a ce vice capital d'empêcher les améliorations, puisque le cultivateur, qui en fait tous les frais, ne touche qu'une part des bénéfices. En outre, la dîme, payable en argent, se calcule maintenant d'après le prix moyen des denrées dans le district au moment où la récolte va être battue, c'est-à-dire quand tout est plus cher que quand le paysan devra vendre, après la récolte faite. Il vaudrait mieux introduire un impôt foncier, fixé définitivement d'après la productivité du sol.

L'Autriche s'efforce aussi de régler la question agraire. Mais ici les difficultés sont grandes. La première chose à faire est de déterminer exactement les obligations de chaque tenancier à l'égard de son propriétaire. L'administration veut les faire constater dans un document écrit, rédigé par l'autorité locale, en présence de l'aga et du kmet. Mais l'aga se dérobe, parce qu'il compte pouvoir récupérer ses pouvoirs arbitraires, quand les Autrichiens seront expulsés, et le kmet ne veut pas se lier, parce qu'il espère toujours des réductions ultérieures. Cependant des milliers de règlemens de ce genre ont déjà été enregistrés. La fixation de la tretina et de la dîme se fait maintenant à une époque déterminée par l'autorité locale. Kmet et aga sont convoqués et, s'il ne s'accordent pas, des juges adjoints, *medschliss*, décident. C'est l'administration et non le juge qui jusqu'à présent règle tous les différends agraires. D'après ce que nous apprend M. de Kallay dans son rapport aux Délégations, les impôts rentrent bien (novembre 1883). Les arriérés même sont payés, et il n'y a guère de cas où il faille recourir aux moyens exécutoires. M. de Kallay se félicite de ce que le nombre des différends agraires soit si peu considérable. Ainsi, au mois de septembre de 1883, il n'en existait dans tout le pays que 451, dont 280 ont été réglés par l'intervention de l'administration dans le courant du même mois. Le nombre de ces différends va en diminuant rapide-

ment : il y en a eu en 1881, 6,255, en 1882, 4,070 et en 1883, seulement 3,924. Pour l'Herzégovine, considérée à part, le progrès est encore plus marqué : le chiffre tombe de 1,823 en 1882 à 723 en 1883. Le district de Nevesinje, où les luttes agraires étaient constantes, est maintenant complètement pacifié. Ce résultat est remarquable quand on songe qu'à la suite des nouvelles lois agraires en Irlande, les tribunaux spéciaux ont eu à décider près de cent mille contestations entre propriétaires et tenanciers. Seulement il ne faut pas oublier que le pauvre kmet, sur qui toute résistance aux exigences de ses maîtres attirait un redoublement d'oppression et de mauvais traitemens, est bien mal préparé pour faire valoir ses droits. M. de Kallay a donc bien raison de dire qu'il le recommande à la sollicitude de ses fonctionnaires.

Le règlement de toute question agraire est chose des plus délicates; mais elle l'est surtout en Bosnie, à cause de la situation particulière qui est faite au gouvernement autrichien. D'une part, il est obligé d'améliorer la condition des rayas, puisque c'est l'excès de leurs maux qui a provoqué l'occupation et qui l'a légitimée aux yeux des signataires du traité de Berlin et de toute l'Europe. Mais, d'autre part, en prenant possession de cette province, le gouvernement austro-hongrois s'est engagé envers la Porte à respecter les droits de propriété des musulmans, et d'ailleurs ceux-ci constituent une population fière, belliqueuse, qui a opposé aux troupes autrichiennes une résistance désespérée et qui, poussée à bout, pourrait encore tenter une insurrection ou tout au moins des résistances à main armée. Il y a donc deux motifs de la ménager : il est impossible de la réduire sommairement à la portion congrue, comme M. Gladstone l'a fait pour les landlords irlandais. On conseille beaucoup au gouvernement d'appliquer ici le règlement qui a réussi en Hongrie après 1848 : une part du sol deviendrait la propriété absolue du kmet, une autre celle de l'aga, et celui-ci recevrait une indemnité en argent, payée en partie par le kmet, en partie par le fisc. Mais l'exécution de ce plan paraît impossible. Le kmet n'a pas d'argent et le fisc pas davantage. L'aga se croirait dépouillé, et il le serait, en effet, car il ne pourrait faire valoir la part du sol qui lui reviendrait. Il faut appeler des colons, disent d'autres. C'est parfait, mais cela n'améliorerait pas la condition des rayas.

En 1881, le gouvernement a édicté un règlement pour le district de Gacsko qui assurait de notables avantages aux kmets, et il comptait successivement en publier de semblables pour les autres circonscriptions, mais l'insurrection de 1882 y mit obstacle. Cependant le règlement de Gacsko est resté en vigueur. D'après celui-ci, le kmet ne doit livrer à l'aga que le quart des céréales de toute

nature, dont il peut déduire la semence, le tiers du foin des vallées et le quart du foin des montagnes. J'ai sous les yeux une protestation très vive, rédigée par les représentans des agas des districts de Ljubinje, Bilek, Trebinje, Stolatch et Gacsko, dans laquelle ils se plaignent que l'autorité ait réduit les prestations des kmets de la moitié au tiers ou du tiers au quart. Mais leurs réclamations paraissent mal fondées de toute façon. Le règlement organique turc du 14 sefer 1276 (1859), qu'ils invoquent, n'impose au kmet que le paiement du tiers, *tretina*, quand la maison et le bétail lui appartiennent, et c'est presque toujours le cas. En outre, il est certain que c'est par une série d'usurpations que les begs et les agas ont élevé leur part du dixième, fixé d'abord par les conquérans eux-mêmes, au tiers et à la moitié. Le gouvernement autrichien a les meilleures raisons pour trancher tous les cas douteux en faveur des tenanciers; tout le lui commande : d'abord, l'équité et l'humanité; ensuite, la mission de réparation que l'Europe lui a confiée; enfin et surtout, l'intérêt économique. Le kmet est le producteur de la richesse. C'est lui dont il faut stimuler l'activité, en lui assurant la pleine jouissance de tout le surplus qu'il pourra récolter. L'aga est le frelon oisif, dont les exactions sont le principal obstacle à toute amélioration. On ne peut d'aucune manière le comparer au propriétaire européen, qui contribue parfois à augmenter la productivité du sol et qui donne l'exemple du progrès agricole. Les agas n'ont jamais rien fait et ne feront jamais rien pour l'agriculture.

Quoique je n'ignore pas combien il est difficile à un étranger d'indiquer des réformes à propos d'une question aussi complexe, voici celles qui me sont suggérées par une étude attentive des conditions agraires dans les différens pays du globe. Tout d'abord, ne pas écouter les impatiens et éviter les changemens brusques et violens; se garder de transformer les kmets en simples locataires, qu'on peut évincer ou dont on peut augmenter à volonté le fermage, comme l'ont fait malheureusement les Anglais dans plusieurs provinces de l'Inde; au contraire, consacrer définitivement le droit d'occupation héréditaire, le *jus in re*, que la coutume ancienne leur reconnaissait et qu'en général les agas eux-mêmes ne contestent pas; quand le cadastre sera achevé et que les prestations dues par chaque tchiflik ou exploitation auront été contradictoirement déterminées, transformer la dîme en un impôt foncier et la *tretina* en un fermage fixe et invariable, afin que le bénéfice des améliorations profite complètement aux cultivateurs qui les exécuteront et qui seront, par conséquent, stimulés à en faire. Au commencement, dans les mauvaises années, il faudra accorder peut-être quelque répit aux kmets; mais le prix des denrées augmentera

rapidement, par l'influence des routes et de la circulation plus active de l'argent; la charge pesant sur les tenanciers s'allégera donc sans cesse. Peu à peu, avec leurs économies, ils pourront racheter la rente perpétuelle qui grève la terre qu'ils occupent et acquérir ainsi une propriété pleine et libre. En attendant, ils jouiront de ces deux privilèges si vivement réclamés par les tenanciers irlandais : *fixity of tenure* et *fixity of rent*, c'est-à-dire le droit d'occupation perpétuelle moyennant un fermage fixe. Ils seront dans la situation de ces fermiers héréditaires, à qui le *beklemregt*, en Groningue, et l'*aforamento*, dans le nord du Portugal, assurent une situation si aisée, obtenue par une culture très soignée.

L'état peut encore venir en aide aux kmets d'une autre façon. D'après le droit musulman, toutes les forêts et les pâturages qui y sont enclavés appartiennent au souverain. On affirme aussi qu'il y a un grand nombre de domaines dont les begs se sont indûment emparés. L'état doit énergiquement faire valoir ses droits : d'abord pour garantir la conservation des bois; en second lieu, afin de pouvoir faire des concessions de terrains à des colons étrangers et aux familles indigènes laborieuses. Pendant son voyage en Bosnie en 1883, M. de Kallay a pu constater que le défrichement mettait en valeur beaucoup de terrains vagues appartenant à l'état et que la taxe payée de ce chef s'accroissait d'une façon tout à fait extraordinaire. Symptôme excellent, car il prouve que, dès qu'ils auront la sécurité, les paysans étendront leurs cultures. De cette façon, la population et la richesse s'accroîtront rapidement.

Le gouvernement peut aussi exercer une action très utile au moyen des vakoufs. Il faut bien se garder de les vendre, mais il convient de les soumettre à un contrôle rigoureux, comme la Porte a essayé de le faire à différentes reprises. Tout d'abord, les prélibations indues des administrateurs doivent être sévèrement réprimées ; puis les revenus destinés à des œuvres utiles : écoles, bains, fontaines, doivent être soigneusement appliqués à leur destination, et ceux qui allaient à des mosquées devenues inutiles, employés désormais à développer l'instruction publique. Il faudrait aussi accorder immédiatement aux kmets occupant des terres des vakoufs, la fixité de la tenure et du fermage et en même temps des bâtimens d'exploitation convenables et de bons instrumens aratoires, afin que ces exploitations servent de modèles à celles qui les entourent. Le gouvernement a fait venir des charrues, des herses, des batteuses, des vanneuses perfectionnées et les a mises à la disposition de certaines exploitations. De divers côtés, des sociétés d'agriculture se sont constituées pour patronner les méthodes nouvelles. Des colons venus du Tyrol et du Wurtemberg ont appliqué ici des systèmes de culture

perfectionnés qui trouvent déjà des imitateurs, notamment dans les districts de Derwent, Kostanjnica, Travnik et Livno. Dans la vallée de la Verbas, aux environs de Banjaluka, on aperçoit des prairies irriguées. Le régime de légalité et d'équité introduit par l'Autriche ne sera guère favorable aux petits propriétaires musulmans; mais les grands propriétaires verront augmenter la valeur de leurs terres et de leurs produits. Beaucoup d'agas ne possédaient qu'une ferme ou tchiflik, contenant en moyenne de 6 à 9 hectares de terres arables et autant de prairies, dans les régions où ne domine pas l'élève du bétail, et dans celles-ci, de 2 à 4 hectares de terres cultivées et de 10 à 16 hectares de prairies. La tretina, le tiers du produit d'une semblable exploitation, étant insuffisant pour faire vivre l'aga, malgré sa frugalité, il y ajoutait tout ce qu'il pouvait arracher au malheureux kmet. Aujourd'hui que ces extorsions ne sont plus tolérées, il est dans la misère et il disparaîtra. En Herzégovine, il y a des agas qui n'ont que le tiers d'un tchiflik. Certains begs possèdent des fermes dans les différentes parties du pays, et l'on m'a affirmé que le maire actuel de Serajewo, Mustaï-Bey-Tazli-Pasitch, a trois cents tchifliks et plus de 30 begliks ou domaines exploités directement en faire-valoir. M. de Kallay croit que, grâce au droit de *cheffaa* ou de préemption du voisin, les kmets pourront acquérir les terres des agas appauvris, si on leur vient en aide. A cet effet et aussi pour avancer du capital aux propriétaires qui désirent améliorer leur culture, une banque de Vienne, l'*Union Bank*, a établi à Serajewo une filiale qui y organise le crédit foncier et agricole. Le gouvernement cède aussi à des kmets la jouissance des terrains vagues qui lui appartiennent, moyennant une redevance modique. Il faudrait la leur garantir pour un très long terme par bail emphytéotique, *on lease*, suivant l'usage anglais. Il ne faut pas avoir pour but de constituer en Bosnie de grands domaines, comme en Hongrie : le pays ne s'y prête pas. Il faut s'efforcer plutôt de créer ici, comme en Styrie et dans le Tyrol, une race de paysans propriétaires, améliorant leurs prairies et obtenant ainsi leur revenu de l'élève du bétail, du beurre et du fromage. Le progrès économique est certain si, en même temps que la sécurité, le gouvernement assure aux populations l'application aussi complète que possible de ce principe suprême de la justice distributive, qui, partout et toujours, a porté au plus haut point la productivité du travail : A chacun la jouissance intégrale des fruits de son activité.

ÉMILE DE LAVELEYE.

LA

CAPITULATION DE SOISSONS

EN 1814

D'APRÈS LES DOCUMENS ORIGINAUX

> La capitulation de Soissons est l'événement le plus funeste de notre histoire, après celui qui devait un an plus tard s'accomplir à Waterloo.
>
> THIERS.

La campagne de France, où l'intrépidité des soldats fut égale au génie du capitaine, a trois phases distinctes. La première période, qui s'étend du 25 janvier au 8 février 1814, est marquée par les progrès menaçans des alliés. En vain Napoléon a vaincu à Brienne, en vain il s'est maintenu douze heures à La Rothière contre des forces trois fois supérieures : il bat en retraite. La situation paraît désespérée, le résultat de la guerre proche et certain. L'armée de Bohême et l'armée de Silésie ont fait leur jonction ; elles marchent de concert sur Paris, où elles vont acculer l'empereur et sa dernière armée. Napoléon se sent impuissant devant l'invasion ; il ne compte plus sur ses troupes, à peine compte-t-il sur lui-même. Son seul, son suprême espoir, c'est une faute de l'ennemi.

La seconde période, signalée par tant de victoires, pleine de tant d'espérances, s'ouvre le 9 février et se ferme le 2 mars. Tout change. La faute stratégique attendue par Napoléon, les alliés l'ont commise. Au lieu de marcher sur Paris parallèlement, Blücher et Schwarzenberg ont marché excentriquement; Blücher a tiré trop à droite, vers la Marne ; Schwarzenberg a tiré trop à gauche, vers

l'Yonne. L'empereur se jette sur Blücher et bat successivement à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry et à Vauchamps les quatre corps de l'armée de Silésie, les 10, 11, 12 et 14 février. Puis, laissant Marmont et Mortier en observation sur la Marne et l'Aisne, il marche contre Schwarzenberg, qu'il défait à Mormant, à Nangis, à Montereau, à Villeneuve, à Méry, et qu'il force de rétrograder jusque vers Chaumont et Langres. L'empereur alors revient sur Blücher, aux prises, entre la Marne et l'Ourcq, avec Marmont et Mortier. — Le 2 mars, la situation est celle-ci : les armées de la coalition sont battues et désunies; l'armée de Bohême est à soixante-quinze lieues au sud-est de Paris, l'armée de Silésie est en retraite vers le nord. Vainqueur dans dix combats depuis vingt jours, Napoléon passe la Marne à la tête de 35,000 hommes; ses derrières et son flanc droit sont couverts par les 30,000 hommes de Macdonald et d'Oudinot, qui gardent la ligne de la Seine; ses communications sont établies sur son flanc gauche avec les 20,000 hommes de Marmont et de Mortier, qui poursuivent vigoureusement les Prusso-Russes. Lui-même est au moment d'atteindre Blücher et de détruire l'armée de Silésie.

La troisième période commence le 3 mars et se termine le 30, date de la capitulation de Paris. Le sort journalier des armes tourne contre l'empereur. Les derniers efforts des Français n'aboutissent qu'à des victoires indécises ou stériles, comme Craonne, Reims, Arcis-sur-Aube, Saint-Dizier, et à des défaites glorieuses, comme Laon, Fère-Champenoise et Paris. Le 3 mars, l'armée de Silésie opère sa jonction sur l'Aisne avec les corps de Winzingerode et de Bulow; ces renforts portent les forces de Blücher de 50,000 à 100,000 combattans. Le 7 mars, malgré l'avantage du nombre et d'une position formidable, les alliés sont délogés du plateau de Craonne; mais, dans les sanglantes journées des 9 et 10 mars, ils résistent à l'empereur sous Laon et le contraignent à battre en retraite vers Reims. De leur côté, les 100,000 hommes de Schwarzenberg, ayant repris l'offensive, ont franchi l'Aube et s'avancent dans la direction de Montereau. La tactique qui a si bien réussi à Napoléon pendant la deuxième période de la campagne, tactique consistant à attaquer tour à tour Blücher et Schwarzenberg, n'est plus praticable. L'armée de Silésie est en marche pour se réunir à l'armée de Bohême, et si Napoléon, qui n'a pas d'avance sur Blücher, se porte contre Schwarzenberg, il risque d'avoir à combattre les deux armées réunies ou d'être écrasé entre elles deux. L'empereur alors se dirige sur la Lorraine, où des renforts l'attendent; il compte attirer à sa suite l'ennemi, menacé dans ses lignes de communications. Mais cette audacieuse manœuvre ne déconcerte point les alliés. Ils masquent leur

mouvement à Napoléon par un grand rideau de cavalerie et marchent droit sur Paris.

Le passage de la seconde à la troisième période est marqué par la date du 3 mars 1814, jour de la capitulation de Soissons. La reddition de cette place n'est-elle qu'un simple incident; est-ce au contraire un événement capital? Doit-on croire, avec les apologistes de Blücher, que la prise de Soissons fut sans effet sur la marche des opérations? Faut-il admettre, avec Joseph, avec Marmont, avec Thiers, que si Soissons avait résisté vingt-quatre heures de plus, l'issue de la campagne aurait été changée?

I.

Les opérations militaires, dont le résultat fut modifié peut-être par la capitulation de Soissons, le 3 mars 1814, et qui aboutirent aux batailles de Craonne et de Laon, les 7 et 9 mars, commencèrent le 24 février. Ce jour-là, l'armée de Silésie, qui était à Méry-sur-Seine, menaçant le flanc de l'armée impériale, quitta cette position et rétrograda jusqu'à Anglure, où elle franchit l'Aube. C'était le premier mouvement d'une marche sur Paris, soudainement et hardiment conçue par le feld-maréchal Blücher (1).

Après avoir, du 16 au 19 février, reformé à Châlons ses différens corps d'armée, Blücher s'était dirigé vers Troyes, afin d'y renforcer le prince de Schwarzenberg, en pleine retraite. Arrivé le 21 à Méry, le feld-maréchal avait disputé le lendemain, avec succès, le passage de la Seine à l'avant-garde française (Napoléon, qui avait une autre route pour se porter sur Troyes, n'engagea point un combat sérieux). Le 23, comme Blücher se préparait à continuer sa marche parallèlement à celle de l'empereur, il reçut l'avis que les corps d'armée des généraux Winzingerode et Bulow, le premier fort de 30,000 hommes, le second de 17,000 étaient désormais placés sous ses ordres et qu'ils le rejoindraient dans peu de jours; il fut informé en même temps que toute initiative lui était laissée. L'adjonction des corps de Winzingerode et de Bulow doublait l'effectif de l'armée de Silésie. Blücher conçut un nouveau plan. Au lieu de suivre Napoléon, qui lui-même poursuivait l'armée de Bohême, il marcherait sur Paris. Entre Paris et lui, il n'ignorait pas qu'il y avait le petit corps du maréchal Marmont; mais cette poignée de Français ne pouvait opposer une résistance efficace

(1) Afin d'éviter, dans la *Revue*, la multiplication des notes, nous ne citerons nos documens, qui sont principalement des pièces d'archives et des ouvrages allemands et russes, que dans le cas d'absolue nécessité, quand nous aurons à produire quelque fait nouveau ou à traiter quelque question controversée.

à son armée, dont le chiffre s'élevait à près de 50,000 soldats: 13,500 hommes du corps d'York, 10,000 hommes du corps de Kleist, 13,700 du corps de Sacken, et environ 11,000 hommes, détachés du corps de Langeron, sous les ordres des généraux Kapzewitch, Rudzewitch et Korff. A la vérité, Blücher s'attendait d'avoir à combattre sous les murs de Paris des forces assez considérables; mais, avant qu'il fût arrivé là, il comptait être rejoint par Winzingerode et Bulow, qui étaient le 24 février, le premier à Reims et le second à Laon, et dont il se rapprochait en remontant vers la Marne. D'autres renforts encore étaient en route. Le général comte de Langeron, qui avait quitté Mayence le 2 février, sur les ordres pressans de Blücher, était le 24 à Vitry-le-François, et son lieutenant, comme lui émigré au service de la Russie, le général comte de Saint-Priest, entrait alors en Lorraine. Blücher pensa que si une partie seulement de ces troupes le rejoignait à temps, les autres serviraient à protéger ses derrières contre un retour éventuel de Napoléon. D'ailleurs, pour le moment, le feld-maréchal croyait n'avoir rien à redouter de l'empereur. Il le savait entraîné à la poursuite de l'armée de Bohême et estimait que les 100,000 hommes du prince de Schwarzenberg suffiraient à l'occuper quelques jours.

Ainsi, le 24 février, Blücher se mit en marche, ayant pour objectif tactique Marmont, et pour objectif stratégique Paris. Le 25, les têtes de colonnes de l'armée de Silésie attaquèrent le petit corps de Marmont, sur les hauteurs de Vindé, en arrière de Sézanne. Les Français se retirèrent à pas comptés, couverts par des échelons d'artillerie qui arrêtèrent les charges incessantes de la cavalerie ennemie. Le 26, Marmont atteignit La Ferté-sous-Jouarre, toujours suivi par les Prussiens de Kleist et d'York, tandis que les Russes de Sacken et de Kapzewitch marchaient directement sur Meaux par la grande route de Coulommiers. A La Ferté-sous-Jouarre, Marmont fut rejoint par le maréchal Mortier, auquel il avait demandé de réunir ses forces aux siennes, selon les ordres du major-général. Les deux maréchaux se trouvaient désormais à la tête d'une dizaine de mille hommes. Ils résolurent de défendre à tout prix la rive droite de la Marne, de façon à couvrir Paris, et ils passèrent la rivière à Trilport dans la matinée du 27. Marmont dirigeait le passage des troupes, lorsqu'il entendit soudain une vive fusillade du côté de Meaux. Il y court en un temps de galop, rallie dans les rues deux ou trois cents hommes, canonniers de la marine et gardes nationaux, et, mettant l'épée à la main, charge les Russes, qui déjà s'étaient emparés du pont du Cornillon et de l'une des portes de la ville. L'ennemi recule et abandonne le pont, que les canonniers brûlent presque sous ses pas. Le gros des troupes fran-

çaises arrive de Trilport. Le corps de Marmont s'établit à la droite de la ville, le corps de Mortier à la gauche. Les Russes, renonçant à l'attaque, bivouaquèrent sur les hauteurs qui dominent Meaux au sud. Toute la nuit on vit leurs feux; le lendemain, 28 février, ces troupes avaient disparu.

Blücher, n'osant pas forcer le passage de la Marne sous le tir convergent des deux maréchaux, avait combiné un autre mouvement qui consistait à traverser la rivière à La Ferté-sous-Jouarre, où ne se trouvait plus un seul Français, et dont le pont n'avait pas été détruit. L'armée de Silésie s'avancerait ensuite jusqu'à Lizy-sur-Ourcq; et, le passage de l'Ourcq effectué sur ce point, elle viendrait prendre à revers les Français restés devant Meaux. La brusque disparition des Russes et l'examen de la carte révélèrent à Marmont le plan de Blücher. Sans différer il quitta sa position de Meaux et se porta sur Lizy-sur-Ourcq. Mais le corps de Kleist, tête de colonne de l'armée de Silésie, avait déjà franchi l'Ourcq et s'était solidement établi à Gué-à-Tresme, derrière la Thérouanne. Kleist comptait résister là aux Français, ou du moins les arrêter assez longtemps pour permettre au gros de l'armée d'arriver au bord de l'Ourcq et de passer cette rivière sans coup férir. Mortier avait suivi Marmont. Les deux maréchaux se décidèrent à attaquer Kleist, quel que fût l'avantage de sa position et bien que le jour commençât de tomber. Une division de la vieille garde, commandée par le général Christiani, s'élance à l'attaque; Marmont, avec tout ce qu'il a d'infanterie, appuie le mouvement. Après une heure d'un furieux combat, les Prussiens plient de tous côtés et se retirent à plus de huit kilomètres en arrière, par la route de La Ferté-Milon. La nuit était venue, et Mortier était d'avis de s'arrêter jusqu'au lendemain sur la position conquise. Mais Marmont, stratégiste plus sagace, représenta au duc de Trévise que leur succès serait sans effet s'ils n'occupaient point avant le jour la rive droite de l'Ourcq, qu'il fallait défendre coûte que coûte. Après quelques instans de repos donnés aux troupes, on se remit en mouvement. Une petite marche de nuit porta Mortier à Lizy-sur-Ourcq. Marmont s'avança un peu plus loin, au-dessus du village de May, que Kleist, restant toujours sur la rive droite de l'Ourcq, avait dépassé dans sa rapide retraite.

Le lendemain, 1er mars, Blücher dont toute l'armée était arrivée au bord de l'Ourcq, prit ses dispositions pour passer cette rivière qui lui barrait la route de Paris. Ardent comme l'était le feld-maréchal, son esprit ne pouvait concevoir, sa vanité ne pouvait souffrir qu'une poignée de Français s'avisât de disputer le passage d'un méchant ruisseau à une armée de 48,000 hommes qu'il commandait en

personne. L'ennemi exécuta deux attaques simultanées. Sacken fit une énergique démonstration sur Lizy que défendait Mortier, tandis que Kleist, par la rive droite de l'Ourcq, et Kapzewitch, par la rive gauche, tentaient d'enlever les positions de Marmont à May et à Crouy. Prussiens et Russes furent également bien reçus, d'autant mieux reçus que, pendant la nuit, il était arrivé de Paris aux deux maréchaux 7 à 8,000 hommes de troupes fraîches, dont la 3e division de la jeune garde, qui comptait plus de 5,000 fusils.

Blücher voulait renouveler l'attaque le lendemain, mais dans la nuit du 1er au 2 mars, il apprit, par les coureurs du général Korff, des nouvelles qui le forcèrent à changer complètement ses combinaisons stratégiques. Il devait renoncer à l'offensive et battre en retraite au plus vite. Napoléon, à la tête d'un nombre d'hommes que le feld-maréchal ne pouvait évaluer au juste, mais qu'il était porté, comme tous les généraux alliés, à exagérer, marchait sur lui à grandes journées. Averti le 25 février, par une lettre de Marmont, du mouvement des Prussiens sur Paris, l'empereur avait ce jour-là même mis ses troupes en marche. Le 27, il avait quitté Troyes avec sa garde; le 1er mars il était à Jouarre et, le 2, dans la matinée, il arrivait à La Ferté-sous-Jouarre, au bord de la Marne. L'armée impériale comptait environ 35,000 combattans. L'empereur avait avec lui Victor et les divisions de la jeune garde Charpentier et Boyer; Ney et les divisions de la jeune garde Meunier et Curial et une brigade d'Espagne; Friant et la vieille garde; Drouot et la réserve d'artillerie avec 100 bouches à feu; la division du duc de Padoue; enfin, 10,000 cavaliers de la garde et des dragons d'Espagne. Si Blücher n'avait eu la prévoyance de faire détruire le pont de La Ferté, Napoléon, dans la journée du 2 mars, fût tombé sur l'armée de Silésie en pleine retraite. « Si j'avais eu un équipage de ponts, écrivait-il ce jour-là au duc de Feltre, j'exterminais Blücher. »

L'empereur ne disait là que la vérité. Lorsqu'il apprit la marche de Napoléon, le feld-maréchal n'eut plus qu'une idée, celle de se dérober au plus vite à l'étreinte menaçante de l'armée impériale. Il s'en explique sans réticences dans l'ordre général daté de Fulaines, le 2 mars :

... Comme l'empereur Napoléon, venant d'Arcis, a passé le 28 février à Sézanne et qu'on ignore s'il traversera la Marne à Meaux, à la Ferté-sous-Jouarre ou à Château-Thierry ; comme en ces circonstances, notre jonction avec les généraux Bulow et Winzingerode devient de la plus haute importance, marcheront : le corps d'York, par la Ferté-Milon et Ancienville sur Oulchy, où il prendra position derrière l'Ourcq, son front vers Château-Thierry ; le corps de Sacken, sur Ancienville; le

corps de Langeron (Kapzewitch), sur La Ferté-Milon; le corps de Kleist, sur Bournonville et Marolles; les bagages sur Billy-sur-Ourcq...

Ainsi Blücher battait en retraite, et, ne sachant pas si les têtes de colonnes de l'armée impériale ne le joindraient point dès le lendemain matin, il marquait à ses troupes des lieux d'étapes qui pussent le cas échéant devenir des positions de combat. Quand il écrit, en effet, que York établira son front face à Château-Thierry et que les autres troupes, après avoir passé l'Ourcq, bivouaqueront derrière cette rivière, il indique qu'il acceptera la bataille si Napoléon le menace trop vite et de trop près, ou si des renforts arrivent à l'armée de Silésie.

C'était là l'espoir de Blücher. Le 24 février, le feld-maréchal avait envoyé l'ordre à Bulow et à Winzingerode de marcher immédiatement sur Paris, le premier, par Villers-Cotterets et Dammartin, le second, par Fismes, Oulchy et Meaux, et le 28 février, il avait reçu de Winzingerode une lettre l'informant que ses instructions seraient exécutées. D'après les calculs de Blücher, Winzingerode devait arriver à Oulchy le 1er ou le 2 mars, et Bulow devait se trouver à cette date sur la rive gauche de l'Aisne. Si donc l'armée de Silésie pouvait opérer sa jonction à Oulchy avec les corps de Winzingerode et de Bulow, Blücher s'arrêtait, faisait front et livrait bataille, ayant tous les avantages du nombre et de la position (1). Mais cette espérance s'évanouissait d'heure en heure dans l'esprit de Blücher et de ses conseillers habituels, Gneisenau et Muffling. Comment admettre, en effet, que si les renforts attendus étaient à une journée de marche à peine de l'armée de Silésie, on n'en eût aucune connaissance? Pourquoi les lieutenans de Blücher ne l'avertissaient-ils pas de leur arrivée? Pourquoi ne lui rendaient-ils pas compte de leurs opérations? Depuis trois jours, le grand quartier-général était sans nouvelles. Plusieurs officiers d'état-major envoyés à la découverte n'avaient point donné signe de vie. L'un d'eux, le major Brunecki, aide-de-camp de Kleist, avait bien envoyé de Braine, le 1er mars, deux dépêches annonçant que les corps de Winzingerode et de Bulow étaient à proximité de l'armée de Silésie, mais ces dépêches n'étaient pas arrivées au quartier-général. Le cosaque qui les portait s'était égaré et avait été fait prisonnier dans la forêt de Villers-Cotterets (2).

(1) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 123-124. *Kriegsgeschichte des Jahres* 1814, t. II, p. 86. Cf. Bogdanovitch, *Geschichte des Krieges* 1814 *in Frankreich*, t. I, p. 300-302. Plotho, *Der Krieg des Jahres* 1814, t. III, p. 283.

(2) Ces deux lettres sont aux Archives de la guerre. La première, adressée à Kleist, annonce que Bulow et Winzingerode doivent, le 2 mars, attaquer Soissons. La seconde, écrite à Blücher, est intéressante à citer. « ... Ayant appris à Villers-Cotterets

Les mouvemens prescrits par Blücher s'opérèrent dans la journée du 2 mars, mais non sans difficultés. Pour masquer la retraite de l'armée, Kleist poussa une forte reconnaissance offensive sur May. Marmont ne se laissa pas prendre au stratagème. Il avertit Mortier de la marche en retraite des alliés et l'invita à le rejoindre immédiatement. Les deux corps réunis reçurent vigoureusement les Prussiens de Kleist et les poursuivirent la baïonnette dans les reins. La marche de l'ennemi s'étant ralentie dans le défilé de Mareuil, son arrière-garde dut quelque temps faire face aux Français et perdit un grand nombre de soldats. L'ennemi se retira, toujours suivi par Marmont, qui franchit l'Ourcq à Fulaines. A minuit, les têtes de colonnes de Marmont arrivèrent à La Ferté-Milon, que Blücher venait à peine d'évacuer. Le lendemain matin, 3 mars, il restait encore une grande masse de troupes sur la rive gauche de la rivière, à Neuilly-Saint-Front. Marmont y courut et les attaqua avec vigueur. L'ennemi, pour arrêter l'élan des Français, mit en batterie vingt-quatre pièces de canons; grâce à ce feu terrible, l'arrière-garde put achever de passer l'Ourcq. Dans cette chaude affaire, Marmont eut son cheval tué sous lui, traversé d'outre en outre par un boulet.

Bien que le 3 mars au matin, les alliés se trouvassent presque tous concentrés derrière l'Ourcq, la situation de Blücher ne s'était guère améliorée, car s'il avait passé l'Ourcq, Napoléon avait, de son côté, passé la Marne à La Ferté-sous-Jouarre, et il marchait sur l'armée de Silésie. L'avant-garde impériale s'était même avancée jusqu'à Rocourt (1). Chaque jour rapprochait davantage Napoléon de Blücher; déjà l'empereur et Marmont se donnaient la main, puisque de Rocourt à Neuilly-Saint-Front il n'y a pas, à vol d'oiseau, plus de 8 kilomètres.

Blücher, nous l'avons dit, espérait trouver à Oulchy, où il arriva dans la nuit du 2 au 3 mars, le corps de Winzingerode; mais il n'y trouva pas même la moindre nouvelle de ce général. Dans ces circonstances, il y avait pour le feld-maréchal trois partis à prendre. Le premier consistait à s'arrêter derrière l'Ourcq et à attendre dans cette

que Soissons était encore occupée par les Français, je me suis dirigé, par Chaudun, sur Laon. J'ai rencontré ici (à Braine) l'avant-garde de Winzingerode, qui s'est mise en mouvement de Reims sur Soissons. J'ai appris par le colonel russe Barnilow que Soissons devait être attaqué demain par les deux rives de l'Aisne : sur la rive droite, par le corps de Bulow, et, sur la rive gauche, par celui de Winzingerode, qui doit arriver aujourd'hui à Soissons. *J'espère apprendre* à Vailly, qui est occupé par le corps de Bulow, et où j'arriverai cette nuit, *que Soissons est pris*. Comme j'ai appris l'issue de l'affaire de Lizy, qui a eu lieu hier, ainsi que la direction que Votre Excellence a prise en se retirant, je ne manquerai pas d'en instruire Bulow, *notre position pouvant se trouver changée par là*. »

(1) *Correspondance de Napoléon*, n° 21426.

position l'attaque de Napoléon. C'était l'idée que Blücher avait la veille. Mais, d'une part, les renforts sur lesquels il comptait lui faisaient défaut ; d'autre part, Marmont et Mortier, occupant La Ferté-Milon, se trouvaient maîtres du passage de l'Ourcq, et tandis que Napoléon eût abordé l'armée de Silésie de front, les deux maréchaux l'eussent prise en flanc. Le second parti était d'accélérer la retraite, d'atteindre l'Aisne par le chemin le plus direct et de passer cette rivière à Soissons. Mais Blücher n'ignorait pas que Soissons était aux Français, et il ne pouvait songer à emporter cette place en une journée. Or une journée, c'était toute l'avance qu'il eût sur Napoléon ; dans moins de vingt-quatre heures, l'empereur tomberait sur lui. Le troisième parti, enfin, était de se dérober aux Français par la route du nord-est. Il remonterait l'Aisne jusqu'à Berry-au-Bac, où il la traverserait. Mais là encore, Blücher risquait de se heurter à Napoléon, qui pouvait manœuvrer de façon à lui couper sa ligne de retraite.

L'armée de Blücher était dans le pire état de fatigue et de misère. Depuis soixante-douze heures, les troupes avaient livré trois combats et fait trois marches de nuit. Depuis une semaine, elles n'avaient reçu aucune distribution (1). Depuis le 22 février, plusieurs régimens de cavalerie, entre autres les dragons de Litthau, n'avaient point dessellé ; beaucoup de chevaux étaient fourbus, presque tous étaient blessés au garrot (2). Des trains d'artillerie, embourbés dans des chemins de traverse défoncés par le dégel, en étaient réduits, pour continuer leur marche, à abandonner des caissons de munitions, qu'ils faisaient sauter (3). Les fantassins allaient pieds nus et en guenilles, portant des armes rouillées. Exténués et affamés, ces soldats marchaient sans ordre, murmurant contre leurs chefs et vivant à la fortune du pillage (4). Le 3 mars, en arrivant à Oulchy, le général York fit former le cercle à ses brigadiers et à ses colonels. « Je croyais, dit-il, avoir l'honneur de commander un corps d'armée prussien ; je ne commande qu'une bande de brigands. Je suis résolu à faire passer en cour martiale les officiers qui ne sauront pas maintenir la discipline parmi leurs troupes (5). »

Avec une pareille armée, et les renforts attendus faisant défaut, Blücher ne pouvait s'arrêter à Oulchy pour y livrer bataille. D'autre part, Soissons était fermé. Restait donc la retraite par Berry-au-Bac ; mais Blücher hésitait à entreprendre une marche de flanc toujours

(1) Droysen, *Leben des Feldmarschalls York*, t. III, p. 332.
(2) *Id.*, *ibid.*, Cf. Bogdanowitch, t. I, p. 307.
(3) Grouchy à Napoléon, 1er mars. (Archives de la guerre.)
(4) Droysen, *ibid.*, Cf. Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)
(5) *Id.*, *ibid.*

périlleuse. Après bien des hésitations, il s'arrêta à un moyen terme, qui consistait, si la chose était possible, à passer l'Aisne sur plusieurs points : une fraction de l'armée passerait à Berry-au-Bac; les autres fractions sur un pont de bateaux qu'on établirait entre Soissons et Vailly (1). Les dispositions furent prises en conséquence. D'après l'ordre de marche pour la journée du 3, daté d'Oulchy, 3 mars, six heures du matin, il fut prescrit aux troupes de se diriger partie sur Fismes, partie sur Buzancy, partie dans la direction de Soissons. Le mouvement devait commencer à midi pour les bagages, de trois à quatre heures seulement pour l'infanterie (2). Ce retardement s'explique par la nécessité où se trouvait Blücher de laisser à ses troupes une demi-journée de repos. En même temps qu'il dictait cet ordre de marche à Gneisenau, son chef d'état-major, le feld-maréchal envoyait un aide-de-camp avec mission de voir où l'on pourrait jeter un pont sur l'Aisne. Blücher en personne devait se rendre de bonne heure à Buzancy, désigner l'endroit précis aux pontonniers, et faire tenir aux colonnes des ordres définitifs pour le passage.

A peine cet ordre de marche, qui trahit assez l'embarras où se trouvait Blücher, était-il communiqué aux chefs de corps, que le feld-maréchal reçut enfin des nouvelles de ses deux lieutenans. Une estafette, venue à franc étrier, lui remit, vers sept heures du matin, cette lettre de Winzingerode, datée du bivouac devant Soissons, 3 mars, cinq heures du matin :

J'apprends que Votre Excellence se retire par Oulchy. Soissons étant occupé par l'ennemi et une tentative de prendre cette place ayant

(1) La veille au soir, 2 mars, Blücher avait déjà envoyé à Bulow (à tout hasard, car il ne savait pas l'endroit précis où celui-ci se trouvait), une lettre où, en même temps qu'il lui ordonnait d'arrêter son mouvement sur Paris et de se joindre à lui, il lui demandait où l'on pouvait jeter un pont sur l'Aisne au-dessus de Buzancy. (Lettre de Blücher à Bulow, citée par Varnhagen, *Leben des Generals Bulow*, p. 357.)

(2) « Oulchy, 3 mars, six heures du matin.

« A midi, les bagages des quatre corps d'armée marcheront par Fismes : 1° ceux d'York; 2° ceux de Sacken ; 3° ceux de Langeron (Kapzewitch); 4° ceux de Kleist.

« Les équipages de ponts seront dirigés sur Buzancy.

« A trois heures, le corps de Kleist marchera sur Buzancy, où le feld-maréchal indiquera où l'on doit jeter les ponts. Ce corps passera le premier, et ensuite le corps de Langeron (Kapzewitch).

« A quatre heures, les corps de Sacken et d'York marcheront dans la direction de Soissons. Ils recevront ultérieurement des ordres de Buzancy.

« L'artillerie à cheval et la cavalerie resteront sur l'Ourcq pour couvrir la retraite. Si l'ennemi n'attaque pas, elles quitteront leurs positions le 4 au matin et iront à Buzancy.

« Les troupes recevront ultérieurement des ordres de Buzancy. »

échoué hier, je ne puis croire autre chose, sinon que Votre Excellence se dirigera sur Reims par Fismes. Dans ces circonstances, je crois bien agir en faisant traverser par la plus grande partie de mon infanterie l'Aisne à Vailly, où Bulow a jeté un pont. Pour moi, j'attendrai le point du jour devant Soissons avec une division d'infanterie et toute ma cavalerie, et s'il n'est rien survenu de nouveau d'ici là, je me mettrai en route au lever du jour pour Fismes, où je m'établirai dans une bonne position.

Ces nouvelles n'étaient pas, il s'en faut, celles qu'attendait Blücher. Ses ordres si précis du 24 février, relatifs à la marche sur Paris, par Fismes et Oulchy, n'avaient pas été exécutés. Winzingerode ayant appris, le 27 février, le mouvement offensif de Napoléon, avait jugé que, dans ces circonstances, il importait à Blücher d'avoir sa retraite par l'Aisne assurée (1). Or, le meilleur passage de l'Aisne pour l'armée de Silésie, c'était le pont de Soissons. Il avait donc écrit à Bulow, l'engageant à se porter de Laon sur Soissons, tandis que lui-même s'y porterait de Reims; la place, attaquée par la rive droite et par la rive gauche, serait enlevée en vingt-quatre heures (2). Bulow avait acquiescé au plan de Winzingerode. Le 1er mars, ces deux corps s'étaient mis en marche; le 2, ils avaient investi Soissons; mais le 3, comme on l'a vu par la lettre de Winzingerode à Blücher, cette ville, qui semblait faire bonne résistance, ne s'était pas rendue, et, comme on l'a vu par la même lettre, le commandant de l'armée russe, désespérant d'enlever la place en temps opportun, se disposait à lever le siège (3).

Certes, il y avait là de quoi surprendre et irriter Blücher (sa colère fut vive, à entendre Muffling.) Non-seulement Winzingerode n'avait pas suivi ses instructions et avait ainsi empêché la concentration à Oulchy, qui était l'objectif indiqué; non-seulement il n'avait pas pris Soissons, ce qui eût justifié en une certaine mesure l'inexécution des ordres reçus, mais encore, sachant la situation périlleuse où se trouvait l'armée de Silésie, au lieu de réunir toutes ses troupes pour marcher rapidement à son secours, il les

(1) Journal des opérations du corps du général de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.) Cf. Bogdanowitch, t. 1, p. 302.

(2) Winzingerode à Bulow, 28 février 1814. (Archives topographiques du ministère de la guerre à Saint-Pétersbourg.)

(3) Lettre précitée : (3 mars, cinq heures du matin.) « J'attendrai le point du jour devant Soissons, et, s'il n'est rien survenu d'ici là, je me mettrai en route... » On ne saurait exprimer plus nettement l'idée de lever le siège. Muffling dit de même que Blücher était d'avis de lever le siége si la place ne se rendait pas dans la journée. (Muffling, *Aus meinem Leben,* p. 124-125.)

dispersait et les éloignait en les faisant passer sur la rive droite de l'Aisne (1).

Ce mouvement n'était pas de nature à modifier le plan de retraite conçu par Blücher. Le feld-maréchal maintint ses ordres, et, vers onze heures, il se rendit à Buzancy pour décider du point où devait être jeté le pont de bateaux. Le siège de Soissons au moment d'être levé, le corps de Bulow établi de l'autre côté de l'Aisne, les troupes de Winzingerode prêtes à se disperser sur la rive droite et sur la rive gauche de cette rivière, l'armée de Silésie battant en retraite, serrée de près par Marmont et menacée sur sa droite par Napoléon : telle était la situation dans la matinée du 3 mars. Blücher ne pouvait se dissimuler les périls qu'il courait lorsqu'à midi, il reçut à Buzancy, où il venait d'arriver, une lettre de Bulow lui annonçant que Soissons était pris et que la ligne de retraite était conséquemment assurée : « Je ne doute pas, terminait Bulow, faisant allusion à la sortie des Français avec armes et bagages, que Votre Excellence ne préfère la possession rapide de ce point *actuellement si important* à la capture *incertaine* de la garnison, et je me flatte que cet événement vous sera agréable. Il me semble d'autant plus important qu'on entend au loin une vive canonnade (2)... » L'événement, en effet, était important. La reddition de la petite ville de Soissons changeait la face des choses.

II.

Soissons, en 1814, comptait 8,300 habitans et s'étendait sur un périmètre de 4,500 mètres. L'Aisne, qui, à Soissons, coule du sud au nord, séparait la ville proprement dite du faubourg de l'Est (ou faubourg Saint-Vaast,) renfermé comme la ville elle-même dans l'enceinte continue. En dehors des fortifications s'élevaient d'autres faubourgs : le faubourg Saint-Médard, à l'est ; le faubourg de Reims ou faubourg Saint-Crépin, au sud-est ; le faubourg de Crise, au

(1) Ce qui prouve combien ce mouvement de Winzingerode était singulier, c'est que le général russe se ravisa presque aussitôt. A sept heures du matin, il écrivait une seconde lettre à Blücher, lui annonçant qu'il avait 19,000 hommes avec lui, sans compter ses Cosaques, et qu'il attendait des ordres du grand quartier-général pour se concentrer à Oulchy ou pour exécuter tout autre mouvement (Damitz, *Geschichte des Feldzugs*, t. II, p. 469). Par conséquent, il avait ordonné de surseoir au passage de son infanterie Mais Blücher jugea sans doute que, tous les ordres étant donnés pour la retraite, il était trop tard pour songer à la bataille. Et d'ailleurs, peut-être Blücher ne reçut-il cette seconde missive qu'à Buzancy, après avoir appris la reddition de Soissons.

(2) Lettre citée par Varnhagen von Ense, *Leben des Generals Grafen Bulow*, p. 359. Cf. Plotho, Muffling, Bogdanowitch, etc.

sud ; le faubourg Saint-Christophe, à l'ouest. Soissons, qui commandait la grande route de Paris à Mons, était, par cela même, un point stratégique important. La place, bien fortifiée et occupée par une bonne garnison, eût pu faire une longue défense, car, au commencement de ce siècle, les bouches à feu ayant peu de portée, l'on ne pouvait battre les remparts des hauteurs environnantes (1). Par malheur, les fortifications de Soissons, qui dataient du XVIe siècle, se trouvaient dans un état d'absolue dégradation. Tous les ouvrages extérieurs avaient été détruits, et la ville, qui avait à sa charge l'entretien des remparts, ne s'en inquiétait qu'au point de vue des intérêts de l'octroi ; on se contentait de fermer les petites brèches par lesquelles les fraudeurs pouvaient se glisser nuitamment. Les courtines manquaient de banquettes, la contrescarpe, dépourvue de revêtement, s'était, en maint endroit, éboulée dans le fossé, qui se trouvait à demi comblé. Enfin des auberges construites dans la zone militaire, près des portes de ville, s'élevaient à quelques mètres des remparts ; des combles de ces maisons on dominait le terre-plein de l'enceinte (2).

Ce fut seulement au milieu de janvier 1814 qu'on s'occupa au ministère de la guerre de la place de Soissons. Les généraux Rusca, Danloup-Verdun et Berruyer, et le colonel du génie Prost, envoyés de Paris, firent commencer les travaux les plus urgens. On répara les brèches, on établit des banquettes, on pratiqua des embrasures, le talus de contrescarpe fut relevé, on brûla quelques-unes des maisons bâties dans la zone militaire, et deux cavaliers furent élevés en avant de la porte de Reims (3). Les généraux, comptant être attaqués par le sud, avaient pourvu au plus pressé, négligeant un peu les travaux du front nord. Or, par la logique de la fatalité, ce fut de ce côté qu'eut lieu l'attaque des Russes, le 14 février 1814. Composée d'environ 4,000 hommes, presque tous conscrits et gardes nationaux mobilisés, dont la moitié seulement avait des fusils de munition, la garnison était suffisante comme nombre, mais non comme solidité. Pour toute artillerie, huit pièces de campagne servies, sous les ordres de quelques sous-officiers, par des charpentiers de la ville qui s'étaient volontairement improvisés canonniers. A midi, Winzingerode, dont les forces s'élevaient à une quinzaine de mille hommes, fit commencer le bombardement. A une heure,

(1) La distance des remparts aux crêtes varie entre 1,600 et 2,500 mètres.

(2) Manuscrits de Brayer (Archives de Soissons) ; Rapports du général Danloup-Verdun, 2[illegible] janvier. (Archives de la guerre.)

(3) Manuscrits de Brayer et de Fiquet (Archives de Soissons) ; Lettres et Rapports des généraux Berruyer, Rusca, Danloup-Verdun, du 22 janvier au 18 février. (Archives de la guerre.)

le général Rusca tombait mort, frappé d'un biscaïen à la tête. A deux heures, le feu des pièces de la place étant presque éteint, un bataillon russe pénétrait dans la ville par une ancienne brèche du rempart Saint-Médard, qu'on avait négligé de boucher, tandis que le gros des assaillans forçait la porte du faubourg Saint-Vaast. Il y eut panique. Les officiers ramenèrent leurs soldats au feu. On se battit sur le pont, dans les rues; enfin, une partie de la garnison put opérer sa retraite par la porte Saint-Christophe et gagner la route de Compiègne. Winzingerode n'occupa point longtemps Soissons. Le 16 février, à la nouvelle des défaites des alliés à Champaubert et à Vauchamps, il évacua la ville, qui fut réoccupée, le 19, par les Français.

Napoléon, que le coup de main des Russes sur Soissons avait à la fois surpris et irrité, donna des ordres formels pour que la ville fût solidement défendue (1). Le ministre de la guerre dépêcha à Soissons un de ses aides-de-camp, le colonel Müller, avec mission d'inspecter la place. Le rapport conclut que Soissons est tombé au pouvoir de l'ennemi, faute de mesures de défense qu'il eût été aisé de prendre, que la place peut être mise en quelques heures en état de résister, mais que, tout d'abord, « il faut envoyer à Soissons un commandant instruit et ferme (2). » Le choix du ministre se porta sur un officier qui, rien du moins ne le fait supposer, n'était pas particulièrement instruit et qui, en tous cas, manquait de fermeté. C'était un général de brigade, nommé Moreau (3). Le 11 février, il avait défendu, ou plutôt il s'était préparé à défendre Auxerre contre les Autrichiens, et Clarke, abusé sur cette prétendue défense, le croyait un foudre de guerre (4). Le général Moreau partit pour Soissons, où déjà était rassemblée une nouvelle garnison, peu nombreuse, à la vérité, mais composée de soldats aguerris : un batail-

(1) *Correspondance de Napoléon,* nos 21,290 et 21,309; *Moniteur* du 18 février; *Mémoires du roi Joseph.* (Lettre à Clarke, 25 février.)

(2) Rapport du colonel Müller, 23 février (Archives de la guerre).

(3) Jean-Louis Moreau, baron de l'empire, né à Lyon le 14 janvier 1755. (Dossier de Moreau, Archives de la guerre.)

(4) « J'ai lieu d'être persuadé que vous saurez défendre cette ville (Soissons) avec la vigueur et l'énergie que vous avez montrée pour la défense de la ville d'Auxerre. » (Lettre de Clarke à Moreau, 27 février, Archives de la guerre). La *vigueur* et l'*énergie* de Moreau s'étaient réduites à ceci : le 10 février, Moreau, sommé de capituler par *trente dragons* autrichiens, avait répondu qu'il « défendrait la ville jusqu'à la mort, » et le 11 février, 2,000 Autrichiens étant en vue, il avait quitté Auxerre sans même attendre l'arrivée du parlementaire, qui fut reçu par les autorités municipales. Pas un coup de feu ne fut tiré. — Il est juste de dire que Moreau avait à Auxerre fort peu de troupes avec lui et que, d'ailleurs, les habitans ne voulaient pas se défendre. Si la conduite de Moreau, dans cette circonstance, ne méritait peut-être pas de blâme, encore moins méritait-elle des éloges.

lon de la Légion de la Vistule, fort de 800 hommes ; 100 artilleurs de la vieille garde ; 120 canonniers gardes-côtes ; 100 cavaliers des éclaireurs de la garde (1). La place était armée de vingt canons (dix pièces de 4, huit pièces de 8 et deux obusiers). Outre les troupes de ligne, Moreau pouvait disposer pour la défense de 200 à 300 gardes nationaux de la ville (2). Enfin, une brigade de gardes nationaux, d'un effectif de 2,550 hommes ayant déjà vu le feu, devait, sous peu de jours, venir compléter la garnison. Mais, par suite de retards et de confusions dans les ordres, ces troupes, qui étaient à Orléans, ne furent mises en route que le 28 et n'arrivèrent pas à Soissons (3).

Pour le seconder dans le commandement, le général Moreau avait le colonel d'artillerie Strols, le chef de bataillon du génie de Saint-Hillier, l'adjudant-commandant Bouchard, qui remplissait les fonctions de commandant de place, enfin le colonel Kozynski, de la Légion de la Vistule. Une commission municipale, siégeant en permanence, remplaçait le maire qui avait fui, le premier adjoint, qui avait fui et le deuxième adjoint, qui avait fui (4). Presque toute la population aisée avait d'ailleurs quitté la ville. Moreau et Saint-Hillier se hâtèrent de compléter la mise en état de défense. On jeta bas les maisons qui dominaient le terre-plein du côté de la porte de Laon, et les matériaux servirent à garnir le rempart d'un parapet ; on ferma les brèches, on excava le pied de l'escarpe, on immergea une partie des fossés, on plaça des chevaux de frise et des palanques en avant de la contrescarpe du faubourg Saint-Vaast ; une forte palissade fut élevée sur le pont de l'Aisne. Il semble cependant que, soit manque de temps ou de bras, soit faute d'initiative, soit négligence, Moreau ne se conforma pas autant qu'il l'eût pu aux instructions si précises contenues dans la lettre de Clarke. Ainsi un certain nombre de maisons du faubourg qui pouvaient servir d'abris aux tirailleurs ennemis, ne furent pas démolies. Le ministre avait expressément recommandé de placer une fougasse sous le pont de l'Aisne. Moreau se contenta d'écrire lettre sur lettre pour demander 400 livres de poudre afin de faire fabriquer cette fougasse, et comme la poudre n'arrivait pas, il ne s'avisa

(1) Lettre de Mortier à Clarke, 24 mars ; Lettre de Clarke à Napoléon, 4 février ; Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons, 4 mars. (Archives de la guerre.)

(2) Manuscrit de Fiquet. (Archives de Soissons.) La garde urbaine se conduisit bien, au point que les soldats dirent aux gardes : « Nous devons être mutuellement contens les uns des autres. »

(3) Archives de la guerre : 23, 24, 26, 27, 28 février, 2 mars, pièces relatives à l'envoi de la brigade Chabert à Soissons, laquelle finit par rester à Paris, le 2 mars, à la disposition de l'empereur.

(4) Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)

point que l'explosion de quelques fourneaux de mine établis sous les piles suffiraient à disloquer le pont et à couper le passage (1).

Moreau croyait avoir du temps devant lui, et déjà Soissons était entouré d'ennemis. Le 1er mars, Moreau réitérait sa demande au ministre de la guerre de 400 livres de poudre de mine ; le 2 mars, il écrivait encore pour demander deux compagnies de renfort. Mais ces dépêches ne témoignent pas que Moreau se préoccupe le moins du monde de la proximité de l'ennemi. Il y parle même, comme de faits sans aucune importance, d'un parti de hussards prussiens enlevés par une reconnaissance de cavalerie et de l'arrivée dans l'Aisne du général Bulow, « qui est, dit-on, du côté de Laon (2). » Moins d'une heure après avoir écrit cette lettre, Moreau allait savoir autrement que par des on-dit où était le général Bulow.

Ce jour-là, 2 mars, à 9 heures du matin, les grand'gardes signalèrent en même temps des masses ennemies qui s'avançaient de deux côtés différens. Sur la route de Reims, c'étaient les Russes de Winzingerode; sur la route de Laon, c'étaient les Prussiens de Bulow. On sait que ces deux généraux avaient concerté cette marche sur Soissons; ils arrivaient sous les murs de la ville au jour fixé et à l'heure dite avec une exactitude vraiment remarquable. Moreau fit prendre les armes. Les canonniers coururent aux bastions. Les Polonais du bataillon de la Vistule furent divisés en trois détachemens : l'un vint occuper les remparts du front sud; l'autre les remparts du front est; le troisième, comptant seulement une centaine d'hommes, forma avec les 100 cavaliers de la garde et la garde nationale une réserve qui se tint au centre de la ville, prête à se porter sur le point le plus menacé. Pendant que la petite garnison gagnait ses emplacemens de combat, l'ennemi faisant à dessein montre de ses forces, se déployait dans la plaine. Le corps de Winzingerode s'étendait, à cheval sur la route de Reims, sa droite à l'Aisne. Bulow avait rangé ses troupes en bataille dans la plaine de Crouy, face au faubourg Saint-Vaast (3).

Le premier coup de canon fut tiré par la place. A dix heures et demie, un boulet lancé du bastion Saint-Médard vint disperser un

(1) Archives de la guerre : Lettre de Clarke à Moreau, 27 février; Lettres de Moreau à Clarke, 28 février et 2 mars; Lettre du chef de la 7e division du ministère de la guerre à Saint-Hillier, 2 mars. Cf. le Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons (4 mars), le Rapport du conseil d'enquête, et les manuscrits des Archives de Soissons.

(2) Moreau à Clarke, 1er et 2 mars. (Archives de la guerre.)

(3) Rapport de Moreau, 4 mars. (Archives de la guerre.) Manuscrit de Brayer Archives de Soissons). Rapport de Bulow au roi de Prusse sur la capitulation de Soissons, 10 mars 1814. (Archives de Berlin.) Cf. Bogdanowitch, t. I, p. 304; Plotho, t. III, p. 288.

groupe de cavaliers russes qui s'était avancé à 300 mètres de la porte de Reims. Winzingerode envoya alors un parlementaire. Cet officier n'ayant point été reçu, les batteries ennemies ouvrirent le feu. Les défenseurs ripostèrent vigoureusement. Il y avait parmi les artilleurs de la garde un Soissonnais, nommé François Leroux, si habile pointeur qu'il démonta successivement trois des pièces de l'ennemi (1). Mais quelles que fussent l'adresse et l'intrépidité des canonniers français, ce duel d'artillerie n'était point égal. Plus de trente pièces de 12 battaient les remparts, et la défense n'avait que vingt canons, dont dix de 4. A midi, plusieurs pièces des bastions étaient déjà démontées et un certain nombre de servans mis hors de combat. Vers trois heures, une forte colonne russe franchit la petite rivière de la Crise et s'élance à l'attaque des remparts. Quelques volées de mitraille et une furieuse mousqueterie arrêtent les assaillans. Kozynski, avec 300 Polonais, sort de la ville, charge l'ennemi et le repousse la baïonnette dans les reins jusqu'au faubourg Saint-Crépin. Là, les Russes font tête, leurs tirailleurs postés dans les maisons. Une dernière charge les débusque de la position et les rejette loin dans la plaine. Quelques instans plus tard, l'ennemi tenta une seconde attaque qui n'eut pas plus de succès. Le bombardement reprit et ne s'arrêta qu'à dix heures du soir. La journée, où artilleurs et fantassins s'étaient vaillamment comportés, coûtait à la petite garnison de Soissons 23 morts et 120 blessés. Parmi ceux-ci, on comptait plusieurs officiers, entre autres le colonel Kozynski, atteint d'une balle en conduisant ses hommes à l'attaque du faubourg Saint-Crépin (2). L'ennemi avait aussi perdu beaucoup de monde, mais en raison du grand nombre de ses troupes, ces pertes ne l'affaiblissaient pas sérieusement.

Winzingerode néanmoins ne laissait pas d'être inquiet. Les choses ne marchaient point de la façon qu'il aurait voulu. La garnison faisait trop bonne contenance pour qu'on pût espérer emporter la place par un coup de main, comme cela s'était passé le 14 février; d'autre part, après douze heures continues de bombardement, on n'avait pas fait brèche. La muraille était à peine entamée, et quand cela eût été, une forte gelée, soudain survenue, rendait la terre de la masse couvrante dure et résistante comme de la pierre. Il faudrait battre le rempart douze heures encore, trente-six peut-être pour faire une brèche praticable (3). Au plus tôt pourrait-on donner l'assaut le

(1) Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)

(2) Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons et lettre justificative. (Archives de la guerre.) — Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)

(3) Rapport de la commission d'enquête sur la capitulation de Soissons, 24 mars. (Archives de la guerre.)

surlendemain 4 mars, et cet assaut réussirait-il? Or, dans les conditions particulières où se trouvaient les assiégeans, pressés d'avoir le passage du pont de la ville, il ne s'agissait pas de prendre Soissons, avec plus ou moins de gloire, á un jour indéterminé : il fallait l'occuper immédiatement. Winzingerode pensa que des négociations pourraient peut-être lui livrer la place. A dix heures et demie du soir, il envoya un parlementaire. La même idée était venue à l'esprit de Bulow, si bien que, au moment même où le colonel de Lowenstern se présentait à la porte de Reims, au nom du commandant de l'armée russe, le capitaine Mertens se présentait à la porte de Crouy au nom du général prussien. Les deux officiers demandèrent à être conduits près du commandant supérieur, ce qui leur fut accordé sans difficulté. Moreau les reçut dans son appartement particulier (1).

Un officier énergique et bien résolu à se défendre eût arrêté l'entretien au premier mot de capitulation. Le commandant de Soissons n'avait pas à compter encore avec une situation désespérée. Ses remparts étaient à peu près intacts, ses troupes, que douze heures de bombardement et une sortie meurtrière n'avaient diminuées que d'un dixième, avaient montré la plus rare intrépidité, ses munitions étaient en abondance, la nuit allait permettre de réparer les embrasures, les abris, et de replacer en batterie les pièces démontées. De plus, pendant la journée, on avait entendu le canon dans la direction de l'Ourcq (2). Moreau ne l'ignorait pas, et ce fait d'une si haute importance pour des assiégés devait lui faire repousser toute idée de reddition immédiate. En tout cas, il pouvait sans péril différer les pourparlers jusqu'au lendemain. C'était toujours huit heures de gagnées, huit heures de nuit pendant lesquelles l'ennemi n'était pas à redouter si les grands'gardes ne se laissaient pas surprendre. Au cas où il paraîtrait impossible, le lendemain matin, de continuer la défense, il serait toujours temps de hisser le drapeau parlementaire. Moreau se montra donc à tout le moins inconsidéré en écoutant complaisamment les envoyés de l'ennemi.

Le capitaine Mertens, aide-de-camp de Bulow, était un fin diplo-

(1) Rapport de Bulow au roi de Prusse sur la capitulation de Soissons, 10 mars. Bogdanowitch, t. I, p. 304, 305; Plotho, t. III, p. 389. Cf. le rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons et sa lettre justificative. (Archives de la guerre.)

L'importance de cette capitulation était tellement reconnue par les Prussiens et les Russes, — quoi qu'en dise Muffling, — que les historiens russes et prussiens discutent encore pour savoir qui, de Mertens ou Lowenstern, emporta par son éloquence la capitulation. Moreau dit qu'ils se présentèrent tous les deux ensemble. Il est probable qu'ils parlèrent tous les deux à la fois et qu'ainsi il peut y avoir doute sur celui qui *intimida* Moreau, selon le mot de Brayer.

(2) Rapport du conseil d'enquête sur la capitulation de Soissons. (Archives de la guerre.)

mate et un habile parleur. Trois jours auparavant, il avait réussi à obtenir, après cinq heures de conférence, la capitulation de La Fère, justement qualifiée de honteuse par les officiers de cette garnison. Le colonel de Lowenstern n'avait point, à ce qu'il semble, moins de talent comme négociateur. Les deux officiers parlèrent tour à tour, reprenant les mêmes argumens en termes différens et se prêtant mutuellement appui. Ils commencèrent par exalter la vaillance des défenseurs de la place et de celui qui les commandait. Puis, rappelant à Moreau le petit nombre de ses troupes, l'infériorité numérique de son artillerie, l'insuffisance d'une telle garnison pour défendre un pareil périmètre, le mauvais état des fortifications; ils firent en même temps le tableau que, hélas! ils n'avaient point besoin d'exagérer, de toutes les forces alliées. Mertens termina en disant que l'honneur était sauf et que le commandant de la place encourrait les plus graves responsabilités en s'obstinant à une défense désormais inutile, et en exposant ainsi la ville, qui serait immanquablement enlevée de vive force, au pillage et à l'incendie. — « Dans deux heures, reprit Lowenstern, nous serons dans la ville, dussions-nous frayer un passage sur les ruines et les cadavres. Réfléchissez que dans une bataille, on reçoit les vaincus à composition, mais qu'après l'assaut tout tombe sous le sabre. La ville et ses habitans seront la proie de nos soldats. » — Les deux parlementaires agissaient successivement par la flatterie et l'intimidation (1). Moreau, qui ne pouvait pas moins faire, répondit d'abord, selon la formule obligée, « qu'il s'enterrerait sous les ruines de ses remparts, » mais Mertens et Lowenstern ne furent pas déconcertés par ces grands mots, que démentaient l'attitude irrésolue et les hésitations trop visibles de Moreau. Ils reprirent la parole et, donnant de nouveaux éloges au courage des troupes françaises, ils eurent l'habileté de laisser entendre qu'une capitulation avec tous les honneurs de la guerre serait accordée à cette valeureuse garnison, qui se retirerait en armes et serait libre de rejoindre l'armée impériale « où elle pourrait combattre dans une lutte moins inégale (2). »

C'était un piège tendu à l'esprit de devoir du général. Il est probable que si les clauses de la capitulation avaient été trop dures, si elles eussent porté, par exemple, que la garnison resterait prisonnière de guerre ou tout au moins déposerait les armes,

(1) Bogdanowitch, t. I, p. 305-306. Cf. Plotho, t. III, p. 390; Rapports de Bulow et de Moreau sur la capitulation de Soissons; Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 125; et le Manuscrit de Brayer.

(2) Bogdanowitch, t. I, p. 306. Cf. le Rapport de Moreau et la Lettre justificative. (Archives de la guerre.)

Moreau se fût défendu jusqu'à la dernière extrémité. Mais la proposition des parlementaires était faite pour porter le trouble dans l'esprit de Moreau en lui permettant de peser, au point de vue de l'intérêt de la France, les avantages fort douteux d'une défense sans espoir, et les avantages certains d'une capitulation immédiate. Sous deux jours, sous trois jours au plus, Soissons allait fatalement être enlevé d'assaut; ceux des défenseurs qui n'auraient pas succombé seraient prisonniers. N'était-il pas préférable d'abandonner cette place perdue d'avance et de conserver à l'empereur 1,000 hommes d'excellentes troupes qui lui seraient si utiles? La conscience du commandant de Soissons commençait à fléchir devant cette idée qui n'était que le plus vain des sophismes. Dans une place assiégée, le devoir, pour le gouverneur comme pour le dernier soldat, se réduit à ce seul mot : la consigne. Moreau avait été envoyé à Soissons pour garder la ville, point stratégique, et non pour conserver aux armées d'opération une poignée de soldats. Sa consigne était de défendre Soissons, il n'avait pas à la discuter avec lui-même; il avait à l'exécuter rigoureusement, dans les termes mêmes des règlemens, c'est-à-dire en « épuisant tous les moyens de défense, » en « restant sourd aux nouvelles communiquées par l'ennemi » et « en résistant à ses insinuations comme à ses attaques. » Le canon entendu au loin dans la journée devait inspirer au gouverneur de Soissons les résolutions les plus énergiques. Il semblait vraiment que l'écho de cette canonnade fut venu juste à point pour rappeler au général ces paroles, prophétiques en la circonstance, du décret de 1811 sur le service des places : « Le gouverneur d'une place de guerre doit se souvenir qu'il défend l'un des boulevards de notre royaume, l'un des points d'appui de nos armées, et que sa reddition, *avancée ou retardée d'un seul jour*, peut être de la plus grande conséquence pour la défense de l'état et le salut de l'armée. »

Quand un soldat commence à se demander quel est son devoir, il est bien près de n'écouter plus que son intérêt. Moreau était brave sans doute, — sous l'empire on ne parvenait point aux grades élevés sans avoir maintes fois payé de sa personne, — mais il n'était pas héroïque, et son esprit concevait avec peine l'idée de se sacrifier inutilement pour une cause qu'avec beaucoup de généraux d'alors, il regardait comme perdue. Une capitulation si honorable, qui sauvait la ville des horreurs d'un sac et qui conservait à l'empereur une troupe valeureuse, convenait à l'intérêt personnel de Moreau sans porter atteinte, pensait-il, à son honneur de soldat. Donc, le général congédia les parlementaires tout en protestant qu'il s'ensevelirait sous les ruines de la ville, mais en ajoutant que « d'ailleurs il ne pouvait répondre à des propositions verbales faites par des offi-

ciers n'ayant aucune pièce établissant leurs pouvoirs de traiter (1). » N'était-ce pas les inviter à revenir munis de pleins pouvoirs? Au surplus, ces propositions verbales auxquelles Moreau disait ne pouvoir répondre, il avait le tort de les écouter depuis près d'une heure.

Le colonel de Lowenstern et le capitaine Mertens étaient trop perspicaces pour ne pas pénétrer les secrètes pensées de Moreau. Avant qu'il se fût passé une heure, Mertens rentrait dans Soissons, apportant cette lettre de Bulow destinée à lever les scrupules de forme du commandant de Soissons :

2 mars 1814, dans la nuit. — Votre Excellence a désiré que je lui écrive au sujet de la proposition que j'avais chargé un de mes aides-de-camp de lui faire de bouche, et après avoir attendu plus longtemps que je m'en étais flatté. Je veux bien me prêter à une seconde complaisance, pour prouver à Votre Excellence combien je désirerais épargner le sang inutilement versé et le sort malheureux d'une ville prise d'assaut. Je propose à Votre Excellence, de concert avec le commandant en chef de l'armée russe, de conclure une capitulation telle que les circonstances nous permettent de vous l'accorder et de l'obtenir. Je compte sur la réponse de Votre Excellence avant la pointe du jour.

Moreau demanda au capitaine Mertens un délai de quelques heures pour réunir le conseil de défense. Le parlementaire prussien les accorda sans difficulté et se retira. Moreau eut alors l'idée de monter au clocher de la cathédrale, afin, dit-il dans son rapport écrit le lendemain à Compiègne, « de s'assurer de la vérité des rapports qui lui avaient été faits sur la force de l'ennemi. » A se rappeler l'attitude de Moreau avec les parlementaires et à bien pénétrer son caractère, il semble que, en s'astreignant à cette ascension de trois cent cinquante-quatre marches pour observer une dernière fois les positions de l'ennemi, le commandant de Soissons cherchait moins à voir si la défense était encore possible qu'à se confirmer dans l'idée de la nécessité d'une reddition immédiate. Son imagination prévenue montra à Moreau bien des choses qui n'existaient pas. « A ce moment, écrit-il, je vis des obus mettre le feu sur plusieurs points de la ville et je distinguai des prolonges remplies d'échelles pour l'assaut (2). » Or, en vertu de la trêve implicitement convenue entre le général et les parlementaires, il est peu probable que le feu eût repris à ce moment, et il est prouvé, d'autre part, que les assiégeans n'en étaient point encore à préparer une escalade (3).

(1) Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons. (Archives de la guerre.)
(2) *Ibid.* (Archives de la guerre.)
(3) Cf. le Rapport du conseil d'enquête sur la capitulation de Soissons et la lettre

De plus, Moreau prétend être monté au clocher à « la naissance du jour. » Dans les premiers jours de mars, le jour n'apparaît guère qu'à six heures du matin, et à trois heures du matin, Moreau, de retour de la cathédrale, présidait le conseil de défense (1). Ainsi, en pleine nuit, qu'avait pu apercevoir de son observatoire le commandant de Soissons, sinon quelques feux de bivouac?

Au moment où il revenait de la cathédrale, Moreau trouva chez lui un second parlementaire russe, porteur d'une lettre de Winzingerode (2). Le ton comminatoire de cet ultimatum, où se succédaient les mots d'assaut immédiat, de massacre et de pillage, était fait pour enlever à Moreau le peu de résolution qui pouvait lui rester. Il réunit aussitôt chez lui les officiers composant le conseil de défense. C'étaient l'adjudant-commandant Bouchard, commandant la place, le chef de bataillon Saint-Hillier, commandant le génie, le colonel Strols, commandant l'artillerie, et le colonel Kozynski, commandant l'infanterie, qui bien que blessé, s'était rendu à la convocation. Le général Moreau exposa la situation telle qu'il la voyait et apprit aux membres du conseil les pourparlers engagés avec l'ennemi; cela fait, il invita chacun des officiers à donner son avis. Le chef de bataillon de Saint-Hillier prit le premier la parole, comme le moins élevé en grade. Selon lui, on pouvait et l'on devait tenir encore. D'une part, l'ennemi n'avait pas fait brèche au corps de place, et deux jours peut-être se passeraient avant que le canon entamât gravement les remparts; si la garnison avait subi des pertes, il restait néanmoins un nombre d'hommes suffisant pour la défense et ils étaient animés du plus grand courage. D'autre part, on avait dans la soirée entendu le canon au loin, ce qui indiquait l'approche d'une armée de secours. Le plus strict devoir commandait donc de prolonger la défense au moins pendant vingt-quatre heures, ce qui, à son avis, était possible (3). Saint-Hillier, paraît-il, cédant à quelque sentiment de timidité, dont il fut blâmé par le

précitée de Winzingerode à Blücher, qui témoigne qu'à cinq heures du matin, le 3 mars, les alliés, loin de penser à donner un assaut, étaient sur le point de lever le siège.

(1) Rapport du conseil d'enquête. (Archives de la guerre.)

(2) Le baron de Winzingerode, général en chef de l'armée russe, à M. le général Moreau : « Avant de donner l'assaut et pour sauver Soissons des horreurs du pillage et du massacre, je propose à M. le commandant de Soissons de rendre la ville à l'armée combinée du nord de l'Allemagne. L'honneur militaire ne commande pas une résistance contre une force aussi disproportionnée et dont les suites immanquables resteront toujours à la responsabilité du commandant devant Soissons. 18 février et 3 mars 1814. — Le général en chef, baron de Winzingerode. » (Archives de la guerre.)

(3) Rapport du conseil d'enquête. (Archives de la guerre.) — Moreau, naturellement, ne parle point de cette motion dans son rapport.

conseil d'enquête, n'osa pas découvrir toute sa pensée, qui était celle-ci : N'y avait-il pas corrélation entre la canonnade entendue la veille et l'insistance des généraux ennemis à proposer une capitulation, insistance tout à fait extraordinaire, puisqu'ils étaient certains de s'emparer de la place sous deux jours? Dans la conjoncture, la reddition immédiate de Soissons ne pouvait-elle pas être de la plus grave conséquence pour la marche des opérations (1)?

Le colonel Kozynski, appuyant énergiquement la motion de Saint-Hillier, dit qu'il fallait tenir jusqu'à la dernière extrémité. Le colonel Strols, qui parla ensuite, déclara, au contraire, que toute défense étant devenue impossible, on devait se hâter d'accepter les conditions inespérées que proposait l'ennemi. Quel fut l'avis formulé par l'adjudant-commandant Bouchard? Les documens sont muets à cet égard. Mais si l'on songe que cet officier s'était compromis trois jours auparavant dans l'indigne capitulation de La Fère, il est permis de penser qu'il ne se prononça pas pour un parti héroïque. En tout cas, la majorité dans le conseil n'était pas acquise à la capitulation, et l'eût-elle même été que la responsabilité de Moreau n'en eût pas été dégagée. Un conseil de défense est purement consultatif. Le règlement est formel sur ce point : « Le gouverneur, le conseil entendu, prononcera seul et sous sa responsabilité, sans avoir à se conformer aux avis de la majorité... Il suivra le conseil le plus ferme et le plus courageux, s'il n'est absolument impraticable. » Loin de « suivre le conseil le plus ferme et le plus courageux, » Moreau s'empressa d'informer les parlementaires ennemis qu'il était prêt à livrer la place sous certaines conditions : la ville n'aurait à payer aucune contribution et serait préservée du pillage; la garnison se retirerait avec armes et bagages et avec six pièces de canon (2). — L'état-major allié ne demandait qu'à tout accorder, pourvu que la ville fût évacuée. Winzingerode envoya aussitôt cette lettre au général Moreau :

Mon général, je consens aux propositions que vous m'avez faites, à condition que nos troupes occuperont sur-le-champ la porte de Reims et la porte de Laon. Vous quitterez la ville comme vous le désirez, et deux pièces de canon, leurs amunitions (*sic*) et les équipages qui peuvent appartenir aux troupes; mais vous vous mettrez en marche pas plus tard que quatre heures après-midi, et vous vous dirigerez sur le chemin de Compiègne... (3).

(1) Rapport du conseil d'enquête. (Archives de la guerre.)
(2) Rapport de Moreau. (Archives de la guerre.)
(3) Archives de la guerre, à la date du 3 mars.

Moreau communiqua la réponse de Winzingerode au conseil de défense, qui arrêta que : « vu la faiblesse de la garnison et des moyens de la place, et la force des assiégeans, il y avait impossibilité évidente de résister, et qu'en conséquence on devait écouter les propositions de l'ennemi. » Saint-Hillier et Kozynski refusèrent de signer le procès-verbal de cette délibération (1).

Cependant le jour était venu. Le passage continuel des parlementaires, la cessation du feu, ce terrible silence qui, pareil à celui des chambres mortuaires, s'étend à l'heure de la capitulation sur les villes assiégées, commençaient à inquiéter les troupes. Allait-on donc se rendre quand la veille on s'était si bien défendu? Et les soupçons augmentant, les murmures croissaient. On traitait Moreau de traître et de lâche. Non-seulement les soldats, mais la population elle-même, déterminée aux suprêmes sacrifices, exprimait hautement son indignation. « J'entends encore, dit Brayer, la rumeur qui s'éleva dans la foule au mot de capitulation (2). » Il était environ neuf heures. Soudain une canonnade furieuse éclate dans la direction de l'Ourcq. A ce bruit, tout le monde tressaille. C'est une explosion de cris d'espoir et d'exclamations de colère : « C'est le canon de l'empereur!.. c'est l'empereur qui arrive!.. Il faut nous défendre!.. Il faut rompre les pourparlers!.. Si la capitulation est déjà signée, il faut la déchirer!.. L'empereur arrive (3)! »

La capitulation, à ce moment, n'était pas encore signée. Des difficultés s'étaient élevées au sujet des canons. Moreau avait demandé à en emporter six, et les négociateurs, se référant à la lettre de Winzingerode, où il était écrit que les Français quitteraient la ville avec *deux* canons, ne voulaient pas céder. De son côté, Moreau s'obstinait à réclamer ses six pièces. La discussion devenant très vive, les pourparlers menaçaient d'être rompus, quand le général Woronzof, qui assistait à la scène et qui, lui aussi, entendait la canonnade de l'Ourcq, s'écria en russe : « Donnez-leur les pièces qu'ils demandent et les miennes avec, s'ils les veulent, mais qu'ils partent! qu'ils partent (4)! »

En exécution des clauses de la capitulation, les Polonais durent céder immédiatemnt la garde des portes de Reims et de Laon. Les

(1) Rapport de Moreau sur la capitulation et lettre justificative. (Archives de la guerre.) — Collection Périn. (Archives de Soissons.)

(2) Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)

(3) Collection Périn. (Archives de Soissons.)

(4) *Mémoires du duc de Raguse*, t. x, p. 207. — Marmont assure tenir le mot de Woronzof lui-même, qui le lui répéta plus tard. Bogdanowitch, t. I, p. 307, rapporte aussi le propos, mais il dit qu'il fut tenu non point à Soissons au milieu de la discussion, mais à l'état-major de Winzingerode, quand celui-ci ratifiait la capitulation.

troupes de la garnison étaient si exaspérées qu'une collision fut au moment de se produire. « Les soldats, dit un témoin oculaire, mordaient leurs fusils de rage (1). » Vers trois heures, Winzingerode, impatient de prendre possession de la place, entra dans Soissons à la tête de deux bataillons. En débouchant de la rue des Cordeliers, il se trouva face à face avec les Polonais de Kozynski. « C'est encore vous! dit-il au colonel. — Nous ne devons partir qu'à quatre heures, répondit Kozynski, et nous ferons feu sur vous si vous ne vous retirez pas sur-le-champ. » Winzingerode, regardant sa montre, dit : « C'est juste, — et s'adressant à ses officiers : — Messieurs, en arrière! » A quatre heures cependant, il fallut évacuer la ville. Les troupes, avec leur artillerie et leurs équipages, défilèrent l'arme au bras et tambours battant devant l'état-major ennemi, qui les salua. Winzingerode, voyant le petit nombre des Français, demanda à Moreau pourquoi il ne faisait pas partir sa division en même temps que son avant-garde. — « Mais, répondit Moreau, c'est là tout ce que j'ai de troupes (2). » Les paroles de Winzingerode étaient un hommage inconsciemment rendu à la belle conduite de la petite garnison de Soissons.

Les alliés n'avaient pas attendu le départ des Français pour profiter des avantages que leur donnait la capitulation. Dès midi, Bulow faisait établir un deuxième pont sous le canon de la place, vis-à-vis de Saint-Crépin. Ce pont, commencé avec des bois pris dans un chantier du faubourg, fut achevé dans la nuit au moyen du matériel amené en toute hâte de La Fère (3).

Blücher de son côté, averti à midi que Soissons avait capitulé, modifia ses ordres en conséquence. Sur l'avis de Muffling, il arrêta la marche de ses bagages qui se dirigeaient vers Berry-au-Bac par Braisne et Fismes et les fit rétrograder dans la direction de Soissons (4). Son équipage de ponts fut envoyé de Buzancy à Venizel, où il jeta un pont de bateaux (5). Enfin, tous les commandans de

(1) Manuscrit de Fiquet. (Archives de Soissons.)

(2) Manuscrit de Leuillé. (Archives de Soissons.)

(3) Lettre de Bulow à Blücher, citée par Vanhagen, p. 358, et collection Périn. (Archives de Soissons.)

(4) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 124. Cf. *Kriegsgeschichte des Jahres* 1814, t. II, p. 87. Bogdanowitsch, Plotho, Damitz, Droysen, *loc cit.* et le Journal de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.)

(5) Voir la lettre de Blücher à Bulow, Oulchy, 2 mars, et l'ordre du jour du 3 mars signé Gneisenau. — Selon un document des archives de Soissons, un troisième pont aurait été jeté en outre, le 4 mars, dans la matinée, à l'entrée du Mail, au moyen de chalands et de barques amarrées aux rives de l'Aisne. Ainsi, l'armée alliée aurait eu cinq ponts en tout pour passer la rivière : 1° le grand pont de pierre de Soissons; 2° le pont établi le 2 dans la matinée par Bulow à Vailly; 3° le pont de bateaux que

corps reçurent l'ordre de se replier successivement sur Soissons (1). Blücher s'y rendit de sa personne, avec l'avant-garde de Sacken, entre quatre et cinq heures du soir. Winzingerode et Bulow se portèrent à la rencontre de leur général en chef, s'attendant à recevoir des félicitations sur le succès inespéré qu'ils venaient d'obtenir. Mais Blücher était irrité de l'inexécution de ses ordres et un peu piqué que les événemens, qui d'ailleurs tournaient bien, eussent donné raison contre lui à ses lieutenans (2). Le feld-maréchal se trouvait sauvé, pour ainsi dire contre son gré, du plus mauvais pas. Il se l'avouait à lui-même, mais féliciter Winzingerode et Bulow de leur opération, c'eût été reconnaître qu'il leur devait trop. Il reçut les deux généraux avec la plus grande froideur et sans leur dire un mot de la prise de Soissons, pourtant si opportune. Bulow se vengea de cet accueil en disant tout haut, et avec le plus grand sérieux, à la vue des troupes brisées de fatigues qui suivaient Blücher : « Un peu de repos fera du bien à ces hommes-là : *Den Leuten wird einige Ruhe wohl thun* (3). »

Bien que le jour tombât, le passage de l'Aisne commença immédiatement sur le grand pont de Soissons et continua pendant toute la journée et toute la nuit du lendemain sur ce même point et sur les quatre ponts jetés sous la ville et aux environs. Les troupes de Winzingerode, qui étaient déjà massées, passèrent les premières; puis arrivèrent les corps de Sacken et de York, puis les troupes de Kapzewitch et de Kleist; enfin, l'arrière-garde d'artillerie légère et de cavalerie (4). Le 5 au matin, il restait encore sur la rive

Bulow donna l'ordre de commencer le 3 vers midi, en face du faubourg Saint-Crépin; 4° le pont de bateaux ou de chevalets que les pontonniers de Blücher construisirent dans la soirée du 3 et la nuit du 4 à Venizel; 5° le pont de bateaux du Mail, commencé le 4 au matin.

(1) En même temps que Blücher indiquait une nouvelle direction à ses troupes, vraisemblablement aussi, il avançait l'heure de leur départ. Ainsi, d'après l'ordre de marche, donné le matin par Gneisenau, le corps de Sacken ne devait se mettre en mouvement qu'à quatre heures de l'après-midi; or, l'avant-garde de ce corps arriva aux portes de Soissons entre quatre et cinq heures. Elle n'aurait pu franchir la distance en une heure. Elle dut lever le camp à deux heures au plus tard. Ce sont là des détails, mais ils ont, comme on le verra, leur importance dans la discussion.

(2) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 125. Varnagen von Ense, *Leben des Generals Bulow*, p. 360.

(3) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 126. — Ce mot confirme tout ce que nous disent Droysen et Bogdanowitch de l'état de fatigue et de quasi dissolution où se trouvait l'armée de Silésie. — Divers documens des archives de Soissons témoignent aussi que les troupes russo-prussiennes qui traversèrent la ville du 3 au 5 mars « étaient exténuées et marchaient dans le plus épouvantable désordre, avec l'aspect de soldats battus. » Cette même expression : « aspect de troupes battues, » se trouve dans Droysen.

(4) Journal des opérations de Sacken, journal des opérations de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg,) Manuscrits de Brayer et de Fiquet. (Archives

gauche de l'Aisne, échelonnées de Soissons à Berry-au-Bac, deux régimens d'infanterie et six régimens de cosaques. Le plus grand nombre des cosaques, sabrés par la cavalerie de la garde, se retirèrent en désordre par le pont de Berry; les autres ainsi que les fantassins, traversèrent l'Aisne avec des difficultés infinies sur le pont de Vailly (1). A l'heure où les alliés achevaient de passer la rivière, Napoléon était à Fismes; son armée occupait le cours supérieur de l'Aisne, depuis Braisne jusqu'aux environs de Berry-au-Bac; et Marmont et Mortier, qui avaient arrêté leur poursuite à la nouvelle de la capitulation, bivouaquaient à Hartennes et à Buzancy, à 7 kilomètres de Soissons (2).

Mais les Prussiens ne redoutaient plus désormais l'approche de Napoléon. Depuis deux jours, combien avait changé la situation de Blücher! Au lieu de 48,000 hommes battus, fatigués, démoralisés, il avait près de 100,000 hommes, et les renforts, qui portaient ses forces au double, étaient composés entièrement de troupes fraîches. Au lieu d'une armée désunie, marchant dans la plus extrême confusion, il commandait une armée bien concentrée et manœuvrant suivant un plan arrêté. Au lieu d'avoir à subir l'attaque de l'empereur où le hasard le voulait, en flagrant délit de marche, dans de mauvaises positions, avec une rivière à dos, il allait lui-même choisir l'emplacement où se livrerait la bataille.

III.

Napoléon ayant reçu à Fismes, le 5 mars dans la matinée, la nouvelle de la capitulation de Soissons, écrivit ces lettres au roi Joseph et au ministère de la guerre :

de Soissons.) Bogdanowitch, I, p. 308; Droysen III, p. 335; Plotho, III, p. 302, 303; Varnhagen von Ense, p. 361, etc.

(1) Bogdanowitch, t. I, p. 310.

(2) *Correspondance de Napoléon*, nos 21,427, 21,428, 21,429. Lettres de Marmont, Grouchy, Roussel, Clarke, 4 et 5 mars. Journal de la division Roussel. (Archives de la guerre.) — Marmont ayant appris le 4 mars, vers dix heures du matin, à Hartennes, la capitulation de Soissons, et pensant avec raison que cet événement allait modifier les opérations, arrêta sa poursuite qui devenait sans objet du moment que l'ennemi avait le passage libre à Soissons. Il se contenta d'envoyer dans cette direction une forte reconnaissance qui « trouva *en avant* de la ville toute la cavalerie ennemie, soutenue par de fortes masses d'infanterie.» (Lettre de Marmont à Berthier, Hartennes, 4 mars. Archives de la guerre.) Ce ne fut que le lendemain 5 mars, quand les troupes ennemies eurent achevé leur passage que Marmont tenta un coup de main sur Soissons qui ne réussit pas, mais où il tua 2,000 hommes à Kapzewitch. Sur l'ordre de l'empereur, il rejoignit alors l'armée impériale à Berry-au-Bac. (*Mémoires* de Marmont, *Correspondandance de Napoléon*, et les Archives de Soissons.) Ce qui était important à établir ici, c'est que si l'ennemi avait pris la route de Fismes, Marmont eût talonné son arrière-garde de très près.

Fismes, 5 mars.

Mon frère, faites mettre la note suivante dans *le Moniteur :*

« Sa Majesté l'empereur et roi avait le 5 son quartier-général à Berry-au-Bac, sur l'Aisne. L'armée ennemie de Blücher, Sacken, Winzingerode et Bulow était en retraite ; sans la trahison du commandant de Soissons, qui a livré ses portes, elle était perdue (1). »

Fismes, 5 mars.

Monsieur le duc de Feltre, l'ennemi était dans le plus grand embarras, et nous espérions aujourd'hui recueillir le fruit de quelques jours de fatigue, lorsque la trahison ou la bêtise du commandant de Soissons leur a livré cette place.

Le 3, à midi, il est sorti, avec les honneurs de la guerre, et a emmené quatre pièces de canon. Faites arrêter ce misérable, ainsi que les membres du conseil de défense; faites-les traduire par devant une commission militaire composée de généraux ; et, pour Dieu, faites en sorte qu'ils soient fusillés dans les vingt-quatre heures sur la place de Grève ! Il est temps de faire des exemples. Que la sentence soit bien motivée, imprimée, affichée et envoyée partout... (2).

A première vue, ces deux documens semblent prouver d'une façon péremptoire que Napoléon comptait livrer bataille à l'armée de Silésie sur la rive gauche de l'Aisne, et que la prise de Soissons, en permettant à Blücher de passer sur la rive droite, vint traverser ce plan. Ces mots de la lettre à Joseph : « Sans la trahison du commondant de Soissons, l'armée ennemie était perdue » et ces mots de la lettre à Clarke : « L'ennemie était dans le plus grand embarras, et nous espérions *aujourd'hui* recueillir le fruit de quelques jours de fatigue » sont des plus explicites. Et cependant, à étudier de près la correspondance de Napoléon, du 26 février au 4 mars, ses instructions données aux généraux, les ordres et les rapports de ceux-ci, on est pris de bien des incertitudes sur les véritables intentions de l'empereur. Sans doute son plan général apparaît clairement. Napoléon manœuvre pour atteindre Blücher et, l'ayant battu, pour se retirer vers le nord, afin d'attirer à sa suite l'armée de Bohême. Mais les moyens d'exécution sont loin d'être nette-

(1) *Correspondance de Napoléon*, n° 21,438.

(2) Cette lettre citée par Thiers (t. XVII, p. 449), n'est pas reproduite dans la *Correspondance de Napoléon.* Néanmoins on ne saurait douter de son authenticité.

La conclusion d'une lettre adressée par Marmont au ministre de la guerre, au sujet de la capitulation de Soissons, vaut aussi d'être citée. « C'est, à ce qu'il me semble, une belle occasion pour faire pendre un commandant de place. » Hartennes, 4 mars. (Archives de la guerre.)

ment indiqués. Cette bataille, où l'empereur compte en finir avec Blücher, veut-il la livrer sur la rive gauche de l'Aisne ou sur la rive droite? S'efforce-t-il d'acculer Blücher à cette rivière, ou marche-t-il pour gagner de vitesse l'armée de Silésie, traverser l'Aisne avant elle, occuper Laon et y attendre l'ennemi en bonne position? La première de ces combinaisons stratégiques paraît assurément plus simple et plus sûre que la seconde. Acculé à la rive gauche de l'Aisne, Blücher se trouvait dans l'impossibilité d'éviter la bataille qui était l'objectif de Napoléon. Si, au contraire, l'empereur se portait sous Laon pour l'y attendre, l'ennemi avait la faculté de refuser le combat. Il pouvait se retirer sur Reims, Châlons et Troyes, de façon à rejoindre l'armée de Bohême. — Mais les meilleures raisons sont de peu de poids contre les pièces authentiques. Si les probabilités et un certain nombre de documens font penser que Napoléon avait conçu le premier de ces plans, d'autres documens peuvent engager à croire qu'il avait adopté le second. Thiers n'a pas pensé à soulever cette question, ou peut-être il n'a pas voulu la soulever de peur de n'y pouvoir répondre. Elle est, en effet, insoluble, les documens sur ce point étant peu nombreux, absolument contradictoires et présentant la plus extrême confusion (1).

Au demeurant, la question est de peu d'importance en ce qui concerne le grave événement du 3 mars. Que le dessein de Napoléon ait été de combattre Blücher au bord de l'Aisne ou seulement dans la plaine de Laon, la capitulation de Soissons n'en a pas moins eu les mêmes conséquences. Voici pourquoi. Il est manifeste que Napoléon voulait livrer bataille à Blücher, soit en-deçà, soit au-delà de l'Aisne. Or, si le 3 mars, Soissons n'avait pas ouvert ses portes, forcément, le 4 ou le 5 mars, l'armée de Silésie et l'armée impériale se seraient rencontrées sur la rive gauche de la rivière, entre Braisne et Berry-au-Bac. Il serait insensé de croire que dans ces circonstances, imprévues si l'on veut, mais à coup

(1) Les lettres de Napoléon (*Correspondance*, nos 21.380, 21.393, 21.397, 21.398, 21.401, 21.417, 21.418, 21.426, 21.429) et les lettres de Clarke à Maison (3 mars), de Grouchy à Marmont (4 mars), de Marmont à Berthier (4 mars) (Archives de la guerre), où il est question de tomber sur les derrières de l'ennemi et de lui couper la retraite sur Fismes, sont autant d'indices que l'empereur voulait combattre Blücher entre l'Ourcq et l'Aisne. Mais ne peut-on trouver la preuve que Napoléon ne comptait attaquer Blücher qu'au-delà de l'Aisne dans la lettre de l'empereur à Joseph (Fismes, 5 mars). « ... La capitulation de Soissons nous fait un tort incalculable. *J'aurais été aujourd'hui à Laon*, et il n'y a pas de doute que l'armée ennemie était perdue, » et surtout dans la lettre de Berthier à Marmont (Fère-en-Tardenois, 4 mars). « ... Si l'ennemi a marché sur Soissons, c'est vraisemblablement pour se porter sur Laon, et si vous êtes à Soissons avec le duc de Trévise, *nous pourrons de notre côté arriver en même temps que vous à Laon...* » Il faut remarquer d'ailleurs que, nonobstant cette lettre (peut-être, il est vrai, est-elle peu connue?) tous les historiens français et allemands affirment que l'empereur voulait combattre Blücher en-deçà de l'Aisne.

sûr singulièrement propices, Napoléon se fût refusé à engager une action qui était son objectif depuis huit jours. Combien de fois la rencontre fortuite de deux armées, ou même une simple affaire d'avant-postes, a-t-elle modifié des combinaisons stratégiques, avancé la date d'une grande et décisive bataille! La fortune livrait Blücher à Napoléon, ailleurs, plus tôt et dans des conditions plus favorables que l'empereur ne s'attendait à le combattre. Napoléon, qui disait de lui-même : « Je vois et je pense plus vite que les autres, » n'était pas homme à ne point profiter de ce coup du sort. C'est pourquoi s'il est excessif, peut-être, de dire avec Marmont que « la fortune de la France, le sort de la campagne ont tenu à une défense de Soissons, de trente-six heures (1), » avec le roi Joseph que « c'en était fait des Prussiens si Soissons tenait un jour (2), » avec Thiers que « la capitulation de Soissons est, après la bataille de Waterloo, le plus funeste événement de notre histoire (3), » on est en droit de conclure que la reddition de cette ville sauva Blücher des plus grands périls.

Cette conclusion, qui ressort de l'examen des documens français, est confirmée par tous les documens de sources russes et allemandes. Pièces officielles, lettres, ordres du jour, journaux de marche, autant de témoignages de la situation dangereuse où se trouvait Blücher dans les journées des 1er, 2 et 3 mars. C'est la dépêche adressée au feld-maréchal par le major Brunecki, officier de l'armée de Silésie ; ce sont les ouvertures faites à Moreau par Winzingerode, si empressé d'accorder à la garnison les meilleures conditions ; ce sont les termes de la lettre de Bulow à Blucher, le 3 mars : « ... Je ne doute pas que l'occupation rapide de Soissons, *ce point actuellement si important...* » C'est le rapport de Bulow au roi de Prusse sur la reddition de Soissons : « ... La possession de Soissons était *d'une nécessité urgente...* S'il n'avait pas été mis en possession de cette place, le maréchal Blücher se serait certainement trouvé dans les plus grands embarras... » Ce sont les ordres du jour de Blücher lui-même, des 2 et 3 mars, qui décèlent tant de confusion et trahissent tant d'incertitudes, qui témoignent que le feld-maréchal voulait tour à tour livrer bataille et battre en retraite, ignorait où il pourrait passer l'Aisne, et se hâta de profiter du pont que lui donnait la capitulation de Soissons. Ce sont les paroles de Woronzof pendant les négociations : « Que les Français emportent leurs pièces et les miennes avec, s'ils veulent, mais qu'ils partent! » C'est la conversation que ce général eut plus tard avec

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. VI, p. 210.
(2) *Mémoires du roi Joseph*, t. X, p. 11.
(3) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIII, p. 444.

Marmont : « Les troupes de Blücher, dit-il, eussent été perdues si elles avaient été forcées de combattre dans la position qu'elles occupaient. » C'est enfin le Journal de marche du général comte de Langeron, où on lit : « Dans les circonstances où l'on se trouvait, jamais succès ne fut obtenu plus à temps... La prise de Soissons fut de la plus grande utilité et rendit un service bien essentiel à la cause commune (1). » Après les témoignages des officiers qui furent acteurs dans ces grands événemens, voici le jugement des historiens qui les racontent. Plotho dit : « La possession de Soissons était de la plus grande importance pour l'armée de Silésie, qui, sans le pont de cette ville, ne pouvait passer l'Aisne qu'en faisant de grands détours et avec les plus grandes difficultés (2). » Rau et Hauel de Cronenthal, non plus que Droysen, ne prononcent, mais du tableau qu'ils présentent des positions de l'armée française et de l'armée alliée le 3 mars, et de la misère et de l'abattement qu'ils signalent chez celle-ci, il résulte que Blücher était en grave péril. Selon Bogdanowitch, enfin, « sans la prise de Soissons, Napoléon eût atteint l'armée de Silésie en pleine dissolution (3). »

A la vérité, Muffling, Vanhagen von Ense et Damitz prennent parti pour Blücher, qui ne voulut jamais convenir qu'il eût été dans une situation critique. C'eût été reconnaître, d'une part, que sa marche sur Paris avait été au moins imprudente; d'autre part, qu'il avait été sauvé par ses lieutenans, dont l'un était Russe. En qualité de général en chef, et plus encore de Prussien, — car, tout alliés qu'ils fussent, les Prussiens et les Russes, n'étaient guère camarades, — Blücher était peu disposé à avouer la chose. Comme on l'a vu, le feld-maréchal avait très froidement accueilli Bulow lors de leur première entrevue. Plus tard, il témoigna au roi de Prusse son mécontentement des termes du rapport sur la reddition de Soissons. De même, il se plaignit vivement de Winzingerode, répétant à mainte reprise que ce général n'avait pas exécuté ses ordres; qu'au lieu de s'attarder devant Soissons, « misérable bicoque, *elendes Nest*, » dont la position n'avait aucune importance, il eût dû le joindre à Oulchy (4). Blücher ajoutait que, d'ailleurs, bien qu'il fût séparé de Bulow par l'Aisne, de Winzingerode par une distance de 15 à 20 kilomètres, il ne se trouvait pas dans une situation périlleuse. S'il était pressé en queue par Marmont et Mortier, s'il était menacé sur son flanc droit par Napoléon, les ducs de Raguse et de Trévise n'étaient pas en force pour l'attaquer à fond et il avait un jour d'avance sur l'empereur. Il pouvait donc échapper aux Français par le pont de

(1) Journal de Langeron (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.)
(2) Plotho, t. III, p. 284.
(3) Bogdanowitch, t. I, p. 307.
(4) Varnhagen, p. 359-360. Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 125-126.

Berry-au-Bac (1). Telle est l'argumentation reprise par Muffling et les apologistes de Blücher.

Il est exact que Blücher avait, non point un jour, mais tout au plus douze heures d'avance sur Napoléon (2). Il est très probable encore, sinon tout à fait certain, que le feld-maréchal aurait eu la coopération de Winzingerode, en cas de combat derrière la Vesle. (Rappelons néanmoins que, d'après la lettre de ce général du 3 mars, cinq heures du matin, Winzingerode comptait faire immédiatement passer l'Aisne à la plus grande partie de son infanterie.) Mais ce qui est faux, c'est que l'avance qu'avait Blücher eût permis à l'armée de Silésie d'opérer son passage avant l'arrivée de Napoléon. En se servant de cinq ponts, dont le grand pont de pierre de Soissons, les alliés mirent plus de trente heures à traverser l'Aisne (3). Si Soissons se défendait, l'opération présentait d'infinies difficultés, et, par conséquent, exigeait tout autrement de temps. L'ennemi n'avait plus le pont de cette ville; Bulow, d'autre part, ne pouvait, le 3, dès midi, commencer l'établissement d'un second pont sous le canon de la place. C'est seulement à quatre heures que Blücher aurait donné des ordres pour jeter un pont au nord de Buzancy. Il est probable que, opérant en pleine nuit, les pontonniers n'auraient pas pu achever leur travail avant la matinée du lendemain, 4 mars. A cet endroit, la largeur de l'Aisne est d'environ 60 mètres en temps ordinaire; et, à la fin de l'hiver, quand l'année est pluvieuse, — c'était le cas, — la

(1) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 124; *Kriegsgeschichte des Jahres* 1814, t. II, p. 88.

(2) Le 3 dans l'après-midi, le gros de l'armée de Silésie était à Oulchy, son arrière-garde au bord de l'Ourcq, et le gros de l'armée impériale était à Château-Thierry, son avant-garde à Rocourt. De Château-Thierry à Oulchy, il y a 23 kilomètres par la grande route; de Rocourt à l'Ourcq, il y a 4 kilomètres. A ne regarder qu'à la distance, Blücher avait donc à peine huit heures d'avance sur les Français. Et comme il lui fallait faire un long crochet pour gagner Berry-au-Bac, par Fismes, il allait même perdre cette avance de huit heures, car Napoléon à Château-Thierry n'était pas plus loin de Fismes que Blücher n'en était d'Oulchy. Si l'on réfléchit cependant que le 3, à quatre heures, l'armée prussienne, ayant bivouaqué depuis la nuit, allait se remettre en marche, tandis que l'armée française, ayant dans la matinée accompli une longue étape, allait s'arrêter à Bézu-Saint-Germain (7 kilomètres de Château-Thierry), il semble, en effet, que Blücher avait un jour d'avance. Mais ce jour d'avance est illusoire, puisque le lendemain 4, l'armée de Blücher portée par une étape du nuit, de plus de 30 kilomètres, à Braines, allait nécessairement y bivouaquer, tandis qu'au contraire, l'armée française, ayant passé la nuit à Bézu-Saint-Germain, allait se mettre en marche vers Fismes « à la petite pointe du jour » et, conséquemment, y arriver presque en même temps que l'armée prussienne, qui, à en juger par l'ordre de marche de la veille, ne se serait probablement mise en route de Braines que dans l'après-midi. Ainsi dans l'hypothèse qui nous occupe : la marche des Prussiens sur Berry-au-Bac, Blücher était loin d'avoir vingt-quatre heures d'avance sur Napoléon.

(3) Manuscrits de Brayer et de Fiquet et documens de la Collection de Périn. (Archives de Soissons.) Journal du général de Langeron. Journal du général Sacken. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.) Lettre de Marmont à Berthier, Hartennes, 4 mars. (Archives de la guerre.) Cf. Bogdanowitch, Droysen, Plotho, etc.

rivière, qui n'est pas encaissée, immerge les prairies et atteint parfois au triple de cette largeur. Ce pont eût-il été praticable à l'artillerie? En tout cas, celui que Bulow avait jeté la veille à Vailly, ne l'était point (1). Selon Muffling, qui, en qualité de quartier-maître-général de l'armée de Silésie, était bien informé, l'artillerie et toutes les troupes eussent suivi les bagages et passé à Berry-au-Bac : « Toute l'armée de Silésie, dit-il textuellement, aurait effectué son passage à Berry-au-Bac dans la journée du 4. »

C'est à croire, en vérité, que Muffling n'a pas regardé la carte, ou qu'il n'a jamais guidé une colonne avec de l'artillerie et des bagages. D'Oulchy, où se trouvaient concentrées les troupes prussiennes dans l'après-midi du 3, à Berry-au-Bac il y avait 60 kilomètres, car, faute de voie directe, il fallait prendre la grande route de Soissons à Reims (2). C'eût été miracle pour une armée de faire 60 kilomètres et de passer une rivière sur un seul point en trente heures. Fatiguées comme elles l'étaient, il eût fallu certainement deux étapes aux troupes de Blücher pour atteindre le pont de Berry. Or, comme le mouvement ne devait commencer qu'à quatre heures, le 3 (3), les têtes de colonnes seraient arrivées au plus tôt à Berry-au-Bac dans la nuit du 4 au 5 mars. Et quand fussent arrivés le gros et la queue? Kapzewitch et Korff étaient encore au bord de l'Ourcq, à 70 kilomètres de Berry-au-Bac, le 4, à cinq heures du matin (4). Si nous remarquons maintenant que, pour aller d'Oulchy à Berry-au-Bac, l'armée devait passer par Braisne et Fismes; que l'avant-garde de l'empereur était près de Braisne, le 4 mars, dans la journée (5); que Napoléon était à Fismes dans la soirée (6); enfin, fait absolument décisif, qu'une colonne de bagages, partie le 3, à midi, d'Oulchy pour Berry-au-Bac, et n'ayant pas reçu contre-ordre la rappelant vers Soissons, fut attaquée le 4, dans l'après-midi, entre Fismes et Braisne, par la cavalerie du général Roussel (7), il devient évident que Muffling est mal fondé à

(1) Bogdanowitch, t. I, p. 310.

(2) Voir la carte de Cassini. — Ajoutons qu'il fallait quitter cette route à Fismes et qu'on devait alors faire plus de quatre lieues, par les plus mauvais chemins, pour rejoindre la route de Reims à Berry.

(3) Ordre de marche de Gneisenau pour la journée du 3 mars. Oulchy, 3 mars, six heures du matin.

(4) Journal de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.) Bogdanowich, t. I, p. 311. Cf. Droysen, t. III, p. 334.

(5) Journal de marche de la division Roussel. Lettres de Roussel à Grouchy et de Grouchy à Roussel, 4 et 5 mars. (Archives de la guerre.)

(6) *Correspondance de Napoléon*, nos 21,427-21,430.

(7) Journal du général Langeron. (Archives topographique de Saint-Pétersbourg.) Journal de marche de la division Roussel, Correspondance entre Grouchy et Roussel, 4 et 5 mars. (Archives de la guerre.)

dire que l'armée de Silésie eût passé l'Aisne à Berry-au-Bac sans rencontrer les Français.

Muffling, il est vrai, n'est pas si sûr de son affirmation qu'il ne s'empresse de répondre par avance à ceux qui la mettraient en doute. « Au cas, dit-il, où Blücher n'aurait pu éviter la bataille, il aurait eu le temps de prendre une formation de combat sur le plateau de Fismes, derrière la Vesle, et d'y attendre en bonne position, avec 80,000 hommes, l'attaque des 45,000 hommes de Napoléon. » C'était là, en effet, le plus sage parti qu'aurait pu prendre Blücher. Mais cette seconde assertion de Muffling contient aussi des inexactitudes. Blücher n'aurait eu avec lui 75,000 ou 80,000 hommes que si Winzingerode n'avait pas fait passer l'Aisne à son infanterie le 3, dans la journée, comme il en avait l'intention. Napoléon n'aurait pas eu seulement 35,000 hommes, puisque les corps de Marmont et de Mortier, qui poussaient l'arrière-garde de l'armée de Silésie, seraient arrivés peu de temps après cette arrière-garde sur le terrain de l'action. Les Français se fussent trouvés 55,000 contre 60,000, en admettant que l'infanterie de Winzingerode fût déjà sur la rive droite de l'Aisne : 55,000 contre 80,000, en admettant que ces troupes fussent restées sur la rive gauche, L'inégalité de forces n'en était pas moins très grande; mais quelques jours plus tard, en emportant avec 30,000 hommes seulement le plateau de Craonne, défendu par 50,000 soldats, Napoléon allait prouver que la victoire n'est pas toujours « du côté des gros bataillons. »

D'autre part, l'étude du terrain démontre que la position qu'aurait occupée Blücher n'est pas aussi avantageuse que le prétend Muffling. Entre la Vesle au sud et l'Aisne au nord, s'élève un vaste plateau, d'une altitude moyenne de 100 mètres au-dessus du niveau des deux rivières, et qui s'étend parallèlement à ces cours d'eau sur une longueur de 30 kilomètres et sur une largeur variant entre 2 et 4 kilomètres. La Vesle, qui est peu profonde et qui n'a que 16 mètres de large, n'est pas sans doute un fossé négligeable. Mais il est très possible que l'avant-garde de Napoléon, arrivée à Fismes en même temps que les têtes de colonnes ennemies, auraient abordé le plateau par Braisne, eut commencé par s'assurer le passage sur la rive droite de la Vesle. En tout cas, six ponts traversaient cette rivière, de Saint-Thibaut à Courlandon, et Blücher n'aurait certainement pas commis la faute de disséminer ses forces de façon à défendre le passage sur tous les points. Il faut remarquer enfin qu'étant donné la petite portée des bouches à feu à cette époque, l'artillerie prussienne ne pouvait des crêtes battre les rives de la Vesle. C'étaient donc les hauteurs seules qui constituaient la force de la position. Bien que présentant un front d'attaque de près de

40 kilomètres, cette position était difficile à aborder; mais elle était, si l'on peut dire, inquiétante à défendre. En raison du peu de largeur du plateau, les coalisés, s'ils étaient délogés des crêtes auraient pu difficilement se reformer. De plus, le plateau au nord s'abaisse jusqu'à l'Aisne par des pentes assez raides. Dans l'hypothèse d'une défaite, la retraite était impossible à l'ennemi. Les troupes de Blücher eussent été culbutées dans les ravins avec leur artillerie, et une fois acculées à l'Aisne, elles auraient été forcées de mettre bas les armes. Si donc l'on pèse les avantages et les inconvéniens de cette position pour la défense, si l'on considère la supériorité numérique et aussi la confusion, le découragement, l'extrême fatigue de l'armée de Blücher, si l'on tient compte du génie tactique de l'empereur, de l'élan et de la ténacité de ses troupes, tout porte à penser qu'une bataille livrée sur le plateau de Fismes eût eu pour issue, non point certaine mais probable, la victoire de Napoléon (1).

Selon les ordres de l'empereur, le général Moreau fut incarcéré dès son retour à Paris et comparut devant un conseil d'enquête où siégeaient les généraux de division Gassendi, Compans et Chastel. Après avoir pris connaissance des faits, entendu les témoins et interrogé Moreau, le conseil décida que l'ex-commandant de Soissons devait être traduit en conseil de guerre pour n'avoir pas défendu la place « autant qu'il le pouvait et le devait (2). » Heureusement pour Moreau, qui encourait la peine capitale, le conseil d'enquête ne rendit son avis que le 24 mars, cinq jours avant l'arrivée des coalisés sous Paris. Au milieu des inquiétudes, du trouble, de la démoralisation qui régnaient, personne ne pensait à faire du zèle. Ou les procédures ne furent pas commencées, ou elles furent menées sans vigueur et bientôt abandonnées. Moreau fut un des premiers à se rallier aux Bourbons. Le 7 avril 1814, le lendemain du jour où le sénat décréta l'acte constitutionnel, Moreau écrivit au prince de Bénévent une lettre se terminant par ces mots : « J'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime de vouloir présenter au gouvernement l'offre de mes services pour la cause de Sa Majesté Louis-Stanislas-Xavier et me classer dans

(1) La bataille de Craonne fut gagnée le 7 mars dans des conditions moins favorables encore. Le plateau de Craonne est d'un accès plus difficile, sa moindre étendue en longueur permet la concentration des défenseurs. Sa configuration fait que, repoussés des crêtes, les défenseurs peuvent se reformer au milieu de la position pour résister de nouveau. Enfin la ligne de retraite en est commode. Quant au nombre des combattans, il était à peu près dans les mêmes proportions : 30,000 Français contre 50,000 Russes.

(2) Rapport du conseil d'enquête sur la capitulation de Soissons. (Archives de la guerre.)

le travail des officiers généraux qui lui sont le plus dévoués (1)... » — Un dévoûment si soudain ne pouvait rester sans récompense. Moreau fut appelé, comme maréchal-de-camp, au commandement du département de l'Indre et nommé chevalier de Saint-Louis (2).

On a prononcé le mot de trahison à propos de la capitulation de Soissons. Le général Moreau ne mérite pas le nom de traître, mais l'insigne faiblesse qu'il montra dans son commandement eut les conséquences d'une trahison. « En épuisant tous les moyens de défense, » comme le lui prescrivaient les règlemens, Moreau eût pu tenir un jour de plus. Saint-Hillier, commandant le génie de la place, l'avait dit au conseil de défense, et la commission d'enquête en jugea de même. La résistance prolongée de vingt-quatre heures, une rencontre entre Blücher et Napoléon devenait inévitable. Il est prouvé, en effet, par la lettre de Winzingerode à Blücher, datée du 3 mars, cinq heures du matin, que si la place ne capitulait pas le 3, on levait le siège aussitôt. En admettant même que Bulow et Winzingerode, se ravisant, fussent restés devant Soissons et qu'un assaut donné le 4 dans la matinée les en eût rendus maîtres, l'armée de Silésie aurait dû néanmoins livrer bataille. Bulow n'aurait pu écrire le 3 à Blücher que le pont de Soissons était libre. Conséquemment, Blücher se serait mis en marche sur Fismes et Berry-au-Bac, et c'est le 4, entre Braisne et Fismes qu'il aurait reçu la nouvelle de la prise de Soissons. Il est peu probable que le feld-maréchal, déjà averti par ses éclaireurs de l'approche de Napoléon, eût alors fait rebrousser chemin à toute son armée, contremarche qui ne se fût pas opérée sans confusion et sans perte de temps et qui eût présenté de graves périls en raison d'une attaque imminente des Français. Bien plutôt, Blücher eût refoulé l'avant-garde impériale sur la route de Fismes et se fût hâté d'occuper le plateau. Ainsi, une grande bataille se serait engagée le 5 mars sur le plateau de Fismes, et, selon les probabilités, c'est Napoléon qui aurait gagné cette bataille.

Le bailli de Suffren disait qu'il faut toujours tirer son dernier coup de canon, car celui-là peut tuer l'ennemi. Le dernier coup de canon de Moreau, tiré le 4 mars au matin, des remparts croulans de Soissons, eût peut-être « tué l'ennemi. »

HENRY HOUSSAYE.

(1) *Moniteur* du 11 avril 1814.

(2) Dossier du général Moreau. (Archives de la guerre.)

LE

BOUDDHA ET SA LÉGENDE

UNE RÉSURRECTION DU BOUDDHA.

I. *The Light of Asia, being the life and teaching of Gautama, prince of India and founder of Buddhism*, by Edwin Arnold, 22e édition, 1885. — II. *The Life of the Buddha, and the early history of his order, derived from Tibetan works*, translated by Rockhill, 1884. — III. *Les Bibles et les Initiateurs religieux de l'humanité*, par M. Louis Leblois, 1884. — IV. *La Légende du Buddha*, par M. Senart, 1882. — V. *Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien*, von Heinrich Kern. Leipzig, 1882. — VI. *Les Religions de l'Inde*, par A. Barth, 1879. — VII. *Le Bouddha et sa Religion*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

I.

Il y a juste un siècle que l'Inde surgit à l'horizon intellectuel de l'Europe (1). Quelques traductions du sanscrit, plusieurs fragmens de la vieille épopée héroïque, le *Mahâbhârata* et un drame ravissant, *Sacountala*, révélèrent à l'Occident une vaste civilisation plus vieille que la Grèce, plus riche que l'Égypte et qui, par des trésors d'immémoriale sagesse, s'annonçait comme l'aïeule vénérable de toutes les autres.

Ce fut tout d'abord un vertige, un éblouissement. Il avait déjà fallu à l'homme moderne un certain effort pour remonter jusqu'à

(1) C'est en 1784 que William Jones fonda la Société asiatique de Calcutta.

l'antique Hellade et à la Palestine. Pourtant il s'en souvenait comme d'un rêve : Athènes était une de ses patries et la Galilée une station de son âme. Voici qu'un monde énorme, étrange, troublant et gigantesque s'ouvrait à son imagination dans les profondeurs de l'Orient. Il éprouvait devant lui les mêmes sensations qu'un homme transporté tout à coup sous ces masses colossales de l'Himalaya qui escaladent le ciel de leurs crêtes étincelantes. Le massif himalayen avec les vallées du Thibet occupe à lui seul plusieurs fois la superficie de la France. La panthère habite à ses pieds et l'aigle d'or qui plane sur ses flancs n'atteint pas à ses cimes, les plus hautes du globe. L'île de Ceylan, que Rama conquit avec une armée de singes contre le démon Râvana, selon la légende, est à elle seule un petit continent où toutes les zones sont représentées. Hommes et dieux se la disputent. A son sommet l'on peut voir l'empreinte colossale du pied d'Adam, de Brahma ou de Bouddha, selon la religion à laquelle on appartient. Ici tout dépasse les proportions connues : le pays, les monumens et la littérature. Les mesures ordinaires de temps et d'espace deviennent insuffisantes ; la chronologie de l'Inde est plus trompeuse que les mirages du désert. Dans la plaine de Delhi, la cité fabuleuse de Hastinapoura et la légendaire Indrapêchta jonchent de leurs débris vingt-six kilomètres carrés. Ces pagodes à demi écroulées, ces cryptes profondes, ces mausolées où l'on se perd, ces topes qui dominent de distance en distance la nudité du sol blanc sont le cimetière d'empires sans nom et de dieux oubliés. Qu'est-ce que Rome avec ses trois mille ans d'histoire devant ces ruines où dort une centaine de siècles écroulés ? — Quant à la poésie de cette antique littérature, la première impression qu'elle produit sur l'esprit occidental est celle de ces immenses forêts de l'Inde, peuplées de haut en bas d'êtres étranges et monstrueux. L'éléphant y foule sous ses pieds les bambous et les cèdres, le serpent s'y enroule autour des lianes, les singes espiègles s'y balancent sous les voûtes de verdure. L'homme submergé dans cette nature enivrante subit son souffle de vie et de mort. — Mais au fond de ces jungles il y a un personnage mystérieux, en apparence inoffensif, en réalité tout-puissant, qui fascine, effraie et mène tous les autres : le richi, l'ascète. Il se plonge en des spéculations métaphysiques d'une profondeur étourdissante. Il peut faire évanouir le monde comme un songe ; il dispose de la vie même des dieux par la force de sa méditation. Tous les êtres le craignent et l'adorent. Ce sage qui a renoncé à tout est un grand magicien ; c'est véritablement et à tous les âges le maître de l'Inde. — Le plus grand charme de ces poëmes héroïques, ce sont les ermitages délicieux qu'on rencontre en ces forêts terribles, où de sages et

pieux anachorètes élèvent de jeunes pénitentes au bord des étangs semés de nymphéas bleus, parmi les cygnes et les antilopes. Telle l'histoire de Sacountala, trouvée dans une de ces retraites par le roi Douchanta. Sacountala est un type tout à fait indou de grâce et de morbidesse dans la passion. L'amour s'enveloppe ici d'une tendresse exquise pour la nature, pour les plantes et les animaux domestiques. La volupté discrète s'avive d'une brise d'ascétisme qui semble souffler des cimes lointaines. Nous sommes dans la vie et dans l'amour, mais le monde du renoncement et de la paix éternelle brille à l'horizon, sans menace, sans envie, comme le sourire du ciel au paradis terrestre. Cette fraîcheur savoureuse et lumineuse, cette largeur de perspective qui, du sein d'une idylle, embrasse tous les horizons de la pensée, séduisit le vieux Goethe et lui fit dire en résumant sa révélation de Sacountala et de l'Inde : « Veux-tu les fleurs du printemps et les fruits de l'automne ? Veux-tu le parfum qui enivre et le mets qui nourrit? Veux-tu d'un seul mot embrasser le ciel et la terre? Je te nomme Sacountala et j'ai tout dit (1). »

Mais l'Inde réservait à l'Europe bien d'autres étonnemens. La publication d'une traduction des Védas, en 1805, devait lui révéler ses propres origines. En comparant les idiomes des principaux peuples de l'Occident à l'idiome védique, on reconnut dans celui-ci le rameau le plus ancien d'un même tronc. Les Perses, les Grecs, les Latins, les Germains, les Celtes et les Slaves descendaient d'une même souche : la fière race aryenne. C'est d'elle que nous viennent la langue, le verbe, l'étincelle divine, toutes les notions premières, qui, malgré des variations infinies, sont restées les colonnes de notre vie morale et intellectuelle. Dans ces Aryas primitifs, dans ce peuple demi-pasteur, demi-guerrier, on reconnut de nobles ancêtres, le véritable berceau de notre civilisation, la source pure et sacrée de la religion et de la poésie. Beaucoup moins développés que l'homme moderne par le raisonnement et par l'intelligence de l'univers physique, ces Aryas avaient dans leur simplicité et leur grandeur une sorte d'intuition directe et sublime du fond de la nature et des choses divines. Leur panthéisme spiritualiste est plein de profondeur. Agni, le feu céleste ou l'éther, était pour eux à la fois le principe de l'âme et de la matière. Le culte du feu devant l'aurore symbolisait le sacrifice de l'âme individuelle devant l'âme universelle par la prière et l'adoration. Ces patriarches-prêtres de famille et de tribu avaient le sentiment de converser familièrement avec des êtres supérieurs qu'ils nommaient les

(1) Une traduction aussi charmante qu'exacte du drame de *Calidasa*, par MM. Bergaigne et Lehugeur, vient de paraître chez l'éditeur Jouaust.

dieux. Ils prétendaient en descendre et quelquefois lutter avec eux pour mieux les égaler. Ils identifièrent l'idée de la divinité avec celle de la lumière. Leurs *Dévas* signifiaient les *lumineux* et sont les ancêtres de tout le panthéon persan, hellénique et scandinave. Par les livres sacrés de l'Inde on apercevait ainsi le rayonnement des races, la filiation des religions, la patrie première. Était-ce à ce berceau doré de lumière, à cet Éden à jamais perdu que remontaient les vagues ressouvenirs des traditions populaires, les rêves effacés d'âge d'or, de félicité hyperboréenne? Était-ce de là qu'elles étaient parties, les divines espérances, pour leur interminable voyage à travers les misères de l'humanité? S'étaient-elles séparées pour un éternel adieu ou pour quelque lointain et mystérieux revoir? — Emporté dans cette course éblouissante par-dessus les peuples et les âges, l'esprit moderne ressemblait au roi Douchanta revenant des hautes demeures du ciel sur le char d'Indra par la route des airs. Les roues reluisent de rosée ; les chevaux fougueux, enveloppés d'éclairs, fendent les nuées épaisses. Mais enfin les cimes des montagnes émergent des couches de brume et ruissellent d'or au soleil couchant ; les fleuves se dessinent dans les profondeurs ; le continent s'étale jusqu'à l'océan, et le roi dit à son guide : « Vois-tu ! la terre se lève vers moi. Il me semble qu'on me l'apporte comme un présent. »

Héritière directe des Aryas primitifs, l'Inde avait donc pris place à l'origine de tout notre développement philosophique et littéraire. Mais personne ne supposait alors qu'on y retrouverait aussi la source de cet autre grand courant d'idées et de sentimens, j'entends de cette charité attendrie, de ce spiritualisme ascétique, de ce mysticisme transcendant que nous tenons du christianisme. Les sous-courans magnétiques de l'histoire résultent de l'action réciproque de deux pôles de l'esprit humain : le pôle sensualiste et philosophique; le pôle spirituel et religieux. On avait pris l'habitude de placer le premier en Grèce et le second en Judée. On devait les retrouver tous les deux dans l'Inde. C'est surtout le premier qu'on avait senti dans le védisme et le brahmanisme; la découverte du bouddhisme fit connaître la présence du second à un singulier degré d'intensité. Lorsque, au XIIIe siècle, Marco Polo avait rapporté pour la première fois, de Ceylan en Europe, la légende du Bouddha, il n'avait vu dans le grand réformateur qu'un fils de roi qui s'était fait ermite. Il disait de lui simplement et naïvement : « S'il eût été chrétien, il serait un grand saint avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la bonne vie et honnête qu'il mena (1). » Mais, lorsque, en 1821, l'Anglais Hodgson découvrit, dans les monastères du Népal, les

(1) Le livre de Marco Polo, traduit par M. G. Pauthier.

manuscrits bouddhiques originaux, *la Triple Corbeille* et *le Lotus de la bonne loi;* lorsque Eugène Burnouf eut dédié sept années de sa vie à l'étude des soixante-quatre manuscrits que Hodgson envoya à la Société asiatique de Paris; lorsque, enfin, il publia son admirable *Introduction à l'histoire du bouddhisme*, on commença à se douter de l'importance d'une religion, qui, malgré sa forme très dégénérée, compte encore aujourd'hui parmi ses adhérens un tiers de l'humanité. Les travaux qui suivirent : ceux de Weber, de Max Muller, de Wassyljew, de Foucaux, de Stanislas Julien et de tant d'autres ont augmenté cet intérêt d'année en année. Actuellement, une armée d'indianistes anglais, allemands et français fouillent les origines du bouddhisme. La doctrine du fondateur, qui n'intéressait d'abord que les érudits, a fini par préoccuper, par inquiéter même les philosophes, les théologiens, les penseurs de notre âge. La figure de Çâkya-Mouni s'est dégagée enfin de la poussière des parchemins, elle est sortie des lamaseries jalouses, et nous nous trouvons en face d'un type dont la noblesse et la grandeur nous rappellent involontairement l'image de Jésus. En même temps, il nous laisse dans l'âme un doute aigu. Car son regard d'ascète, doux et perçant, subtil et profond comme sa doctrine, est de ceux qui posent devant nous avec le plus d'insistance la grande question de l'au-delà : *Être ou n'être pas!* Est-il vrai, comme l'a cru jusqu'à présent toute la science occidentale, soutenue par le pessimisme de Schopenhauer et de son école, que le Bouddha ait prêché sa morale sublime pour conclure au néant? que l'effort prodigieux de sa métaphysique ait pour dernier terme l'extirpation de la vie, l'annihilation de l'âme, l'engloutissement de l'être dans le trou noir du *Nirvâna?* — Ou bien, comme le prétendent les partisans de la doctrine ésotérique, ce Nirvâna, qui nous a tant effrayé et fasciné, n'est-il qu'un voile impénétrable aux yeux profanes, transparent aux initiés, qui recouvre les splendeurs d'une immortalité cent fois plus brillante que celle de tous les cieux mythologiques, et d'une évolution spirituelle en harmonie avec toutes les lois de l'univers?

Ce n'est pas dans une étude historique, c'est dans un véritable poème que M. Edwin Arnold a tenté de résoudre ce problème et de ressusciter le Bouddha avec sa physionomie vivante. M. Edwin Arnold appartient à un groupe d'esprits distingués de l'Angleterre qui se sont passionnés pour l'Inde. Ce groupe ne s'intéresse pas seulement à sa nature, à sa poésie grandiose, aux destinées d'une race qui a survécu à la conquête mahométane et reprend courage en sa renaissance au contact de l'Occident sympathique. Il croit en outre que l'étude approfondie des philosophies et des religions de l'Orient à la lumière du génie aryen n'est pas indifférente pour la so-

lution du grand conflit entre la science et la religion qui divise notre époque. Il y a là un signe du temps. Ce retour de l'extrême Occident vers l'extrême Orient, comme vers l'aurore de ses plus sublimes révélations, n'est pas le regret maladif d'un passé reculé, mais plutôt l'affirmation instinctive de la Vérité une, qui domine tous les siècles, toutes les races, en grandissant d'âge en âge. Dans l'écroulement de l'ancienne foi, dans l'incertitude de la science sur les causes et les fins dernières, l'Inde a peut-être encore des secrets à nous dire. Quoi qu'il en soit, ce même problème de la destinée, de la vie et de la mort, qui nous agite toujours, avait chassé de son harem plein de délices le fils d'un roi, six cents ans avant notre ère, pour le pousser dans la solitude et dans l'ascétisme, d'où il sortit en réformateur doux et redoutable. Jamais peut-être ne vit-on si grand et si terrible effort de l'âme sur elle-même pour échapper au tourbillon de la vie et aux prises du temps; jamais n'essaya-t-on de briser les portes de l'infini d'une si audacieuse logique, d'une si persévérante énergie.

Avec l'aide de M. Arnold, nous allons essayer de raconter à notre tour la pathétique histoire de Çâkya-Mouni. Pour achever ce tableau, nous aurons recours à l'ensemble des légendes sur le Bouddha. Avant tout, nous nous efforcerons de mettre en relief le drame intérieur qui se déroula dans cette grande conscience.

II.

Six cents ans avant le Christ, dans le Népal, au sud de l'Himalaya, s'élevait la ville de Kapilavastou. Un pays d'abondance riait aux entours. D'un côté, les collines mamelonnées se perdaient par une fuite insensible dans l'immensité des plaines; de l'autre, s'étageaient des chaînes de pourpre sombre et d'émeraude; par-dessus, les plus hautes cimes de la terre brillaient comme un diadème d'argent.

Dans cette ville régnait un roi juste. Il s'appelait Çouddhôdana et appartenait à la race des Gautamides, ou fils du soleil. Il épousa une femme de sa propre race, du nom de Maya. Elle avait des cheveux d'or, une âme tendre; et la volupté timide nageait dans son sourire. On dit, en Inde, que les mariages d'amour sont faits par les Gandharvas, les musiciens célestes. Ces invisibles jouèrent des mélodies éthérées et ravissantes aux noces de Çouddhôdana et de Maya. Cependant, les années s'écoulaient et les époux n'avaient pas d'enfant. Une nuit, dormant près de son seigneur, Maya fit un songe étrange. Elle crut voir une étoile du ciel, splendide, à six rayons, couleur de perle rose, venir du fond de l'espace comme un météore. A mesure qu'elle se rapprochait, Maya aperçut à son centre,

comme la marque d'un sceau, un éléphant blanc à six défenses. L'étoile fondit sur elle et entra dans son flanc par le côté droit (1). Lorsqu'elle s'éveilla, un bonheur inconnu des mères inonda son être; et, sur la moitié de l'hémisphère terrestre, une lumière charmante précéda le matin. Les fortes collines reçurent un choc; les vagues, doucement bercées, s'endormirent; la joie de la reine pénétra jusqu'aux couches livides et noires de l'espace où flottent les âmes maudites. Ainsi, le soleil darde des frissons d'or dans la sombre épaisseur des forêts. Un tendre soupir s'éleva des profondeurs et courut sur la surface de la terre. Et l'on entendit une voix dire dans un murmure : « Écoutez! espérez! le Bouddha est venu! »

Quand la reine Maya fut prise des douleurs maternelles, elle eut de tels éblouissemens qu'elle ne put rester dans son palais. Soutenue par ses femmes, elle alla s'asseoir dans le jardin royal à l'ombre d'un palsa au large tronc, aux feuilles brillantes. Là, à la lumière du grand jour, près d'un torrent de cristal, elle mit au monde un enfant au front bombé. On le crut mort parce qu'il ne jeta pas un cri quand soudain il ouvrit sur le grand ciel des yeux profonds et tristes.

Le roi Çouddhôdana était au comble du bonheur. Ses devins ordinaires, flatteurs à gage, lui annoncèrent que son fils serait un grand dominateur, qu'il aurait les sept dons : le disque, le joyau, le cheval, l'éléphant, le ministre, le général, la femme gracieuse comme une perle et plus aimable que l'aube. Çouddhôdana, ravi de ces prédictions, appela son fils Siddârtha, ce qui veut dire : prospérant en tout; et, pour célébrer sa naissance, il ordonna une grande fête. On pavoisa la ville, on arrosa les rues de parfums. De tous côtés accoururent les dompteurs de tigres, les charmeurs de serpens, les hommes déguisés en ours et en daims, les danseurs de corde et les bayadères qui portent à leurs chevilles des clochettes sonnant comme un rire éternel. Au milieu de ce bruit, un anachorète, un saint inconnu, tout couvert de poussière et de ronces, entra dans le palais et se présenta devant le roi. On disait qu'il venait de loin, mais personne ne savait d'où. La reine, en voyant

(1) S'il faut en croire les chélas de l'Inde actuelle qui se donnent pour les disciples de la science ésotérique, les mythes et les légendes auraient presque tous un sens secret connu seulement des initiés. *L'étoile à six pointes* correspond au signe du double triangle entrecroisé et entouré du cercle, signe qui représente l'évolution matérielle et spirituelle du monde. Ce double triangle se retrouve dans une foule de temples aryens. Ce symbole a passé de l'Inde en Chaldée et en Perse, de là à la cabale et à la magie du moyen âge. Quant à l'*éléphant blanc*, il signifie dans le bouddhisme ésotérique : un initié. Cela veut dire, selon cette doctrine, que le Bouddha avant sa dernière incarnation avait déjà paru sur la terre comme esprit supérieur, comme sage.

les rides de son visage décharné et l'éclat de ses yeux, voulut mettre l'enfant à ses pieds. Mais il dit : « Pas ainsi, reine! » et lui-même se prosterna devant l'enfant. Puis se relevant, il ajouta : « O roi, c'est la fleur de l'arbre humain qui ne s'ouvre qu'une fois en bien des myriades d'années, mais qui, une fois ouverte, remplit le monde du parfum de la sagesse et du miel de l'amour. De ta racine royale va jaillir un lotus céleste. » Après avoir vénéré l'enfant, le richi partit comme il était venu, et jamais on ne le revit. Et le roi pensa en lui-même : « Ce message m'annonce que mon fils sera le plus grand des monarques et qu'avec ses armées il asservira toutes les autres. » Mais la reine Maya, perdue en un songe, s'éteignit sans douleur après sept jours, comme si les Dévas la jugeaient trop sacrée pour un autre enfantement.

On donna pour maître au jeune Siddârtha le sage Viçvâmitra, qui lui enseigna l'écriture, l'arithmétique et les langues. Il apprenait avec une telle facilité qu'il en sut bientôt aussi long que son maître. Mais il ne faisait pas montre de son savoir. Quand Viçvâmitra lui expliquait comment il fallait s'y prendre pour compter jusqu'à cent, Siddârtha écoutait avec des yeux humbles et attentifs. Quand le sage priait l'enfant de compter à son tour, il comptait, comptait sans s'arrêter; il énumérait les dizaines, les centaines, les milliers et les millions, il semblait vouloir compter les grains de sable de la mer et les étoiles du ciel, si bien que Viçvâmitra lui dit un jour : « Doux prince, tu viens à mon école seulement pour me montrer que tu sais tout sans les livres et que ta modestie égale ton savoir. »

Le fils de Çouddhôdana était royal de mine, mais plein de douceur dans ses manières. Comme il grandissait, on vit qu'il était d'un sang intrépide, quoique tendre de cœur. Il n'y avait pas de cavalier plus audacieux à poursuivre les gazelles, pas de conducteur plus ardent à la course des chars. Mais sur un point il ne ressemblait pas aux autres. Souvent, lancé au galop sur son cheval, l'arc tendu, il voyait passer la gazelle épouvantée en bonds rapides; mais au lieu de lâcher la flèche, il s'arrêtait pris d'un soudain tremblement, et laissant là ses compagnons de chasse, il s'en allait dans un rêve étrange de tristesse et de compassion. — Un jour qu'il se promenait avec son cousin Dévadatta dans le jardin royal, il virent passer très haut dans l'air un vol de cygnes sauvages dont la longue file se dirigeait vers l'Himalaya. Dévadatta tendit son arc et la flèche partit. Quelques instans après le cygne conducteur de la troupe voyageuse tomba, l'aile blessée, sur le gazon. Aussitôt Siddârtha courut le ramasser et coucha l'oiseau sur ses genoux. Après avoir caressé doucement ses plumes hérissées, il tâcha d'apaiser les battemens de son cœur; puis il chercha des feuilles et du miel pour

guérir la blessure. « Ce cygne m'appartient par le droit de chasse, » dit Dévadatta, montrant sa flèche ensanglantée. — Non pas, dit Siddârtha, cet oiseau est à moi par un droit supérieur. Je l'ai pris sous ma protection et tu ne me l'enlèveras pas. Ta flèche ne peut rien contre ma pitié. Par ce même droit des milliers d'êtres m'appartiendront. J'enseignerai la compassion aux hommes et je serai l'interprète des douleurs muettes. »

Siddârtha ne connaissait encore de la douleur du monde que les gouttes de sang sur l'aile d'un cygne. Mais le premier tressaillement de son cœur avait fait jaillir son âme et réveillé son esprit en sursaut. Il savait maintenant que cette âme était la sœur de toutes les souffrances; mais ces souffrances, les connaîtrait-il? Il sentait un vague désir d'étreindre le monde; mais ce monde comment le trouver? — Dans la belle saison, le roi son père l'emmenait souvent à la campagne pour lui faire goûter la beauté de son domaine. Il lui montrait les ruisseaux babillards sous les palmiers, le limon rouge labouré par les buffles, les nids jaseurs au fond des jungles. Les paons rouges volaient autour des temples et le bruit sauvage du tambour annonçait une noce. Siddârtha regardait. Ses yeux se réjouissaient, mais son cœur ne se réjouissait pas. Il roulait en lui-même ces pensées : « Le lézard mange la fourmi, le serpent le lézard et l'autour les dévore tous les deux. L'épervier des étangs dispute sa proie à la loutre. La pie-grièche chasse le bulbul, qui chasse les papillons émaillés. Chacun tue pour être tué à son tour; le meurtre est partout; la vie se nourrit de la mort. » Après ces promenades, il allait s'asseoir à l'écart en réfléchissant au grand problème du mal dans la vie. Il se disait : « Quelle est sa source lointaine? et où est le remède? » Mais à cela il ne trouvait pas de réponse.

Déjà Siddârtha avait atteint l'âge de dix-huit ans. Son père, le voyant toujours méditer comme un richi, devint fort inquiet. Il rassembla ses ministres et leur dit : « Je n'ai qu'un désir : que mon fils domine sur les royaumes. Mais j'ai peur qu'il ne prenne le chemin triste et bas de l'abnégation et des peines pieuses. Comment tourner ses pieds vers la voie fière qui lui donnera l'empire du monde s'il veut régner? » — Le plus âgé des ministres répondit : « Maharaja! l'amour guérira ce léger désordre. Tisse le charme des ruses féminines autour de son cœur oisif. Que sait-il des yeux qui font oublier le ciel et du baume des lèvres? Les pensées que tu n'arrêteras pas avec des chaînes d'airain, une femme les liera avec sa chevelure. — Mon fils, dit le roi, ne se prendra pas à la volupté, il ne se prendra qu'à l'amour. Comment trouver celle qui touchera son cœur? » — Le vieillard réfléchit un instant et reprit : — « Ordonne une fête, un concours de beauté, où les premières filles du royaume défileront devant ton fils pour recevoir des récompenses.

Il s'en trouvera bien une qui saura lui décocher la flèche qu'on n'évite pas. » Le roi accéda à ce projet. Au jour dit, le prince s'assit sur un trône. Les plus belles filles du royaume, fraîchement baignées, toutes parfumées, vêtues de châles magnifiques et formant un long cortège, défilèrent lentement devant lui. La contenance grave de Siddârtha intimidait ces cœurs volages. Il leur souriait avec bienveillance, mais sans aucune émotion. Quelquefois l'une d'elles, acclamée par le peuple, se détachait du défilé pour toucher la main gracieuse du prince et recevoir un présent. Mais à peine avait-elle rencontré ses yeux qu'elle s'enfuyait comme une antilope effarouchée, tant ce regard paraissait tomber d'une autre sphère.

A la fin, vint la jeune Yasôdhara, et ceux qui se trouvaient près de Siddârtha virent tressaillir le royal adolescent. Et la radieuse jeune fille approcha : une forme divinement moulée, une démarche comme celle de Parvarti, des yeux comme ceux d'une biche en temps d'amour, un visage si ravissant que des paroles ne peuvent en décrire le charme. Elle seule, — croisant ses mains sur sa poitrine, — osa rencontrer en plein le regard du jeune homme sans courber sa nuque fière : — « Y a-t-il un présent pour moi? demanda-t-elle en souriant. — Les présens sont épuisés, répliqua le prince, mais prends ceci en compensation, puisque ta grâce a fait la joie de notre cité. » — Et, détachant le collier d'émeraudes qu'il portait, il le passa au cou de la belle Yasôdhara. Leurs regards se mélangèrent, et de ce regard naquit l'amour (1).

Yasôdhara étant elle aussi de la race des Gautamides, son père déclara qu'il ne la donnerait à Siddârtha que si le prince l'emportait sur les autres prétendans dans la lutte des jeux royaux. Siddârtha accepta le combat. Il resta vainqueur à l'arc, à l'épée, à la course à cheval et se montra en tout un kchattriyas accompli.

Alors la ravissante Indienne se leva de sa place parmi la foule, prit une couronne de fleurs de môgra, et, le voile encore baissé, elle passa parmi les jeunes rivaux et vint à l'endroit où Siddârtha était debout. La forme svelte du jeune homme se détachait sur le cheval qui avait placé docilement sa forte nuque sous le bras de son maître. Après s'être inclinée devant le prince, la jeune fille découvrit son visage céleste, rayonnant d'amour. Elle suspendit la couronne odorante au cou de Siddârtha et coucha sa tête adorable sur la poitrine de son époux, puis se courbant à ses pieds, elle dit les yeux remplis d'orgueil : — « Cher prince, regarde-moi, je suis à toi ! » — Et le peuple

(1) Edwin Arnold, *Light of Asia*, livre II.

se réjouit en les voyant passer la main dans la main, cœur battant contre cœur. Elle avait rejeté le voile sur son visage.

Le mariage fut célébré selon le rite des Çâkyas. On fit mettre aux époux deux pailles dans une jatte de lait pour qu'elles se joignissent, ce qui veut dire : Amour jusqu'à la mort. On lia leurs vêtemens ensemble, on étendit les couronnes sur leurs têtes, on chanta les mantras. Et le père de Yasôdhara dit à Siddârtha : — « Prince vénéré, celle qui était à nous est maintenant à toi seul. Sois bon pour elle, qui a sa vie en toi ! »

Mais le père de Siddârtha ne se fiait pas à l'amour seul pour détourner son fils de l'ascétisme. A cet amour il réservait une prison enchanteresse. Près de la ville de Kapilavastou s'élevait une colline baignée par le Rohini. Un bois de tamaris la bordait au sud et le bruit de la ville n'y arrivait que comme un bourdonnement d'abeilles. A l'horizon septentrional on voyait surgir en rampes immaculées l'énorme rempart de l'Himalaya : plateaux, crêtes, précipices, sommets inaccessibles et, dans les mirages de l'air, les forêts enroulées aux flancs des monts en écharpes sombres parmi les cataractes tombantes et les voiles de nuages.— En face de ce paysage, sur une colline riante, le père de Siddârtha fit construire un pavillon de plaisance pour les nouveaux mariés. Frais et caressant séjour ! On y passait sur des seuils d'albâtre, sous des linteaux de lapis-lazuli, par des portes en bois de santal, parmi des faisceaux de colonnes multicolores. On s'y reposait près de fontaines bordées de lotus, où dansaient des poissons écarlates et azurés. Dans les jardins erraient les paons, les hérons et les daims musqués.

La merveille du lieu, c'était la chambre nuptiale. On y pénétrait par un square cloîtré, qui tamisait une lumière verdâtre. Dans ce sanctuaire de l'amour régnait un demi-jour apaisant. Des lampes parfumées luisaient derrière des treillis de nacre et caressaient doucement la splendeur des tentures et des couches moelleuses. Dans l'air flottait avec des sons de luth la vague lumière d'un soir voluptueux et attendri. — C'est là que le prince venait savourer les longues heures de l'amour avec la belle Yasôdhara. Avait-il soif? Aussitôt des échansons apportaient des sorbets de fruits et de neige. La fatigue le prenait-elle? Une bande choisie de bayadères venait lier devant lui une danse rêveuse au son des clochettes d'argent. Ces bras entrelacés sous les vapeurs bleuâtres des parfums brûlés réveillaient ses sens assoupis. Quelque tristesse effleurait-elle son front? Une musique langoureuse l'invitait à chercher l'oubli dans les bras inassouvis de Yasôdhara. — Par ordre du roi, il était défendu de prononcer même le nom de la mort dans ce lieu de délices. La douleur n'avait pas le droit d'entrer dans cet asile. Tout

sombre visage en était banni; la tristesse y passait pour un crime. De hauts remparts fermaient le jardin, masquaient le dehors. Chaque issue avait trois portes d'airain et cent guerriers pour la garder. — Ainsi la vie trompée coulait dans ce paradis comme un fleuve entr deux rives fleuries.

Quoique plongé dans l'ivresse de l'amour, Siddârtha n'était pas heureux. Ses plaisirs le suffoquaient; il avait d'étranges inquiétudes. Les ombres de la méditation passaient sur sa joie comme les ombres des nuages sur un lac d'argent. Tandis que celui qui devait être le Bouddha dormait sur le sein gonflé de sa bien-aimée, son âme s'échappait en de longs voyages. Parfois, du fond de son sommeil, il croyait entendre des plaintes étouffées, des cris lointains. Étaient-ce les voix éparses du monde, de son royaume qui l'appelaient? Étaient-ce des malheureux qui tendaient leurs bras vers lui? Alors il s'éveillait en sursaut et s'écriait : — « J'entends, je sais, je viens! » — Et la belle Yasôdhara, ne sentant plus la tête chérie sur son sein, se réveillait aussi et disait : — « Qu'est-ce qui manque à mon seigneur? — Je ne sais pas, » répondait Siddârtha. Mais la pitié qui paraissait dans son regard avait quelque chose d'effrayant, et son visage était comme celui d'un dieu. Quelquefois, pour calmer ses angoisses, Siddârtha demandait le son des instrumens à cordes. Mais les cordes disaient en frémissant : — « La vie humaine est comme le vent : un soupir, un sanglot; l'entends-tu? C'est un souffle, un cyclone qui passe. » — Souvent, après le coucher du soleil, il appelait les femmes de Yasôdhara, qui, parées et coquettes, le sourire aux lèvres, accouraient à l'appel de leur maître. On s'asseyait sur une des terrasses du pavillon, Siddârtha et Yasôdhara au milieu, les femmes en demi-cercle, groupées en molles attitudes : l'une, à demi renversée sur des coussins, agaçait les cordes d'argent de la vina, les yeux au ciel; l'autre souriait d'un regard oblique à l'idée folâtre de sa voisine; une troisième tempérait de ses longs cils à demi baissés la volupté rêveuse de son regard. Un soir, le prince dit à l'une des chanteuses : — « Conte-moi une histoire qui m'apprenne quelque chose de ce vaste monde dont je ne sais rien. » — La chanteuse commença les aventures de Rama. Mais Siddârtha écoutait d'un air distrait : — « Eh quoi? reprit-il, toujours des dieux et des gens heureux! Ne sais-tu rien des cœurs sans nombre, des malheureux et des inconnus qui sont derrière ces remparts et qui peut-être ont besoin de notre aide? — Seigneur, on ne m'a point parlé d'eux, dit la belle. — Ah! vous ne savez rien, vous ne sentez rien, s'écria le prince en se levant. Que ne puis-je voir les peuples du couchant! Qu'on me donne un cheval pour chevaucher sur toute la surface de la terre! » — Et il étendait ses bras vers l'Occident, où le jour se mourait dans une sombre fournaise. A grand'peine Yasô-

dhara parvint à le ramener près d'elle de ses bras caressans et de ses yeux d'antilope amoureuse.

Le prince commanda à son cocher Channa de préparer un char pour faire, le lendemain au grand jour, une promenade dans la ville. Il était las de sa prison, il voulait voir ce que faisait le monde. Le roi Çouddhôdana, ayant été informé de ce projet, ordonna aux habitans de se mettre en fête pour recevoir son fils. Le lendemain, Siddârtha traversa solennellement la ville sur un char traîné par des bœufs; le peuple l'acclamait; tous les visages étaient en joie. Mais, au tournant d'une rue, le prince vit sortir d'un groupe un être chancelant, vieux et misérable. Il n'avait plus que les os et la peau. Ses genoux tremblaient. Sa voix chevrotante demandait des aumônes. « Qu'est-ce que cet être qui ressemble à peine à un homme demanda Siddârtha au cocher. — Doux prince, dit Channa, c'est un homme très vieux. Autrefois il était droit et fort et beau comme vous. Les années l'ont rongé peu à peu. Sa vie maintenant n'est plus qu'une pauvre étincelle. Mais qu'est-ce qui fait réfléchir Votre Hauteur? — Est-ce là le destin de tous les hommes, reprit le prince, le mien et celui de Yasôdhara ? — De tous, dit Channa, s'ils vivent assez longtemps. — Alors retourne au palais. J'ai vu ce que je ne pensais pas voir. »

Siddârtha rentra dans sa demeure tout pensif et tout triste. Yasôdhâra se jeta à ses pieds en soupirant : « A quoi penses-tu ? » Il resta longtemps sans répondre : « Tes lèvres sont parfumées, dit-il enfin, mais bientôt elles vont se flétrir. Tes bras sont florissans, mais bientôt ils vont se dessécher. A quoi je pense? Je me demande comment l'amour pourrait échapper à son meurtrier, le temps. »

Cette nuit, le roi Çouddhôdana fit des rêves effrayans. Il crut voir son fils assis sur un char éblouissant, traîné par quatre chevaux, brillant comme des éclairs, qui traversaient son royaume au triple galop, écrasant tout sur leur passage. Puis il crut voir tourner une roue immense, ayant un soleil à son centre et dont le roulemen produisait à la fois du feu et de la musique. Puis encore il vit son fils battre le tambour, et de ce tambour sortit un orage formidable qui enveloppa la moitié de la terre. Quand il s'éveilla, un messager était debout devant son lit : « Maharaja ! dit-il, ton fils demande à voir la ville, non pas en prince, mais en inconnu et comme un étranger, afin de mieux connaître ses futurs sujets. — Il a raison, dit le roi; qu'il aille. »

Ce jour-là donc, Siddârtha sortit à pied avec Channa. Ils étaient déguisés en marchands. Personne ne les reconnaissait.

Dans une ruelle, il entendit une voix triste crier : « Aidez-moi, maîtres, aidez-moi ! » C'était un malheureux, frappé d'une maladie mortelle,

qui se tordait, la peau marquée de taches rouges, la sueur au front, la bouche contractée; les yeux perdus nageaient dans une agonie intérieure. Il serrait convulsivement l'herbe pour se relever, mais retombait sans force, pâle de terreur. Siddârtha accourut et plaça la tête du malheureux sur ses genoux : « Quel mal as-tu ? » dit-il plein d'émotion. Mais l'infortuné, pris d'un spasme effrayant, n'avait même pas la force de répondre. Alors le cocher prit la parole : « Prince, c'est un homme malade, frappé de la peste. Ne le touche pas ainsi, le mal pourrait t'atteindre. » Le prince, sans se déranger : « Comment viennent ces sortes de maux ? — Comme le serpent qui mord sans être vu, comme le tigre qui sort d'un bond de la jungle, ou comme l'éclair qui frappe ceux-ci et épargne ceux-là. — Alors tous les hommes vivent dans la peur ? — Ils vivent ainsi, prince. — Mais s'ils ne peuvent pas supporter leurs douleurs ? — Alors ils meurent. — Ils meurent ? — Oui, à la fin, la mort vient, n'importe où, n'importe comment. Regarde! la voilà ! »

En ce moment passait un cortège funèbre. Les gens pleuraient et criaient : « O Rama, Rama, écoute ! Frères, invoquez Rama. » Le mort en décomposition était couché sur une bière, sec, efflanqué; ses lèvres tirées laissaient voir ses dents. On le mit sur un bûcher et les langues de la flamme sifflèrent autour du corps. Siddârtha vit la peau rôtir, les os se disjoindre, puis tout tomber en un tas de cendre grise et écarlate; çà et là un os blanc, — tout ce qui reste d'un homme. « Et, dit le prince, est-ce là la fin de tous ceux qui vivent ? — C'est la fin pour tous, c'est la destinée commune de toute chair, des grands et des petits, des bons et des méchans. Et ensuite, dit-on, ils recommencent à vivre quelque part, d'une certaine manière, — qui le sait? Et puis recommencent les craintes, l'adieu, le bûcher. C'est la ronde de l'homme. »

Alors Siddârtha éleva vers le ciel ses yeux brillans de larmes et puis les reporta sur la terre, pleins de pitié céleste. Rayonnant d'une passion brûlante, d'un amour indicible, d'une espérance insatiable et sans limite, il s'écria : « O monde souffrant ! ô vous, frères connus et inconnus de ma chair commune, enserrés dans le filet de la souffrance et de la mort par les liens inextricables de la vie ! je vois, je sens l'immensité de l'agonie terrestre, la vanité de toutes les joies, la moquerie de ce qu'elle a de meilleur, l'angoisse de ce qu'elle a de pire. Car les plaisirs finissent en peine, la jeunesse en vieillesse, l'amour en séparation, la vie en mort odieuse, la mort en des vies inconnues qui rattachent l'homme à la roue de l'existence. Moi aussi j'ai été trompé par cet appât. Mais le voile s'est déchiré. Et qui pourrait voir cette douleur du monde sans voler à son secours ? Si Brahma ne le peut pas, je l'oserai, moi ! Je trouverai le refuge, l'asile. Comment ? je l'ignore. Mais il faut que cela soit, dussé-je passer sept fois les sept mondes,

dussé-je traverser les souffrances de chaque vie. Quelque grande que soit leur masse, ma pitié est plus grande encore. Que toutes les tortures de l'enfer retombent sur moi et que le monde soit sauvé !

« Channa ! retournons à la maison. Il suffit. Mes yeux ont vu ce que je voulais voir (1). »

La nuit suivante, Yasôdhara rêva que les jasmins de sa couronne s'étaient flétris et que son lit nuptial s'effondrait dans un tombeau. Elle s'éveilla et vit le prince couché près d'elle, la tête appuyée sur son coude, les yeux grands ouverts et vêtu de sa robe de soie étincelante de pierreries. Elle lui dit son rêve et lui en demanda l'explication. « Quoi qu'il arrive, lui répondit Siddârtha, sois sûr que mon amour est de ceux qui ne changent pas. Et maintenant dors, car il faut que je me lève et que je veille. » Elle se rendormit et Siddârtha se leva. Une voix intérieure lui disait : « Le temps est venu » et les étoiles rangées en ordre ajoutaient en scintillant : « C'est la nuit ! Choisis le chemin de la grandeur ou la route du bien: de régner comme le roi des rois ou de marcher seul, sans couronne, sans patrie, pour aider le monde. « Il répondit : « Je ne veux pas de cette couronne qu'on me destine. Je ne veux pas que mon chariot roule ses roues sanglantes, de victoire en victoire, jusqu'à ce que les hommes se souviennent de mon nom. Je marcherai dans les sentiers de la terre, patient et sans tache, faisant de sa poussière mon lit, de ses déserts les plus abandonnés ma demeure et des êtres les plus humbles mes frères. Car toute mon âme est remplie de pitié pour la maladie du monde. J'ai un royaume à perdre; je perdrai ce royaume, par amour de ces millions de cœurs angoissés qui m'appartiendront un jour, sauvés par le sacrifice que j'accomplis à cette heure. »

Il se pencha sur Yasôdhara, la regarda longtemps et dit : « Jamais plus je ne coucherai ici. » Les larmes qu'il versa sur son visage ne la réveillèrent pas. Elle dormait heureuse sous la promesse d'un amour éternel ! Mais elle ne comprenait pas encore cet amour qui dans le renoncement est plus grand que dans la possession. Siddârtha pensait à tout ce qu'elle allait souffrir et sentait son cœur se serrer. Trois fois il se pencha sur elle pour la réveiller, et trois fois il se retint. Enfin, il se couvrit le visage de son manteau et partit.

Puis, d'un pas ferme, d'une voix résolue, il alla réveiller Channa et lui ordonna de seller son cheval. Le fidèle serviteur essaya de détourner son maître de son dessein ; mais Siddârtha lui imposa silence et le pria de l'accompagner dans sa fuite. Les gardes dor-

(1) *Light of Asia*, livre III.

maient. Les deux cavaliers franchirent les portes et galopèrent ventre à terre toute la nuit. Aux premières lueurs du jour, le prince descendit de cheval et dit à son serviteur : « Maintenant, retourne en arrière et ramène mon cheval au palais. Car je dois continuer ma route à pied et désormais je vivrai seul. » Puis il ôta son bonnet à aigrettes de perles et dit à Channa : « Tu remettras ceci au roi mon père et tu lui diras ce que tu as vu. » Puis, tirant son glaive, il coupa ses longs cheveux, insigne de la caste des guerriers. « Je ne suis plus roi, je ne suis plus prince, je ne suis plus guerrier. On ne m'appellera plus Siddârtha (celui qui prospère), mais Çâkya-Mouni (le solitaire de la race des Çâkyas). Je ne commanderai pas par le fer, mais par la loi de l'esprit. Va, porte au roi mon père ce glaive et cette boucle de cheveux. C'est tout ce qui reste de son fils. Quant à moi, il ne me reverra que si je trouve la vérité. Adieu, Channa. Souviens-toi de mes paroles et sois béni de m'avoir conduit hors de mon royaume. »

Le serviteur s'agenouilla devant le prince dans une dernière et muette supplication. Mais celui-ci fixa sur lui un tel regard que son maître lui parut grandi d'une coudée et qu'il crut voir sortir deux rayons de ses yeux. Il se prosterna jusqu'à terre, puis se jeta sur son cheval et partit au galop.

III.

Le prince fugitif poursuivit son chemin sans se retourner. Quand il eut entendu le galop du cheval se perdre derrière lui et qu'il vit l'aube blafarde se lever sur une ville misérable adossée à une colline pierreuse, il respira profondément comme il n'avait jamais respiré. Ne possédant plus rien, il se sentait complètement libre. Rien ne s'interposait plus entre lui et la vérité qu'il voulait poursuivre avec une fermeté inébranlable par l'âpre sentier du renoncement. Il entra chez un marchand, échangea ses vêtemens princiers contre la robe jaune des richis et prit l'écuelle du mendiant, résolu à ne vivre que d'aumônes.

Après avoir reçu l'hospitalité de plusieurs brahmanes, il se mit à l'école du plus célèbre d'entre eux : Arata Kalama, qui avait trois cents disciples. Quand Çâkya-Mouni parut pour la première fois dans cette assemblée, tous les yeux se tournèrent vers lui et un murmure d'admiration parcourut les rangs des auditeurs, tant il était beau et tant son visage répandait de lumière. Mais lui, sans remarquer personne, tout à ses pensées, suivait l'enseignement de la doctrine. Au bout de quelque temps Çâkya-Mouni se dit : « Cette doctrine n'est pas vraiment libératrice. Les pratiques qu'enseigne ce brahmane ne font que pallier les misères de la vie. Le bonheur

qu'il recherche est encore celui des sens et son dieu est un dieu de chair. Il n'élève l'homme qu'un instant au-dessus de la vie et le reprécipite dans le tourbillon des douleurs. Je cherche le repos suprême, la demeure inchangeable, la victoire sur le temps et sur l'espace. »

N'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait chez les brahmanes, il résolut de se vouer à la solitude et à l'ascétisme. Il se retira sur le mont Pandava, dans le pays de Magadha et s'établit dans une caverne surplombée de figuiers sauvages, couchant sur l'herbe, s'exposant au froid de la nuit et à la rosée du matin, vivant de la maigre pitance que lui apportaient de pauvres paysans. La nuit, il entendait le cri du chacal et du tigre; il songeait alors aux passions humaines et aux moyens de les faire taire. Quand de la plate-forme de la colline il voyait la terre endormie et sombre, sa pensée embrassait tous les êtres vivans d'une ardente sollicitude et d'une méditation intense, alors qu'eux-mêmes avaient oublié leurs soucis. Quelquefois il méditait ainsi jusqu'au moment où l'aurore se levait dans sa robe de flammes, couleur de safran et d'améthyste. Alors, s'inclinant devant l'orbe renaissant et faisant ses ablutions à la manière des richis, il demandait à l'Être des êtres la lumière intérieure. Mais il n'arrivait à aucune conclusion.

Un jour, à mi-chemin de la ville, il rencontra plusieurs fakirs, qui s'étaient infligé les plus horribles tortures : l'un avait le bras desséché et complètement raidi à force de le tenir immobile, l'autre un fer passé à travers le flanc, le troisième la peau brûlée et les yeux aveuglés par le soleil. Ces infortunés croyaient faire vivre l'esprit en mutilant le corps. Çâkya-Mouni les vit avec peine et leur dit : « Mes frères, répondez-moi, je suis celui qui cherche la vérité. Pourquoi aux maux de la vie en ajoutez-vous d'autres? » Ils répondirent : « C'est pour que notre âme atteigne des sphères glorieuses et une splendeur qui passe toute pensée. Nous prenons ces peines pour devenir dieux. — Alors, délivrés de vos corps, serez-vous éternellement heureux? — Non; seul le grand Brahma dure toujours. Nous devons changer encore et recommencer la vie. — Alors pourquoi détruisez-vous vos corps pour des joies qui doivent passer à leur tour et ne sont que des rêves? — Si tu sais un meilleur chemin, dis-le; sinon, la paix soit avec toi! » Là-dessus, Çâkya-Mouni s'en alla tristement et pensa en lui-même : « Les hommes désirent vivre et n'osent pas aimer la vie, mais se torturent avec des tourmens féroces. Ils tuent leurs corps et ne savent pas faire taire leur désir. Non; cet ascétisme insensé n'est pas la voie du salut. Il faut que je la cherche dans une nouvelle retraite, par la sobriété et par une méditation plus intense. »

Dans l'Inde contemporaine, lorsqu'un homme quitte le monde

pour devenir un adepte de l'ascétisme et de la science occulte, on dit encore aujourd'hui parmi les Indous : « Il s'est retiré dans les forêts. » Il disparaît, et la plupart du temps, personne ne le revoit. Ainsi fit le Bouddha. Il se retira dans un ermitage de la forêt d'Ourouvilva. Là, sous l'ombre épaisse des arbres, il se remit à penser aux chemins de la destinée, aux doctrines des livres, aux secrets du silence d'où tout vient, à ceux du crépuscule où tout retourne, et à la vie suspendue entre les deux comme une arche de lumière entre deux nuages, qui va modelant dans le ciel des palais aériens, des colonnes de saphir et de chrysoprase. L'œil se perd sous leurs voûtes magiques ; mais toujours elles changent et bientôt ne sont plus. Puisque tout change et meurt ainsi dans l'homme et autour de lui, où trouver ce qui dure toujours, ce qui ne change jamais, ce qui ne peut mourir? Où trouver la grande paix, l'asile, le port dans l'océan des choses? Quelquefois deux disciples qui croyaient en lui, parce qu'ils l'avaient entendu discuter avec les brahmanes, venaient l'interroger et lui disaient : « Maître, as-tu trouvé? — Non, pas encore, répondait Çâkya-Mouni, revenez dans un an. » Des années se passèrent ainsi, et le prince ascète avait pris dans l'intensité du jeûne et de la méditation un air étrange. Son visage émacié était devenu d'une transparence presque éthérée, et ses yeux agrandis brillaient d'un éclat surnaturel.

Or, dans le voisinage vivait un fermier. Sa femme Souïata voyait quelquefois cet homme immobile assis sous un arbre. Il y avait tant de lumière sur son front, il semblait si grand et si doux avec ses yeux célestes qu'elle le prit pour le dieu de la forêt. Un jour, s'étant approchée de lui, elle s'agenouilla et lui offrit du lait et des gâteaux. Çâkya-Mouni qui n'avait plus mangé depuis trois jours, prit cette nourriture et se sentit fortifié. « Es-tu vraiment le dieu, dit la femme à voix basse, et mon présent a-t-il obtenu ta faveur? — Et pourquoi me l'as-tu fait? demanda Çâkya-Mouni. — Parce que j'ai fait vœu que si j'avais un enfant je t'offrirais cela pour ma joie. Maintenant j'ai mon fils, et toute ma vie est une bénédiction. »

Le sage prit l'enfant dans ses bras, et plaçant sa main sur sa petite tête, il dit : « Ma sœur, longue soit ta bénédiction ! Tu m'as ramené à la vie. Mais trouves-tu vraiment qu'il soit doux de vivre? Est-ce que la vie et l'amour te suffisent?

« Vénérable ! répondit Souïata, mon cœur est petit. Quelques gouttes d'eau qui n'humecteraient pas même la forêt remplissent le calice du lotus. Il me suffit de voir luire le soleil de la vie dans la faveur de l'époux qui est mon seigneur, et dans le sourire de mon enfant... Ce que les livres disent, je l'accepte humblement, n'étant pas plus sage que les grands d'autrefois qui ont parlé avec les dieux, qui connais-

saient les hymnes et les charmes, tous les chemins de vertu et de paix. Ainsi je pense que le bien doit venir du bien et le mal du mal. Et quand nous devrons mourir n'y aura-t-il pas un *alors* comme il y a un *maintenant?* Peut-être meilleur, comme d'un grain de riz jaillit une tige à cinq étoiles. Si mon époux mourait, je monterais sur son bûcher. Car il est écrit que lorsque une femme indienne meurt ainsi, elle donnera à l'âme de son époux pour chaque cheveu de sa tête cent ans de bonheur. C'est pourquoi je n'ai pas peur, et c'est pourquoi ma vie est heureuse. Mais je n'oublie pas les autres vies remplies de peines et misérables. Que les dieux en aient pitié ! Pour moi, le bien que je comprends, humblement je cherche à le faire et j'obéis à la loi, confiante que ce qui doit venir viendra et viendra bien. »

Çâkya-Mouni lui répondit : « O femme ! tu enseignes celui qui enseigne, plus sage que la sagesse dans ta simple croyance. Sois contente de ne pas en savoir davantage, puisque tu suis le chemin du bien et du devoir. Grandis, ô fleur ! avec ton doux enfant dans ton ombre paisible. La lumière du grand midi de la vérité n'est pas faite pour les feuilles tendres qui s'élargiront sous d'autres soleils et lèveront dans d'autres vies leurs têtes couronnées vers le ciel. Tu m'as adoré, et c'est moi qui t'adore, cœur excellent ! instruit sans savoir, comme la colombe qui par amour regagne son nid. En toi on peut voir pourquoi il y a de l'espérance pour l'homme et comment on peut arrêter à volonté la roue de la vie. La paix soit avec toi et conforte tous tes jours. De même que tu accomplis ta tâche, puissé-je accomplir la mienne ! Celui que tu prenais pour un dieu te prie de lui souhaiter cela.

« Puisses-tu l'accomplir ! » dit-elle, en reprenant dans ses bras l'enfant qui étendait ses petites mains vers les beaux yeux du sage. Alors Çâkya-Mouni, fortifié par la nourriture qu'il avait prise, se dirigea vers un lieu où la vérité devait descendre dans son âme.

Çâkya-Mouni se retira dans une partie plus profonde encore et plus solitaire de la forêt d'Ourouvilva, ignorée même de ses disciples les plus fidèles et où personne ne pouvait le troubler. C'était un monticule qui dominait le bois sauvage. Là, il voyait le soleil se lever sur l'océan des verdures et se coucher dans l'épaisseur des jungles. Les bêtes fauves qui erraient autour du monticule, mais n'osaient attaquer le richi, le défendaient contre l'approche des hommes. Ne conversant qu'avec les vents, les aurores et les astres, il pouvait descendre jusqu'au fond de lui-même. Un jour qu'il méditait sous un grand figuier, il se dit : « La mort vient de la vie, la vie de la naissance, et la naissance du désir. Si l'homme parvenait à supprimer le désir des sens, il s'élèverait au-dessus de toutes les vicissitudes dans la région de l'esprit pur où il n'y a plus ni mort

ni changement. Tout ce qui naît du désir des sens, tout ce monde visible n'est qu'un tissu d'illusions. Celui qui saurait le reconnaître ne serait pas plus attaché aux choses que la goutte de pluie à la feuille de lotus. Il pénétrerait dans le monde invisible, dans le monde des causes et dans la paix suprême... Oui, s'écria-t-il, j'ai trouvé le chemin de la délivrance, la voie qui fait que les régions de la transmigration ne sont pas des régions, la voie qui mène à la possession de la science universelle, la voie du souvenir et du jugement, la voie calme et sans trouble, exempte des craintes du démon, qui conduit à la cité du Nirvana. J'irai jusqu'au bout et j'enseignerai cette route aux hommes. »

Cette pensée, jaillissant comme un éclair de son cerveau, illumina pour lui tout l'univers. D'un seul regard il perça les trois mondes concentriques : le monde de la matière où nous sommes, masse épaisse de ténèbres et de douleurs; le monde astral où se meuvent les âmes, qui s'étend de l'ombre à la clarté en cercles grandissans; le monde de l'esprit pur qui enveloppe et pénètre les deux autres de sa vie et de son rayonnement, centre et circonférence, cause et fin de tout.

Vision éblouissante, mais courte comme l'éclair suivi de ténèbres épaisses. Car il est écrit qu'un homme ne peut devenir Bouddha, c'est-à-dire éclairé de la vérité suprême, sans subir les épreuves les plus redoutables. Avant de franchir le pas au-delà duquel il sera maître de lui-même et des autres, il faut qu'il repousse l'assaut des plus fortes tentations. Les forces grossières, les vils désirs, les démons inférieurs essaieront encore une fois de lui barrer le chemin qui conduit à la royauté de l'esprit. Et si cet adepte veut être un sauveur de ses frères, un libérateur de l'humanité, il aura contre lui toutes les passions de la terre, toutes les fureurs de l'abîme.

Le soleil s'était couché. Un crépuscule livide envahit la forêt dont les cimes ondulaient au pied du solitaire. Les arbres se desséchèrent sous un souffle empoisonné, leurs bras nus se tordirent d'angoisse. La vivace forêt était devenue la vallée de la mort. Elle se remplit de fantômes étranges : brahmanes, guerriers, parias et bayadères, demi-chair, demi-squelettes, qui se rapprochaient comme s'ils y flairaient la vie. Quelques-uns marmottaient des prières, tous semblaient inquiets et ces ombres étaient travaillées par la fièvre. Elles se rassemblèrent au pied du monticule et se mirent à crier : « Que fais-tu là-haut, Çâkya-Mouni? Nous sommes ceux auxquels tu as prêché ta loi. Voilà ce que tu as fait de nous, voilà à quoi servent les Richis et les Bouddhas. La ronde de la vie reprend de plus belle. » Et ils se mirent à danser une danse frénétique avec des ricanemens qui se changèrent en hurlemens de

détresse. Puis toute la bande alla se précipiter sous les roues d'un char portant une idole monstrueuse et des prêtres qui chantaient au son lugubre de trompettes funèbres. « Qui donc est le maître de ces âmes? » dit Çâkya-Mouni, qui ruisselait d'une sueur froide. Il sentit sur son visage une haleine glacée et entendit une voix sifflante lui dire à l'oreille : « Je suis le Doute indestructible. Si on ne me voit pas, on me sent toujours présent. Sans que tu le saches, je rampe dans ton cerveau et je coule dans tes veines. Tu ne sauveras pas ces âmes; je suis leur maître et le tien. » Un rire démoniaque glapit dans l'air. Çâkya-Mouni passa ses deux mains sur son front brûlant; il regarda la lumière mourante sur la vallée de la mort et dit : « Tu n'es que le roi du mensonge, le plus subtil des ennemis de l'homme. Mais parce que j'aime la vérité tu n'as aucun pouvoir sur moi. » La voix se tut et les fantômes disparurent.

Alors la nuit vint. La forêt avait repris ses verdures. Car il en sortait des parfums enivrans, et un frisson voluptueux courut sur les feuilles. Çâkya-Mouni entendit un nouveau rire, non plus méchant, mais clair et perlé comme une clochette d'argent. Un autre lui répondit, puis un autre encore, et ce fut dans les airs une chaîne de rires qui venaient de loin, de loin. L'espace tout entier se remplit d'une fumée brune dans laquelle glissaient des nuages rosés. Sous la gaze mobile de ces nuages des formes attrayantes apparaissaient et disparaissaient, comme celles que les poètes indous décrivent sous les noms des Apsaras ou nymphes célestes, qui ont pour mission de tenter, de séduire les Richis et les sages. Fleurs humaines, qui brillaient lumineuses dans la nuit, il voyait éclore tantôt un flanc rose, tantôt un bras souple, tantôt un groupe complet. Le mouvement de ces femmes aériennes tenait le milieu entre la danse et le vol. Il venait toujours de nouveaux nuages et il en sortait toujours de nouvelles formes, si bien que finalement l'air en fut saturé. Cette ronde vertigineuse se rapprochait tellement du solitaire qu'il sentait sur son front des haleines et le frôlement de chevelures. « Arrêtez! » dit enfin Çâkya-Mouni. La ronde s'arrêta. Des milliers d'yeux se fixèrent sur les siens et mille bouches aspirant à la sienne soupirèrent : « Aime! aime! Nous avons aimé! La forme ravit; la caresse affole; un cœur bat, un autre lui répond; et l'homme devient dieu. Aime! car nous donnons l'amour et l'univers dans un baiser! » Çâkya-Mouni, les mains croisées sur ses genoux et la tête immobile répondit comme en rêve : « Femmes, vous n'êtes que des ombres. » Aussitôt il vit près de lui un jeune homme superbe, nu, un arc à la main, avec une chevelure brillante et des yeux langoureux. « On m'appelle Kama, dit-il, ou le Désir; je suis le roi du ciel et de la terre et tu m'obéiras. — Tu es le seigneur

du désir, mais tu ne l'es pas de la lumière. — Eh bien, regarde! » dit le démon. Çâkya-Mouni aperçut devant lui la forme astrale, le double de Yasôdhara, qui lui dit : « Ne suis-je pas celle que tu as aimée? Je meurs en te désirant. » Le sage répondit : « Tu n'es pas l'âme de Yasôdhara que j'aime, tu n'es qu'une apparence terrestre. Retourne à ton vide. » Alors toutes les apparitions disparurent comme un crépitement de flammes et comme une traînée de vapeurs.

La nuit devint plus noire encore, la forêt houleuse. Sa surface se creusait, se gonflait comme si la terre ferme voulait devenir océan. L'horizon se soulevait lentement. Une lame gigantesque s'avançait vers le solitaire en méditation et dans cette vapeur une rumeur confuse mêlée de cris. En approchant cela devint une tempête et le bruit formidable ressemblait à celui d'une armée en marche. Des éclairs jaillirent. A cette lueur Çâkya-Mouni vit que la tempête était formée d'innombrables démons. Alors un seul rugisssement partit de la terre et du ciel. Le Richi se sentit renversé et broyé sous les pas de mille chevaux-fantômes et d'éléphans en fureur qui lui passèrent sur le corps. En même temps une grêle de flèches, de haches et de fers enflammés lui traversait le corps. Lorsqu'il rouvrit les yeux, un guerrier superbe, aux yeux flamboyans était debout devant lui. Il lui dit : « Je suis le roi de toutes les terreurs et je commande à la terre. Si tu me braves, je puis t'anéantir ; mais si tu m'obéis, je ferai de toi le maître des hommes. Car je tiens dans ma main la Force, la Puissance et la Magie. » Çâkya-Mouni lui répondit : « Ton nom est Orgueil et le mien Compassion. Je te pénètre, mais tu ne peux me pénétrer. » A ces mots, le démon disparut comme un éclair et son armée s'enfuit en poussant des blasphèmes et des cris de rage.

La tentation était finie, l'épreuve terminée, le démon vaincu. Une paix profonde descendit sur Çâkya-Mouni. L'ombre de la terre était sortie de son âme, et une lumière nouvelle l'inonda. Tandis que son corps restait immobile sous l'arbre, son esprit monta dans une extase merveilleuse. Il revit toutes ses existences passées, entrecoupées par de longues stations dans le rêve céleste. Tandis qu'il passait en revue toutes ses incarnations depuis la plus humble jusqu'à la plus haute, il croyait refaire à vol d'oiseau un pénible voyage que jadis il avait fait à pied. Il revit les mornes plaines, les vallées riantes, les côtes abruptes, les précipices affreux qu'il avait traversés. Et de tant de vies pas un effort perdu, pas une douleur stérile, pas un amour qui n'eût porté son fruit. Car de tout cela émanait comme un parfum, le profond souvenir et l'essence divine. Et de sommets en sommets échelonnés, il atteignait enfin la grande cime, la dernière, surplombant toutes

les autres, aux confins de la terre. Là, quel silence, quel repos dans ces neiges éternelles, sous les lumières du firmament ! A cette hauteur, aucune voix n'arrivait plus. Tout avait disparu dans la brume. Une seule chose impalpable restait présente : l'ombre des tristesses humaines qui flottait autour de la cime, et la voix de l'humanité qui pleurait dans le cœur du Bouddha.

Il poussa dans l'espace un cri d'amour et de compassion. Ce cri l'emporta dans la seconde extase, loin de la terre et du soleil, dans les sphères innomées. Il contempla systèmes après systèmes, mondes et soleils sans nombre, se mouvant en mesures splendides, en harmonies profondes ; îles d'argent d'une mer de saphir, sans rivages, insondable, jamais diminuée, lentement agitée d'un flux et d'un reflux sans fin. — Il vit plus encore : il vit les esprits lumineux qui retiennent et gouvernent tous ces mondes par des fils invisibles, entraînés avec leurs systèmes dans un vaste mouvement et décrivant des orbes grandissans. Il vit que la loi de sacrifice et d'amour règne sur l'infini et que les créateurs d'humanités nouvelles sont les naufragés sublimes de terres brisées et de soleils éteints.—Alors, comme un navire poussé par des millions de vagues vers le calme de l'équateur, le Bouddha sentit qu'il touchait au Nirvâna. Conscience suprême, il se sentait un avec l'âme des mondes, amour de tous les amours, vie des vies, être des êtres, — un souffle, une flamme pure, légère, éthérée, traversant les espaces, libre du temps, — dans une félicité parfaite.

Pendant que l'âme du Bouddha planait à ces hauteurs incommensurables, son corps toujours appuyé au figuier resta plongé dans une catalepsie voisine de la mort. Son esprit ne tenait plus à ce demi-cadavre que par un fil imperceptible. Au moment où il allait se rompre, l'amour pour l'humanité et le sentiment de sa mission le ramena sur terre. En rentrant dans son corps il éprouva la sensation d'un coup de foudre et rouvrit les yeux avec une douleur inexprimable. Mais une pluie de fleurs tomba sur son front pour le ranimer. Le soleil radieux montait derrière la forêt, et le Bouddha se leva en vainqueur, maître de la science sublime.

IV.

En quittant la forêt d'Ourouvilva, le Bouddha prit la résolution d'enseigner sa doctrine non-seulement aux brahmanes et aux rois, mais encore au peuple et aux femmes, afin qu'elle se répandît dans le monde entier. « Car, se disait-il, tous les êtres, qu'ils soient médiocres, infimes ou élevés, peuvent être rangés en trois classes : un tiers est dans le faux et y restera ; un tiers est dans le vrai ; un tiers est dans l'incertitude. Ainsi des lotus qui sont sous l'eau, à

son niveau et au-dessus. Que j'enseigne ou non la loi, ceux qui sont dans le faux ne la connaîtront pas et ceux qui sont dans le vrai la connaîtront sans moi. Mais ceux qui sont dans l'incertitude ne la connaîtront que par moi; il faut donc que j'enseigne. » Pour se rendre à Bénarès, le Bouddha dut traverser le Gange, qui coulait à pleins bords dans la saison des pluies. Il était si dénué de tout qu'il n'avait même pas de quoi payer son passage. Il demanda à plusieurs bateliers de le transporter sur l'autre rive. Tous refusèrent. Enfin il en vint un pauvre qui dit : « J'ignore qui tu es, mais ton visage me semble brillant comme celui de Krichna ou de Rama. Avec toi je n'ai pas peur du fleuve. Viens dans ma barque. — Je suis un mendiant, dit le Bouddha, et je n'ai rien pour ton salaire. — Viens toujours; une seule parole de toi me paiera. — Puisque tu as l'âme si pleine de bonté, dit le Bouddha, tu passeras la vie comme nous allons passer le Gange. » Et la barque glissa légère sur le fleuve houleux. Quand elle aborda, les bateliers peureux et avares, restés sur l'autre rive, se dirent entre eux : « Ce doit être un grand Richi. Malheur à nous! Il nous aura jeté quelque sort. » Mais le Bouddha leur fit dire de n'avoir aucune crainte.

Arrivé à Bénarès, il songea d'abord aux cinq disciples qu'il avait laissés dans le bois de l'antilope. Ceux-ci ne croyaient plus à son retour et lui en voulaient beaucoup d'avoir abandonné les pratiques qu'ils suivaient eux-mêmes. Quand ils le virent approcher de loin, ils se donnèrent le mot pour ne faire aucune attention à lui. « Il ne faut, dirent-ils, ni aller au-devant de lui avec respect, ni se lever. S'il nous demande à s'asseoir, nous lui offrirons ce qui dépasse ces tapis. » Mais à mesure qu'il approchait, ils devinrent inquiets. Puis, un à un, ils allèrent à lui, lui prirent sa tunique, son vêtement, son vase et préparèrent de l'eau pour ses pieds, tant ils furent frappés de la majesté et de la gloire du Bouddha. « — Ayoushmat (seigneur) Gâutama, vous êtes le bienvenu, daignez-vous asseoir sur ce tapis. — Ne me donnez pas le titre d'Ayoushmat, dit le maître. Longtemps je vous suis resté inutile; je ne vous ai procuré ni secours ni bien-être. Mais maintenant je suis arrivé à voir clairement l'immortalité et la voie qui conduit à l'immortalité. Je suis Bouddha, je connais tout, je vois tout, j'ai effacé les fautes, je suis maître en toutes lois. Venez, que je vous enseigne la loi et vous l'enseignerez aux autres. »

Dès lors il se mit à enseigner le chemin du salut pour tous, l'humilité, l'effacement des fautes par la connaissance du mal et l'effort vers le bien, la résignation aux maux inévitables de la vie. Un jour, une femme vint lui raconter que son enfant avait été mordu par un serpent et lui demanda un remède pour le réveiller. Le Bouddha lui dit : « Tâche de trouver un grain de moutarde noire. Seulement

il faut qu'il te soit donné dans une maison où ni père, ni mère, ni enfant, ni serviteurs ne soient morts. » Elle alla mendier partout le grain de moutarde avec son enfant endormi dans les bras. Personne ne lui refusa le grain, mais partout quelqu'un était mort. Ici c'était un père, là un frère, là une fille. La femme revint auprès du Bouddha. « — Maître, dit-elle, mon enfant ne veut plus ni boire ni sourire. Je l'ai laissé parmi les vignes près du fleuve pour chercher ta face et baiser tes pieds et te demander où je pourrais trouver ce grain sans trouver la mort. Ils me disent que mon enfant est mort et j'ai peur que ce ne soit vrai. — Ma sœur! dit le Bouddha, tu vois que le vaste monde pleure de ton mal. Le chagrin partagé par tous les cœurs devient moindre pour un seul. Je donnerais tout mon sang si cela pouvait arrêter tes larmes, mais dans cette vie le doux amour fait notre angoisse. Un jour tu comprendras ce secret. Va en paix et ensevelis ton enfant. »

Bientôt le Bouddha eut des disciples par centaines, des auditeurs par milliers. Car il appelait le peuple à ses prédications, et le peuple l'aimait; car il ne faisait pas de différence entre les castes comme les brahmanes et disait que sa loi était une loi de grâce pour tous. Un jour, il demanda à boire à une femme en haillons. Elle lui dit tristement : « — Maître, je suis une Tchândala (de la dernière classe des parias). — Je ne te demande pas à quelle caste tu appartiens, dit le Bouddha, je te demande à boire parce que j'ai soif. » Elle lui tendit sa cruche. Après avoir bu, il reprit : « — Pauvre créature, tu as étanché la soif de mon corps, j'étancherai celle de ton âme. Viens avec moi. » Et l'ayant menée vers ses disciples, il lui donna des habits neufs et la fit instruire. Cette mansuétude ravissait la foule et irritait les brahmanes, qu'il ne craignait pas d'appeler des hypocrites, des charlatans et des jongleurs. Les plus puissans d'entre eux auraient voulu faire tuer le Bouddha, mais ils n'osaient, car les richis sont sacrés pour les Indous. Dans leur pays, la gloire de l'ascétisme est une auréole qui protège mieux qu'une armure; c'est une royauté. Cependant les brahmanes lui tendirent toutes sortes d'embûches, mais ils ne purent l'y faire tomber. Ils le convoquèrent en discussion dans une assemblée publique en présence du roi Prasênadjit. Ils discutèrent pendant huit jours et chaque jour le Bouddha les convainquit davantage par la douceur de son être et le feu de son éloquence. Le roi accorda la victoire au Bouddha et se convertit avec tous les siens.

Le Bouddha prêchait aussi la bonté envers les bêtes. Il ordonnait à ses disciples de n'en jamais tuer et de se nourrir des fruits de la terre. Il s'opposait surtout aux sacrifices d'animaux que les brahmanes faisaient aux dieux. Un jour il entra dans un temple où l'on allait égorger un agneau pour le brûler ensuite. « Arrêtez! s'écria-

t-il avec indignation. C'est ainsi que vous prenez la vie, vous qui ne savez pas la donner! Quelle miséricorde pouvez-vous attendre des dieux, si vous qui êtes des dieux pour les animaux, vous n'en avez pas pour eux? Honte à vous! car ces pauvres bêtes sont meilleures que vous. Elles vous donnent le doux tribut de leur lait et de leur laine. Elles ont confiance dans la main qui les tue! » A ces mots, le roi Bimbisâra, qui assistait au sacrifice, joignit les mains et regarda le Bouddha très étonné. Tous furent conquis. Les prêtres jetèrent au vent le feu de l'autel et le couteau du sacrifice.

La renommée du Bouddha s'était répandue dans toute l'Inde; elle avait franchi les royaumes, les fleuves, les chaînes de montagnes; elle était venu retentir jusqu'au versant lointain de l'Himalaya, dans la ville de Kapilavastou, d'où Çâkya-Mouni s'était enfui jadis, abandonnant son père, sa femme et sa couronne pour conquérir la vérité. Le roi Çouddhôdana vivait sombre et chagrin dans son palais. Ses rêves de grandeur, ses plus beaux espoirs avaient été déçus. Il portait le deuil de son fils comme s'il était mort. La femme de celui qui s'était appelé jadis le prince Siddârtha passait sa vie comme une pénitente dans les jardins du pavillon d'été, au bord des étangs de lotus, avec son fils Rahoula, à pleurer le départ de celui qu'elle aimait toujours.

Cependant le roi Çouddhôdana, ayant appris que son fils était devenu le plus grand Richi de l'Inde et que sa parole avait plus de pouvoir que celle des rois, voulut le voir. Il lui envoya plusieurs messagers et leur ordonna de lui parler en ces termes : « Le roi Çouddhôdana prie le prince Siddârtha de venir en son domaine, de peur que le roi ne meure avant d'avoir revu la face de son fils. » Yasôdhara, de son côté, lui fit dire : « La princesse de ta maison, la mère de Rahoula, désire voir ta face. Si tu as trouvé plus que tu n'as perdu, elle en demande sa part ; mais plus que tout elle te demande toi-même. » Quand les messagers entrèrent dans le jardin des bambous, ils trouvèrent le Bouddha expliquant la loi devant une grande foule. Ils furent tellement ravis par la parole et le visage du maître qu'ils restèrent suspendus à son discours plein de compassion, d'autorité, parfait, pur, éclairant tout et sortant de ses lèvres sacrées. Comme des abeilles attirées hors de leur ruche par la fleur du môgra, les envoyés l'un après l'autre en écoutant le Bouddha oubliaient leur message et se mêlaient au train du maître. L'un d'eux enfin se boucha les oreilles avec du coton et ainsi il put parler. Le Bouddha répondit : « Sûrement je viendrai. C'est mon devoir et ma volonté qu'aucun homme ne cesse de rendre respect à ceux qui lui ont donné la vie. »

Une foule immense stationnait devant la ville de Kapilavastou pour assister à l'entrée du Bouddha. On avait semé des fleurs et

dressé des arcs de triomphe. Yasôdhara était là, sous une tente, le cœur palpitant, attendant son époux.

Yasôdhara vit s'approcher quelqu'un qui avait la tête rasée et portait la robe jaune des moines mendians avec la ceinture de l'ermite. Il tenait dans sa main l'écuelle de terre en forme de melon et s'arrêtait à chaque porte pour demander l'aumôme. Si on lui donnait quelque chose, il souriait en guise de remercîment; si on ne lui donnait rien, il s'en allait avec le même sourire. Deux moines le suivaient dans le même costume. Mais il portait son écuelle si dignement, il remplissait l'air d'une présence si auguste, ses yeux étaient si rayonnans de sainteté, que beaucoup de gens le regardaient avec effroi, d'autres se courbaient en adoration, d'autres couraient chercher de nouvelles aumônes et s'affligeaient d'être pauvres. Femmes, hommes et enfans couraient derrière lui et mettant la main devant leur bouche, ils murmuraient : « Qui est-ce? Jamais un Richi n'a eu cet air. » Lorsqu'il s'arrêta devant le pavillon de Yasôdhara, elle s'écria : « Siddârtha! mon seigneur! » avec de grands yeux ruisselans et les mains jointes. Ensuite elle tomba en sanglotant à ses pieds et resta là,

Le roi ayant entendu que son fils était venu en mendiant entra dans une grande colère. Il monta sur son cheval de guerre, enfonça ses éperons dans ses flancs et se jeta à travers la foule. Arrivé à la porte de la ville, il aperçut le Bouddha parlant au peuple, sa femme prosternée à ses pieds. Dès que Çâkya-Mouni vit son père, il le regarda avec vénération et s'agenouilla devant lui.

Le roi Çouddhôdana dit : « Ai-je donc vécu si longtemps pour que le grand Siddârtha entre dans mon royaume, vêtu en haillons, la tête tondue, avec des sandales et demandant sa nourriture aux misérables, lui dont la vie était celle d'un dieu?

« — Mon père, répondit le fils, c'est l'usage de ma race.

« — Ta race, dit le roi, compte cent trônes depuis Mahâ-Sammat, mais pas d'action semblable à celle-ci.

« — Je n'ai pas parlé d'une ligne mortelle, dit le maître, mais d'une descendance invisible : les Bouddhas qui ont été et qui seront. J'en suis un; et ce qu'ils ont fait, je le fais. Ce qui arrive maintenant est arrivé autrefois : on a vu un roi en cotte de mailles rencontrer son fils; et ce fils qui était par amour et par empire sur lui-même plus fort que les plus grands rois dans toute leur puissance, ce sauveur prédestiné des mondes, s'est courbé comme je le fais et a offert humblement ce qui était pour lui une tendre dette : les prémices du trésor qu'il avait apporté.

« — Quel trésor? dit le roi étonné en descendant de cheval. »

Le maître prit la main royale de son père et ils traversèrent les rues, le roi d'un côté, la princesse de l'autre. Tout en marchant, il expliquait

les quatre vérités qui enferment la sagesse comme les rivages enferment la mer. Yasôdhara avait pris l'écuelle de son mari et écoutait avec de grands yeux. Une nouvelle lumière éclairait son regard charmant, un nouveau soleil essuyait ses larmes.

Près de l'actuelle Mâgara, emplacement de la cité disparue du roi Çouddhôdana, il y avait dans les jours anciens des jardins splendides étagés en terrasse sur la colline. Çà et là des fontaines et des pavillons d'été. Sous ces ombrages délicieux, les torrens coulant des montagnes entretenaient une fraîcheur éternelle dans un éternel printemps. C'est là que le Bouddha enseigna souvent sa doctrine. Le maître était entouré d'une assemblée de brahmanes, de religieux, de gens venus de toutes les parties de l'Inde. Près de lui se tenaient attentifs beaucoup d'hommes de la race de Çâkya, son disciple favori Ananda et son cousin Dévadatta. Entre ses genoux souriait son fils Rahoula; ses yeux émerveillés d'adolescent regardaient le visage imposant de son père. Aux pieds du maître était assise la douce Yasôdhara, jadis son épouse, maintenant la plus proche de ses sœurs innombrables, sans angoisse de cœur, prévoyant qu'un noble amour qui ne se nourrit pas des sens, qu'une vie qui ne connaît pas d'âge met fin à la mort au dedans de nous-mêmes. La sagesse coulait des lèvres du Bouddha. Il disait :

Ce n'est pas avec des paroles qu'on mesure l'infini, et le fil de la pensée se perd dans l'abîme insondable. Celui qui questionne se trompe; celui qui répond se trompe; ne dis rien.

Les livres disent qu'au commencement, Brahma méditait dans la nuit. Mais aucun œil mortel ne l'a aperçu. Voile après voile se lèvera; la lumière augmentera; mais les voiles eux-mêmes sont sans nombre.

Ce qu'il vous importe de savoir, c'est que toute cause engendre un effet. Terre, ciel et mondes tournent sur une roue que rien ne peut arrêter. Ne pensez pas qu'à votre prière, l'obscurité se changera en lumière. Ne cherchez pas à gagner la faveur des dieux impuissans par des sacrifices et de vains dons.

Oh! frères et sœurs, c'est en vous-mêmes qu'il faut chercher la délivrance; car l'homme se bâtit lui-même sa prison. Dans les cieux bienheureux, les anges recueillent le fruit de leur passé; dans les mondes inférieurs, les démons expient le mal qu'ils ont commis. La roue tourne sans cesse : celui qui monte peut redescendre; celui qui tombe peut monter.

Mais rien ne vous force à rester liés sur la roue. Brisez les liens qui vous attachent; et l'âme des choses vous sera douce, et dans le cœur de l'être vous trouverez un repos céleste.

Moi, le Bouddha, qui ai pleuré avec mes frères et dont le cœur a été

brisé par les douleurs du monde, je souris et je suis heureux; car je sais que la liberté existe. La volonté est plus forte que la douleur.

Oh! vous qui souffrez, sachez que vous souffrez par votre propre faute. Les livres disent vrai. La vie de chaque homme est le résultat de ses vies passées; les fautes passées amènent la douleur, le bien passé engendre la félicité.

Si celui qui comprend d'où provient la souffrance la supporte avec patience, s'il lutte dans l'amour et la vérité pour payer les dettes de son passé; si, jour après jour, il se montre miséricordieux et juste; s'il arrache de son cœur les racines saignantes du désir jusqu'à ce que l'amour de la vie ait pris fin;

Lorsqu'il mourra, son compte sera réglé; il n'aura plus besoin de vivre de ce que vous appelez la vie, il ne connaîtra plus les aspirations torturantes, le péché qui souille; les battemens douloureux des joies et des douleurs terrestres ne troubleront plus sa paix. Il s'en va dans le Nirvâna; il ne vit pas comme nous, mais il est un avec la vie.

C'est ici la doctrine du *Karma*. Lorsque la rouille du péché a disparu, lorsque la vie meurt comme une flamme consumée, alors seulement la mort meurt avec elle.

Vous qui voulez suivre la route royale, écoutez les quatre grandes vérités; la première est de connaître la douleur; la seconde, de pénétrer sa cause, le désir; la troisième consiste dans la fin de la douleur, qui est l'amour de soi vaincu, la convoitise domptée. N'aimez pas votre corps, aimez la beauté éternelle; ne vivez pas de vous-mêmes, vivez du divin.

La quatrième vérité, c'est de connaître la voie qui mène au refuge. L'âme courageuse se hâte, l'âme faible s'attarde, mais toute volonté atteindra le blanc sommet inondé de soleil.

Comme celui qui est debout sur une cime neigeuse ne voit au-dessus de sa tête que le bleu de l'infini, ainsi l'homme qui s'est vaincu lui-même est arrivé au bord du Nirvâna. Il est envié des dieux inférieurs, et les trois mondes en ruine ne sauraient l'ébranler. Le *Karma* ne lui construira pas de nouvelle demeure.

Si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est vivre, dites-lui qu'il se trompe; si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est cesser d'être, dites-lui qu'il ment. Car il ne sait pas quelle est la lumière qui brille au-delà de sa lampe brisée; il ne connaît pas la vie sans fin, la félicité que ne mesure plus le temps.

Entrez dans la voie! Elle mène aux sources qui apaisent toute soif, et ses bords sont tapissés de fleurs immortelles (1).

(1) *Light of Asia*, VIII, *passim*.

Ainsi parlait le maître. Elle descendait l'heure où s'évanouit la lumière du jour, où les cimes lointaines de l'Himalaya se colorent comme des feuilles de rose. On eût dit que la nuit écoutait dans les vallées et le jour sur les montagnes. Entre l'âme du Bouddha et celle de ses auditeurs, le soir était debout comme une jeune fille frappée d'amour et de ravissement. Et tous se sentaient apaisés en écoutant celui dont la parole parfume les trois mondes.

Le Bouddha enseigna sa doctrine pendant plus de quarante ans, voyageant et prêchant à travers toute l'Inde du nord. Il fonda des ordres religieux d'hommes et de femmes, convertit trois rois et trois royaumes. — A l'âge de quatre-vingts ans, il revenait de Râdjagriha dans le Magadha, accompagné d'Ananda et d'un grand nombre de disciples. Arrivé sur le bord méridional du Gange et sur le point de le passer, il se tint debout sur une grande pierre carrée, regarda son compagnon avec émotion et lui dit : « C'est pour la dernière fois que je contemple la ville de Râdjagriha et le trône de diamant. » Après avoir traversé le Gange, il visita la ville de Vaïçali, il y ordonna plusieurs religieux, dont le dernier fut le mendiant Soubhadra; puis il se remit en route. Au nord-ouest de la ville de Koucinagara, il fut atteint d'une défaillance et s'arrêta dans une forêt de çalas (*Shorea robusta*). C'est là qu'il expira, ou comme disent les bouddhistes, qu'il entra dans le Nirvâna. Saint Benoît et l'empereur Septime Sévère voulurent mourir debout. Le Bouddha, qui avait passé sa vie à poursuivre le repos suprême, mourut presque en marchant.

VI.

Telle est dans ses grandes lignes la vie du Bouddha, que M. Edwin Arnold a tenté de rendre dans son beau poème avec les couleurs de Valmiki et de Calidâsa. J'y ai joint quelques menus faits de la légende, dans lesquels j'ai cru reconnaître le trait vivant et personnel et je me suis efforcé d'accentuer, dans le phénomène du Nirvâna, ce caractère d'extase transcendante où la psychologie et la métaphysique se fondent comme en un centre incandescent.

Une série de considérations esthétiques d'un haut intérêt se présenterait ici, s'il nous plaisait de comparer à ce point de vue le génie de l'Inde au génie de l'Occident. Mais il y a des pensées d'un ordre supérieur qui s'imposent en face d'un tel sujet. Je préfère donc me demander, en terminant, ce qu'il faut croire du personnage historique du Bouddha, quel est le sens véritable de sa doctrine, enfin quelle place elle occupe dans l'ensemble du développement philosophique et religieux de l'humanité. De telles ques-

tions, je le sais, ne se résolvent pas en dix lignes. Je voudrais simplement en indiquer l'importance et la manière nouvelle dont elles se posent aujourd'hui.

J.-J. Rousseau a prononcé en faveur de l'authenticité relative des évangiles un mot qui n'a rien perdu de sa force après l'immense travail de la critique du XIXe siècle : « Dirons-nous que l'histoire de l'évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. L'évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Ce raisonnement, fort juste en ce qui concerne la personne morale du Christ, nous paraît s'appliquer dans une large mesure au plus grand réformateur religieux de l'Inde. Il est vrai que la question se présente en des conditions très différentes. Si, d'une part, la rédaction des premiers évangiles est postérieure d'une cinquantaine d'années à la mort de Jésus, de l'autre, nous possédons sur sa réalité historique des témoignages contemporains et irrécusables. Au contraire, les plus anciens documens sur la légende du Bouddha sont postérieurs de plus d'un siècle à la date présumée de sa mort. La critique et le doute ont donc beau jeu. Tout récemment, dans son *Essai sur la légende de Bouddha*, M. Senart essayait de ramener toute l'histoire du fondateur du bouddhisme au développement d'un mythe solaire. Cette gageure de savant, avec ses rapprochemens ingénieux et son luxe de mythologie comparée, nous a paru à peu près aussi convaincante que cet amusant livre où l'auteur démontre victorieusement que Napoléon Ier n'a jamais existé. Il est facile de voir dans la légende du Bouddha une superfétation d'élémens mythologiques qui se sont cristallisés autour du noyau de l'histoire, mais ce noyau forme un tout solide et homogène. Nous pouvons ici juger de la nature de la cause par la puissance de l'effet. Jamais un simple mythe n'a produit une rénovation religieuse. A l'origine de toute grande réforme il y a un initiateur. De la légende du Bouddha il ressort une personnalité tranchée, un mélange très particulier de familiarité, de grandeur et de profondeur raisonnée qui le distingue nettement des héros plus mythologiques, tels que Rama, Krichna et tant d'autres. Ce n'est pas la légende qui peut créer un tel homme; c'est l'homme qui a provoqué la légende et lui a communiqué sa vibration personnelle.

Que Çâkya-Mouni ait été ou non un fils de roi, et cela est fort probable, une chose paraît certaine : il dut être un initié de cette

doctrine ésotérique, dont l'Inde nous offre des traces à tous les âges et dont on trouve les premiers germes dans les Védas, doctrine qui eut toujours des adeptes aussi bien parmi les ascètes et les Richis que parmi les brahmanes très avancés, mais qu'on cachait sous le voile du mystère. Le brahmanisme, du temps de Bouddha, était tombé en décadence. Inflexible et dur vis-à-vis des castes inférieures, il inclinait dans sa conception de la vie et de son au-delà vers un matérialisme grossier. Çâkya-Mouni, mû par un grand sentiment d'humanité, résolut de mettre fin à cet état de choses. Il passa par tous les degrés de l'initiation ascétique. Une fois parvenu par ses méditations et ses épreuves aux vérités supérieures qu'il cherchait, il donna à la doctrine ésotérique, qui était restée jusque-là purement intuitive et personnnelle, une forme plus générale, plus raisonnée, plus incisive dans le sens du renoncement et de la spiritualité. Armé de cette doctrine, il se proposa deux buts : d'abord l'organisation hiérarchique de l'adeptat ascétique, qui avant lui était resté libre et individuel. Il le rendit plus sévère, l'entoura de barrières presque infranchissables. La seconde grande pensée du Bouddha fut la diffusion dans toutes les castes de la doctrine sous une forme relativement populaire. Il atteignit le premier but par la fondation et l'organisation des ordres religieux dont nous ne connaissons que l'extérieur, mais non les articles ésotériques et la direction secrète. Il atteignit le second par l'enseignement populaire de sa doctrine. De là cette grande révolution religieuse qui força le brahmanisme lui-même à se tranformer, fit rayonner la pensée indoue à travers toute l'Asie et alla répandre des germes imperceptibles mais féconds de vie spirituelle jusqu'en Judée et en Grèce.

Nous n'entrerons pas ici dans l'examen de la métaphysique du Bouddha ; bornons-nous aux réflexions essentielles. — Quelle a été l'attitude intime du Bouddha devant le sphinx de la destinée? Quelle fut sa réponse à la grande énigme ? — Nous nous trouvons aujourd'hui en présence de deux Bouddhas fort divers et au fond contradictoires. Le premier est celui que la science occidentale nous a présenté jusqu'à présent. C'est un Bouddha pris à la lettre et vu par le dehors, commenté et compris par des philologues et des mythologues plutôt que par des penseurs et des philosophes. Notre légende scolastique en a fait un pessimiste radical à la façon de Schopenhauer. Son trait essentiel aurait été l'horreur de la vie et la soif du néant. Ayant désespéré de tout autre moyen de salut, il aurait aspiré à l'inconscience, au néant final pour lui et ses semblables et aurait imaginé pour y parvenir son système subtil de la suppression de tous les effets par la suppression de la cause pre-

mière : le désir. Cette manière de comprendre le Bouddha et son système est absolument matérialiste. L'âme, même lorsqu'elle renaît, n'existe que par l'union avec le corps. Entre ces diverses vies il y a ni souvenir ni lien. La matière est la cause de tout et le vide final le but à poursuivre. C'est par cette doctrine que le Bouddha aurait triomphé du brahmanisme et converti un tiers du genre humain.

L'autre Bouddha est celui que nous présentent les néo-bouddhistes indous et que M. Edwin Arnold a voulu nous peindre. C'est un Çâkya-Mouni d'un spiritualisme transcendant et d'une haute sérénité, beaucoup plus en rapport avec son milieu indou, avec les doctrines des Oupanishads, les spéculations brahmaniques et le panthéisme idéaliste du Védanta. Son côté négati ne s'adresse qu'à la partie inférieure de l'homme ; son côté positif a pour but son épuration grandissante. S'il ne se lasse pas d'affirmer le néant de la matière, c'est pour pousser les hommes à la spiritualité. L'univers lui apparaît comme une immense évolution dont toutes les étapes coexistent dans l'infini, mais dont nous n'apercevons que les degrés inférieurs dans les règnes de la nature et dans les états déjà parcourus de l'humanité. Seulement, en dessous, derrière et au-dessus de cette évolution matérielle dont la science d'aujourd'hui n'admet que le côté extérieur et visible, la doctrine ésotérique, dont le Bouddha fut le premier grand vulgarisateur, aperçoit une contre-partie spirituelle qui est à la fois sa force impulsive et son but final. Car, de même que l'humanité, partie de l'animalité, aspire à un état divin, de même la monade qui constitue l'individu traverse toutes les échelles de l'être. Une fois parvenue à l'homme, ses incarnations successives s'entrecoupent de longues existences spirituelles qui sont à son évolution totale ce que le sommeil et le rêve sont à l'état de veille, mais qui, loin de supprimer la conscience, la développent et l'exaltent. Par ces migrations à travers des millions d'années, la conscience de l'âme va toujours s'élargissant et s'approfondissant, si bien, que, selon la légende, le Bouddha finit par se souvenir de ses existences antérieures, parce que, dès cette vie, il atteint à la perfection. Cette métaphysique nous paraît fort étrange à nous autres Occidentaux ; mais il est à observer que nous la retrouvons sous des noms et des formes diverses chez des hommes comme Pythagore, Empédocle et Platon, sans parler des néo-platoniciens, des gnostiques et autres théosophes. Chez le Bouddha elle devient à la fois le fondement de la morale et la raison de la charité universelle par la loi du *Karma*. Ce Karma est l'action réflexe d'une existence sur les suivantes ; les crimes ou les bonnes actions dans l'une produisant les souffrances renforcées ou le bonheur croissant dans les suivantes, aussi sûrement que dans le monde physique le mouvement engendre la cha-

leur et l'immobilité le froid. Quant au *Nirvâna*, il ne signifie plus le néant, mais le bonheur suprême dans la perfection, c'est-à-dire un état de spiritualité si haut, que l'âme n'a plus besoin de passer par l'épreuve de la réincarnation. C'est l'extinction du moi éphémère, mais aussi l'affirmation du moi transcendant qui ne fait qu'un avec la conscience suprême : l'*Atmaboda* ou l'âme universelle.

Nous ne sommes pas en mesure de dire jusqu'à quel point la doctrine grandiose de la double évolution que le néo-bouddhisme est en train de développer au contact de la science occidentale fut professée par Çâkya-Mouni. Incontestablement, sa doctrine en renferme les principes généraux. Quoi qu'il en soit, le point de vue ésotérique nous donne de lui une image plus vivante et plus sympathique. Il a en outre l'avantage d'être plus conforme au génie de l'Inde et de mieux expliquer le prodigieux ascendant du maître sur ses disciples intimes et de ceux-ci sur la foule.

A mesure qu'on pénétrera mieux dans les arcanes du brahmanisme et du bouddhisme ésotériques, on se rendra mieux compte des rapports intimes entre le Bouddha et le Christ, malgré la distance qui les sépare. La doctrine de Jésus est toute morale, d'intuition et d'élan. Il n'a pas conquis le monde par une philosophie, mais par son divin génie de tendresse, d'espérance et de foi. Il parle au cœur, il s'adresse aux simples. Dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses actes, il donne en quelque sorte la substance de la vie spirituelle. Il a le sentiment direct du divin et l'exprime par l'irradiation de tout son être. En le voyant, les sages de l'Inde eussent dit sans doute : Il est de la sphère de l'*Atma*, de l'esprit pur, du septième cercle. Le Christ dit simplement : « Moi et le Père céleste, nous sommes un. » Le Bouddha, lui, considère l'univers dans son évolution ; il monte et redescend la chaîne des causes et des effets ; il ne peut être vraiment compris que par des philosophes. Si le bouddhisme historique n'a produit en général qu'un monachisme stérile et un quiétisme inactif dans son renoncement absolu, il faut reconnaître, d'autre part, que sa doctrine ésotérique fournit une base métaphysique des plus larges à la morale du Christ. Ce seul rapport devient aujourd'hui d'un intérêt puissant. Il nous fait pressentir la grande unité qui domine le développement religieux de l'humanité. Que nous nous placions sur les cimes de l'Himalaya ou sur les hauteurs de la Galilée, nous devons reconnaître que le Bouddha est un frère du Christ et que la lumière de l'Asie est sœur de la lumière de l'Occident.

ÉDOUARD SCHURÉ.

UN

DÉPARTEMENT FRANÇAIS

II[1].

LE MOUVEMENT DÉMOCRATIQUE DANS LES CAMPAGNES.

Les campagnes sont arriérées, mais non pas immobiles. Partout les ambitions individuelles alimentent les sources cachées, intarissables du mouvement démocratique ; l'ignorance ralentit ce mouvement ; les préjugés lui barrent le chemin, la démagogie l'exploite, le goût des distinctions sociales le dirige et lui creuse un lit. Par quelle voie s'opère la diffusion des idées, comment naissent les influences populaires, quel est le sens de la transformation qui s'accomplit devant nos yeux? Ce sont là les courans sous-marins de la politique.

La plupart de nos conservateurs reconnaissent en soupirant que la démocratie est une puissance irrésistible, mais il leur est difficile de faire bon ménage avec elle. Ils se réveillent en sursaut toutes les fois qu'elle remue. Ils rêvent encore une société dont les grands propriétaires occuperaient le sommet. Au-dessous d'eux,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

dans une attitude respectueuse, se tiendraient les tabellions, médecins, gens de loi et de finance, trop heureux de faire antichambre au château. Plus bas encore les petits propriétaires et les fermiers auraient le droit de nourrir certaines ambitions, par exemple celle de devenir marguilliers, sous la condition expresse de ne jamais tourner les yeux vers les grandes villes. Enfin, dans le sous-sol, habiterait la foule des travailleurs à gages et autres croquans de même farine. Il va sans dire que ce populaire devrait être enrégimenté par les chefs d'emploi et s'interdire toute aspiration désordonnée.

Cet ordre, sans doute, est admirable : il n'a que le tort d'être absolument chimérique. La poussée est trop forte. L'esprit d'émancipation s'infiltre dans les institutions les mieux fermées. Il se précipite le long des chemins de fer, s'engouffre avec les locomotives à travers monts et vallées, vibre dans les fils télégraphiques. Il séjourne et s'accumule dans les villes populeuses et en sort tout chargé d'électricité pour se répandre jusque dans les derniers villages. Tout lui sert de véhicule ou d'aliment : — l'école, qui éveille les cerveaux et les imprègne des passions du jour ; — l'armée, qui entraîne les cultivateurs dans les garnisons lointaines et secoue, au seuil de la virilité, l'engourdissement de la vie rurale ; — les journaux, distribués à foison, colportés et criés jusque dans les hameaux, sorte de clameur confuse où la vérité et l'erreur se mêlent à dose presque égale ; — les commis-voyageurs, débitant, avec leurs échantillons, les lieux-communs usés et les paradoxes dé raîchis ; — les marchands d'orviétan politique, les programmes à sensation, les harangues, les affiches ; — les ouvriers qui vont de village en village porter leurs bras ; — les passans qui ne vont nulle part, errent d'un bout de la France à l'autre à la recherche d'une occasion et d'un morceau de pain, traînent dans leurs poches un vieux certificat d'indigence et mendient à la porte des préfectures, tout prêts, d'ailleurs, à soulever la plèbe contre l'autorité s'il y a quelque chose à gagner ; — enfin, tous les agens insaisissables qui sèment ou récoltent le mécontentement, prêchent au paysan le dégoût de sa condition et le poussent vers les grandes villes par l'amorce d'un gros salaire, sans lui parler de la dépense, plus lourde encore. C'est ainsi qu'au moyen âge, toute une population nomade, moines ou mendians, charlatans ou prédicateurs, marchands de drogues ou chansonniers, allaient et venaient entre les petites communautés fixes et portaient jusqu'aux extrémités du territoire une étincelle de révolte ou de fanatisme (1).

(1) J.-J. Jusserand, *la Vie nomade au moyen âge*; Hachette, 1884.

Est-ce tout? Quand même il serait sourd aux voix du dehors, le paysan retrouverait dans son propre cœur l'inquiétude du siècle, le travail des pensées lentement écloses et des convoitises mal réprimées. Nomade, il l'est lui-même, d'intention, sinon de fait. L'esprit s'envole bien loin du sillon que trace une main trop pesante. Fier et indépendant, vous l'avez peut-être éprouvé à vos dépens. Ce n'est pas lui qui endosserait, comme en Angleterre, le vêtement usé du gentleman ou qui se confondrait en révérences devant le ventre majestueux d'un grand seigneur. Il met plutôt un peu de malice à ne pas ranger trop vite sa carriole lorsqu'il croise le break du châtelain. On peut suivre de province en province le changement de ses allures et constater que, plus il se rapproche des grands centres, plus il devient récalcitrant au coup de chapeau. La même différence existe d'une génération à l'autre. Vous visitez une de vos fermes. Une petite vieille encore alerte vous accueille avec un sourire ému et une humilité touchante. Elle a deux accens dans la voix : l'un, bref et incisif, pour ses égaux ; l'autre, attendri et béat, pour votre usage particulier. Elle se désole de n'avoir rien d'assez bon à vous offrir ; elle se multiplie, tombe en extase devant vos bottes humides. Puis ce sont des retours vers le passé : — « Voilà cent ans, mon bon monsieur, que nos gens sont les fermiers de votre famille. » — Sa vanité d'un autre âge, greffée sur la vôtre, cite, comme titre de noblesse, un siècle de dépendance honorable. Cependant, le fils arrive à son tour et le ton change. Il vous observe et règle son maintien sur le vôtre : silencieux et narquois, si vous le prenez de haut, confiant si vous le traitez en égal. La conversation s'engage : vous apprenez avec étonnement qu'il songe à prendre un autre métier, et, peut-être, à s'expatrier. La ferme ne va pas mal, mais elle l'ennuie. Il donne des prétextes : les ouvriers sont rares, la récolte incertaine. Au fond, ce qui l'agite, c'est le besoin du changement. Il a un cousin à Montevideo ; un voisin s'est établi boulanger à Paris et gagne « des mille et des cents. » Vous pensiez trouver une idylle dans une chaumière ; vous rencontrez sous la blouse le tourment de l'inconnu dont vous souffrez vous-même. Faites l'expérience n'importe où. Regardez les photographies pendues au manteau de la cheminée, entre la poire à poudre et le vieux fusil de chasse. Il y a beaucoup à parier que les fils, les frères, les oncles sont dispersés aux quatre coins du monde et dans toutes les professions. En présence de cette fermentation générale, les classifications les mieux établies disparaissent et les clôtures fragiles s'écroulent. En vain, quelque disciple naïf de l'excellent Le Play cultive dans une campagne reculée son petit système patriarcal. Il sent bientôt

le sol trembler sous ses pas. Le souffle du dehors pénètre à travers les fenêtres closes. Ses vassaux, accablés de bienfaits, se lassent de le considérer comme un père et vont chercher fortune ailleurs.

Il serait intéressant de suivre l'essor des ambitions rustiques sur un terrain vierge. On verrait alors ce qu'elles peuvent donner loin de la concurrence ou de la routine. A Buenos-Ayres, à Québec, sur quelques plages lointaines, partout où la bonne graine de paysan français a été portée par les hasards de l'émigration, on verrait des colonies florissantes et libres. Vers 1830, une poignée de paysans bourguignons, conduite par un disciple de Fourier, s'établit à Jicaltépec, sur un des points les moins fréquentés de la côte du Mexique. Elle essaya sans succès du phalanstère; puis elle mit à la porte l'utopie et son prophète, et revint à la vieille méthode de la propriété divisée. Depuis lors, elle n'a cessé de prospérer et de s'étendre. Ce morceau de France, cet aérolithe échappé à notre masse incandescente, s'est dépouillé de toutes ses scories : plus de jalousies, de rancunes, de déboires, ni de discordes civiles. Les Bourguignons transplantés ont de l'initiative et de la gaîté, du courage et de la franchise. Ils se marient entre eux. Les familles ne craignent pas de multiplier et la race est plus forte, plus grande, plus belle que dans la mère patrie.

Chez nous, au contraire, que voit-on? Une population ignorante, dispersée, façonnée depuis des siècles à la servitude, esclave volontaire de la glèbe depuis qu'elle est affranchie des seigneurs et souvent déformée par un travail abrutissant. Il semble que son ambition conspire contre elle en l'isolant davantage. Rivée à l'intérêt le plus étroit, elle piétine sur place à la manière de ces chevaux auxquels on bouche les yeux pour leur faire tourner une meule. Elle est obstinée et timide, défiante et taciturne. Quand elle atteint enfin le bien-être, elle en jouit en avare, et, au lieu de s'épanouir largement au soleil, elle s'empresse de limiter le nombre des enfans appelés à partager cette aubaine : de sorte que les provinces les plus riches sont frappées d'une sorte de défaillance morale et que le ver devance la maturité du fruit. Veut-on l'instruire, c'est à peine si on peut lui inculquer à la hâte quelques notions d'écriture et de calcul pendant les heures trop courtes qu'elle dérobe à la terre. On livre au pédagogue des enfans en bas âge, et quand on rend des hommes à la conscription, plusieurs savent à peine signer leur nom sur les feuilles du recrutement. Allez donc confier des leçons d'histoire et de civisme à de pareilles mémoires! Nous assistions un jour à une réunion électorale composée de vieux paysans. Des fronts fatigués, crevassés, cuits et recuits par le hâle, des joues creuses, des yeux vides, des dos voûtés : telle était cette assem-

blée de citoyens. Les phrases pompeuses de l'orateur semblaient une amère dérision. Autant offrir de la viande saignante à des convalescens qui seraient au régime du lait : « Vous êtes libres, disait-on, vous êtes les maîtres ! » — Ils hochaient tristement la tête, montrant leurs blessures, comme les vétérans de César. « Lisez-vous quelquefois? — Jamais! — Avez-vous appris à lire? — Oui, mais nous avons oublié. — Vous auriez pu vous abonner tous ensemble à un journal? — Nous n'avons pas le temps. — Bah! on a toujours le temps : on lit en allant à son travail, ou dans les veillées d'hiver, au coin du feu. » Les braves gens ne savaient que répliquer. Ils courbaient la tête, semblables à de vieux écoliers pris en faute. Leurs mains, ces pauvres mains couvertes de cicatrices, répondaient pour eux. Elles disaient clairement : « Hélas! nous n'avons même pas laissé au cerveau le loisir de penser. »

Le jour du marché, un paysan pénètre avec un air presque honteux chez le libraire d'une petite ville. On dirait qu'il commet une mauvaise action. Il ne s'attarde pas à la vitrine. Il tourne entre ses doigts sa pièce blanche, et demande le *Mathieu de la Drôme* de l'endroit; on lui tend une petite brochure mal imprimée à couverture jaune ou rouge : il s'en saisit et disparaît. Voilà la lecture de famille pour les soirs d'hiver. Le grand-père met ses lunettes, les enfans forment le cercle et on écoute: quoi? Rabelais nous l'apprend, car nos ancêtres étaient très friands d'almanachs: « Cette année, les aveugles ne verront que bien peu, les sourds entendront assez mal, les muets ne parleront guère, les riches se porteront un peu mieux que les pauvres, et les sains mieux que les malades... » Le même jour, à la même heure, on lit, sous la coupole de l'Institut, un mémoire lumineux, et à quelques lieues de là, on se nourrit encore des billevesées du XVe siècle.

Il faut en prendre son parti. A l'exception des journaux à un sou, et des plus violens, la plupart de nos écrits n'arrivent pas jusqu'au peuple des campagnes. Nous ferraillons par-dessus sa tête. Le véritable intéressé entend à peine l'écho lointain des querelles de plume. Les publications prétendues populaires s'arrêtent en chemin. La meilleure de toutes, *le Magasin pittoresque*, n'a guère dépassé les rangs de la petite bourgeoisie, ou des artisans les plus éclairés. Quant aux recueils à visées politiques, tels que *le Père Gérard*, avec leur feinte bonhomie, leur enfantillage vieillot, leur optimisme sempiternel, nos paysans sont bien trop défians pour leur accorder le moindre crédit. Sous prétexte de les éclairer, on les représente là plus lourds, plus obtus, plus paysans qu'ils ne sont. Ce pédant insupportable est bien le personnage le moins fait pour

leur plaire. Comme ils connaissent mal Jacques Bonhomme, les plumitifs qui, pour le convaincre, commencent par le coiffer d'un gigantesque bonnet de coton, sorte d'éteignoir qui symbolise « l'obscurantisme! » Les journalistes ressemblent, en pareil cas, à ces grandes personnes maladroites qui *parlent bête* pour se faire comprendre des enfans. Ceux-ci préfèrent l'accent viril au zézaiement des sots qui cherchent à les imiter. De même, les ruraux n'aiment pas qu'on prenne un air trop rustique pour leur adresser la parole. Si on a l'air de se moquer d'eux, ils entrent dans la farce, et jouent un rôle qui n'est pas à l'avantage de maître Pathelin.

Deux nations ont vécu juxtaposées sur le même territoire : l'une, accessible aux idées générales, reliée facilement au centre, pesant, par l'opinion publique, sur les destinées de l'état, avant qu'elles lui fussent directement confiées; — l'autre passive, entraînée dans des conflits qu'elle ne comprenait pas, dotée de libertés qu'elle ne demandait pas, soulevée quelquefois, aux grandes crises de notre histoire, par ces frissons qui renversent un monde, et retombant ensuite dans son apathie. Les hommes d'état marchent à la découverte d'un pays inconnu, car un paysan n'a pas la cervelle construite comme celle d'un bourgeois. Regardez ces deux êtres : ils sont l'un pour l'autre un sujet perpétuel d'étonnement. L'un, de solide complexion, carré, réfléchi dans ses allures, soigneusement rasé à l'ancienne mode; — l'autre, plus élancé, un peu étroit d'épaules, les mains et le visage effilés, mobile, cherchant à se composer une tête par une coupe savante de la barbe et des cheveux, les yeux toujours fixés sur quelque miroir invisible, suant par tous les pores les idées générales. L'un interroge plus qu'il ne parle; ou s'il se noie dans un discours plaintif, c'est pour amuser le tapis : d'ailleurs rude et anguleux. L'autre disserte et tranche; il donne comme une trouvaille personnelle la leçon apprise par cœur. Il est, selon les cas, banquier, avocat, fonctionnaire, mais rarement un homme. Le frottement de la profession l'a poli, usé sous toutes les faces, comme le roulement du flot arrondit le galet. Le mélange de ces deux types est nécessaire à la démocratie; et quelle difficulté pour s'entendre, lorsque l'on a ni le même cœur ni les mêmes pensées!

Les voici en présence. Le bourgeois s'efforce d'expliquer sa politique au paysan. Le terrain de la discussion se dérobe. Le lettré s'empêtre dans les langes de ses abstractions; son raisonnement se heurte à une dialectique enfantine et serrée. Alors il se lance dans les phrases, et il s'aperçoit qu'il prêche dans le désert. Quelquefois l'autre est un malin compère et fait *poser* le bourgeois. Il devient beau parleur et prie humblement qu'on lui démontre en

quoi la liberté de la presse favorise la vente de ses blés. Pour le paysan, la discussion politique est un art d'agrément, une manière de tuer le temps quand il pleut. A la fin, le bourgeois se sent mystifié. — Pensez-vous, dit Hamlet à Rosencrantz, qu'on joue de moi comme d'une flûte ? — La question est justement de savoir qui sera un instrument sous les doigts de l'autre, et dans ce duel, le plus instruit n'a pas toujours l'avantage.

Les beaux esprits ont horreur du lieu-commun : c'est tout simple. Dès le collège, ils ont été forcés de le dévider, en mauvaise prose ou en plus mauvais vers. Ils font partie d'une société où l'on se comprend à demi-mot. Ils adorent le sous-entendu. Le gros bon sens leur donne des nausées. Si, par hasard, ce qu'à Dieu ne plaise, l'envie les prenait d'entrer en relations avec nos campagnards, leurs demi-sourires, leurs figures de langage entortillées seraient peine perdue. Eh quoi ! personne pour admirer leurs affectations savantes? Non, ils sont chez des Hottentots. Ils fuient au plus vite, laissant la place aux tribuns fortement embouchés. Ceux-ci ne craignent pas le mot propre, qui est quelquefois le mot bas. Ils habillent les idées de couleurs voyantes et même criardes. Quand la pensée est trop subtile, ils inventent une petite histoire, à l'exemple de cet illustre agent électoral qu'on appelait Menenius Agrippa. Si les bonnes raisons font défaut, ils crient encore plus fort. Surtout, ils développent avec aplomb les thèmes favoris qui nous paraissaient épuisés jusqu'à la lie. Ils ont raison : ce qui est lieu-commun pour nous est nouveauté pour l'intelligence rurale. La langue des salons est une algèbre, c'est-à-dire une collection de formules abrégées qui résument une somme énorme d'idées générales. Le paysan comprend ce qu'il peut voir et toucher. Il faut donc décomposer la formule : travail rebutant pour les délicats. Ces derniers l'abandonnent à des esprits médiocres qui faussent l'histoire à plaisir, à des charlatans de foire, qui noient le bon sens populaire dans un torrent de phrases.

Tous les Français sont égaux, dit-on. Il n'y a plus de classes. Que signifie ces mots de bourgeois et de paysan? Ils n'ont plus de sens dans notre langue. Ils s'appliquent à des distinctions effacées. — Mais les mœurs sont ingénieuses à rétablir les barrières. Nous en citerons un tout petit exemple. Dans l'incertitude des conditions, il fallait trouver une frontière assez précise pour marquer où commence la bourgeoisie, et telle cependant que personne ne pût désespérer de la franchir. Serait-ce la fortune? Elle ne suppose pas toujours l'éducation. La manière de vivre? C'est prendre le terme de bourgeois dans le sens que lui donnent les cochers, à savoir la personne qui est traînée par opposition à celle qui traîne.

On dit aussi, dans les campagnes : une maison bourgeoise, un habit bourgeois ; et ces signes souvent trompeurs de l'opulence indiquent tout au plus une candidature à la bourgeoisie. On aurait pu recruter celle-ci par des examens difficiles, comme en Chine, mais la mesure eût paru bien aristocratique. Les diplômes ne sont à la portée que du petit nombre. L'usage a fait mieux : il a inventé un certificat d'instruction assez facile à acquérir, une monnaie courante de la valeur intellectuelle, moins précieuse que l'or, moins vile que le cuivre, et qui permet de distinguer un bourgeois d'un manant. Il faut un ensemble de règles assez compliquées pour dérouter la logique d'un homme fait, assez élémentaires pour qu'un enfant pût les apprendre en quelques années ; une analyse de la pensée traduite par des concordances subtiles, mais indiscutables ; des locutions irréductibles qu'il est impossible de deviner sans les avoir apprises, — en un mot, l'orthographe. Toutes les taquineries imaginées par la loi sur l'enseignement primaire sont des jeux d'enfans auprès de cette enquête perpétuelle ouverte par l'opinion sur le degré d'instruction de chacun. La faute d'orthographe est un péché véniel : mais il en est de cette lacune comme de la légère tache brune qu'un Américain découvre sous l'ongle du métis. C'est une démarcation sociale, avec cette différence qu'on peut apprendre l'orthographe, tandis que tous les parfums de l'Arabie ne peuvent enlever la petite tache du négrillon. « Enseignez-moi l'orthographe ! » dit M. Jourdain à son maître de philosophie. Cet aspirant gentilhomme n'est même pas bourgeois : il lui faut retourner aux élémens.

Notez que ce préjugé est d'origine essentiellement bourgeoise : autrefois, un grand seigneur ne se piquait pas d'orthographe. Ce sont les robins et les gratte-papier qui ont établi ces règles minutieuses après avoir, pendant plusieurs siècles, noirci le vélin pour le compte d'autrui. On s'étonnait encore, au XVIIe siècle, que « la grammaire pût régenter jusqu'aux rois. » Du jour où le tiers-état a tout envahi, la noblesse a dû subir cette tyrannie roturière. Les caprices de la langue sont devenus d'autant plus exigeans que la société était plus démocratique, puisqu'ils fournissaient la seule distinction extérieure qui subsistât entre les citoyens. On peut sourire des libertés qu'un parvenu prend avec la grammaire ; mais il faut songer qu'un homme peut avoir toutes les qualités d'action, le sang-froid, l'énergie, l'art de conduire ses semblables ; qu'il peut joindre à ces dons naturels plus de connaissances pratiques et de valeur morale que n'en ont les fruits secs des professions libérales, et qu'avec tant de causes de succès, il sera peut-être arrêté dans sa carrière par ce seul fétu de paille.

Foin de la bourgeoisie! disent les démagogues. Moquez-vous de son orthographe, de ses phrases, de sa noire livrée; soyez franchement peuple. — Le conseil est peut-être bon, mais les paysans ne paraissent nullement disposés à le suivre et, au fond, les ouvriers ne le sont pas davantage. La bourgeoisie, dépouillée de toutes ses défenses accessoires, sans traditions, sans propriété, sans hiérarchie, reste encore le centre de tous les efforts. C'est un type dont chacun tend à se rapprocher. Les plus forcenés, lorsqu'ils ont rempli la place publique du tapage de leur querelle, s'ils peuvent réaliser quelques économies, viennent à petit bruit se glisser dans nos rangs. Les chefs du parti populaire roulent carrosse, touchent leurs rentes, et leur bonne figure satisfaite reparaît sous le masque du tribun. Notre démocratie, à son insu, est bourgeoise jusque dans les moelles.

Nous connaissons maintenant le but de l'ambition rurale et les étapes à franchir. Quels sont les auxiliaires dont elle se servira?

II.

Plus la distance est grande des bourgeois aux paysans, plus les idées doivent se transformer en gros sous pour circuler dans les campagnes. Elles passent entre les mains d'une foule de petits intermédiaires, d'honnêtes courtiers, paysans dégrossis, demi-bourgeois, gros marchands ou commis. En apparence, chacun ne suit que son intérêt. En réalité, chacun découpe les notions supérieures pour les débiter en détail, et distribue autour de lui des morceaux de raisonnement qu'on avale sans y prendre garde. Les lettrés redoutent le contact de ces agens subalternes et médiocres. Les politiques les subissent et s'en servent. Les philosophes les considèrent comme des facteurs essentiels de la civilisation. Voyons d'abord ceux qui sortent directement du peuple, et commençons par les plus humbles.

Pourquoi les gens d'esprit voyagent-ils rarement en troisième classe? Les banquettes leur sembleraient un peu dures; mais ils se procureraient à bon marché cette expérience directe des hommes, ces leçons de choses qu'ils recommandent dans leurs écrits. Il est sans doute gênant de respirer l'odeur d'un tabac inférieur et d'entendre ses voisins causer très haut de leurs affaires. Peu à peu, cependant, on finit par prêter l'oreille. Il est rare que la conversation ne tourne point à la politique. C'est alors un singulier mélange de bon sens et de divagation. C'est surtout une manière

de mâcher et de remâcher la même pensée, au point de la réduire en petite boule qui puisse pénétrer dans l'intellect le plus obtus. Les mots pittoresques jaillissent comme des traits de lumière dans le crépuscule. Ces expressions d'argot ou de patois, il faut être du peuple pour les rencontrer. Le goût de la propagande étant inné chez tous les Français, il n'est pas de sous-officier qui ne soit prêt à déverser sur le simple soldat le trésor de ses réflexions. Rappelez-vous dans *Bellah* l'enseignement pratique distribué par le sergent Bridoux au conscrit Colibri, et l'admirable théorie de « l'effet moral; » ou bien, dans les livres d'Erckmann-Chatrian, les phrases sentencieuses des oracles de village. Voilà le ton qui convient. On peut en faire des pastiches plus ou moins habiles, mais, pour se servir de cette langue, il faut la parler de naissance. Un homme de salon qui s'exerce à cette gymnastique, y gagne une courbature. Il est forcé de prendre des interprètes dans la classe inférieure.

Un charretier se lève à la pointe du jour, dans la plus rude saison. La bise lui souffle au visage, engourdit ses mains et son esprit. Il va devant lui sans penser à rien qu'à ses chevaux. Il se repose un instant, ou plutôt il se laisse tomber sur le banc d'une auberge. Tandis que le vin du matin le ranime, l'hôte lui parle de la pluie, du beau temps et des affaires publiques. L'hôte est un penseur, car il se lève tard, et il réfléchit dans son lit. Son bonnet à oreilles de loup, tantôt enfoncé gravement sur les yeux, tantôt rejeté gaillardement en arrière, est un thermomètre politique et social. A le voir, on devine comment vont les choses. Le manœuvre se sent fasciné. Il écoute, en regardant les images grossières pendues au mur : c'est tantôt l'héroïne du siège de Saragosse debout sur des remparts fumans, tantôt une bataille dans laquelle des soldats bien astiqués s'embrochent avec un sourire sur les lèvres : peu importe la naïveté de l'exécution. Quand notre homme se lève et reprend son fouet, il a entrevu un horizon plus large que sa misérable destinée; il s'en va par les chemins, en ruminant les phrases de l'aubergiste.

Entre l'homme qui vit au grand air, supportant le poids du jour, les muscles raidis sous l'effort, les mains durcies, le front rougi par le hâle, indifférent à la pluie et au soleil, et celui qui remue des brocs dans la fraîcheur d'une cave ou qui cuisine à l'aise à son foyer, la partie n'est pas égale. Le premier sort tout droit des âges primitifs. Le second est le produit d'une civilisation avancée. En rinçant ses verres il compare et il médite. Immobile en apparence, il voit passer dans le cadre de sa porte le tableau changeant du monde. Les voyageurs lui apportent un peu de la poussière des grandes villes. Il sait les nouvelles de Chine et les

commérages de la rue. Dans ses accès de bruyante gaîté, il est arrêté par une de ces réflexions philosophiques qui déforment si drôlement les bonshommes de Teniers. Comme eux, sa pipe dans une main, sa cruche dans l'autre, il s'enfonce tout à coup dans un abîme de pensées, penchant la tête, plissant le front, tordant la bouche, à moins que toute cette philosophie ne s'évapore à la française en joyeux propos.

Nous sommes à coup sûr des personnages très moraux et très éclairés; mais nous ne savons comprendre ni les besoins ni les joies du peuple; c'est ce qui le dispose si mal à nous écouter. Une douzaine de moralistes, après avoir grassement dîné à leur cercle et risqué quelques louis sur le tapis vert, déclament contre la plaie des cabarets. Quel pays! quelles mœurs! Ils s'attendrissent au souvenir d'un temps qu'ils n'ont jamais connu; car, s'il s'agit des Bretons, par exemple, il faudrait remonter jusqu'à saint Dunstan pour les trouver sobres. Mais les Bretons pensent bien. Ils « chopinent théologalement. » Ce qui inquiète nos conservateurs, c'est le bruit, l'indiscipline, l'ivresse capiteuse et frondeuse du cabaret, les idées qui s'entre-choquent dans les fumées du vin. Combien ils seraient plus indulgens pour un honnête citoyen qui s'enivrerait à huis clos, à l'anglaise! Cependant, il faut aux pauvres gens une soupape, une détente. Ces vitres qui s'éclairent le soir, toutes couvertes d'une buée de chaleur, et sur lesquelles se détache en grosses lettres le titre de *Café du Centre*, représentent, au village, le mouvement, la vie sociale que nous demandons au club ou ailleurs. Étrange contradiction! on voit des amateurs se pâmer devant un Teniers ou un Steen. « Voilà, disent-ils, la vérité, l'exubérance et la force. Les grands artistes seuls ont compris la joie populaire. » — Et ces mêmes hommes s'indignent si la démocratie mène sa kermesse à la porte de leur château! Ils ne peuvent supporter leurs semblables qu'en peinture. Dès qu'ils ont affaire à des êtres de chair et de sang, cette large sympathie se resserre et s'éteint. Il ne reste qu'un bourgeois grognon qui se cache derrière les gendarmes. Quel tapage, cependant, quel charivari démocratique, si toutes les bouches ouvertes d'un tableau de Jordaens se mettaient à crier! Il y a au Louvre, dans la galerie La Caze, un tableau de Lenain qui ne tire point l'œil. Trois manœuvres en guenilles sont assis autour d'une table : l'un éreinté, les mains sur les genoux, n'a même plus la force de se réjouir; l'âme du second est concentrée dans son verre; le troisième, au moment de boire, suspend son geste, en écoutant le refrain d'un ménétrier et ses traits s'éclairent d'un sourire mélancolique. Tout à l'heure ces bras noueux vont reprendre la pioche : mais le cabaret aura pro-

curé à chacun, selon l'état de son âme, un instant de relâche ou un rayon de lumière.

C'est une question de savoir si le progrès des mœurs politiques diminuera l'influence des cabarets. Nous avons été bercés par de belles et nobles phrases que des théoriciens polissaient dans le silence du cabinet. Tant que la liberté est restée dans les livres, elle a gardé sa virginité. Un Tocqueville, évitant de salir son style, a pu écrire trois gros volumes sur la démocratie sans évoquer une seule image vulgaire. Il engage les hommes à se voir, à combiner les moyens d'exécution. Il faut, dit-il, que « les opinions se déploient avec cette force et cette chaleur que ne peut jamais atteindre la pensée écrite. » Et tout un auditoire cultivé s'empresse d'applaudir. Mais à l'enfantement des hautes conceptions succède l'âge de l'action. Des empiriques, des orateurs de carrefour qui n'ont jamais lu Tocqueville, organisent la liberté comme ils peuvent. Ils poussent les citoyens à se sentir les coudes; ils prononcent des harangues dans les cabarets. Aussitôt la phalange libérale se voile la face. — Ce n'est point ainsi que nous comprenons la liberté. Nous ne voulons pas qu'on la traîne dans le ruisseau. — Que voulez-vous donc? comment concevez vous le gouvernement du peuple par lui-même? Devra-t-il délibérer dans les clairières des forêts, à la manière des anciens Germains? ou bien s'assembler sur la place publique, pour entendre de beaux discours comme à Rome ou à Athènes? Donnez-lui donc aussi le climat d'Athènes ou de Rome. Sous notre ciel brumeux, avec nos mœurs casanières, le forum est là, autour de ces tables boiteuses, au milieu de la tabagie. On se dispute, on vocifère, mais de ce vacarme sortent les vœux que les représentans de la nation convertissent en formules précises. La philosophie allemande n'a point eu d'autre berceau et la politique anglaise est conduite par des brasseurs. M. Gladstone sait ce qu'il en coûte de les mécontenter. Cependant l'Angleterre est, aux yeux de l'école, la terre classique de la liberté. Alors pourquoi reculer d'horreur devant les cabarets? Au fond, notre libéralisme est un vernis léger qui s'écaille au premier choc. Il nous faut une liberté correcte, à l'usage des messieurs en habit noir et en cravate blanche.

Par un juste retour de fortune, à mesure que le nombre des cabarets augmente, l'influence personnelle des cabaretiers diminue. On rencontre encore, dans certains pays écartés, l'hôte à la Walter Scott, patriarche ventru qui tient le haut bout de la table; il est à la fois voiturier, cultivateur et marchand. L'auberge alors est un caravansérail où se concentre tout le mouvement de la contrée, et le maître du lieu tient le fil de toutes les intrigues. Souvent une cal-

vitie précoce révèle sa puissance intellectuelle. Les partis recherchent avec empressement sa clientèle; de là cet air d'importance qu'on lit dans son triple menton. Il les attend chez lui, se fait longtemps prier, et joue volontiers le rôle du sphinx. Le préfet fonde de sérieuses espérances sur une note exorbitante qu'il a payée sans sourciller le jour de la revision. Le candidat de l'opposition a des promesses. Notre homme serait bien sot de se prononcer avant l'heure. Ses hésitations lui font des rentes. Hélas! tout empire est caduc, et celui-là, comme celui d'Alexandre, s'affaiblit par les partages. Depuis qu'une loi imprudente a supprimé le contrôle administratif, les débits sortent de terre. En face même de l'auberge, se dresse la concurrence d'un méchant aventurier, sans ramification dans le pays. C'est le rendez-vous de tous les mauvais garnemens, le quartier général des radicaux. On y chante, on y boit une partie de la nuit, et l'écho de l'orgie trouble les rêves paisibles de l'hôtelier. Dans les bourgs populeux, cette honnête industrie se subdivise encore plus. Toute une engeance de petits cabaretiers avides et chétifs, serviteurs dociles des ivrognes, s'en va claudicant, vociférant, glapissant. Ils sont hargneux ou serviles, plaintifs ou mauvais coucheurs, et violens de langage parce qu'ils n'ont point de consistance. Ils poursuivent de futiles doléances les candidats qui ont la bonté de les prendre au sérieux. Afin de jouer un rôle, ils forcent la note du pays. Ce sont eux qui inventent les programmes téméraires et qui les propagent. C'est leur figure de roquets affamés, c'est leur trogne impudente qui passe devant les yeux du député au moment où il vote. On dirait une meute lâchée pour aboyer après les consciences et les pousser hors du droit chemin. Tristes organes de l'opinion publique! — Mes électeurs l'ont voulu, dit un honorable. — Non pas eux, mais une vingtaine de braillards déconsidérés, qu'on mettra demain en faillite. C'est confondre le contenu avec le contenant, l'auberge avec l'aubergiste. Il faut aux électeurs un lieu pour se réunir. Mais ce pied-plat, qui empoche leur argent, ne gouverne point nécessairement leurs âmes.

Toutes ces petites influences de clocher montent ou descendent, suivant l'offre et la demande des idées générales. Quand celles-ci sont rares, on n'est point difficile sur la qualité. On va en prendre chez l'unique commerçant du village, qui débite sa maigre provision de philosophie, avec son poivre et sa toile imprimée, jusqu'au jour où les émissaires des grandes villes font pénétrer dans les campagnes un produit supérieur. Malheureusement, les figures triviales sont les premières qu'on aperçoit. Ces borgnes parmi les aveugles ont quelque loisir, une demi-instruction. Les cultivateurs s'en servent tout en les méprisant; et les gens du dehors,

qui veulent nouer des relations avec les chaumières, sont bien forcés de les employer. Au fond, ces patrons verbeux, ces grippe-sou, ces porte-balle ne sont que des bourgeois manqués. Ils n'ont point la solide complexion du laboureur, ni cette noblesse que le travail au grand air imprime sur les traits. Leur geste est court, leur allure sautillante. Ils ont les défauts de la classe supérieure : faconde, timidité, indécision, mais aucune de ses qualités. Ils sont, à l'espèce des villes, ce qu'un sauvageon dégénéré est à un bon pommier de rapport. Ils contribuent à faire de la politique une vilaine besogne. Un candidat qui leur distribue trop de poignées de main se dégoûte promptement du métier. Création transitoire, destinée à disparaître, à mesure que l'instruction se répand autour d'eux ; nains contrefaits, êtres hybrides, gnomes et lutins qui pullulent dans les ténèbres, mais que l'aurore du vingtième siècle chassera devant elle, pour faire place à des créatures plus solidement organisées.

Déjà, on voit surgir, dans les campagnes, des hommes autrement trempés pour la lutte : paysans par la structure, par la patience, par l'adresse des mains ; bourgeois par la mobilité du regard, et par l'étendue d'esprit. Chez eux, le travail du cerveau n'a pas fait du corps un simple appendice drapé de noir. Combien de fois leur conversation pittoresque nous a délassé du bavardage des villes ! Quelques-uns, plus sages, que les autres renoncent à toute ambition. Ils ont tâté de la science, ils se sont fait recevoir médecins, puis ils sont rentrés au nid paternel avec la résolution de n'en point sortir. Il nous a été donné de connaître un de ces philosophes champêtres. Ce vigoureux garçon, avec une toison crépue et un cou de taureau, avait des délicatesses de jeune fille. Comme la réalité est parfois supérieure au roman ! Il ne ressemblait guère à la race des révoltés et des déclassés, au Bénédict de George Sand ni à cet odieux Julien Sorel, qui, aujourd'hui, paraît-il, fait école. Il était impossible d'être plus simple. Son immense savoir, au lieu de lui tourner la tête, lui avait enseigné le prix des moindres choses. Bien souvent nous avons erré ensemble dans les sentiers bordés de haies. Il déchiffrait dans un caillou l'histoire du globe. Nous rapportions à la maison d'étonnantes découvertes, une plante rare, la carcasse d'une bête dépouillée par les fourmis. Ces curiosités composaient une sorte de musée dans un grand logis où les rats couraient derrière des restes de tapisseries à ramages. Insensiblement, le voisinage de cette flânerie intelligente calmait la fièvre des grands chemins qui nous tient tous un peu. Il était admirable avec ses proches. Ce savant parlait le patois natal, et se mettait sans effort à la portée des humbles. Sa

mère, une vraie paysanne ambitieuse, rêvait pour lui de hautes destinées : il l'apaisait avec un mélange d'autorité et de douceur. Ses oncles, ses tantes étaient gens de mince étoffe : à force de simplicité affectueuse, il comblait les distances, effaçait les disparates. Il savait les belles histoires de son pays, la source où Mélusine retrempe son éternelle jeunesse, le manoir authentique d'un des innombrables Barbe-Bleue. Il racontait cela, sans raillerie, faisant comprendre la poésie cachée sous la vie monotone du paysan, filet d'eau qui se perd dans les herbes, mais qui répand encore une exquise fraîcheur. Assurément, nul homme n'est mieux fait pour ménager la transition de l'âge légendaire à l'âge moderne. Au lieu de secouer brusquement le dormeur, il le prend doucement par la main, et le conduit, par des nuances insensibles, du songe à la réalité.

La famille des ambitieux est plus nombreuse et elle y met moins de façons; mais aussi son action s'étend plus loin. Qui pourrait suivre les trames compliquées, les alliances offensives ou défensives, les combinaisons d'intérêts qui se nouent et se dénouent dans les campagnes, penserait aux traités de Westphalie et à la confédération du Rhin. Qu'importe la grandeur du cadre? Il faut presque autant de génie pour manœuvrer dans un canton que sur la scène du monde. Et il est bien inutile d'imaginer, comme Balzac, de ténébreuses conspirations. Quoi de plus légitime que l'influence d'un gros marchand de grains qui prête à ses voisins et leur achète la récolte sur pied? Il ne prélève point d'intérêt exorbitant, il prend à sa charge les risques de l'entreprise et enlace tout le pays dans un réseau d'obligations mutuelles dont il tient le nœud central : « Devez-vous toujours à quelqu'un? dit Panurge. Par icelui sera continuellement Dieu prié vous donner bonne, longue et heureuse vie; craignant sa dette perdre, toujours bien de vous dira en toute compagnie. » Notre rustique partisan doit à tout le monde et tout le monde lui doit. Il est sérieux, appliqué, hardi en spéculations, délibéré dans les manières, mais surtout dévoré du besoin d'agir. Vraiment fils de ses œuvres, c'était à l'origine un simple mitron qui pétrissait la pâte. Chaque pas en avant a été un coup de partie dans lequel il pouvait tout perdre. Il n'a jamais tenté l'impossible, mais il ne s'arrêtera qu'à la mort. Avec cela, nulle sotte vanité ne soutire ses forces. Déjà riche, son intérieur est celui d'un paysan et sa femme fait la cuisine. Il n'en rougit nullement et vous convie avec une dignité tranquille à vous asseoir à la table de famille, dans la grande salle carrelée, en face d'une soupe aux choux et d'un gros linge parfumé de lavande. Que d'embarras il s'épargne en retardant le jour où il faudra mener l'existence bourgeoise, mettre

le plus clair de son revenu dans son loyer et dans ses meubles! Il tient au peuple par toutes ses fibres, et il n'en est que plus puissant.

III.

A côté de l'officier sorti du rang, l'officier breveté des écoles. Après le paysan, le bourgeois de province. Il a son rôle marqué dans la démocratie, mais il faut le bien comprendre.

Il est une classe de la nation qui, depuis plus de deux siècles, semble concentrer sur elle tous les traits de la satire. Molière a ouvert le feu en offrant aux railleries de la cour les Pourceaugnac, les Sotenville, les Escarbagnas, les George Dandin et les Arnolphe qu'il avait rencontrés en poursuivant son roman comique à travers les villes de France. Depuis lors, ces types immortels ne font que changer de costume et de prétentions; mais toutes les fois qu'ils reparaissent dans leur gaucherie provinciale, une longue fusée de rire les accueille d'un bout à l'autre de la capitale. Le roman de mœurs s'en empare et s'en délecte. On commence par la description d'une petite ville et l'on ne manque pas d'opposer au charme du site les travers des habitans. Plusieurs centaines de volumes peuvent se résumer dans cette phrase de La Bruyère, que Balzac a prise pour épigraphe : « Je me récrie et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. » Parfois la critique devient amère et tourne au drame. Le dos rond et débonnaire de M. Bovary, cause première de ses infortunes conjugales, a des conséquences si terribles qu'on en frémit. Plus gai, mais encore plus grotesque, apparaît le défilé des provinciaux ahuris, hébétés, phraseurs solennels, admirateurs maladroits, que la fantaisie des vaudevillistes promène à travers des aventures étourdissantes. Cette veine est tellement inépuisable, le succès si certain, qu'on a vu des écrivains draper leur ville natale pour faire pouffer la galerie, et conquérir leur droit de cité dans les lettres en livrant à la risée publique la petite patrie dont ils imitaient plaisamment l'accent et les rodomontades. Il n'est pas étonnant, après cela, que les jeunes filles refusent de se marier en province et n'aient pas plus de goût que Marianne pour visiter « Madame la baillive et Madame l'élue. »

Au premier abord, la satire a raison. Ce sont toujours les mêmes salons où l'on vous invite fréquemment à garder votre chapeau sur la tête ; les housses éternellement jetées sur des élégances surannées;

les cheminées dont la fumée vous aveugle quand, par hasard, on les allume ; les aigres médisances, les fades romances d'Henrion ; les demoiselles en saules pleureurs, les grosses mains qui se débattent dans des gants trop étroits ; les piques pour les visites non rendues, les petites fêtes insipides et les bas-bleus de province, les vieilles filles naïves et romanesques qui pondent des romans édifians. Toute cette surface n'a guère changé. En vain les femmes s'efforcent de suivre les modes de la capitale et font venir leurs robes de Paris. Presque toujours elles n'ont ni la grâce, ni l'esprit d'à-propos. Si on porte des boucles sur la tête, ce ne sont plus des cheveux : c'est une toison. Si les chapeaux grandissent, c'est un assaut de pyramides qui relèguent le visage au point géométrique où devrait naître la poitrine. Les plus spirituelles ne s'en aperçoivent pas : il leur manque de vivre dans ce courant dont l'harmonie changeante reflète la couleur du temps. Il en est de même des hommes pour les manières et pour les opinions. Ils sont rudes, et, malgré eux, frottés de paysan. Ils prennent l'habitude de vivre en galoches, et à la cuisine plus souvent qu'au salon. Ils suppriment ainsi les cloisons sociales, sauvegarde de la dignité bourgeoise. Poussez-les tout à coup dans un bal, parmi les lumières, le velours et la soie, sous le feu des regards moqueurs et des rires étouffés, ils iront, marchant sur la queue des robes, écrasant les bottes vernies, rentrant le cou, balançant les épaules, semblables à de gros papillons de nuit qui se heurtent contre une vitre. Leurs opinions ne sont pas moins surannées. Presque toujours, ils vivent sur le fonds intellectuel qu'ils ont acquis pendant leur vie d'étudians. Selon l'âge et la date, ils en sont à Béranger, à Lamartine et à Lélia. Les vieux s'expriment dans le style sonore qui était de mode en 1848. Les jeunes, qui se croient très avancés, relisent, dans des bouquins qui sentent le moisi, tous les anciens pamphlets révolutionnaires. D'autres ne connaissent que leur journal. Ainsi leur bagage intellectuel s'amincit d'année en année. Ils croient se sauver par la violence des doctrines : ils se trompent. Les idées sont des plantes si fragiles ! il leur faut l'atmosphère ardente des grandes villes. On les emporte toutes fraîches : elles sont déjà à moitié fanées sur la route. En vain on les transplante dans un petit jardin et on les arrose de lectures choisies. La bouture s'étiole ; ou bien, au lieu d'une plante magnifique et vénéneuse, il pousse une bonne grosse tulipe qui, pour être veinée de rouge, n'en est pas moins tulipe.

D'où vient cependant que ces mêmes hommes reprennent l'avantage quand ils ont affaire aux paysans ? Leur langage est alors ferme et coloré ; leurs manières paternelles et brusques ont la mesure exacte qui convient à ces grands enfans. Ici, mettez un vrai citadin à

côté d'eux : les rôles sont renversés. C'est l'habitant de la ville qui est gauche, emprunté, trop poli ou trop hautain, presque toujours dupe du paysan finaud. C'est le provincial qui est à son aise, et qui voit clair. Contre le premier il serait facile de retourner la satire. Seulement, Paris a le monopole littéraire, et l'on ne raille que les provinciaux.

Cette différence d'optique tient tout d'abord à la différence de milieu. Le meilleur moyen de n'être pas ridicule est de se tenir à sa place. La vulgarité, cette peste des sociétés modernes, n'est, après tout, que la trace d'un effort prématuré pour s'élever au-dessus de sa condition. Un laboureur à sa charrue, un semeur sur son sillon, une maritorne dans sa basse-cour ne sont pas vulgaires. Ils le deviennent quand ils endossent la livrée bourgeoise. — Pourquoi, disait une grande dame assez dédaigneuse, les bouviers de la campagne romaine ou le dernier des chameliers arabes ont-ils une si fière tournure, tandis que vos paysans laborieux, vos commis, vos marchands, ont une mine si plate? — Pourquoi? C'est que les premiers se prélassent noblement sur leur fumier et n'ont point l'idée de changer leur sort, tandis que les autres sont travaillés du besoin incessant d'imiter la classe supérieure. Ainsi de nos petits bourgeois. Toutes les fois qu'ils veulent singer les grandes villes, ils prêtent à rire. Le modèle sera toujours fort au-dessous de l'original. Il est telle de ces familles qui occupait une situation honorable dans une ville de second ordre. Elle était estimée, recherchée, et la crainte de l'opinion la maintenait à son rang. Il fallait trier ses relations, se surveiller. L'ambition l'amène à Paris. Elle s'y installe médiocrement, dépense au-delà de ses ressources, accepte des liaisons de rencontre, et, sous prétexte de beaux-arts, tombe dans la bohème. On y fait de la musique de pacotille, on y ramasse les fruits secs du Conservatoire. Cet intérieur ressemble plus à une loge de concierge qu'à un salon d'honnêtes rentiers.

Non-seulement il est bon de rester chez soi; mais il ne faut pas se croiser les bras, plisser les lèvres, prendre des airs et regarder en pitié la démocratie. Les petites villes, à cet égard, sont au-dessous des campagnes. Dès que dix bourgeois habitent la même rue, ils fondent une coterie et tiennent à distance le populaire. Si par hasard, ils sont jusqu'à vingt, leur superbe ne connaît plus de borne. Ils se visitent, s'admirent, lisent *l'Univers* et s'entretiennent dans une commune ignorance des faits qui crèvent les yeux. Chacun se dit : Quel est le gouvernement qui sied le mieux à l'air de mon visage, à mes traditions de famille? Personne n'a l'idée de regarder par la fenêtre et de demander d'abord ce qui convient à la nation. Qui interrogerez-vous sur les campagnes environnantes?

Sera-ce le petit banquier, qui tire avec tant de soin son verrou et craint de trouver un partageux sous son lit? ou bien le bourgeois étriqué, qui, sous prétexte de religion, distille des phrases doucereuses avec une rage concentrée? Les croirez-vous quand ils vous diront que chaque habitant cache un tonneau de pétrole dans sa cave et se tient prêt à mettre le feu aux quatre coins de la ville? Dans une petite ville, nous avons connu un magistrat, jeune encore, malade imaginaire, atteint d'ankylose morale, et qui ne sortait de l'audience que pour s'asseoir au soleil, dans son cabriolet dételé. Image parfaite d'un certain bouddhisme provincial; don Quichotte immobile traîné par une voiture sans cheval! Cette petite bourgeoisie fermée a peur du mouvement, du bruit, de tout. Elle ressemble à la servante qu'on assoit sur un mulet pour aller à Chamounix. On part, le mulet s'ébranle : « O monsieur! s'écrie-t-elle, le voilà qui marche! »

Maintenant, osez braver le préjugé et sonnez chez le révolutionnaire d'en face. Ce n'est pas assurément la fine fleur de l'éducation. Il est, comme on dit, fort en gueule : la bouche grande et taillée pour le sarcasme, la désinvolture populaire, la mise un peu débraillée, peut-être avec calcul. Il est passionné, souvent injuste. La peinture qu'il trace des abus est fort chargée. Son imagination opère sur les menus faits avec le grossissement d'une lentille. Mais là au moins on sent palpiter la vie et, même à travers le sophisme, on démêle une indignation généreuse. Dès l'abord, vous êtes captivé par un regard franc, limpide, chaleureux. Cet homme, dites-vous, peut se tromper, mais il est de bonne foi. La glace une fois rompue, il parle avec abandon, s'anime, improvise. Avec son accent mordant et son geste de tribun, il dévoile à vos yeux, derrière la surface unie de la province, le réseau compliqué des intrigues et des passions. Sous la conduite d'un tel guide, vous risquez de faire fausse route, mais non de vous ennuyer. En deux heures, il achève la dissection du département, marquant d'un mot heureux chaque région et chaque groupe. Quand il rencontre sur son chemin une personnalité politique, d'un tour de main il la déshabille. Il vous montre le personnage vaniteux ou solennel en pantoufles, dans son intérieur, tremblant Sous le despotisme de sa femme. Il reconstitue sa généalogie, démasque ses ruses de parvenu, et soudain, dans l'histoire d'une seule famille, vous apercevez l'enchaînement de toutes les causes qui déterminent une opinion ou commandent une attitude. Par la déchirure pratiquée dans le vêtement du mannequin, vous voyez couler le son qui le remplit. D'autres fois, à la colère de l'orateur, à la vivacité de ses invectives, vous pressentez que l'adversaire dont il parle n'est plus une poupée, mais un homme de chair et d'os, violent et passionné comme

lui, prêt à lui disputer les sympathies de la foule, et vous comprenez que la partie est sérieuse lorsque toute une population en forme l'enjeu. Si, de plus, vous remarquez que cet homme est pauvre, qu'il a dans son bureau trois chaises de paille pour tout mobilier; si l'on vous apprend que sa porte est toujours ouverte aux plaideurs besogneux, et que, sauf la satisfaction de ses passions politiques, il ne tire aucun profit personnel de sa popularité; qu'au contraire, il a perdu de gaîté de cœur une brillante clientèle en affichant ses opinions; si l'on ajoute enfin qu'il est l'âme de tous les conciliabules à vingt lieues à la ronde, vous comprendrez sans peine que ce bourgeois démocrate ait supplanté son voisin boudeur et désœuvré.

Ce n'est pas toujours une question d'opinion : il y a, paraît-il, des cercles catholiques d'ouvriers en pleine prospérité; soyez sûrs que l'étiquette n'y fait rien ou peu de chose. La grande affaire est de s'occuper du peuple avec sympathie et avec intelligence. La charité privée ne suffit pas. D'abord, c'est une poignée de sable jetée au monstre. Puis, dans nos campagnes, elle se trompe de date. Elle s'adresse à une démocratie qui ne demande pas l'aumône, qui la trouve blessante, et qui tient encore plus à ses droits qu'à son bien-être. La bienfaisance toute seule, au lieu de rapprocher les distances, les fait plus vivement sentir. Comme elle est forcément temporaire, elle consacre l'inégalité des conditions. Elle en est le palliatif, mais non pas le remède. La passion de l'égalité rend amer le pain d'autrui. Voilà ce que la bourgeoisie de province comprend difficilement. Sa vanité ne peut supporter celle des autres. Dès que les classes laborieuses ne se présentent plus à elle dans une attitude suppliante, elle en abandonne la direction à des pharmaciens chevelus, à des tanneurs barbus, en un mot à tous les industriels que la nature de leur profession met en contact avec les humbles. Dès lors toute la vitalité des petites villes se réfugie dans les régions inférieures. On s'endort en haut : en bas, on s'agite; on forme des syndicats, des sociétés de secours mutuels, des compagnies de pompiers; on se réunit pour banqueter, pour fêter les saints du calendrier républicain; on déclame à tort et à travers; mais ce qu'on connaît le moins, c'est la torpeur. Ce fameux sommeil de la province, auquel on croit à Paris, est un trompe-l'œil. Sous l'eau dormante, la vie pullule dans le clair-obscur des petits métiers et des esprits médiocres : les philanthropes, les hommes politiques doivent plonger courageusement pour aller la chercher.

Le peuple est ingrat et léger, soit; sa faveur est aussi changeante que les flots de la mer. Comment expliquer cependant que toute influence locale soit fondée sur des services rendus, et réciproque-

ment, qu'il y ait peu de services réels sans influence? Il existe, dans chaque canton, un homme qui jouit de la confiance universelle. Il tient entre ses mains le secret de la petite et de la grande propriété. Son cabinet est une espèce de confessionnal. C'est le seul endroit du monde où les paysans s'expriment avec franchise et démasquent leurs batteries. Ont-ils un peu d'argent caché? ils viennent le déposer entre les mains de cet arbitre, en le priant de le faire fructifier comme il l'entend. Tout ce qu'il dit est parole d'évangile. S'il hésite à accepter un dépôt, s'il parle de précautions et de garanties, on se bouche les oreilles. Est-ce qu'on prend des chiens contre le berger? Vous demandez quel est cet homme, s'il a de grands domaines, et par quel miracle il a conservé, en pleine démocratie, l'autorité patriarcale des anciens seigneurs. C'est tout simplement un petit notaire de campagne.

Voici mieux encore. Vous vous promenez sur la place d'un village un jour de marché. La foule est épaisse, les bestiaux tirent sur leur longe, les pourceaux grognent : c'est une houle à ne point s'entendre. Une charrette met un quart d'heure à traverser la place. Le flot humain résiste à la poussée. Chacun ne pense qu'à ses affaires. Soudain paraît, dans un cabriolet lancé au grand trot, un bourgeois brusque et bourru. Le chapeau enfoncé sur les yeux, sans regarder ni à droite ni à gauche, il distribue des coups de fouet et des injures pour se frayer un passage. Voilà, dites-vous, un grand malotru : il va se faire lapider. Nullement; tout le monde s'écarte, les chapeaux se soulèvent et même les casquettes de soie ébauchent un salut. Toutes les rides, les crevasses de ces visages bronzés ne forment plus qu'un seul pli qui s'épanouit d'une oreille à l'autre. «Bonjour, monsieur le docteur! vous passerez à la maison? Le bras du petit n'est pas encore bien remis. Le vieux a des douleurs... » Et le brave docteur passe son chemin, mêlant une ordonnance et un juron, interpellant chacun par son nom et tutoyant les pères aussi bien que les fils.

Quelle misère, s'écrie-t-on, qu'une politique conduite par des médecins, par des vétérinaires! Le mot est devenu historique. Soit; mais les persifleurs iront-ils se mettre en campagne, quitter leur intérieur douillet pour courir par monts et par vaux, braver la pluie, la neige et le soleil, donner des soins gratuits aux plus pauvres, se prodiguer de toutes les manières, et souvent vieillir avant l'âge? Qu'on se représente l'état d'esprit d'un homme qui fréquente les êtres les plus disgraciés, et qui contemple l'animal humain dans sa triste nudité. Plus de châteaux, plus de laquais, plus d'orgueil de caste : mais un abaissement commun de toutes les conditions devant la maladie et devant la mort, des membres forcés par le tra-

vail, des estomacs affaiblis par le jeûne, des plaies atroces, des petits citoyens qui viennent au monde sans être attendus. Voilà la carrière, elle est ouverte. Peu de gens disputeront aux médecins une popularité aussi chèrement payée.

— Mais quelle nécessité pour eux de se mêler de politique? Puisqu'ils remplissent un sacerdoce, qu'ils s'y tiennent. — Les médecins sont hommes, et la politique est le sel de l'existence. Nous en avons connu un qui n'avait que le souffle. C'était un petit être insinuant et doux, avec des palpitations, parlant bas, d'une voix caressante et comme trempée de larmes; si faible, il menait une vie à tuer un bœuf. Où puisait-il ses forces? Dans l'ardeur de la propagande. Le plaisir d'offrir à ses malades, en guise de cordial, quelques doctrines vinaigrées, soigneusement roulées dans le miel, était le dédommagement de ses peines. Appelé la nuit dans quelque hameau éloigné, il songeait, en se frottant les mains, qu'il allait ajouter cinq ou six voix à son troupeau électoral, et il éprouvait la joie du bon pasteur à la recherche de la brebis égarée. Il ne fallait pas lui parler du clergé ou de la noblesse; il serrait alors son petit poing, et tout son corps tremblait : ce qui ne l'empêchait nullement de porter ses soins au chevet des hobereaux, et de les droguer en conscience. Leur santé lui importait d'autant plus, que, sans eux, on n'aurait pu recommencer la bataille. Ainsi, deux champions du moyen âge, se frappant d'estoc et de taille, déposaient un instant le harnois et se pansaient mutuellement leurs blessures.

On discute, au coin du feu, les qualités qui conviennent à un homme d'action. — Un tel, dit-on, est supérieur. Il a du coup d'œil et de la décision, une main à la fois ferme et légère. Avec lui, point de lenteurs paperassières, point d'ajournement, mais des résolutions et des actes. Quand les faits résistent, il ne s'entête pas, car il a peu de principes arrêtés ; mais il observe, et il poursuit la nature dans ses continuelles métamorphoses. Il est souple, ingénieux, plein de ressources, d'une patience à toute épreuve, et quelquefois brutal, quand il faut brusquer le dénoûment. — De qui parle-t-on? D'un médecin ou d'un homme d'état? Le doute est permis, tant les qualités requises sont semblables dans les deux cas.

Pour étendre son influence au-delà de deux ou trois clochers, et devenir réellement conducteur d'hommes, il ne faut pas seulement de la suite et de l'habileté : il faut savoir négliger ses intérêts et se ruiner au besoin. Qui s'occupe des affaires d'autrui fait généralement mal les siennes. Ceci explique les mécomptes des chefs d'industrie quand ils se lancent dans la politique. Faire sa fortune est assurément un grand dessein. Il y faut une application soutenue,

de vastes relations, l'art de gouverner les ouvriers, de s'en faire craindre ou aimer, la vigueur dans les commandemens légitimes, le discernement dans la bienfaisance. Nul métier ne fait des hommes plus complets. En ce temps d'effacement général, la littérature elle-même s'est éprise des maîtres de forges. Elle adore la lueur fantastique des hauts fourneaux, l'aspect de la fonte en fusion, le bruit des marteaux-pilons. Tant que l'industriel se cantonne dans son domaine propre, il est inattaquable. Cités ouvrières, sociétés coopératives, salles d'asile, écoles, voilà le champ ouvert à sa philanthropie. C'est encore de l'intérêt bien entendu. Ces parties accessoires de son empire ressemblent aux dépendances de l'usine, dans lesquelles on utilise la force perdue ou les déchets de la fabrication. Au bout de l'année, on dresse l'inventaire, et les actes d'humanité, les dépenses d'hygiène, se traduisent en dévoûment, en augmentation de force musculaire, en stabilité du personnel. La grande affaire est toujours d'obtenir, en fin de compte, une balance favorable. N'embrouillez donc pas cette affaire si absorbante avec une autre, qui comporte tout au moins un vernis de désintéressement. A chaque instant, l'intérêt commercial se met en travers des projets électoraux. Tel fabricant de sucre très intelligent a échoué, parce qu'il avait pris sa betterave dans un département voisin. Si vous êtes sage, vous achèverez tranquillement l'édifice de votre fortune; et plus tard, après avoir réalisé, libre de tout engagement, vous pourrez mettre à la loterie politique. Les trois quarts des industriels qui siègent à la chambre se sont fait nommer comme grands propriétaires, et ne pourraient même pas compter sur les voix de leurs ouvriers.

Parmi les bourgeois de toute profession qui forment, dans les campagnes, les cadres de l'armée démocratique, peut-on démêler un caractère saillant, fixer un type? Suffira-t-il d'ouvrir le *Manuel du démagogue* et d'en tirer une caricature amère de nos mœurs politiques? La vérité est plus complexe. Ce qui s'offre à nous, c'est un singulier mélange de finesse paysanne et de solennité bourgeoise; un tribun qui ne croit pas toujours à ses phrases, un observateur sagace et passionné, qui confond trop souvent ses rancunes avec l'intérêt de l'état. Bourgeois, il l'est par l'éducation. Comme nous, il a été nourri de formules et de principes plutôt que d'histoire et de faits. Sa politique date de l'École de droit ou de médecine. Dans les *parlotes* de jeunes gens, il a contracté le goût des harangues et la verdeur du raisonnement. Plus sanguin que ses camarades de la ville, il s'est jeté sur les utopies et sur les subtilités juridiques avec une voracité prodigieuse. Il a dépensé, dans cette gymnastique intellectuelle, la sève

accumulée de plusieurs générations. Mais en rentrant dans sa province, il a bien fallu pactiser avec les faits. Adieu le niveau révolutionnaire et la déclaration des droits de l'homme! Qu'a-t-il rencontré dans sa carrière de praticien? L'ancienne France encore vivace sous l'uniformité apparente des lois; des châteaux égoïstes, des fermes plus égoïstes encore; des superstitions mêlées à des croyances respectables, de vieux préjugés semblables à ces morceaux de roc qu'on aperçoit dans les terres labourées et qui forcent la charrue à faire un détour. Dès lors les déceptions ont commencé. La notion d'une société mal bâtie s'est imposée à la clairvoyance de l'homme d'affaires et l'idéaliste s'en est pris à tout le monde, particulièrement aux influences insaisissables. C'est ainsi qu'il croit fermement au spectre noir et aux machinations des jésuites. N'allez pas émettre en sa présence des doutes sur le péril clérical : « On voit bien, monsieur, dira-t-il, que vous arrivez de Paris. Votre prétendue tolérance n'est au fond que de l'incurie. Si vous luttiez, comme moi, depuis vingt ans contre les entreprises des curés, vous tiendriez un autre langage. » Ce qui accroît son irritation, c'est la confiance imperturbable des chefs qui lui envoient le mot d'ordre de la capitale. C'est trop commode, en vérité, de légiférer pour une France de fantaisie et de le laisser, lui, aux prises avec les difficultés de la France réelle. On pérore là-bas et on rédige de belles constitutions bien régulières : aux provinciaux d'ajuster sur ce lit de Procuste la taille et le tempérament variable de chaque département. Un pareil métier engendre l'aigreur et la défiance. Même avec un gouvernement ami, le pli de l'opposition est pris. On est dans la place et cependant on n'est point rassuré : l'oreille au guet, l'œil soupçonneux, on flaire partout la trahison.

Nous avons rencontré un jour un de ces défenseurs du peuple. Il contemplait avec attendrissement un polisson d'une douzaine d'années qui cheminait entre deux gendarmes. Certainement, ces deux géans armés jusqu'aux dents pour traîner un avorton présentaient quelque chose de risible. Mais notre démocrate ne riait pas. « Quelle pitié! murmurait-il entre ses dents; quel abus de la force! Un gouvernement républicain doit-il être servi par de pareils croquemitaines! Ces gendarmes sont tous des bonapartistes. Sans doute, cet innocent a un père mal noté... » En cinq minutes, l'avocat avait construit, de la meilleure foi du meilleure foi du monde, toute une ténébreuse histoire et rattaché cette petite scène à la grande conspiration monarchique. Avec de pareils sentimens, on irait tout droit au délire de la persécution. Mais cette indignation, souvent sincère, ne gratte que l'épiderme.

Cette colère sainte est une forme de style. La finesse de l'œil, — cet œil d'observateur qui a tout un réseau de plis spirituels dans le coin de la paupière, — dément le ronflement de la phrase. Dans l'arène électorale, ou dans les couloirs de la Chambre, le tacticien recouvre son sang-froid et laisse la rhétorique à la porte. On la fait entrer pour le bouquet final : ainsi dans un cirque, les trompettes et les cornets éclatent en marche triomphale, lorsque l'acrobate vient d'exécuter une cabriole compliquée.

IV.

Essayons de voir où le mouvement démocratique nous mène. Suivons le rural hors du village.

C'est seulement au déclin du siècle que nous pouvons entrevoir les effets de notre prodigieuse révolution. Un voyageur, après une longue course, descend le revers de la colline ; il aperçoit devant lui un immense horizon éclairé par les feux du couchant. Les ombres s'allongent au pied des bouquets d'arbres. La moindre ondulation de terrain prend un relief extraordinaire. Des vallées s'ouvrent dans les lointains bleuâtres, tournent et s'enfoncent vers l'infini. De même, à travers les formes confuses de l'avenir, nous pouvons discerner les traits saillans d'un pays nouveau, qu'illumine à nos yeux le reflet mélancolique du passé. Des changemens profonds s'annoncent dans le caractère national. On nous dépeint un Français aimable, léger, spirituel, éloquent, taillé sur le patron de l'ancien homme de cour : la classe rurale, qui forme la majorité de nos concitoyens, nous apparaît maussade, lourde, taciturne, énergique et tenace. Est-il possible qu'à la longue, une partie de ces qualités et ces défauts ne passent dans la nation entière ? C'est, dit-on, la différence du diamant brut au diamant poli. Non, car les deux types ne sont pas seulement dissemblables : ils sont contradictoires. Nous sommes gais, les paysans sont graves. Nous aimons le beau, ils n'apprécient que l'utile. Nous sommes prompts à l'enthousiasme et au découragement, ils sont aussi difficiles à entraîner que patiens dans la mauvaise fortune. Nous passons pour avoir de la franchise, ils sont sournois. Dépouilleront-ils leur âme avec la blouse ?

Autrefois, le grand chemin battu pour parvenir, c'était l'épargne et la richesse : bon moyen de maintenir la suprématie bourgeoise. Le rural arrivait par la grande porte, avec ses écus dans sa poche ; son ambition était contrôlée, et quand la société avait trouvé ses

papiers bien en règle, il était immédiatement absorbé dans les rangs de la bourgeoisie. Peu importait qu'il eût conservé la grossièreté native, et qu'il en tirât même vanité, vous assommant du récit de ses débuts et du tapage de ses sabots. Ce brave homme après tout n'avait pas une idée à lui, car la richesse toute seule ne change ni l'éducation ni l'esprit. Il se hâtait de donner sa fille au marquis besogneux, ou de couler son fils dans le moule tout préparé pour fabriquer des bourgeois. Ses bévues servaient à divertir la galerie. En haut, le ton général changeait peu. Mais cette route n'est ni la plus courte ni la plus fréquentée. Les chemins de traverse abondent. Les paysans arrivent par la politique, par la science, par les fonctions publiques, par les professions libérales, en moins de temps qu'il ne faut pour construire une fortune. Un gardeur de vaches se fait remarquer à l'école primaire. Il obtient une bourse au lycée. Les jeunes bourgeois contemplent avec ébahissement ce piocheur infatigable qui ne lève jamais le nez pour regarder voler les mouches. Ils méprisent son travail de bête de somme, ses joues pleines et rougeaudes, son regard vieillot et sans éclat. Il n'a certainement aucune des grâces féminines qui, jusqu'à quinze ans, font du fils de famille le portrait de sa mère. En revanche, il ne perd pas une minute, et arrive d'un pas soutenu aux examens. De là, il saute sans transition dans une école du gouvernement, et il en sort avec une épée ou un diplôme : bourgeois par le savoir, rustre par les manières, et souvent pauvre comme Job.

Etudians amateurs, qui vous attardez aux études littéraires et inutiles ; esprits curieux, qui philosophez avant d'agir, dilettantes, hommes d'agrément et de salon, défiez-vous de ce rude concurrent. Si vous vous oubliez à cueillir des fleurs, il vous aura bientôt dépassé. Il apporte, dans un labeur écrasant, la vigueur d'un tempérament intact, tandis que plusieurs générations de citadins vous ont légué un système nerveux trop irritable. Déjà le frottement des hommes et la comparaison des doctrines vous ont rendus sceptiques, tandis que son âme est neuve, et son ambition d'autant plus aiguisée qu'elle est étroite. Il va droit devant lui, poussant sa pointe, donnant du coude à droite et à gauche, moins soucieux d'équilibre que de résultats. Ce n'est pas lui qui gaspillerait ses soirées dans de vains commérages, pour le plaisir de voir frissonner le satin des belles épaules. Il tient en bride ses appétits, et veille dans une mansarde : sa place est déjà marquée dans la grande usine intellectuelle où vous cherchez encore la vôtre. Cet intrus est d'une ignorance inouïe sur les faits généraux de l'histoire. L'enchaînement des causes le touche médiocrement. Mais il possède un excel-

lent instrument, et il s'en sert. Sa volonté est une hache acérée qui coupe et taille devant elle en plein fourré, tant qu'il reste quelque chose à couper.

L'ascension est singulièrement favorisée par une société qui recherche avant tout les spécialistes. Autrefois, il fallait un noviciat avant d'être admis dans la classe supérieure. Aujourd'hui, une bonne spécialité suffit. Pourquoi se donnerait-on la peine d'acquérir des manières, de l'éducation ? Chacun est jugé sur son œuvre, et cette œuvre est restreinte. Le tempérament du paysan s'arrange très bien de cette méthode. En creusant la médecine ou les mathématiques, il ne fait que changer de sillon. Le monde est sévère aux esprits investigateurs qui cherchent longtemps leur voie. Il a besoin de mettre sur chacun une petite étiquette bien claire. Il ne vous pardonnerait pas de déranger ses classifications. Il est au contraire d'une indulgence excessive pour les travailleurs bornés. Rongez une seule question, ou même un morceau de question; vous êtes sauvé. Les gens qui commençaient à froncer le sourcil devant vos curiosités inconsidérées approuvent cette ambition de taupe et vous permettent de faire vos petits monticules qui ne portent ombrage à personne. Tout le monde, il est vrai, n'est pas également propre à cette besogne souterraine. Les paysans s'y montrent sans rivaux.

Aussi on les rencontre partout et ils sont aisés à reconnaître. Ils ont monté si vite que, sous l'habit professionnel, ils conservent la rusticité primitive et l'air de terroir. Noyés dans le grand Paris anonyme ou bien encadrés dans une corporation, dans une académie, un œil exercé reconnaît immédiatement leur origine aux pommettes saillantes du Béarnais, à la lourde mâchoire du Saintongeois, à la constitution pléthorique et à l'œil fin du Normand, au parler traînant du Tourangeau. Ils n'ont point eu le temps de dépouiller le vieil homme : bien plus, ils en tirent parti. Le geste brusque et gauche, qui faisait tache chez le débutant, donne un certain ragoût à la célébrité du savant. Ce chirurgien qui raconte en détail ses opérations ferait lever le cœur aux assistans, s'il était obscur. Mais il a un nom : les belles dames l'écoutent avec recueillement. On admire son chapeau à larges bords, sa redingote antique et ses souliers ferrés. Ils le savent bien tous, car ils sont fins. Silencieux et circonspects, tant qu'ils se sentent discutés, ils pincent alors les lèvres pour ne point laisser échapper d'énormités. L'un d'eux, dans sa jeunesse, n'avait que deux mots pour toutes les conversations : *Diable!* — formule d'étonnement ou d'admiration, avec des nuances de ton variées, selon l'âge et l'importance de l'interlocuteur; — et : *Parfaitement!* — formule d'approbation, de sympathie,

ou même, suivant les cas, d'indifférence. Une fois parvenus et acceptés, ils se mettent à l'aise et reprennent avec autorité les manières rustiques, exagèrent au besoin l'accent natal, risquent des plaisanteries grossières qui passent pour des chefs-d'œuvre d'atticisme et triomphent en secret des bourgeois badauds qu'ils enviaient quand ils étaient petits.

En même temps, ils mettent leur forte empreinte sur les professions qu'ils adoptent. Au Palais : avocats d'affaires, ennemis des phrases, suivant avec patience le dédale des lois, achevant un raisonnement par un coup de boutoir; — à l'amphithéâtre : chirurgiens plutôt que médecins, empiriques à la main légère, à l'œil attentif, mais inhabiles à saisir les relations délicates de l'âme et du corps, et disposés à nier ce qu'ils ne peuvent palper; — à la Sorbonne et au Collège de France : partisans déclarés des recherches minutieuses, coupant les cheveux en quatre et se cantonnant avec habileté dans un tout petit domaine; — à la caserne, durs pour le soldat, surtout quand ils sortent du rang, exacts, disciplinés, supportant les besognes ingrates, et, sûrs d'arriver, parce qu'ils résistent mieux que les autres à l'ennui de la vie de garnison; — partout les mêmes, avec leur ténacité, leur sang-froid, leur esprit pratique et leur absence totale de générosité.

Dans la vie privée, les traits individuels l'emportent sur les caractères généraux; et, cependant, on pourrait suivre à travers les fusions et les transformations le filon des mœurs rustiques. On rencontrerait des pères plus ambitieux que tendres, et, en revanche, négligés de leurs enfans quand ils sont vieux. Ils comprennent la famille à la romaine, comme le prolongement de leur personnalité. Mais ils n'ont point ces affections tremblantes que nous avons pour les nôtres et ils ne pleurent pas longtemps leurs morts. A quoi bon s'attarder aux regrets inutiles? Un de ces pères nous explique comment il élève ses fils. Quand ils atteignent huit ou neuf ans, il met une annonce dans un journal étranger et propose un troc avec une famille anglaise ou allemande. Le pauvre petit est expédié sur Francfort ou sur Londres, en échange d'un produit du cru. Les deux enfans, arrachés du giron maternel, apprennent chacun pour leur compte la langue du pays voisin. Il n'en coûte que le prix du voyage et quelques caresses de moins. Un autre père raconte le suicide de sa fille sur le ton d'un événement ordinaire comme un fait vraiment regrettable. Il l'aimait cependant. Mais elle est morte, n'est-ce pas? il n'y a rien à faire. Les mères elles-mêmes, si semblables dans toutes les conditions, ont ici des entrailles différentes pour les forts et pour les faibles. Elles préfèrent l'enfant d'une belle venue, qui leur fait honneur. Les petits anges qui ne font que

traverser la vie sont bientôt oubliés. Après tout, des mères de souche paysanne ne sont pas tenues d'être plus délicates sur ce point que Mme de Sévigné. Il y a loin de ce chagrin raisonnable au sentiment absolu, qui ne connaît ni âge, ni sexe, ni considérations mondaines, qui s'étend de préférence aux êtres désarmés et qui s'acharne sur un tombeau, affection paradoxale dont le temps ne peut fermer les blessures, — en un mot, à l'amour maternel absurde et sublime qui plane sur nos misères bourgeoises. Arrêtons-nous devant le mystère des consciences. On nous citerait cent exemples de paysannes qui ont pour leurs enfans les faiblesses adorables et dangereuses de la classe supérieure. Nous conviendrons même qu'elles apportent alors dans leur passion une sorte de férocité. Mais il ne s'agit pas ici d'exception ; en moyenne, la fibre est plus dure chez les parvenus, la tendresse moins inquiète, la famille plus disposée aux sacrifices d'ambition. Les nouvelles couches gagnent en force ce qu'elles perdent en finesse. On y a moins d'esprit, moins de cœur peut-être, et plus de jugement. Dans cette autre France, les sites romantiques sont rares : il y a peu de solitudes embaumées et de futaies inutiles : mais sous les moissons monotones, le long des fleuves bien endigués, on aperçoit par endroit les assises régulières et la structure compacte du sol nourricier.

En politique, l'ascension des ruraux s'opère tantôt sourdement, tantôt à ciel ouvert, avec les conséquences les plus inattendues. Quand elle est trop brusque, elle engendre un radicalisme d'une espèce particulière. Ce n'est point impunément que des esprits étroits pénètrent à l'improviste dans une atmosphère saturée d'idées générales. A l'exemple de quelques mathématiciens, ils croient tenir dans leur bienheureuse spécialité le remède à tous les maux. Ils professent un culte naïf pour la science envisagée comme une déesse Raison, et capable de transformer l'univers d'un coup de baguette. Un coin de vérité entrevue les aveugle. Il leur manque l'impartialité, la modération, l'horreur du ton dogmatique, l'équilibre en un mot, ce fruit d'une culture supérieure. La tête leur tourne sur les sommets. Quand, par hasard, ils mordent à la philosophie, ils ne s'en tiennent pas aux demi-solutions. Ils ne disent pas : Ceci est peut-être vrai, mais le contraire est possible aussi. Ils vont jusqu'au bout de leur idée. Parmi nos lettrés et nos journalistes, on pourrait citer des hommes très remarquables, qui, partis de bas après avoir franchi trop vite les étapes intermédiaires, confinent au nihilisme. C'est le dernier terme de l'évolution rurale. Ils ne peuvent se contenter d'un scepticisme à fleur de peau. Ils creusent plus avant, et le paysan, solitaire et mélancolique, reparaît dans le penseur désabusé.

Ce sont les moins nombreux. Les autres s'élèvent sur place, par les magistratures locales, le conseil général, la députation. Ceux-là ne font pas de métaphysique; mais, dans le domaine de l'action, ils déploient la même activité triste et insatiable. Un paysan, lorsqu'il est saisi du démon de la politique, lui sacrifie tout, même le patrimoine acquis par ses sueurs. On voit bien alors que son avarice n'était qu'ambition déguisée. Sa profondeur de calcul proverbiale, il la tourne vers la conquête de l'autorité. Il se porte tout entier dans une seule direction avec une puissance extraordinaire. Lui, si prudent la veille, recherche l'émotion de la lutte, et même le péril. L'un d'eux, au plus fort de la bataille électorale, se livre à des actes de folle témérité, comme de franchir en bateau la chute d'eau d'un moulin, grossie par une inondation et transformée en cataracte. Il raconte la joie sauvage qu'il ressent à tenir le gouvernail et à commander aux élémens. De tels traits dessinent un caractère. La volonté, tendue à l'excès par les longs efforts et la dissimulation, a de brusques soubresauts. D'ailleurs, dans les limites qu'il s'est tracées, il est irrésistible. Il s'est juré de gouverner l'arrondissement, et il le tient dans ses serres. Malheureusement, cette activité se consume en querelles de clocher. Il dépense le meilleur de ses forces à proscrire des gardes champêtres et à tourmenter des instituteurs. Si un homme de mérite avait mis à la poursuite d'un grand dessein le quart de l'énergie, de la persévérance et de l'adresse que lui coûte ce pouvoir misérable, on l'enverrait au Panthéon.

Les parvenus de la politique sont mal connus et mal jugés. On s'imagine, parce qu'ils comprennent mieux leur canton que la France, qu'ils sont des incapables, voués pour toujours à l'avortement. Leur nullité, leur mutisme dans les assemblées parlementaires donnent le change sur leur réelle valeur. On éprouve une impression toute différente à les voir chez eux, dans leur province. Ce n'est pas une petite affaire que de grouper et de tenir dans la main un faisceau de vingt mille électeurs. Il y faut de rares talens : une vigilance continuelle, un grand empire sur soi-même, la science des intérêts, l'art de la persuasion. Ces gens qui « travaillent sur la peau humaine » rendent dédain pour dédain aux lettrés, et les considèrent comme des freluquets sans conséquence. Qui a raison? En réalité, ceux-ci sont des hommes d'action, auxquels il ne manque que des notions supérieures pour sortir de l'ornière. Rien ne prouve qu'ils soient incapables de les acquérir. Seulement, l'écart est si large entre les préoccupations ordinaires des paysans et les grands intérêts de l'état; cette manipulation de la matière électorale est si absorbante, que les hommes y passent tout entiers, corps et âme, et qu'ils arrivent trop tard à la vie publique.

S'il fallait cependant choisir entre ces ruraux mal dégrossis et la fine fleur du savoir pour le gouvernement de la France, nous n'hésiterions pas : les ruraux auraient la préférence. Sans doute, les Français adorent l'esprit. Ils lui élèvent des autels sur les trônes écroulés. Ils font aux poètes des funérailles qu'aucun César n'avait rêvées. Mais on ne gouverne point une société comme la nôtre avec le collège des cinq académies. Nous aurons toujours des lettrés et des savans : il nous faut des hommes d'action. Le savant reste sur le haut de la montagne et contemple les lois éternelles : le praticien descend dans la vallée, s'ingénie pour tourner les obstacles, lutte contre les frottemens, les pentes et les milieux hostiles. Ce sont deux tâches différentes; et il est plus facile au lutteur de monter, d'étendre son horizon, qu'à l'autre d'abandonner son observatoire et de brasser une besogne inférieure. Mieux avisés, nous accepterons les hommes que la démocratie nous envoie, et nous compterons un peu sur la force de la vérité, beaucoup sur l'exercice du pouvoir, pour leur dessiller les yeux.

Si un habitant de Saturne tombait à l'improviste dans un département français, il suivrait avec une curiosité de naturaliste l'agitation qui se propage dans certaines parties de la fourmilière. Il remarquerait que ce mouvement profite surtout à une classe de formation nouvelle, née du croisement des espèces communes avec une branche de l'espèce bourgeoise. Ce Micromégas ne manquerait pas d'en faire un rapport à l'Académie des sciences de son pays. « Le genre d'animal qui tend à prédominer parmi les Français, dirait-il, n'est pas de race pure. Il a des formes un peu grossières, et quelque incohérence dans les habitudes. Certains débris impalpables tendent à faire croire qu'il procède d'une fourmi ailée. Mais ses ailes sont tombées, et il devient tous les jours plus fort et plus vorace. A le voir s'empresser, courir dans tous les sens, soulever péniblement des brins d'herbe, on pourrait penser qu'il s'agite en pure perte. Mais rien n'arrive dans la nature sans une raison suffisante. Admirons les vues de la Providence, qui a placé jusque dans les êtres les plus minuscules le sentiment vague d'un certain intérêt général. Nous oserons même affirmer, au risque de froisser des opinions respectables, qu'un ordre quelconque tend à se dégager de cette apparente anarchie. »

Notre observateur, il est vrai, ne connaîtrait encore que les campagnes.

René Belloc.

LES
NOUVEAUX ROMANS
AMÉRICAINS

But yet a woman, by A.-S. Hardy; Boston, 1884. — *Tales of three Cities*, by Henry James; London, 1884. — *The Adventures of a widow. Tinkling Cymbals. Rutherford*, by E. Fawcett; Boston et New-York, 1884. — *Newport*, by G.-P. Lathrop; New-York, 1884. — *Miss Ludington's Sister*, by Edward Bellamy; Edinburgh, 1884.

I.

De l'autre côté de l'Atlantique, les talens de toute grandeur continuent à germer comme les mille variétés d'une végétation luxuriante, tantôt robuste, tantôt capricieuse et folle, sur un terrain vierge qui donne trop jusqu'à l'heure de l'épuisement. Cette heure ne se laisse pas encore pressentir, mais il faut reconnaître que certains symptômes indiquent déjà un affaiblissement dans les qualités originales et spontanées des produits. De moins en moins, croyons-nous, ils différeront du roman anglais pur et simple; les préoccupations psychologiques, l'analyse des passions qui sont communes à l'humanité tout entière prendront la place de cette peinture, assez rude parfois, expressive toujours, des mœurs locales que le génie d'un Bret Harte sait rendre saisissante, qui devient gaie d'une gaîté tout exotique d'enfant à demi barbare, et spirituel pourtant, sous la plume facile d'un Mark Twain, qui, avec Cable enfin, revêt une si étrange couleur de mélancolie passionnée. Ceux-là, les premiers peintres des terrains aurifères, des défrichemens de l'Ouest ou des marais pestilentiels de la Louisiane, ont exploité la veine qui a fait leur célébrité jusqu'à ne rien laisser pour quiconque voudrait les suivre; en vain M. Crad-

dock a-t-il tenté dernièrement, avec beaucoup de verve, de se frayer un chemin nouveau dans les *Montagnes du Tennessee* (1); nous sommes un peu blasés sur ces descriptions de paysages abrupts alternant avec des échantillons non moins raboteux de dialecte. Cette forme de littérature a fait son temps, comme les mœurs et les caractères du *Camp rugissant*, comme la vie de frontière telle qu'elle est décrite dans *Roughing it*, comme les préjugés créoles contemporains de *Madame Delphine*. Tout cela est relégué dans le passé de l'Amérique. D'autre part le *provincialisme* de la Nouvelle-Angleterre, bien curieux à sa façon, nous a été révélé par Aldrich et par Howells. M. Fawcett s'est chargé de dénoncer les sphères mondaines encore toutes neuves à New-York, avec leur esprit d'imitation, leurs puérilités d'emprunt, leurs brutalités d'origine. Que reste-t-il aux romanciers de fraîche date qui s'appellent légion ?

Quelques-uns d'entre eux tournent leurs regards vers l'Europe et y cherchent des inspirations sans grand succès, car ce n'est pas trop d'appartenir à un pays par la race, l'éducation, les dons héréditaires pour pénétrer et rendre fidèlement certains dessous indispensables. Ainsi M. Arthur S. Hardy se pique de connaître Paris, pourtant il a beau donner à plusieurs de ses personnages des noms familiers à notre oreille, des noms trop connus même comme Scherer, de Vigny, de Sacy, etc., énumérer tous les quartiers de notre capitale avec leurs édifices et leurs restaurans, faire entrer le lecteur dans le secret des intrigues politiques qui ont pu naître depuis la guerre de 1870, tramer une conspiration légitimiste d'abord, mettre en scène des membres du clergé catholique, des sœurs de charité, des rédacteurs de *l'Univers*, il est toujours à côté de son sujet. Ce livre au titre baroque : *Une Femme cependant*, avec sa bizarre héroïne, la femme en question, qui commence en émissaire de Froshdorf et finit au couvent, ce livre prétentieux, où l'histoire coudoie maladroitement la fantaisie, où Henri V prend la parole, *But yet a woman*, ne sera, malgré le nombre imposant de ses éditions, un roman parisien que pour ceux des compatriotes de M. Hardy qui n'ont jamais voyagé.

Nous le répétons, un peintre de mœurs s'expose à mainte difficulté en sortant de son pays; seul, M. James s'est toujours tiré victorieusement de l'épreuve. Son observation est plus ou moins intéressante, plus ou moins sympathique, mais elle est toujours juste. La première des trois nouvelles qu'il vient d'intituler collectivement *Tales of three cities* doit prendre place parmi ses ouvrages les plus achevés. *Lady Barberina* nous fait finement sentir

(1) *In the Tennessee Mountains*, C.-E. Craddock, 1 vol.; Osgood, Boston.

en effet le genre de fascination qui peut conduire un jeune docteur américain, héritier d'une colossale fortune gagnée dans le commerce, à tomber amoureux d'une beauté anglaise du grand monde, et les raisons qui rendent impossible pour cette patricienne, devenue par miracle Mrs Jackson Lemon, d'habiter jamais New-York.

L'entrée en matière au milieu du brillant tumulte de Hyde-Park, l'exposé des moyens qu'emploie une famille noble et pauvre pour prendre majestueusement au piège un homme d'esprit et de cœur qui croit de bonne foi s'avancer de lui-même avec audace, les débats entre les parens de Barberine et leur gendre agréé sur de prétendus détails qui sont en somme de grosses questions, d'où dépendent le bonheur et la dignité de l'existence, — autant de merveilles d'observation. Si vous redoutez les malentendus, n'épousez jamais une étrangère. Jackson Lemon et les Courtenay parlent pourtant la même langue, mais avec d'imperceptibles différences qui, montrées au microscope par M. James, prennent les proportions de barrières insurmontables. Malheureusement, l'amoureux de la belle et froide lady ne le possédait pas, ce microscope d'une effrayante sincérité. Il se jette tête baissée dans l'abîme avec l'ivresse aveugle qui préside à ce genre de suicide; il emmène sa femme à New-York où on lui sait gré d'être médecin malgré ses millions, où cette qualité de docteur qui suffoque l'orgueil des Courtenay, passe pour le plus beau des titres, celui que l'on n'acquiert que par la force de l'intelligence et du travail.

Pauvre lady Barberine! quel dédain est le sien pour le pays de son mari, un pays absolument dépourvu de nuances, un pays où tous les gens sont *pareils*, ayant les mêmes noms et les mêmes manières! La ville est odieuse, et la campagne, grand Dieu! qu'y faire? On ne chasse pas le renard, on ne peut inviter chez soi que des boutiquiers en vacances. Jackson Lemon sera bien forcé de s'apercevoir que sa femme est sotte et pétrie de préjugés. Comment, avec cette conviction, consent-il à renoncer aux plus nobles projets pour aller traîner en Angleterre une vie d'opulente oisiveté?... Ceux qui savent ce que c'est que l'obstination féminine qui revient sans cesse à la charge et se fait une arme de tout, le comprendront peut-être. Il ne faudrait pas d'ailleurs juger les Anglaises en masse sur cette dédaigneuse, et languissante, et tenace lady Barberine, retranchée derrière sa morgue; elle a des compatriotes singulièrement passionnées, beaucoup moins capables de calcul que les Américaines, plus *impulsives* cent fois, et toutes prêtes à faire hardiment certaines choses exorbitantes. Lady Agathe, la sœur cadette de Barberine, nous le prouve bien. Sa mère, fort ambitieuse, sous des dehors souverainemens indifférens, l'a envoyée en Amérique avec le jeune couple, dans l'espoir qu'elle y fera, elle aussi, la con-

quête d'un millionnaire, mais lady Agathe mord outre mesure à la *flirtation*, à l'indépendance, et s'amourache d'un Californien sans le sou, dont les façons incultes ont pour elle l'attrait de la nouveauté. Ce jeune sauvage de l'Ouest est bien tourné, il est ardent et ne voit dans cette grande dame qu'une jolie fille, avec laquelle il brusque les préliminaires, au point de l'enlever quand on la lui refuse. C'est une amusante petite pièce, à côté de la grande, assez triste, celle-là, dans son ironie profonde et spirituelle.

Parmi les romanciers internationaux nous voudrions pouvoir citer une fois de plus avec éloge M. Crawford, mais force nous est de reconnaître qu'il a été mal inspiré dans son *Chanteur romain* (1). Peut-être faut-il s'en prendre à l'excès de fécondité qui lui a fait produire coup sur coup *Doctor Claudius*, *To Leeward*, *A Roman Singer* et *An American Politician*. L'esprit le plus inventif doit redouter le succès facile; tout artiste qui ne veut pas déchoir est tenu de se recueillir, de méditer, de chercher longuement le mieux.

L'exemple de M. Edgar Fawcett semblerait cependant donner tort à notre conseil. Parvenu depuis longtemps à un rang élevé comme poète, ce fécond écrivain est en grand progrès comme romancier; n'importe, la sympathie même que nous inspire son talent nous fait ouvrir avec crainte chacun des volumes qu'il a signés et qui menacent d'être aussi nombreux bientôt que les épis d'un champ de blé. Nous en comptons quatre au cours de cette année. Quatre fois, la réclame américaine, plus bruyante que judicieuse, s'est évertuée sur ces jolis volumes si clairement imprimés, si solides sous leur couverture en toile d'une coquetterie qui fait honte à nos éditions courantes, contre lesquelles, du reste, maints sarcasmes sont dirigés par les Américains qui prétendent ne pouvoir feuilleter un livre français sans l'avoir, préalablement envoyé chez le relieur.

Ils sont amusans, modernes par excellence, pleins d'esprit et d'observation fine, ces romans de M. Fawcett, les trois derniers du moins; on y rencontre ce qui manquait à son œuvre de début : *a Gentleman of leisure* (2), le mouvement, la conduite alerte de l'intrigue; mais comment les détails seraient-ils mûris, les caractères suffisamment développés? comment ne relèverait-on pas, au milieu de scènes charmantes, les traces d'un travail précipité? Par exemple, il manque aux *Aventures d'une veuve* (3) cette pondération indispensable dans toutes les œuvres d'art, le juste équilibre des masses et des figures, des accessoires et du fond; il y a des

(1) *A Roman Singer*, Houghton, Mifflin and co. Boston 1884.
(2) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars, *le Roman de mœurs mondaines en Amérique.*
(3) *The Adventures of a widow*, Osgood. Boston, 1884.

trous, des lacunes dans l'exposé des transformations du personnage principal, cette Pauline, qui commence par se montrer vaine et ambitieuse, pour devenir esprit fort ensuite et s'éprendre follement à la fin de l'homme qui devrait être le moins sympathique à une raisonneuse de son espèce. Les prétendues inconséquences féminines ont souvent des causes secrètes, plus sérieuses qu'on ne croit et nous ne demanderions pas mieux que d'en avoir la clé, mais cette clé, M. Fawcett ne nous la donne guère et il nous laisse, en somme, sous l'impression que son héroïne a plus de bonheur qu'elle n'en mérite. N'a-t-elle pas fait d'abord un fort vilain mariage? Ce roman nous apprendrait, si nous ne le savions déjà, qu'en Amérique, du côté des femmes, le mariage est assez rarement décidé par des questions sentimentales, qu'il est plutôt, comme en Europe, un simple marché où l'on tient compte de l'argent d'abord, puis du nom, de la famille. Et le marché est infiniment plus choquant aux yeux des moralistes qu'il ne saurait l'être dans les vieux pays historiques, l'Américaine n'ayant rien de commun avec certaines brebis passives, obéissantes, qui se laissent donner sans amour. Cette soumission de la faiblesse et de l'innocence peuvent être ailleurs la suite d'habitudes féodales et cloîtrées, la conséquence des souvenirs de verrous et de grilles, l'héritage de l'oppression sous toutes ses formes, mais dans un pays où les préjugés et les superstitions sont inconnus, où les filles savent si bien calculer, se défendre et même attaquer au besoin, le mariage ne devrait être, logiquement, que le résultat d'un libre choix du cœur. Ces demoiselles, cependant, jurent fidélité à un somptueux hôtel et à de fringans équipages, beaucoup plus qu'au pauvre diable qui, lui, s'est laissé prendre tout bonnement à leur beauté.

Du moins est-il impossible de s'intéresser au mari de Pauline. S'il y a une victime, c'est ici l'imprudente jeune fille qu'une mère sans fortune a bercée de l'idée qu'elle devait employer ses charmes à trouver un beau parti. Pauline sait par expérience quel ennui il peut y avoir à compter sur la libéralité de quelque parente riche, qui croit être magnifique en vous offrant une méchante robe ou une douzaine de paires de gants; son orgueil se révolterait volontiers contre les dons de cette nature, mais il s'agit d'être aussi bien mise que telle ou telle héritière. Sa mère, maladive et pressée de l'établir avant de quitter ce monde, excite en elle certaines ambitions qui ne sont que trop promptes à germer dans de jeunes cervelles; bref, Pauline en vient à envisager le mariage au point de vue purement commercial. Elle passe, sans condescendre à s'en apercevoir, auprès de l'amour de son cousin Courtlandt Beekman, un honnête homme qui n'a riende très brillant, mais qui, sous une apparence d'ironique froideur,

tient en réserve les plus nobles qualités. Mais Courtlandt est pauvre, pauvre comme elle, le bon sens lui commande de rechercher une héritière ; c'est du moins l'opinion de Pauline ; quant à elle, sans hésiter, elle met sa main dans celle d'un fat qui a passé la cinquantaine, quoiqu'on le trouve bien conservé. M. Varick a pris en France, où s'est écoulée la plus grande partie de sa vie, un ton de galanterie badine mal apprécié à New-York ; généralement on juge ses bons mots un peu lestes et ses façons auprès des femmes en flagrant désaccord avec une moustache blanche élégamment retroussée d'ailleurs.

— Bah ! dit Pauline à son cousin Courtlandt, il ne me déplaît pas à moi. C'est un changement enfin ! Vous autres, ici, vous êtes tous taillés sur le même patron.

En vain, Courtlandt essaie-t-il de l'avertir à temps que son fiancé est Français, Français des pieds à la tête, ce qui naturellement veut dire corrompu jusqu'aux moelles. Pauline veut que sa mère soit contente, elle veut du luxe. M. Varick se débarrasse donc d'une maîtresse qui l'attend à Paris, après quoi il épouse la plus jolie personne de New-York, en se promettant de ne plus quitter sa ville natale, décidément supportable en pareille compagnie, bien qu'il l'eût trouvée au retour plus qu'ennuyeuse. Mais il a compté sans la goutte qui fond sur lui peu après son mariage. Les médecins conseillent un séjour prolongé en Europe ; il emmène sa femme et, quatre années plus tard, celle-ci revient veuve, désabusée du mariage et pour cause, jurant bien qu'on ne l'y reprendra plus. Après l'épreuve, sa beauté sérieuse et touchante frappe autant que jamais et retient davantage. Courtlandt est resté garçon. Comme autrefois, il se consacre à elle fraternellement ; comme autrefois, elle le consulte, lui soumet tous ses projets, mais à la condition qu'il sera toujours de son avis. Par exemple, spirituelle et riche et mûrie par une triste expérience, elle tient, dit-elle, à faire un noble usage de sa liberté, elle prétend vivre par l'intelligence, avoir un salon, un salon choisi, exceptionnel, où personne n'entrera qui soit vulgaire ou seulement médiocre : l'argent, l'élégance, la situation sociale n'y donneront pas accès ; elle ne veut que du mérite et du talent ; un peu d'excentricité même ne lui déplaira pas.

Courtlandt la défie de satisfaire ce caprice à New-York, mais, sur le bateau même qui la ramenait en Amérique, Pauline s'est assuré l'appui du plus entreprenant des coopérateurs, qui lui a promis de l'aider dans l'œuvre qu'elle médite. C'est un Irlandais du nom de Kindelon ou plutôt l'Irlandais par excellence, car M. Fawcett a tracé le portrait d'une race tout entière en même temps que celui d'un individu. Le caractère de Kindelon suffirait au succès du roman. Il vit, il

nous amuse, il nous enjôle comme il enjôle Pauline, ce superbe garçon qui est tout expansion, toute faconde, toute franchise apparente. La grâce naturelle de ses mouvemens n'a d'égale que la solidité de ses épaules ; on dirait que chez lui le sang coule plus libre et plus chaud que chez tout autre ; un sourire éblouissant illumine sa physionomie, ses cheveux, d'un noir bleu, frisent trop ; de sa bouche fraîche et sensuelle sort un anglais très pur en dépit de l'accent irlandais. Ses yeux sont irlandais aussi, expressifs jusqu'à l'indiscrétion ; sa voix basse et sonore fait croire à une profondeur de sentiment qui lui est étrangère. Quoiqu'il parle beaucoup, personne ne s'en plaint, tant sa conversation est entraînante ; mais il plaide avec une égale conviction le pour et le contre d'une thèse quelconque ; en l'écoutant toutefois, on a le sentiment, il a lui-même la certitude de sa sincérité absolue ; jamais il n'a menti avec la volonté de mentir, non, il se trompe lui-même lorsqu'il trompe les autres. Ralph Kindelon, le quatrième fils d'une famille de onze enfans, est venu chercher fortune en Amérique ; il s'est découvert un certain talent pour écrire ; le voilà journaliste avec des dons prodigieux sans être supérieurs, une mémoire incomparable, une facilité funeste, un semblant de génie enfin. Du reste, ni patience, ni suite dans les idées, le suprême dédain de toute économie, bien qu'il soit pauvre, une incapacité enfantine pour apprécier la valeur de l'argent. Posséder, à son gré, c'est dépenser. Il rit de toutes les conventions et les brave naïvement ; il n'a jamais su s'imposer de contrainte : bref, le plus effronté, le plus aimable des bohèmes. Et c'est à un pareil homme que l'altière et délicate Pauline, revenue de toutes les choses qui ne sont pas purement éthérées, accordera sa confiance à première vue, lui permettant de la guider pour la création de ce fameux salon dont elle n'a pas les premiers élémens ; car la société proprement dite l'assomme : les femmes, ses anciennes amies, ne causent pas, elles babillent comme des perruches au brillant plumage ; les hommes semblent tous disposés à lui faire la cour, Courtlandt excepté, qui persiste dans le rôle d'Alceste, lui disant à tout risque de dures vérités, et d'abord que son Kindelon n'est qu'un aventurier. L'intimité de Pauline avec ce personnage scandalise « le meilleur monde ; » on jase, elle n'en tient pas compte et s'éprend et s'affiche de plus en plus.

D'après les conseils de son nouvel ami, elle s'est liée avec une Mrs Dares, divorcée, fort respectable d'ailleurs, qui a fait toute sa vie de la littérature de modes, de la littérature industrielle, pour élever deux filles dont l'une est peintre et l'autre professeur. Mrs Dares donne des soirées modestes où affluent tous ceux qui tiennent une plume. Chez elle, il sera facile de lever des recrues pour le fameux salon, à la condition de choisir un peu. Mais c'est justement ce choix que l'on ne

pardonnera pas à Mrs Varick ; son discernement est taxé d'insolence, elle aura contre elle tous ceux qu'elle croit devoir exclure et une bonne partie de ceux qu'elle invite. Les premiers crient à l'outrage, les seconds, par esprit de corps, soutiennent leurs confrères. Le tableau satirique de la première soirée est, comme on dirait en argot moderne, le *clou* auquel s'accroche l'intérêt du livre, la partie la plus vive et la plus piquante, bien qu'il nous semble tourner à la caricature. M. Fawcett a le rare talent de mettre en scène, auprès des acteurs principaux, un grand nombre de comparses qui se meuvent avec aisance et dont on n'oublie plus la physionomie bien marquée. Nous ne savons si les silhouettes de personnages littéraires qu'il pose malicieusement en deux traits sont ressemblantes ou chargées; nous inclinerions à croire qu'il a exagéré les couleurs, notre expérience personnelle ne nous ayant fait connaître rien de semblable à ces conférencières ridicules, à ces bas-bleus affamés, à ces poètes qui, abrutis par le tabac, ou exaspérés par les stimulans, cherchent à imiter Victor Hugo, Théophile Gautier, Baudelaire, quand ils ne s'attachent pas aux traces de Keats, à moins qu'ils ne rêvent de fonder une poésie purement américaine. Tous, qu'ils aient du talent ou qu'ils n'aient que des prétentions, sont aussi mal élevés les uns que les autres et feraient mille bassesses pour entrer dans la seule société qui existe en somme à New-York, celle qui représente l'aristocratie. Mrs Varick s'en aperçoit avec dégoût ; ses hôtes lui font l'effet de vanités monstrueuses greffées sur les plus mauvaises manières ; ils ne savent même pas causer, car l'effort continuel d'atteindre en écrivant à l'originalité de l'expression, d'éviter le lieu-commun, a tué chez eux toute spontanéité, tout naturel. Le salon qui devait être l'orgueil et l'intérêt de sa vie n'aura vécu qu'un soir, un soir de supplice, mais cette tentative avortée entraînera pour elle de longs ennuis.

Une espèce de virago, un reporter femelle, du nom de miss Cragge, furieuse de n'avoir pas été invitée, publie dans quelque journal de bas étage une de ces diffamations qui sont en Amérique l'un des fruits de la liberté absolue de la presse. Sous une rubrique transparente, les amours de Pauline et de Kindelon sont raillés de la façon la plus venimeuse, avec de perfides allusions au passé de la jeune veuve. Cette bombe éclate à l'heure où Pauline est décidée à rompre avec le *clan* intraitable des Poughkeepsie, auquel sa naissance la rattache, à s'encanailler une fois pour toutes en épousant son journaliste, dont elle a encouragé, provoqué même la demande comme une reine ferait pour le sujet qu'elle autorise à monter jusqu'à elle. L'infâme et calomnieux article la révolte naturellement, mais il a pour premier effet de précipiter le mariage : Kindelon saura défendre sa femme !

Cependant l'une des insinuations de miss Cragge a laissé dans le cœur de Pauline la flèche aiguë d'une insupportable jalousie ; cette vipère n'a-t-elle pas dénoncé l'engagement du journaliste avec Cora Dares, la jeune fille peintre, une admirable élève de Henner et de Daubigny, qui réussit avec un égal talent le portrait et le paysage? Cora est belle, infiniment attrayante, et bien des signes ont trahi déjà sa tendre préférence pour Kindelon, mais celui-ci affirme à Pauline qu'il n'aime qu'elle au monde et Pauline veut le croire. Il est vrai que ce parangon de sincérité jure non moins éloquemment à Cora qu'il l'adore toujours, que l'enivrement d'une fortune qui semble lui tomber des étoiles a pu seul le séparer d'elle. Or, un hasard heureux fait que, la veille même de la bénédiction nuptiale, l'épouse du lendemain entend les adieux passionnés qu'adresse son fiancé à l'amante abandonnée. Il n'a rien prémédité... Kindelon est incapable de réfléchir, toujours il cède à la tentation du moment avec l'élan irrésistible, l'absence absolue de logique et les intentions généreuses qui, en dirigeant d'une certaine façon violente autant que vague les Irlandais présens et passés, ont fait de la malheureuse Irlande ce qu'elle est devenue, hélas! Son grand cœur hibernois, expansif, aisément attendri, dévoré de flammes légères, changeantes, mais inextinguibles, est assez large pour loger deux amours à la fois et même plus ; en revanche, sa conscience éminemment flottante se refuse à lui montrer le droit chemin, mais Pauline sait mieux que lui ce qu'elle veut et ce qui s'appelle le devoir. Elle repousse pour toujours une fantaisie indigne d'elle et retourne à la solitude de son veuvage qu'aucune illusion ne peut plus embellir.

— Ah! dit-elle au brave cousin Courtlandt, devant qui elle répand sans contrainte toutes ses larmes de honte et de douleur, ma vie est brisée, elle me fait l'effet maintenant d'un escalier qui ne conduit à rien. Combien peu elle m'a donné de satisfaction! Quelle destinée que la mienne !

— Toutes les existences se valent si nous les considérons à ce point de vue, répond Courtlandt ; la différence ne subsiste que dans la manière de les envisager... Vous êtes jeune encore...

— Oh! j'ai soixante ans! s'écrie-t-elle en gémissant de lassitude.

— Dans un an d'ici vous aurez recouvré votre âge normal.

— Non, je ne puis le croire.

— Attendez et vous verrez. J'attendrai aussi.

La veuve rejette sa tête en arrière avec un éclat de rire bref.

— Vous attendrez longtemps.

— J'y compte bien, répond Courtlandt de son air morose et résolu, mais j'aurai le dernier mot. Vous savez que je suis toujours bon prophète ; vous-même, vous me l'avez dit.

Vraiment, Pauline, en présence de cet attachement obstiné, n'a

plus le droit de se faire l'écho des théories de Schopenhauer sur l'amour. Sa thèse favorite, auparavant, était celle-ci : « Toute femme qu'un don intellectuel spécial ne sépare pas de la masse de ses pareilles, toute femme qui ne proteste pas, par une œuvre, contre l'infériorité de son sexe, est vouée au mépris de l'homme ; mépris recouvert d'adulations, d'idolâtrie peut-être, mais trop réel cependant, cette prétendue idolâtrie n'étant qu'un instinct aveugle qui seul empêche les hommes de détruire la femme, comme ils font de tout animal plus faible qu'eux. » Courtlandt, en lui rendant sa propre estime, en se posant devant le monde comme le champion de son honneur, lui prouvera que l'amour peut être, du côté de la barbe, autre chose qu'une fascination toute physique et tout involontaire. Il a été patient, désintéressé, il a veillé sur elle tandis qu'elle le méconnaissait ; à l'heure des déceptions, enfin, il lui pardonne. Pauvre excellent Courtlandt ! Amènera-t-il cette insatiable, dévorée d'abord de l'envie d'être riche, puis de besoins intellectuels plus ou moins factices, à se contenter tout simplement du lot de femme heureuse ?

Dans un roman plus récent de M. Fawcett : *Cymbales retentissantes* (1), l'admirable abnégation d'un autre redresseur de torts, Lawrence Rainsford, fait ressortir la sécheresse et la frivolité si fréquentes chez la jeune fille américaine. Repoussé par une étourdie qui se laisse prendre aux avantages tout extérieurs d'un homme à la mode, Tracy Tremaine, dont les vices, sous cette surface élégante, sont ceux d'un portefaix, puisque nous le voyons, après un prétendu mariage d'amour, s'enivrer habituellement et finir par frapper sa femme, Rainsford renouvelle son offre à la veuve de ce drôle. Il épouse cette Leah, toujours chérie, malgré sa beauté pâlissante, malgré les cheveux blancs qui sont venus atténuer l'éclat de son auréole d'or. Ayant grandi en talent, en renommée, tandis qu'elle s'usait dans une horrible lutte contre des humiliations et des douleurs trop méritées, il s'est gardé pour l'ingrate, il considère comme une récompense le droit tardif qu'elle lui accorde de consoler sa vie brisée.

Après avoir lu ces divers récits, d'un tour très réel, comment ne pas conclure que, sur leur trame triste ou gaie, l'Américain se détache bien supérieur moralement à l'Américaine ? Non pas l'Américain déguisé, gâté par l'imitation étrangère, contrefaçon de l'Anglais débauché, comme Tracy Tremaine, ou du mauvais sujet parisien, comme le vieux beau Hamilton Varick, mais ce type de force virile, de dévoûment sans phrases, d'affection protectrice et de bon sens imperturbable, un Courtlandt Beekman, un Laurence

(1) *Tinkling Cymbals*, 1 vol. Osgood. Boston.

Rainsford. La créature humaine, quel que soit son sexe, n'est bonne apparemment qu'à la condition d'être victime. Peut-être les jeunes filles américaines ont-elles trop de privilèges. Il en résulte que parfois elles ressemblent à cette dure et capricieuse Leah, qui n'aime que les hommages, son indépendance et sa beauté, qui défie l'opinion, se moque de tout le monde, a des idées arrêtées sur toutes choses, donne de rudes leçons aux ecclésiastiques, se fait présenter un beau garçon désagréable à sa mère, accepte ses bouquets malgré les conseils, court partout avec lui en tête-à-tête et répond à une timide admonestation : « Chère maman, n'essayez pas de me mettre le mors; jetez-moi plutôt les rênes sur le cou une bonne fois, laissez-moi prendre mon petit temps de galop. Je vous jure que je ne m'emporterai pas! »

Miss Leah s'emporte cependant jusqu'à épouser le vaurien contre lequel on avait voulu la prémunir, jusqu'à entrer de force, pour ainsi dire, dans une famille qui ne veut pas d'elle, car Tracy Tremaine appartient au prétendu grand monde, que nous voyons avec un mélange de surprise et d'amusement s'imposer à chaque pas : cette république, au point de vue social, tient plus d'une mystification en réserve!

La mère de Tremaine ne peut faire grâce à la mère de Leah, l'éminente Mrs Romilly, sur laquelle se concentre toute l'estime de l'auteur, — Mrs Romilly, une fort honnête femme et une belle personne, qui, si elle eût possédé le don d'écrire, aurait, assure-t-il, doté la littérature d'ouvrages d'une haute valeur sur les questions humanitaires et philosophiques. Elle n'a rien fait imprimer, mais elle a parlé d'une façon entraînante; elle a bravé pour cela le ridicule et la calomnie; ses idées généreuses se sont épanchées dans des conférences qui lui ont valu d'être caricaturée en costume d'amazone, désignée par les gens timorés comme l'apôtre de réformes dangereuses, attaquée sans merci dans les feuilles dévotes. A la fin, elle s'est sagement aperçue que le progrès marche de lui-même, sans que ses partisans s'offrent en holocauste avec un tapage qui sert plutôt à le retarder; et elle se borne désormais à méditer dans la retraite les auteurs grecs et Herbert Spencer. Peut-être aurait-elle mieux fait d'élever sévèrement son indomptable fille, qui nous paraît beaucoup plus pénétrée des droits de la femme que de ses devoirs. Quoi qu'il en soit, l'alliance avec une émancipée convaincue d'avoir péroré en public, sur une plate-forme, contre le mariage et la religion, déplaît singulièrement à Mrs Tracy Tremaine douairière. Cette patricienne exaspérée jette à la tête de la femme forte les hauts faits d'une race illustre en Angleterre bien avant l'émigration qui l'a conduite sur d'autres rivages, race féconde en généraux, en hommes d'état, en diplomates, en dignitaires de l'église, lesquels

n'ont cessé d'honorer leur nouvelle patrie jusqu'à la naissance de l'ivrogne de bonne mine, dernier représentant du nom. Ce sont là des préjugés, sans doute, mais dont le poids retombera lourdement sur Leah pour l'écraser; elle paiera cher son *intrusion*, l'erreur qui lui a fait prendre pour une délicieuse musique la vaine pompe et le vain bruit de ce que la Bible qualifiait d'airain sonnant, de cymbales retentissantes; alors que la vie *fashionable*, avec ses raffinemens n'était pas inventée, déjà il y avait de fausses amours, de faux honneurs, de faux plaisirs. Mais les enthousiasmes intempestifs des réformatrices trop pressées, les utopies des cervelles surexcitées par une culture vague, les grands projets téméraires que l'on n'accomplit qu'en foulant aux pieds son bonheur et celui de ses plus proches, n'est-ce pas aussi un vain bruit, une vaine fumée, la sonnerie creuse de l'airain, le retentissement non moins orgueilleux qu'inutile des cymbales d'or dont le cliquetis meurt dans l'air?..

Nous serions tenté de le croire en lisant le plus dramatique et le plus attachant de tous les livres de M. Fawcett, celui où il a donné la pleine mesure d'un talent dont on a le droit désormais d'attendre beaucoup : *Rutherford* (1).

L'héroïne, Constance Calverley, est pourtant ici une noble fille, un type rare de beauté vigoureuse et féminine à la fois, de virginité sérieuse et imposante. Avec ses intentions philanthropiques un peu confuses, mais généreuses, elle rappelle la Dorothée Brooke de *Middlemarch*; elle aussi est persuadée que tous les dons de l'intelligence et toutes les ressources d'une grande fortune ne nous sont accordés qu'en dépôt pour servir au bien général, elle aussi aurait honte d'accaparer le bonheur qui, en ce monde, n'est qu'une fugitive exception. La plus tendre compassion pour les misères de l'humanité décide du sort de ces deux femmes, mais l'héroïne de George Eliot, en poursuivant ses grands rêves, ne sacrifie qu'elle-même, tandis que celle de M. Fawcett est funeste d'abord aux deux êtres qu'elle chérit le plus. Par ses refus, qui la torturent d'ailleurs, Constance décide à un mariage déplorable Duane Rutherford, le dilettante aimable épris de la perfection jusqu'au découragement, un Américain formé, affiné par des voyages et revenu d'Europe aussi séduisant que possible. Celui-là ne fait cas que du beau dans un sens esthétique, et pour Constance il n'y a rien de beau que le bien. De là le gouffre qui les sépare; et puis, cette ardente patriote est persuadée qu'un long exil volontaire a rendu Rutherford étranger aux véritables intérêts de son pays. Elle ne peut épouser que celui qui paraît être capable de la seconder dans

(1) Un vol. Funk et Wagnalls. New-York, 1884.

ses vastes projets, et celui-là est John Penrhyn, l'une des figures les plus sympathiques que nous ayons rencontrées dans la littérature romanesque d'aucun pays. Le vulgaire qualifierait de communes sa stature massive, ses manières toutes simples ; on peut le trouver gauche, mais Constance est capable d'apprécier la valeur morale de cet homme. Il rougit comme une jeune fille, il a la naïveté d'un enfant; quel mélange, avec cela, d'énergie et de dignité modeste, de volonté intrépide et de magnanime patience! Quoiqu'il soit de l'Ouest et qu'il n'ait jamais passé les mers, Penrhyn ne manque pas de culture; nous connaissons mal une partie des États-Unis, qui de jour en jour se civilise; on n'y trouve pas seulement des buffles, elle renferme aussi d'excellens collèges. Dans l'Illinois, Penryhn est devenu un fort bon légiste; avant tout, il a un but arrêté dans la vie, un but conforme à celui de miss Calverley, qui se servira de ce beau zèle. Il sera entre ses mains un instrument précieux, son esprit et le sien formeront une admirable union de forces administratives mises en jeu pour la réforme des misères sociales.

Il ne manque à leur entente parfaite qu'un sentiment passionné qui, porté chez Penryhn à sa suprême puissance, ne lui sera jamais accordé par sa fiancée. Le pauvre homme s'en aperçoit bien tard! Trop amoureux pour pouvoir se passer de réciprocité, trop loyal pour admettre le compromis qu'elle lui propose, il rend sa parole à l'imprudente et s'éloigne, emportant au plus profond du cœur une blessure qui ne se fermera jamais, capable encore cependant de faire un usage excellent de sa vie, car de pareils êtres, l'honneur de l'humanité, ne tombent pas, quoi qu'il arrive, dans le désespoir égoïste et stérile.

Rutherford, d'autre part, est devenu l'époux fort tourmenté d'une jolie créature, aussi malheureuse qu'insupportable, qui s'est jetée à sa tête avec une sorte de véhémence, de brutalité. La nature d'Adélaïde est l'antithèse même de celle de Constance et très curieusement américaine. On plaint cette frêle enfant, tout en s'irritant contre elle. Souple comme une branche de saule, le visage amaigri et coloré d'une rougeur hectique, les yeux étincelans d'une sorte de fièvre entre deux paupières palpitantes comme ses lèvres, qui frémissent toujours, sujette à s'évanouir le matin et à danser le soir, elle frappe à première vue par une mobilité quasi maladive. Nombre de ses compatriotes sont ainsi, à un degré plus ou moins excessif, dominées par leurs nerfs, vivant trop vite sans que leurs forces aient le temps de se réparer, semblables à une flamme brillante que le vent fouette jusqu'à ce qu'il l'éteigne. Pauvre et mondaine, elle a toute sa vie accepté sans rien donner en échange ; son engoûment pour Rutherford est excité par la jalousie que lui inspire

Constance et qui devient peu à peu chez cette *détraquée* une monomanie odieuse : elle environne son mari de pièges, elle l'accable de reproches, lui sachant mauvais gré même des tendres égards qui servent, dit-elle, de masque à son indifférence. Au fond, elle a raison, il n'a jamais adoré que Constance. Constance, de son côté, a compris finalement qu'elle se brisait contre l'impossible : après avoir tenté d'écraser l'amour, elle sent que l'amour se relève pour l'écraser à son tour. Au moment où cette cruelle situation paraît le plus inextricable, l'auteur la dénoue de main de maître par une catastrophe qui laisse Rutherford seul au monde en face de Penryhn son ancien rival.

L'émotion n'est pas moindre, quoique plus contenue, dans le dernier roman d'un émule de M. Fawcett, George Parsons Lathrop, le gendre de Nathaniel Hawthorne. Nous pouvons rappeler cette illustre parenté sans risque de suggérer aucune idée de comparaison fâcheuse entre le plus grand des romanciers du Nouveau-Monde et l'auteur de *Afterglow*, *an Echo of passion*, *Newport* (1), la qualité principale de M. Lathrop étant, chacun le reconnaîtra, d'être avant tout lui-même. *Newport* se rattache à l'ordre de romans dont nous parlions en commençant, qui ne relèvent pas d'une inspiration purement américaine. Ce n'est ni la description, vive et colorée du reste, de cette succursale de Brighton, *Newport*, ni les portraits croqués sur cette avenue de Bellevue, spirituellement comparée à la parodie de *la Voie Appienne* par Boulanger, qui fixent particulièrement notre attention, c'est une crise psychologique susceptible d'être transportée sans y rien changer dans tous les cadres. Le casino de *Newport* pourrait être aussi bien celui de Trouville, les parties de *polos* donnent lieu à une flirtation qui, en Angleterre, accompagne également le *crocket*; et, s'il est amusant de penser que les grands seigneurs plus ou moins ruinés de l'ancien monde passent la mer d'aventure pour aller courtiser chez elles les héritières yankees, nous voyons sur nos plages françaises assez d'héritières yankees faire les yeux doux à un titre pour que le jeu ne semble pas très nouveau. Non, c'est le fond du sujet qui attache, et il n'est d'aucun climat en particulier, il est humain. Le voici, résumé dans une rapide esquisse qui lui fait grand tort, car elle ne permet pas de rendre le parfum d'idéal, subtil et concentré, qui pénètre toutes les situations pour les ennoblir.

Le héros du livre, Oliphant, trouve dans les papiers de sa jeune femme morte la trace d'une correspondance amoureuse qui a précédé son mariage ; il acquiert la preuve que celle qu'il pleure s'est

(1) *Newport*, 1 vol. Charles Scribners, 1884.

conduite comme une coquette à l'égard d'un homme vraiment épris. Presque aussitôt sur la plage même de Newport, le hasard le jette en présence de la veuve infiniment gracieuse et désirable de cet homme, Mrs Octavia Gifford. Celle-ci, trop instruite du passé, a la tentation diaboliquement féminine de satisfaire une sorte de jalousie posthume et de venger l'époux dont elle n'a pas été l'unique amour, sur le mari de la cruelle dont autrefois Helvétius Gifford fut victime. Et elle se venge, en effet, et elle souffre, car elle s'est prise dans ses propres filets, la comédie qu'elle joue est devenue peu à peu réalité. C'est une nouvelle illustration du proverbe : *On ne badine pas avec l'amour.* Mais est-ce de l'amour vraiment qu'elle éprouve ?.. L'analyste habile qui conduit cette brûlante expérience se demande si l'amour et la haine ne sont pas une même passion, différente seulement dans les effets, comme certaines substances dangereuses peuvent être tantôt un poison mortel, tantôt un moyen au contraire de ramener le malade à la santé. Quoi qu'il en soit, Octavia est perplexe ; elle avait cru dans sa fierté ne pouvoir s'attacher qu'une fois et voilà que l'amour sincère qui l'effleure en passant lui donne soudain une plus haute conception de ce qu'elle n'avait jamais véritablement ressenti. Imaginez une saine et vigoureuse bouffée de brise marine passant à travers l'atmosphère attiédie d'un salon. Est-elle donc infidèle aux premières tendresses ? Ne serait-elle pas fidèle plutôt, en dépit de ses changemens, à l'idéal unique qui une fois ne lui a pas tenu parole tout à fait ? Ce sphinx se trouve aux prises à son tour avec une énigme troublante. Oliphant lui est cher, voilà tout ce qu'elle sait, et elle s'en assure alors qu'il n'est plus temps, quand la mort implacable a résolu le dilemme.

Signalons la dernière scène, celle où l'on voit Oliphant périr sur le bateau qui, après une épouvantable épreuve, le ramenait vers le bonheur recouvré. Il le sacrifie, ce bonheur, à une créature humaine, la première venue rencontrée par hasard au milieu d'un naufrage. L'inconnue dont il sauve l'existence au prix de la sienne n'a rien qui la recommande, rien, sauf qu'elle est femme et qu'elle est mère, qu'elle présente à ce double titre une image de la vie en sa forme la plus sacrée. Ce ne sera pas sans raison qu'Octavia portera un deuil éternel, sous lequel sans doute se déchaîneront des remords plus cruels encore que ses regrets.

II.

Avec *la Sœur de miss Ludington* (1), qui, imprimée à Édimbourg, fait brillamment son chemin en Angleterre et en Amérique,

(1) *Miss Ludington's Sister, a romance of immortality*, by Edward Bellamy. Edinburgh, David Douglas.

nous rentrons dans l'étrangeté pure. Ce roman, fantastique à demi, repose sur l'idée que nous ne sommes pas des êtres indivisibles, mais une succession de personnes différentes. Notre enfance, notre jeunesse, chaque phase de notre vie aurait une âme à part et dans l'autre monde ces âmes diverses pourraient se rejoindre. L'hypothèse n'a rien de trop absurde après tout. Elle se rattache à un sentiment que nous avons tous, à l'idée que nous sommes au moral susceptibles de prendre plusieurs manières d'être. Dans le roman qui nous occupe, cette pensée première se combine avec le spiritisme à la mode. L'esprit de la jeunesse de l'héroïne est évoqué par une magnétiseuse qui, après l'avoir obligée à se matérialiser meurt subitement... trop vite pour opérer la dématérialisation. L'auteur, M. Bellamy, a tiré de ce thème impossible des effets fort curieux. Peut-être interprète-t-il à sa manière l'opinion de certains savans atomistes qui prétendent que les créatures vivantes sont des groupes de molécules et que ces molécules avant de se séparer peuvent former plusieurs organismes différens? Mais nous ferions grand tort à M. Bellamy en lui supposant plus de pédantisme qu'il n'en montre et nous nous bornerons à donner la substance d'un récit qui certainement sera traduit quelque jour en entier, car il est pour plaire à tous : aux imaginations frivoles qui ne tiennent qu'à l'amusement et à la nouveauté, comme aux amateurs de problèmes psychologiques qui trouveront là plus d'une grave question agitée sous une forme légère.

Le bonheur de certaines existences est distribué assez également dans toute leur étendue, depuis le berceau jusqu'à la tombe, tandis que pour certaines autres le bonheur vient tout à la fois, illuminant cette époque particulière et laissant le reste dans l'ombre. Durant deux, cinq ou dix années selon le cas, toutes les sources de notre être jaillissent vives et pures, la joie est dans l'air que nous respirons, nous savourons le meilleur de cette vie qu'ensuite il nous faudra simplement supporter, endurer. Pour les hommes, pour ceux-là surtout qui ont choisi des carrières ardues où ils ne réussissent qu'avec lenteur, ce point culminant accompagne d'ordinaire la maturité, mais le bonheur des femmes s'épanouit plutôt avec leur jeunesse. Celui de miss Ludington s'était dissipé sans retour avant qu'elle eût atteint sa vingt-cinquième année. Dès lors elle n'était plus jeune et ce fait, déjà triste, avait été encore aggravé par des circonstances tout spécialement douloureuses.

Les Ludington représentaient la plus ancienne famille de Hilton, un petit village situé parmi les collines du Massachusetts. Ils n'étaient pas riches, mais à leur aise, et la population, composée tout entière de cultivateurs, considérait en eux les notables du pays. L'enfance de miss Ludington fut choyée à l'excès; jeune fille,

on l'appelait la belle Ida, on l'entourait d'hommages, on faisait d'elle le centre et l'arbitre de la vie sociale à Hilton ; puis, en plein triomphe, elle tomba gravement malade; la mort semblait imminente, et, de fait, la belle Ida mourut; la ravissante fille qui s'était couchée sur ce lit de douleur ne se releva pas ; une femme flétrie, défigurée guérit à sa place. Ses amis mêmes ne pouvaient la reconnaître, et rien ne venait tempérer pour elle l'amertume d'une perte irréparable. La disparition de la jeunesse est toujours une pénible épreuve, mais, d'ordinaire, elle se produit graduellement, de telle sorte qu'on s'en aperçoit à peine. Miss Ludington, au contraire, devint vieille sans transition; elle se pleura, elle se garda un deuil obstiné. Tant que dura sa longue convalescence, elle ne quittait pas des yeux une miniature qui la représentait à dix-sept ans, souriant comme elle ne devait plus jamais sourire; au reflet insensible de ce qu'elle avait été, la pauvre Ida ne cessait d'adresser des paroles de tendresse incohérentes entrecoupées de sanglots. Vainement ses compagnes s'efforçaient-elles de l'intéresser à autre chose, elle ramenait la conversation sur le portrait qu'elle se plaisait à leur faire admirer, et on l'entendait dire : « — N'était-elle pas belle?.. Le peintre ne l'avait assurément point flattée, » — exprimant ainsi d'une manière presque pathétique, qu'aucun retour sur elle-même ne se mêlait à sa pitié pour la belle morte. Il lui semblait parler d'un être infiniment cher que la destinée lui avait pris, voilà tout. Les atours d'autrefois furent conservés pieusement comme des reliques, puisqu'elle ne devait plus porter que du noir.

Sa santé resta singulièrement délicate; de plus en plus elle devint étrangère aux plaisirs, aux intérêts d'autrui. Les personnes de son âge se mariaient, elles n'avaient rien de commun avec elle désormais, elles étaient le présent et Ida Ludington restait en arrière, recherchant la solitude et couvrant d'un voile épais son visage méconnaissable lorsqu'elle allait à l'église, le seul lieu où elle ne se sentît pas déplacée. Fille unique, la malheureuse avait perdu sa mère depuis longtemps; son père mourut sur ces entrefaites, et elle n'eut plus à s'occuper de personne. Ses journées se passaient à ranger sa maison en maintenant toutes choses à la même place qu'autrefois, afin que rien ne fût changé au cadre qui avait vu fleurir la beauté d'Ida. Si elle avait pu assurer la même immutabilité au village de Hilton tout entier! Mais c'était impossible. La main du progrès bouleversait ce site pastoral, qui se transformait à vue d'œil en un gros bourg manufacturier. Le chemin de fer y passa, des magasins, des maisons neuves bordèrent les rues méthodiquement alignées. Miss Ludington avait beau chercher en se promenant tel arbre, tel coin de prairie qui jouait un rôle parmi ses souvenirs, elle trouvait à leur place une cheminée de briques

ou un terrain à vendre. Et cependant ses voisins disaient d'un air de complaisance : « Vous ne reconnaîtriez pas Hilton ! » Hélas! non, pas plus qu'on ne reconnaissait miss Ludington. Celle-ci, indignée de voir effacer pour la seconde fois un passé qui était toute sa vie, finit par se défendre le spectacle de cette profanation, et ne sortit plus de chez elle.

Tout à coup, au moment où elle s'y attendait le moins, un événement qu'elle-même fut forcée d'appeler heureux vint l'arracher à son tombeau anticipé. Un parent éloigné, fort riche, lui légua tout ce qu'il possédait. Miss Ludington n'avait pas de besoins, ses dépenses annuelles n'avaient jamais excédé quelques centaines de dollars ; pourtant aucun prodigue dans toute la force des passions impatientes de se satisfaire, n'accueillit jamais un héritage avec plus de transports que cette vieille fille ; une idée bizarre lui était venue qui la consolait enfin. Arpenteurs et architectes furent convoqués ; elle leur fit lever le plan exact de l'ancien village, et lorsqu'une année après, elle quitta Hilton, le laissant à la merci des vandales, ce fut vers le Hilton de son enfance qu'elle dirigea ses pas. Parmi les propriétés dont elle héritait se trouvait une grande ferme dans Long-Island. Là, elle fit reconstruire en fac-similé la maison paternelle, avec tout ce qui l'entourait jadis, peu de chose en somme : une large rue bordée de deux rangées d'érables, une trentaine de bâtisses achevées à l'extérieur seulement. On ne donna la dernière main qu'à l'école, au petit temple et à la demeure des Ludington où la vieille fille, une fois installée, se sentit chez elle plus qu'elle ne l'avait été depuis dix ans. Certes le village ainsi restitué demeurait vide, mais il n'était pas plus vide que ne l'avait été l'autre Hilton, alors que ses compagnons de classe devenaient des pères et mères de famille. Ces personnages respectables ne représentaient nullement les camarades qu'avait aimés Ida, et elle leur en voulait un peu de gêner par leur présence des réminiscences qui lui étaient si douces.

Naturellement ses nouveaux voisins de Long-Island la croyaient folle, d'une folie paisible et inoffensive. Elle s'en souciait peu, les seuls voisins dont elle fît quelque cas étant les figures nuageuses dont son imagination peuplait l'ex-village arraché à l'oubli. Souvent il lui semblait les voir sourire d'un air de gratitude aux fenêtres des maisonnettes qu'elle leur avait rendues, car c'était son plaisir de croire que ses vieux amis morts depuis des années avaient retrouvé le chemin de ce Hilton ressuscité. Si elle avait souffert des changemens de toute sorte, ils avaient dû en souffrir davantage : les vivans se refont à la rigueur de nouvelles habitudes, mais les morts ne peuvent être qu'errans et désolés si Dieu leur permet de visiter la terre. Or miss Ludington croyait à cette permission.

Le sentiment de faire du bien à de pauvres créatures vivantes n'eût pu la laisser aussi satisfaite d'elle-même que celui de rendre un gîte à ces fantômes déshérités. Toute cette évocation d'ailleurs n'avait d'autre but que de former un arrière-plan à la figure capitale toujours présente dans sa pensée; ce nouveau Hilton n'était que le mausolée de la jeunesse qu'elle adorait, le temple d'une idole : Ida Ludington.

Au-dessus de la cheminée, dans la chambre principale, elle avait suspendu un portrait à l'huile qu'un peintre en renom avait fait d'après la petite miniature pâlie à laquelle il ne ressemblait peut-être pas très exactement, quoique miss Ludington se gardât d'en convenir; grâce au prestige d'une exécution savante, cette jeune fille aux épaules nues, aux épais cheveux d'or flottans sur une robe blanche, lui paraissait au contraire rappeler sa chérie beaucoup mieux encore que la première image; c'étaient bien les mêmes yeux, d'un violet tendre et profond, le même buste virginal qu'on aurait cru sculpté dans le marbre. Combien brillante, combien pleine avait été la vie de cette adorable fille! combien plus réelle que celle de la personnalité morne et fanée qui depuis si longtemps n'avait reçu d'autre lumière que celle qui jaillissait de ce jeune visage! Et pourtant tout cet éclat s'était évanoui comme une vapeur et ses élémens ne pouvaient pas plus se combiner de nouveau que ne le pourraient les nuances insaisissables de l'aube d'hier. A cause de cela, miss Ludington avait enveloppé d'un crêpe noir le cadre du portrait d'Ida.

Ce portrait fut l'objet des premières curiosités d'un enfant qu'elle se vit obligée quelques années plus tard de recueillir, la mère du petit Paul, une cousine pauvre, le lui ayant légué au lit de mort. Lorqu'il fut admis dans le salon, Paul tendit les bras à l'aimable figure qui souriait au-dessus de la cheminée; ce mouvement devait lui gagner aussitôt l'affection de miss Ludington. Puis, à mesure que le *baby* grandit, toutes ses questions furent d'abord sur « la belle dame du tableau; » il était content lorsque sa tante, *aunty*, comme il l'appelait familièrement, lui racontait des des histoires vraies sur Ida. Jamais il ne songea dans sa naïveté à établir le moindre lien entre cette jeune déesse et la vieille *aunty*. En se promenant avec cette dernière à travers le village il recueillait mille détails sur ce qui était arrivé à sa belle dame ici ou là. L'innocente sympathie de l'enfant consolait singulièrement miss Ludington. Un jour, Paul avait huit ans alors, elle le surprit grimpé sur une table et baisant à pleine bouche les lèvres peintes qui le laissaient faire. Émue jusqu'aux larmes, elle le saisit dans ses bras et le couvrit elle-même de baisers dont la véhémence lui fit peur. Bientôt il annonça très sérieusement son inten-

tion d'épouser Ida quand il serait grand. Miss Ludington se vit forcée alors de lui expliquer qu'elle était morte. Paul en eut un chagrin tout à fait au-dessus de son âge.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'étant toujours resté prisonnier dans les limites d'un village fantastique, sans autre compagnie que celle d'une demi-folle, un garçon enthousiaste et rêveur tel que celui-ci conçoive lui-même un certain penchant pour les chimères. Le portrait d'Ida demeure donc l'idéal de Paul adolescent, il attire vers lui, comme le soleil pompe les brumes du matin, tout ce qui dans son jeune cœur est sentiment et passion. Rien ne l'empêchera d'être amoureux, rien, pas même la mort, pas même ce qui est pis que la mort, l'entière vérité dite par miss Ludington. Il sait maintenant que sa maîtresse n'existe nulle part, ni sur la terre, ni dans l'autre monde, et néanmoins il jure de lui être fidèle. « C'était ma destinée de l'aimer, déclare-t-il. Si je n'avais jamais vu son portrait, j'aurais continué toute ma vie à la chercher sans savoir qu'elle était morte et en me désolant de ne point la trouver. »

Vainement miss Ludington espère-t-elle qu'en le faisant voyager, elle anéantira cette passion romanesque ; chaque fois il revient plus amoureux d'Ida. Comme d'autres insensés que les médecins renoncent à guérir, il raisonne sa folie. La pensée qu'Ida n'existe plus lui étant insupportable, il déclare qu'elle vit et il le prouve ; sa conviction, armée d'argumens plausibles en apparence, se fonde sur cette théorie que nous ne sommes point des individus, mais plusieurs personnes différentes qui se succèdent, chacune d'elles ayant une âme à part, une âme immortelle. Le vieillard n'a-t-il pas beaucoup plus d'affinités avec les autres vieillards, ses contemporains, qu'avec le jeune homme qu'il fut jadis ? Ne voit-on pas un prodigue, un débauché devenir sage par la suite et une créature innocente, au contraire, tomber de cette pureté dans de honteux désordres ? Il arrive que nous ne comprenions plus les mobiles qui provoquèrent telle ou telle de nos actions. Mis en présence de son *moi* disparu, on le contemplerait étonné, en admettant que l'on n'en eût pas horreur. Supposons, par exemple, que Paul, le persécuteur des disciples de Jésus, Paul, le gardien des vêtemens de ceux qui lapidaient saint Étienne, rencontre face à face Paul l'apôtre : cette entrevue n'aurait rien d'amical. Les moins incohérens dans leur conduite ont l'impression d'être comme une série de flammes entretenues dans une même lampe par toute sorte de combustibles différens. Quiconque est sincère en fera l'aveu.

Chacune de ces personnalités successivement disparues avait-elle une âme distincte ? Sans doute, car autrement quelle raison aurions-nous de croire à l'âme immortelle de l'être que nous

sommes aujourd'hui? Et quel moyen de se figurer que l'étincelle spirituelle, bien affaiblie, hélas! chez un septuagénaire, soit de force pourtant à résister au souffle de la mort, quand il ne resterait rien de la jeunesse, de la virilité ardente et vigoureuse? Non, toutes les âmes qui ont animé la même créature se rejoindront un jour et Dieu rendra leur félicité parfaite en les unissant par un lien plus doux et plus fort incomparablement que tous les liens mortels. Ce ne sera qu'une vie unique, mais complexe, une harpe aux cordes multiples, qui, touchées l'une après l'autre ici-bas, formeront là-haut un sublime accord.

Du rêve Paul est passé à une foi ardente. Il compte sur la possession, dans les sphères éternelles, d'une Ida entrevue dès ce monde. La doctrine qu'il développe éloquemment a la vertu de consoler miss Ludington. Ainsi le fantôme qu'elle pleure l'attendrait quelque part?.. elle le retrouvera?.. Pénétrée à son tour d'une joyeuse certitude, elle enlève le crêpe noir attaché au portait, en disant à Ida : « Pardon!.. Comment ai-je pu jamais te croire morte! » — Elle quitte le deuil, elle se complaît à entendre le récit des illusions de Paul. Le jeune homme vit plus que jamais en présence de sa bien-aimée. Il ne faudra pas beaucoup de temps pour qu'il la rejoigne, l'épreuve de la mort ne sera point nécessaire; aussitôt qu'un nouveau lui-même viendra remplacer le Paul qu'il est aujourd'hui, leur réunion pourra s'effectuer. Sans doute sa personnalité enfantine est déjà auprès d'Ida. Elle a reçu le petit Paul, qui lui tendait les bras il y a vingt ans.

Paul se nourrit de chimères qui, graduellement, deviennent des réalités. Peut-être la plupart des hommes de son âge trouveraient-ils une satisfaction médiocre dans ce commerce avec un esprit, mais l'amant de l'immatérielle Ida ne serait pas moins dédaigneux de ce que, de leur côté, ils appellent l'amour; pour lui, ce n'est qu'un appétit grossier. Aucune femme ne le ferait manquer à la fidélité qu'il voue à une image plus belle que toutes les beautés ensemble. Fier et sauvage, il écoute avec dédain le récit des conquêtes et des folies de ses condisciples. Que savent-ils de l'amour, ces malheureux? Qu'est-ce que leur sensualité peut avoir de commun avec la passion rare et délicate qui le remplit tout entier?..

Miss Ludington, après avoir fait ses délices de cette passion, s'inquiète bien un peu de l'avenir, elle a des scrupules en constatant le tour mystique et singulièrement exalté que prennent les pensées de Paul. Il n'y a pas d'inconvénient, pour une vieille fille comme elle, à dédier sa vie au passé, mais Paul pourrait faire de ses talens un meilleur usage que d'aligner des vers amoureux à une morte.

Après tout, il doit être son héritier. Pourquoi le tourmenter inutilement?

Paul reste donc à ses côtés dans la solitude de Hilton. Une fois seulement une visite du dehors vient rompre leur tête-à-tête mélancolique. Miss Ludington rencontre à l'improviste, dans la ville voisine, où elle est allée faire des emplettes, une amie qu'elle n'a pas vue depuis trente ans et elle l'invite à l'accompagner chez elle. Cette amie, Sarah Cobb, qui se nomme aujourd'hui Mrs Slater, était autrefois son inséparable : on les appelait les jumelles, tant il y avait d'analogie entre elles deux et parce qu'elles étaient toujours ensemble, échangeant leurs petits secrets. Mrs Slater est allée vivre à New-York ; elle y a connu le chagrin, des difficultés de toute sorte. C'est pour elle un moment de vacances fort agréable que la promenade proposée dans le faux Hilton, qui l'émerveille. Entre les deux amies que d'exclamations ! que de questions !

— Vous rappelez-vous ceci ?.. Vous rappelez-vous cela ?

L'école les retient longtemps à parler de leurs succès, comme s'ils dataient de la veille. Oui, vraiment, elles étaient autrefois les *belles* de Hilton, et si heureuses !..

— Mon Dieu ! s'écrie tout à coup Mrs Slater, je ne puis me figurer que j'aie été Sarah Cobb ! Tout a si cruellement changé ! Il semble que je sois devenue une autre personne.

— Naturellement, répond miss Ludington ; vous n'êtes pas la même, en effet.

— Comment l'entendez-vous, chère amie ?

— Dame ! vous n'avez pas la prétention, si bien conservée que vous soyez, de passer pour une fillette de seize ans ?

— J'ai été cette fille de seize ans, si je ne le suis plus, dit Mrs Slater.

— Pardon, elle n'était pas la vieille dame que j'ai devant moi, ma bonne Sarah, pas plus que vous n'êtes la jolie enfant qu'elle fut.

— Bon ! vous jouez sur les mots.

— Sur les mots ? La question est autrement grave. Je soutiens que nous n'avons rien de commun avec les chères petites qui s'asseyaient sur ce banc il y a une quarantaine d'années et qui se sont transformées au dedans comme au dehors.

— Que seraient-elles donc devenues, ces petites, si elles ne sont pas vous et moi ?

— Elles sont où nous irons quand, à notre tour, nous quitterons ce monde. Elles sont immortelles avec Dieu, qui nous les rendra un jour.

— Quelle idée singulière ! s'écrie Mrs Slater.

— Pas plus singulière, beaucoup moins répulsive surtout, que la vôtre, qui vous fait voir en nous les momies décharnées de Sarah

et d'Ida. N'aimez-vous pas mieux croire que notre jeunesse est immortelle quelque part plutôt que de vous la représenter défigurée par l'âge? Non, le paradis n'est pas seulement un jardin de fleurs fanées; nous y trouverons épanouis les roses et les lis.

M[rs] Slater croit découvrir d'abord que le cerveau de son amie n'est pas très sain, puis elle devient songeuse quand miss Ludington lui expose, devant le portrait d'Ida, les raisons qui l'ont conduite à penser ainsi. Ce portrait, aussitôt qu'elle l'aperçoit, fait jaillir de ses lèvres un cri de surprise :

— Vous me trouvez ressemblante? dit miss Ludington, satisfaite.

Mais M[rs] Slater n'explique pas la cause de son premier saisissement; de plus en plus elle réfléchit, elle regarde Paul avec un extrême intérêt; son dévoûment romanesque au portrait d'Ida paraît l'avoir touchée. Sans être d'une grande culture intellectuelle, M[rs] Slater n'est pas sotte, elle se fait expliquer les doctrines voisines de la métempsycose qui ont pour ce jeune homme la force d'une religion; elle les discute, évidemment sceptique.

— Rien de pareil ne s'est produit dans aucune séance de spiritisme, dit-elle; on n'y a jamais vu apparaître sa personnalité d'autrefois.

— Bah! le spiritisme n'est que supercherie.

— C'est bien possible,.. vous devez avoir raison,.. pourtant j'ai été témoin de choses extraordinaires accomplies grâce à lui, et, si j'avais vos idées, j'irais certainement trouver un certain médium de New-York dont on m'a parlé.

— Les médiums, autant de charlatans!..

— Oh! certes, on aurait tort de se fier à eux; règle générale, ils vivent de la crédulité de leurs dupes. N'importe; le médium que je recommande, une femme, vous ferait peut-être voir celle-ci...

Et M[rs] Slater désigne le portrait.

A cette seule pensée, Paul pâlit, miss Ludington s'agite. Ils ne peuvent admettre la bonne foi d'une personne qui, moyennant cinquante dollars, donne des séances particulières où se *matérialisent* les esprits. Honteux de leur faiblesse, ils se décident néanmoins à voir M[rs] Legrand, qu'elle soit ou non capable d'imposture. Mais M[rs] Slater ne se rappelle plus l'adresse du médium; après avoir promis de la chercher, de l'envoyer, elle oublie quelque temps de le faire, sous prétexte que son mari a trouvé une position à Cincinnati et qu'elle est toute aux préparatifs du départ; puis, finalement, l'adresse arrive par quelque voie indirecte, et presque aussitôt un rendez-vous est pris, un rendez-vous que Paul, en dépit de ses doutes, attend avec une anxiété, une fièvre, une ivresse impossibles à décrire.

C'est l'art très subtil de M. Bellamy de nous avoir inspiré à nous-mêmes, ses lecteurs, un sentiment de curiosité, de vague effroi mêlé à une méfiance bien naturelle. Nous pressentons une supercherie en présence de Mrs Legrand, cette grosse femme brune, aux yeux cerclés de noir, à la mine épuisée ; les lunettes d'or éminemment scientifiques, la barbe blanche vénérable, les excellentes façons de son compère, le docteur Hull, ne nous rassurent que très imparfaitement. Il y a là quelques pages qui rappellent un peu *the Undiscovered Country*, ce roman de Howells, fondé lui-même sur le spiritisme (1).

Le médium, sympathique aux théories de Paul, prétend avoir l'intuition que la séance réussira. Le docteur Hull insiste pour que le local où l'apparition doit se produire soit visité dans ses moindres recoins, afin de bien constater qu'aucune ruse, aucun tour de prestidigitation n'est possible. C'est une grande pièce séparée en deux par des portes à coulisses ; la chambre du fond communique seulement avec un cabinet noir, elle n'a qu'une fenêtre dont les volets intérieurs sont clos. Le cabinet noir, sans issue, ne renferme d'autre meuble qu'un canapé de canne. Mrs Legrand reste étendue sur ce canapé pendant l'espèce de catalepsie qui accompagne chez elle l'évocation de chaque esprit matérialisé. Point de tentures, point de rideaux, point de papier aux murs, rien qui puisse dissimuler une porte secrète, impossibilité de pénétrer dans le second salon ou dans le cabinet noir, sans que les personnes assises dans le premier salon s'en aperçoivent. Le docteur Hull a soin de soulever tous les tapis, de faire résonner toutes les cloisons.

Peu importe, du reste, à miss Ludington ; elle est bien sûre qu'on ne pourra la tromper, qu'Ida, si elle la reconnaît, arrivera certainement de la terre des esprits, quels que soient les stratagèmes habituels de la maison, et Paul partage sa sécurité sous ce rapport. Il défie l'imposture la plus habile de l'abuser. Cependant trois chaises ont été placées devant la porte ouverte, qui permet aux regards de plonger jusqu'au fond de la seconde pièce ; les amis d'Ida y prennent place, très émus, en compagnie du docteur Hull, tandis que Mrs Legrand passe dans le cabinet. Une petite fille d'apparence assez fantastique elle-même, la fille du médium, se met au piano et joue quelques mesures lentes, mystérieuses dans la demi-obscurité, car on a préalablement baissé le gaz de façon à produire un crépuscule que des abat-jour de cristal bleuâtre rendent favorable aux apparitions.

(1) Voyez *les Nouveaux Romanciers américains*, 15 janvier 1883.

La mélodie devient de plus en plus mélancolique, laissant tomber, pour ainsi dire, des larmes goutte à goutte, puis elle s'éteint; un souffle froid passe sur les assistans et soudain, au seuil du cabinet, apparaît la forme d'une jeune fille qui, après quelques instans d'immobilité parfaite, glisse d'un mouvement imperceptible jusque dans la chambre. Cette clarté si faible tout à l'heure permet de distinguer maintenant les moindres lignes de ses traits. Est-elle donc lumineuse de sa nature?.. C'est Ida elle-même, vêtue exactement comme la figure du portrait, plus belle que son portrait encore. Elle arrête sur miss Ludington un long regard de tendresse inexprimable; assurément elle l'a reconnue, puis ce sourire d'ange devient le sourire d'une femme lorsque ses yeux se fixent sur Paul. Celui-ci reste sans souffle, sans voix, bouleversé. Elle s'est approchée de lui, si près, qu'il pourrait la toucher et, dans le transport qui le saisit, il va en effet la serrer sur son cœur, mais, d'un geste, elle l'arrête, et, obéissant comme à regret au pouvoir qui la rappelle loin de ce monde, recule et disparaît. La musique de nouveau murmure, puis on entend la voix affaiblie de Mrs Legrand appeler Alta : c'est le nom de la petite pianiste; la lumière du gaz reprend son éclat, et le docteur Hull s'écrie : — « Voilà, certes, la séance la mieux réussie dont je me souvienne; elle a fait faire un grand pas au spiritisme. »

Inutile de dire quel désir passionné de revoir Ida reste au jeune Paul. Ce désir va jusqu'à la férocité, car le docteur Hull ayant déclaré que les séances tuent Mrs Legrand, qui a la plus grave des maladies de cœur, qui peut mourir d'un moment à l'autre dans une crise de catalepsie, il pose d'une voix tremblante une question horriblement significative :

— Quel effet produirait sur l'esprit évoqué la mort du médium survenue pendant la matérialisation?

— Le cas ne s'est jamais présenté, répond le docteur Hull.

— Supposons... L'esprit n'est-il pas dans la dépendance du médium pour quitter sa forme passagèrement matérielle aussi bien que pour l'adopter?

— Je comprends.., je comprends... Vous croyez que si le médium mourait ainsi, l'esprit pourrait rester matérialisé?

— Sans doute. La mort du médium fermerait la porte qui le sépare du monde des esprits; il se retrouverait prisonnier dans la vie avec nous. Et qui sait s'il n'hériterait pas de l'existence physique qui abandonne le médium au moment même, puisqu'il possède déjà une partie de ce fluide vital? Il me semble que tout le reste affluerait vers lui et compléterait la matérialisation. Qu'en dites-vous?

— Vraiment?.. L'esprit reprendrait un corps terrestre comme le nôtre? s'écrie miss Ludington éperdue.

— Ce ne sont que des suppositions; mais je me figure que l'esprit dépouillé de ses qualités surnaturelles rentrerait dans ce monde sans autre souvenirs que ceux qu'il possédait au moment où jadis il l'a quitté.

— Après ce que j'ai vu ce soir rien ne me paraît impossible, fait observer miss Ludington.

Et, en effet, rien n'est impossible, la bonne volonté de Mrs Legrand et du docteur Hull aidant. Paul retournera seul dans la maison mystérieuse, son Ida lui accordera une nouvelle entrevue. Il insistera, il suppliera si bien que Mrs Legrand. très malade ce jour-là, promettra de l'évoquer encore. Miss Ludington sera présente, elle craint que l'inappréciable médium ne leur manque bientôt et, avec elle, ce qui est déjà devenu la joie de deux cœurs, la possibilité de rencontrer Ida, car son portrait ne suffit plus, ni à elle ni à lui, à lui surtout. Il est froid et décoloré, ce portrait, à peine leur paraît-il ressemblant. L'esprit a éclipsé pour toujours cette médiocre image.

Heureusement Ida revient dans une troisième séance, plus lentement cette fois, mais pour s'évanouir moins vite. Attirée d'abord comme par un aimant vers Paul qui la dévore des yeux, elle s'arrête. Soudain, un changement inexplicable se produit dans sa physionomie, un léger frisson agite ses membres, elle semble stupéfaite, promène autour d'elle des yeux de somnambule éveillée en sursaut. Après un premier mouvement vers le cabinet d'où elle a surgi, elle demeure indécise comme si le fil qui devait l'y ramener était rompu. En même temps un cri étouffé retentit dans le cabinet. Le docteur Hull s'élance, miss Ludington et Paul le suivent. Mrs Legrand gît immobile, l'écume aux lèvres. Elle est morte,.. et, telle que Galatée répondant à l'appel de Pygmalion, plus belle qu'Ève naissante, Ida, la véritable Ida, en chair et en os, reste au milieu du salon brillamment éclairé, une main sur ses yeux éblouis.

— Où suis-je?.. demanda-t-elle dans un premier soupir.

Jusque-là le récit est mené sans faiblesse. Le tort de M. Bellamy est peut-être, à la fin, d'avoir trop précisé, trop expliqué, de n'avoir pas laissé subsister ce vague où Mérimée plonge si adroitement les lecteurs de la *Vénus d'Ille* et de *Lokis*, des modèles, la *Vénus d'Ille* surtout, dans un genre difficile qui entremêle étroitement le fantastique et la réalité.

Ida est emmenée, cela va sans dire, chez l'excellente folle, qui veut désormais être nommée sa sœur, ne sachant par quel degré

de parenté humaine exprimer un lien si étroit, et justifier l'amour qu'elle a pour cette autre elle-même, amour plus que fraternel cependant, celui qu'on a pour soi au beau temps de la jeunesse. La robe blanche qu'elle portait lors de l'évocation et qui s'émiette, qui se réduit en poudre à la pression du doigt, au contact de l'air, est remplacée par les plus ravissantes toilettes que puisse envier une mortelle. Hilton tout entier appartient à Ida, et en effet elle est bien chez elle, car elle reconnaît tout, et ses récits du passé affermiraient miss Ludington dans sa croyance, si elle n'était déjà convaincue.

Ce sont entre les deux femmes des confidences vraiment surnaturelles, car elles semblent se rappeler en même temps les mêmes choses. Paul est parfois jaloux de ce passé auquel il n'a pas eu de part, où d'autres que lui courtisaient la belle Ida. La présence réalisée de son idéal ne lui suffit plus. Elle est encore au-dessus de ce qu'il rêvait : bonne, spirituelle, douce, aimante; il aurait mille raisons de l'adorer, ne se fût-il pas dès son enfance donné à elle corps et âme ; c'est justement ce qui fait qu'il est bientôt malheureux comme il ne l'avait encore jamais été, malheureux à la façon d'un amant qui, après avoir été séparé longtemps de sa maîtresse, obtiendrait de quelque bonne fée la permission de la revoir, sous la condition expresse qu'elle eût tout oublié, qu'il fût devenu un étranger pour elle. Miss Ludington, qui compatit à ce supplice, avertit sa prétendue sœur, et la jeune fille s'excuse presque de n'avoir pas deviné le roman dont, sans le savoir, elle a été l'héroïne. La voilà gagnée d'un coup à l'adoration de Paul. Mais, lorsqu'il la supplie d'être à lui, de consentir à l'épouser, ce qui serait fort raisonnable, par parenthèse, et même nécessaire, car cette échappée de l'autre monde acquerrait ainsi un nom, une espèce d'état civil, elle éclate en pleurs et en refus. Le pauvre garçon désespéré s'imagine naïvement qu'elle ne peut descendre à certaines choses de la terre, que, n'étant pas une femme comme les autres, elle reste une fille du ciel qui ne saurait se charger de liens mortels. Soit, il s'élèvera donc jusqu'à elle, il sacrifiera ce qu'il y a d'humain dans son amour, pour s'en tenir aux tendresses éthérées qu'un ange même accepterait sans déchoir. Quand il lui fait ces propositions de dévouement héroïque, Ida pleure de plus belle et lui répète cent fois qu'elle l'aime. C'est parce qu'elle l'aime qu'elle ne peut pas l'épouser; c'est parce qu'elle l'aime que bientôt elle le fuit, qu'elle fuit miss Ludington, qu'elle fuit le Hilton fantastique tout entier.

L'auteur aurait dû en rester là, faire disparaître de quelque façon mystérieuse cet instrument désolé d'une odieuse imposture. Mais

non, la fugitive laisse derrière elle une lettre où tout se trouve surabondamment expliqué : elle n'est pas Ida Ludington, elle est Ida Slater, la fille de Mrs Slater, qui lui avait donné le prénom d'une ancienne amie. Son père s'est déguisé sous la barbe de magicien du docteur Hull pour exploiter la crédulité publique. Une affreuse misère le poussait à faire passer le devoir de nourrir sa famille avant toute autre considération. Il a été secondé par une parente, Mrs Legrand, qui n'a jamais eu de maladie de cœur et qui n'est pas morte, nous le soupçonnions déjà. Toutes ces fourberies sont venues peu à peu à l'esprit des faux médiums. Quelques-unes leur ont été involontairement suggérées par Paul lui-même. Mrs Slater ayant visité le village reconstruit de Hilton, a été frappée de la curieuse ressemblance de sa fille avec le fameux portrait ; elle a pensé que les théories bizarres developpées devant elle pourraient être l'objet d'une utile exploitation. Ida Slater est bonne comédienne, elle a déjà figuré dans les scènes d'apparition dont le cabinet noir de Mrs Legrand possède le secret, elle se fera sans peine adopter par miss Ludington, puis épouser par Paul. Et la jeune fille se prête d'autant plus volontiers au jeu qu'on lui propose qu'à première vue elle s'est éprise de ce beau garçon qui la regarde comme on ne l'a jamais regardée de sa vie.

Rien ne reste obscur, nous avons la clé des moindres détails du subterfuge. Il n'y avait pas de porte secrète dans l'appartement des Slater, mais le plafond du cabinet s'abaissait à volonté ; on descendait aisément de l'étage supérieur au moyen d'une échelle ; cette manœuvre produisait même le courant d'air précurseur de l'apparition. Et la robe fantôme ? On l'avait trempée dans une préparation chimique pour qu'elle tombât en poussière. Tout étant concerté d'avance, Ida, serinée avec soin, n'eut aucune peine à garder dans sa mémoire les prétendus souvenirs de Hilton : elle avait répété tout ce que savait sa mère sur la jeunesse de miss Ludington. Du reste, l'excellente demoiselle chérissait tant son rôle de dupe! il eût été si facile de prolonger son erreur ! Mais la conscience était tardivement intervenue chez Ida. Transplantée au milieu de braves gens, elle avait conçu tout à coup l'horreur d'elle-même. D'abord elle put réussir à se donner le change. Elle rendait, en somme, sa bienfaitrice heureuse, elle lui prodiguait les marques de tendresse et de vénération, elle l'avait entourée d'une sollicitude filiale durant certaine maladie survenue peu après son entrée dans la maison. Un dévoûment absolu ne pouvait-il racheter sa faute ?.. Non, puisque miss Ludington exprimait l'intention de faire d'elle son héritière; non, puisque Paul lui prouvait l'abnégation sincère d'un amour sans pareil. C'était impos-

sible, la malheureuse était lasse de voler, lasse de mentir. La fuite restait sa dernière ressource. Indigne et se déclarant telle, Ida partait pour jamais, sa confession une fois écrite; elle partait soumise à la plus atroce, mais à la mieux méritée des punitions, le mépris de Paul.

Hélas! Paul n'est qu'un homme, il aime cette créature de mensonge. Au fond, la première stupeur passée, il éprouve une satisfaction facilement explicable à savoir qu'elle est femme tout de bon, femme à ce point... Il ne craindra plus de la voir s'évanouir en vapeur dans ses bras. Miss Ludington, qui n'a pas les mêmes compensations, pourrait se montrer plus sévère, mais le repentir de la coupable la désarme bien vite. On recherche Ida, on la retrouve, elle sera l'épouse de Paul, l'héritière de miss Ludington. Celle-ci cependant ne peut survivre à son illusion : elle meurt huit jours après le mariage, avec l'espoir de retrouver dans le ciel la véritable Ida, qu'elle a cru un instant posséder sur la terre. La mort ne l'effraie pas. Pour elle, la dissolution du corps n'est que la fin de cette mort quotidienne qui compose notre vie terrestre. Et le roman se clôt sur quelque chose d'étrange : un incendie, allumé par des vagabonds, détruit durant le voyage de noces que le nouveau couple fait en Europe, le simulacre de Hilton et le portrait d'Ida avec la maison qui l'abrite. Paul, décidément heureux d'en avoir fini avec les chimères, emmène sa femme dans une grande ville et s'accommode, à notre profond dégoût, de la société de son beau-père, le faux docteur Hull. Il va jusqu'à soutenir que Mrs Legrand est magicienne quand même, puisqu'elle a su transformer le plus vague des rêves d'amour en une adorable réalité.

Tout ce qui dans *Miss Ludington's Sister* est simplement terre à terre ne mérite pas beaucoup d'éloges, mais l'imagination ne fait pas défaut dans l'ensemble à ce récit original entre tous ceux que nous venons d'énumérer. Il se fonde sur une piquante fantaisie de penseur qui semble avoir pour but de nous faire conclure que la même impression, sage ou folle, est susceptible de se traduire dans n'importe quel formulaire, et que les explications pédantesques de la science ne sont guère moins absurdes parfois que celles de la superstition nuageuse.

TH. BENTZON.

LE

JOURNAL DE GORDON

A KHARTOUM

Il est convenu dans toute l'Europe que les Français sont un peuple changeant et volage, et on nous a souvent reproché nos légèretés, notre inconsistance. Il nous est permis à notre tour de constater que les peuples prétendus sérieux ne le sont pas toujours, qu'ils étonnent quelquefois le monde par leurs brusques variations, par la promptitude de leurs oublis. Quand Gordon partit pour Khartoum, les ardentes sympathies de son pays l'accompagnaient; il semblait que la Grande-Bretagne tout entière le couvât des yeux, qu'elle se promît de veiller sur une tête si précieuse et si chère. Son nom remplissait les journaux, et lorsqu'on apprit qu'il était en danger, ce fut partout comme une fièvre d'inquiétude et d'émotion. On déclarait d'une seule voix que si jamais il venait à tomber mort ou vivant aux mains du mahdi, de ses fakirs et de ses derviches, la colère de la nation balaierait comme une poussière le cabinet indigne qui, trop lent à le secourir, aurait compromis l'honneur anglais par ce lâche abandon. Gordon a payé de sa vie sa généreuse entreprise, et l'Angleterre en a pris subitement son parti avec une philosophie vraiment admirable. A la vérité, le ministère libéral a été renversé, mais beaucoup plus tard et sur une question de budget, sans que Gordon y fût pour rien. Gordon n'avait pas réussi, et les malheureux ont toujours tort. S'il était revenu vainqueur du mahdi, il n'y aurait pas eu dans toutes les serres

du Royaume-Uni assez de fleurs pour lui tresser des couronnes, ni dans la rhétorique anglaise trop d'hyperboles pour célébrer sa gloire. Il s'était laissé prendre et tuer, et l'oraison funèbre de ce vaincu a été bientôt faite. Les uns disaient : « Le pauvre homme! après tout, ce n'était qu'un aventurier, les aventuriers finissent toujours mal. » D'autres ajoutaient avec aigreur : « Du moment qu'il n'était pas sûr de réussir, il aurait mieux fait de rester chez lui. Il nous a sottement compromis. » Et la plupart, en retournant à leurs affaires, pensaient sans oser le dire que les héros sont une espèce encombrante et dangereuse, qu'un honnête épicier a sur eux l'inestimable avantage de ne jamais compromettre son pays.

Les oublieux, les ingrats, ainsi que les diplomates qui pensent avoir quelque chose à se reprocher dans cette lugubre aventure et qui souhaitaient pour le soulagement de leur conscience qu'on n'entendit plus parler de Charles-George Gordon, de Gordon-Pacha, de Gordon le Chinois et l'Égyptien, sauront peu de gré à sa famille d'avoir publié le *Journal* qu'il rédigea à Khartoum, chaque matin et chaque soir, durant les longs mois de sa captivité, et dans lequel il relatait tous les incidens du siège, consignait toutes ses remarques, toutes ses réflexions, souvent amères. Ils en voudront à ce mort de sortir de son tombeau pour reprocher son malheur à l'Angleterre et régler ses comptes avec elle. En revanche, ceux qui sont curieux de voir un homme extraordinaire, dont l'âme était plus grande encore que folle, se débattant dans une situation désespérée comme un lion pris au piège, et tour à tour interrogeant sa destinée et son courage, liront avec un vif et poignant intérêt le gros volume où il a raconté lui-même sa déplorable histoire (1).

On regrettera seulement que ce récit soit incomplet. Le colonel Stewart, qui en avait rédigé de sa main la première partie, l'emporta à bord de l'*Abbas* lorsqu'il quitta Khartoum pour regagner le Caire en compagnie de M. Power et de notre consul, M. Herbin. Attirés dans un guet-apens, les passagers de l'*Abbas* périrent misérablement, et les précieux papiers dont ils avaient le dépôt furent envoyés au mahdi, qui se fit un plaisir d'annoncer lui-même à Gordon sa capture en lui écrivant : « Je sais désormais tous tes secrets, car quand il plaît au Dieu très haut, à qui grâces soient rendues! il découvre à ses serviteurs les pensées secrètes des infidèles. » Les six cahiers qui nous ont été conservés vont du 10 septembre au 14 décembre 1884. Gordon les avait expédiés l'un après l'autre par des vapeurs jusqu'à Metemmah, où ils furent remis, le 22 janvier de cette année, à sir Charles Wilson. Il tenait à faire savoir à son pays, au monde entier, qu'il avait fait son

(1) *The Journals of Major-Gen. C.-G. Gordon, C.-B., at Kartoum,* printed from the original MSS. by A. Egmont Hake. Londres, 1885.

devoir jusqu'au bout et que son désastre ne lui était point imputable. On pouvait croire que les lions ne sont pas faits pour périr sous la griffe des chacals, que Gordon était une trop noble proie pour les Bédouins du Soudan. Le chacal a gagné son procès, et en vain le lion aux abois appelait-il au secours, son rugissement n'a point été entendu.

Les éditeurs du Journal affirment hautement que si le gouvernement anglais avait soutenu Gordon et suivi tous ses conseils, obtempéré à tous ses désirs, la question du Soudan aurait été résolue, qu'il était le seul homme capable d'en venir à bout. Ce n'est pas tout à fait notre avis, et il nous est difficile de croire que M. Gladstone ait fait preuve de jugement le jour où il choisit pour exécuter ses très prosaïques desseins un mystique qui se regardait comme l'ouvrier de Dieu et qui n'agissait jamais que par ses propres inspirations. On avait décidé d'abandonner le Soudan, de l'évacuer, en assurant la retraite des garnisons égyptiennes. C'était confier à Gordon, comme nous l'écrivions il y a plus d'un an, la liquidation d'une aventure, et dans le rôle de syndic d'une faillite, il n'y avait rien qui fût conforme à ses goûts, à son humeur (1). Sans doute, il paraissait s'accorder en principe avec ceux qui l'envoyaient : « J'estime, disait-il, que le gouvernement de Sa Majesté est pleinement autorisé à recommander l'évacuation de ce pays. Il le laissera tel que Dieu l'a créé, et les gens qui l'habitent ne seront plus opprimés par des pachas égyptiens, venus de la Circassie, de l'Anatolie et du Kurdistan. » Mais cet homme d'un grand cœur avait l'imagination aussi mobile qu'ardente, et il devait arriver fatalement que tôt ou tard, il interprétât ses instructions à sa manière, qui n'était pas celle de M. Gladstone et de lord Granville. Au surplus, le cabinet égyptien ayant résolu de le nommer gouverneur général du Soudan, sir Evelyn Baring ne s'y opposa point, et par une lettre du 26 janvier, le khédive l'invitait non-seulement à veiller à la retraite des troupes, des employés civils et de leurs familles, mais à prendre des mesures pour organiser un gouvernement régulier dans les différentes provinces du Soudan et pour y rétablir l'ordre et la paix.

N'était-il pas au moins étrange de nommer un gouverneur général chargé d'organiser un pays à la possession duquel on renonçait? Puisqu'on voulait abandonner le Soudan, la seule chose à faire était de négocier avec le mahdi et de lui livrer Khartoum, à condition qu'il accordât aux garnisons un permis de libre passage pour se retirer en Égypte, vie et bagues sauves. — « Que faites-vous sur un territoire que vous déclarez vous-même n'être plus à vous? » demandait le mahdi à Gordon, — et Gordon avouait que cette question le rendait perplexe. Il était tenté d'en conclure que ses instructions de-

(1) *Charles-George Gordon*, dans la *Revue* du 1er mai 1884.

vaient être revisées, qu'on s'était trop pressé de restituer le Soudan aux Soudaniens. Mais le gouvernement anglais n'admettait aucune discussion sur cet article. Son plus cher désir était de tirer au plus vite son épingle du jeu, sans trop compromettre son prestige, et il avait commis à ce soin un homme qui en matière d'honneur était le moins casuiste, le moins coulant des héros, qui, en toute circonstance, était plus disposé à se lier qu'à se dégager, à faire trop que trop peu. Dans le fond de son cœur, Gordon se flattait que quand l'armée de secours l'aurait rejoint à Khartoum, il persuaderait sans peine à lord Wolseley de pousser une pointe dans le Kordofan, de poursuivre le mahdi, l'épée dans les reins, jusqu'au-delà de sa capitale. Il écrivait dans son journal à la date du 19 septembre : « J'avoue m'être rendu coupable d'insubordination à l'égard du gouvernement de Sa Majesté et de ses représentans, mais c'est ma nature et je ne puis me refaire. Je crains de n'avoir pas même essayé de jouer au volant avec eux : *to play battledore and shuttlecock with them.* Pour des hommes comme Dilke, qui pèsent leurs moindres mots, je dois être un *parfait poison.* Je sais que si j'étais chef d'état, je ne m'emploierais jamais moi-même, car je suis incorrigible. » Les mystiques sont presque toujours des indisciplinés; ils ne croient qu'au Saint-Esprit et à leur volonté, qui est celle de Dieu.

On peut douter aussi que, dans de telles conjonctures, il fût d'une sage politique de nommer un chrétien gouverneur général du Soudan, en le chargeant de soustraire à l'influence du mahdi des populations terrorisées ou fanatiques. Assurément la religion n'était pas la seule cause de la révolte ; les intérêts menacés y avaient une part considérable. Le gouvernement égyptien avait contre lui toute l'aristocratie des tribus, tous les gros marchands d'esclaves qui, gênés dans leur commerce, se voyaient réduits à acheter, à deniers comptans, la connivence des pachas et des sous-pachas; il n'était pas moins détesté des pauvres et des petits, que révoltaient la vénalité de ses fonctionnaires, les exactions de ses percepteurs. Gordon avait déclaré depuis longtemps que vouloir interdire la traite sans abolir du même coup le régime du *courbache* et du *backchich* était une politique qui menait aux catastrophes. Mais le feu eût couvé peut-être longtemps sous la cendre si un prophète n'y avait répandu son huile. Le fils du charpentier de Dongola venait de grouper autour de lui tous les mécontens, à qui il annonçait que le Dieu très haut avait choisi le plus humble de ses serviteurs pour succéder à ses kalifes, que le Tout-Puissant enverrait au secours de Mahomed le mahdi ses anges, ses chérubins et tous les jinns qui croient à sa justice : — « O mes bien-aimés, disait-il, sachez que ce Dieu très bon a déposé dans mes mains le glaive de la victoire. Pour prouver à toute la terre que je suis le mahdi, il a empreint sur ma joue droite le signe que vous voyez, et il fera marcher devant moi, dans la

confusion des batailles, une bannière lumineuse portée par Azraïl, l'ange de la mort, qui détruira jusqu'au dernier de mes ennemis. »

Gordon n'était, pour les musulmans qui l'entouraient, qu'un chien de chrétien. A la vérité, les ulémas s'étaient prononcés pour lui, parce qu'il avait eu soin de leur restituer tous leurs privilèges. Mais quand il représentait aux indécis que le fils d'Abdallah était un imposteur, que les grains de beauté n'ont jamais rien prouvé, qu'au surplus le vrai messie mahométan doit venir de l'est et non de l'ouest, son autorité semblait fort douteuse, et les fakirs comme les derviches de Mahomed Achmet en avaient davantage, lorsqu'ils écrivaient aux commandans des forts de Khartoum : « Est-il possible que des Arabes et des musulmans tels que vous demeurent avec les infidèles, qu'ils obéissent à un homme qui est également étranger à notre pays et à notre foi? » Le journal de Gordon, quand on le lit avec attention, témoigne de ses perplexités. Par instans, sa solitude l'effrayait; il se demandait : « Que suis-je venu faire ici? » Pour faire entendre raison aux partisans du mahdi et les détacher de l'imposteur, il aurait dû leur parler mahométan. C'est une langue qu'il ne savait pas, qu'il ne se souciait point d'apprendre.

Ce mystique avait du bon sens, dont il se servait moins pour agir que pour juger après coup ses actions. Il avait essayé en vain de dégager Khartoum, et de se donner de l'air. Ses sorties furent aussi malheureuses que sanglantes. Désormais il était enveloppé, cerné, et, depuis que Berber s'était rendu, le Nil n'était plus, pour les commandans de ses bateaux à vapeur, qu'un chemin difficile, dangereux, souvent intercepté. Il se recueillit, sentit son impuissance et insista plus que jamais pour qu'on lui donnât un second dans la personne de Zebehr-Pacha, le plus grand négrier du Darfour, dont il avait lui-même dénoncé jadis les brigandages et poursuivi la condamnation. Il était fermement convaincu que ce négrier de grande famille, qui passait pour descendre en ligne droite des Abbassides, était l'homme de la situation; que ce renard, qui avait désolé tant de poulaillers, savait tous les secrets du Soudan et réussirait par son prestige comme par ses intrigues à semer la zizanie parmi les tribus les plus attachées au mahdi. Il n'avait jamais hésité à se servir d'un coquin, à le prendre pour partenaire; il estimait que tout est bon, même la racaille, pour accomplir les desseins de la Providence, qu'elle n'a point de préjugés, qu'elle ne méprise personne. Il est vrai qu'appeler Zebehr, c'était jouer gros jeu. Il le savait capable de tout, même de le trahir; mais, persuadé que l'homme est un animal essentiellement traître, *an essentially treacherous animal*, il disait : « Dans mes heures de satanisme, je suis porté à ne me fier à personne; c'est pourquoi j'ai pris le parti de me fier à tout le monde. »

Si hasardeuse que fût cette entreprise, vaille que vaille, ce grand

oseur voulait la risquer. Il pensait que la sagesse humaine n'est que folie, que tous les événemens d'ici-bas sont décidés dans le ciel. Si Zebehr l'avait trahi, il en aurait conclu que l'Éternel voulait répandre sur son serviteur Gordon « les fioles de sa colère, » afin de voir quelle contenance il ferait dans le malheur et s'il saurait en tirer parti pour le salut de son âme. Ajoutons qu'il aimait à braver les jugemens du monde, à scandaliser les fausses délicatesses, l'orgueilleuse pruderie des pharisiens. Dans ses accès de misanthropie, il ne faisait plus le discernement des boucs et des brebis, mettait peu de différence entre un honnête homme et un brigand. L'humanité lui apparaissait comme une misérable espèce, « gouvernée par l'estomac, par le ventre, par le tube intestinal. » Pour pétrir cette boue, était-il donc si nécessaire d'avoir une conscience et des mains propres? Un Zebehr était bien bon pour une si basse besogne.

« Donnez-moi Zebehr, et je réponds de tout, » répétait-il sans cesse du mois de février jusqu'en décembre. Mais ni le gouvernement de sa majesté, ni le khédive ne déférèrent à son désir. On craignait les réclamations, le scandale, les censures de la société pour l'abolition de l'esclavage. — « Eh ! oui, c'est un négrier, répliquait-il ; mais puisque vous abandonnez le Soudan, qu'importe que ce soit Zebehr ou le mahdi qui y fasse la traite?... Si Zebehr était ici, écrivait-il encore, tout irait mieux. Berber ne serait pas tombé aux mains des Arabes, et je recevrais toutes les informations qui me manquent... La nuit dernière, un Arabe a pénétré dans l'île de Tuti, gardée par deux cents hommes. Il a tué l'un d'eux et emmené trois ânes; ils l'ont laissé faire, ils ne méritent pas le nom d'hommes. Zebehr s'entendrait à les corriger. Il serait allé à Tuti et aurait administré à tout ce monde trente bons coups de courbache. Quant à moi, j'en suis réduit à me répandre en lamentations. » Au surplus, il offrait de prendre tout sous sa responsabilité. Qu'on autorisât seulement Zebehr à faire le voyage en simple piéton, il se chargerait de le mettre en selle. « Le khédive affectera de me blâmer, le ministère anglais lèvera ses yeux et ses mains au ciel. Ce sera une splendide comédie. La société antiesclavagiste déversera sur moi toute sa bile; comme je ne compte pas retourner en Angleterre, je me soucierai peu de leurs injures. »

Mais il entendait que, tout en s'indignant, on fît à Zebehr un pont d'or, qu'on lui procurât des provisions en abondance, des bâtimens à vapeur, qu'on lui payât 300,000 livres sterling pendant deux ans, 200,000 comme don de joyeux avènement : « Il s'engagera, cela va sans dire, à observer le traité de 1877 pour l'abolition de la traite, et en jurant il rira dans sa barbe. Quel tapage ils vont faire ! Je connais quelqu'un qui m'écrira : « Mon cher Gordon, il aurait mieux valu mourir mille fois que de vous être ainsi écarté du droit chemin; rien ne peut vous justifier. Je vous souhaite un heureux Noël. » Son rêve ne

s'est pas accompli; lord Granville s'est obstinément refusé à lui envoyer Zebehr. Etait-ce une faute? Croirons-nous que Zebehr eût été dans les mains de Gordon un utile instrument, qu'il eût sauvé les garnisons, rétabli l'ordre dans le Soudan ou qu'il eût livré quelques mois plus tôt Khartoum au mahdi? Un négrier, qui descend des Abbassides, est un personnage fort compliqué, et selon les circonstances ou le vent qui souffle, les âmes africaines sont capables des crimes les plus noirs ou des plus beaux dévoûmens. Ce qu'on peut admettre sans lui faire tort, c'est que Zebehr n'a de goût que pour les vertus qui rapportent beaucoup, qu'il eût vendu les siennes très cher au gouvernement anglais. Sans doute lord Granville a jugé que si la dépense était certaine, le résultat était fort incertain.

Désespérant d'en venir à ses fins, condamné à se passer de Zebehr, Gordon ne vit plus qu'une solution aux cruelles difficultés dans lesquelles il se débattait; cette solution, c'était le Turc. Pourquoi le corps expéditionnaire anglais n'appelait-il pas à son aide les soldats du sultan, plus intéressé que personne à en finir avec le mahdi, qui parlait ouvertement de le détrôner, de détruire l'empire ottoman, de couper cet arbre pourri qui n'était plus bon que pour le feu? L'Angleterre se devait à elle-même de reprendre Berber, de rouvrir la route du Sennaar, après quoi, l'honneur étant sauf, elle abandonnerait le Soudan au padischah, pour qu'il le gouvernât à sa façon. Quant aux provinces de l'équateur, Gordon les offrait généreusement au roi des Belges, en l'engageant à venir les chercher. « Que 3,000 Turcs, écrivait-il, débarquent à Massouah et marchent sur Kassala pour la débloquer, que 6,000 se portent de Souakim à Berber pour nous rejoindre à Khartoum. Qu'on s'empresse de leur donner deux millions de livres sterling et qu'on leur cède au plus vite le Soudan. Si vous le rendiez à l'Égypte, nous aurions avant deux ans un autre mahdi. Zebehr ou le Turc, vous n'avez pas d'autre choix. Que vous choisissiez l'un ou l'autre, l'esclavage fleurira dans le Soudan, mais vous serez tranquilles en Égypte. Si vous ne savez pas prendre votre parti, vous vous préparez mille ennuis, mille dangers, et vous ferez une campagne infructueuse et sans gloire, car le jour où vous quitterez Khartoum, le mahdi en prendra possession. Il dira tout haut qu'il vous en a chassés, et sa voix portera jusque dans l'Inde, ce qui vous sera fort désagréable. »

Le cabinet anglais goûta cette seconde proposition aussi peu que la première. De plus en plus, il se désintéressait du Soudan, il renonçait même à sauver les garnisons, il ne craignait pas de déclarer que le corps expéditionnaire qui se disposait à partir et qui ne partait jamais n'était destiné qu'à sauver Gordon, et Gordon s'en indignait: « Non, disait-il, ce n'est pas moi que vous viendrez sauver à Khartoum, c'est votre honneur en souffrance. Vous êtes liés par vos pro-

messes, et si les garnisons sont massacrées, ce sang versé comme de l'eau rejaillira sur vous. » Aussi bien, s'il ne s'agissait que de lui et de sa sûreté, il était homme à y pourvoir lui-même, à s'en aller quand il lui plairait, en choisissant son heure et son chemin. Mais il entendait ne partir que le dernier, quand tout le monde serait sauvé. Il se tenait engagé d'honneur à courir jusqu'au bout la fortune des habitans de Khartoum, de ces pauvres gens qui croyaient en lui, qu'il avait encouragés dans leur résistance et exposés aux féroces ressentimens, aux implacables fureurs du mahdi. Les abandonner à ses vengeances ! plutôt mourir !

C'est ainsi qu'il préparait longtemps d'avance le discours qu'il tiendrait à lord Wolseley, le jour où l'armée de secours ferait son entrée à Khartoum. Hélas ! elle n'y devait jamais entrer, et par instans Gordon s'en doutait, après quoi le courage lui revenait et avec le courage la gaîté. Il ne désespérait pas de sortir de son guêpier, et d'en sortir avec gloire. Une fois parti, il comptait s'en aller au Congo, en passant ou par Bruxelles ou par les provinces de l'équateur ; mais il était bien résolu à ne plus revoir l'Angleterre. C'était le pays de l'ennui. Le monde et ses fausses vertus, ses stupides servitudes, ses sots caquets, les discours d'apparat, les dîners de cérémonie, des visages qui sont des masques et des masques qui sont des visages, ô misère ! ô vanité ! « J'aimerais mieux finir ma vie chez le mahdi, dans la robe d'un de ses derviches, que de m'en aller à Londres pour y dîner chaque soir en ville. » Mais il n'était pas au Congo, il était à Khartoum, où des Bédouins l'assiégeaient, et pour tromper le mortel ennui de sa dure captivité, il employait ses loisirs à consigner dans son journal les incidens de chaque jour.

Un homme tué par un obus, les balles qu'échangent deux sentinelles, une barque qui s'engrave, quelques têtes de bétail capturées par le commandant d'un fort, un vapeur envoyé en reconnaissance sur le Nil blanc ou sur le Nil bleu, les moindres mouvemens de l'ennemi, les rapports des espions, les contes de ma mère l'Oie débités sans vergogne par les déserteurs arabes, il tient note de tout. On lui apprend qu'un Français est arrivé à Obeïd, dans la capitale du mahdi. Il s'imagine que ce Français est l'auteur de *la Vie de Jésus*, « lequel, dans son dernier livre, a pris congé du monde, et qu'on assure être parti pour l'Afrique sans esprit de retour. » Il se promet que si jamais cet illustre ermite vient à Khartoum et se présente aux avant-postes, il ira le voir, et il ajoute : « Renan est un ancien prêtre catholique romain, devenu un grand arabisant ; je le crois un homme très malheureux, un esprit agité et inquiet. » Il avait eu pourtant l'occasion de le voir à Londres, et il le croyait très malheureux. Il ne faut pas demander à un inspiré de connaître les hommes et de lire leur destinée sur

leur visage. Les écritures les plus limpides lui font l'effet d'un grimoire.

Son Journal lui servait aussi à soulager son cœur, à épancher son fiel, à régler ses comptes avec les gens qui lui avaient dit : « Comptez sur nous, soyez tranquille, nous vous soutiendrons. » Qu'avait-on fait pour le soutenir? Peu s'en fallait qu'il n'imputât à lord Wolseley des desseins pervers, des lenteurs calculées et scélérates. On voulait donner au mahdi le temps de prendre Khartoum et de tuer Gordon, après quoi l'expédition deviendrait inutile, on pourrait se dispenser de la faire et d'y risquer sa peau : « Je ne vois dans toute l'histoire rien qui approche d'une telle perfidie, si ce n'est Urie trahi par David; encore y avait-il une femme dans cette affaire, et autant que je le puis croire, il n'y en a point dans la mienne... Que ne fait-on lire Plutarque à nos jeunes officiers? Ils y apprendraient beaucoup de choses, car ils n'ont pas l'air de se douter que l'homme qui tient sa parole remplit le plus élémentaire des devoirs. Mais qui lit Plutarque aujourd'hui? » Il écrivait encore : « Je déclare que si la France avait aujourd'hui voix au chapitre dans les affaires d'Égypte, nous n'en serions pas où nous en sommes. Si vous ne trouvez pas de chevalerie dans votre propre maison, vous feriez bien d'en emprunter un peu à votre voisin... Mais quelle contradiction il y a dans la vie! Je hais le gouvernement de Sa Majesté pour avoir abandonné le Soudan après avoir causé tous ses malheurs, et cependant je crois que Notre-Seigneur gouverne le ciel et la terre, je devrais le haïr, et sincèrement je ne le fais pas. »

La colère qu'il ressentait contre ses compatriotes n'était égalée que par le mépris que lui inspiraient les quatre prêtres et les six sœurs de la mission autrichienne d'Obeïd, qui tombés aux mains du mahdi, s'étaient faits musulmans. Il pardonnait facilement aux sceptiques qui ne voient que des fables, des mythes dans l'évangile; mais les renégats lui faisaient horreur, il n'admettait pas que, même dans la situation la plus désespérée, on abjurât sa foi pour sauver sa tête. Les six religieuses, de gré ou de force, s'étaient laissé marier avec des Grecs : « C'est le pape qui ne sera pas content! Il était réservé au mahdi d'accomplir pour la première fois l'union des deux églises. » Il opposait à cette douloureuse défaillance l'héroïque obstination d'un petit mahométan, qui, arrêté par les Bédouins, sans se soucier de leurs bourrades, s'était écrié résolument qu'il ne se ferait jamais derviche, qu'il était aussi bien le mahdi que Mahomed-Achmet lui-même, qu'on pouvait le tuer si l'on voulait. « Il paraît que la scène était splendide. Ce petit bonhomme, âgé de neuf ans, avait l'œil en feu; il gesticulait, trépignait comme un furieux. » La sincérité courageuse était pour Gordon la première des vertus; il estimait médiocrement les autres.

Il avait cru quelque temps que le mahdi était un illuminé, un vrai fanatique, prenant au sérieux sa mission, son métier d'apôtre et de

prophète. Il fut chagriné d'apprendre que, ne possédant pas le don des larmes, le fils d'Abdallah, dans toutes les occasions où il lui convenait d'avoir l'air de pleurer, avait soin de fourrer du poivre sous ses ongles et de les porter à ses yeux : « Cela m'a gâté mon mahdi, disait-il, et ce serait une dure humiliation que de reconnaître pour son vainqueur un charlatan de cette espèce. C'est égal, je recommanderais volontiers sa recette aux hommes d'état qui ont quelque tripotage à se faire pardonner; mais il faudrait les avertir que les ongles doivent être longs pour contenir le poivre. » Puis il pensait à Cambyse, fils de Cyrus, à l'armée des Perses engloutie dans le désert, et ses chagrins lui semblaient moins lourds; ou feuilletant sa bible, il relisait ces terribles paroles d'Ézéchiel : « Voici, c'est à toi que j'en veux, Pharaon, roi d'Égypte, grand crocodile qui te couches au milieu de tes rivières et qui dis : Mon fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait... L'épée fondra sur l'Égypte, et l'épouvante sera répandue dans l'Éthiopie. J'arroserai de ton sang le pays où tu nages, je remplirai les vallées de tes débris et les ravins seront pleins de toi. »

Plus souvent encore, oubliant Ézéchiel et Cambyse, les Bédouins et Gordon, il s'amusait à étudier les gens qui l'entouraient, à leur tâter le pouls, à mettre leur vaillance et leur dévoûment à l'épreuve. Dans ses jours de belle humeur, il lui semblait qu'il n'y a pas dans le monde de paysage aussi intéressant qu'une âme humaine. Passant en revue toutes les races, tous les peuples qu'il avait pratiqués, il donnait la préférence aux Chinois; puis venaient les noirs, les vrais noirs, ceux qui sont aussi camus que des singes. Il accordait quelque estime au peuple couleur chocolat du Soudan. Pour les fellahs à la face de carême, ils avaient sa pitié, ils n'avaient pas sa sympathie. Toutefois, il reconnaissait qu'après tout, comme la plupart des hommes, ces pauvres diables, raccolés de force, qu'on envoyait au feu sans leur dire pourquoi, n'étaient ni des héros, ni des couards, qu'ils se comportaient assez bravement quand il y avait de grandes chances de gagner la bataille, qu'autrement ils se souvenaient du fameux proverbe oriental : « Deux hommes ne peuvent tenir ensemble à la même place; si tu viens, je m'en vais. » Quand des déserteurs se présentaient auprès de lui, son plus grand plaisir était de leur donner un dollar, puis de les conduire devant l'une des glaces qui décoraient son palais, objet tout nouveau pour eux. Il jouissait de leur ébahissement. Les plus camus, ceux qui n'avaient aucune prétention à avoir un nez, heureux de se voir pour la première fois et de se trouver beaux, dansaient de joie devant la glace. Un autre, affreusement galeux, refusait de se reconnaître et demandait d'un air farouche : « Qui est-ce donc? » De noires souillons du désert, *black sluts*, se prenant pour des Vénus, fourraient leur main tout entière dans leur bouche, ce qui est au Soudan le plus grand signe de virginale modestie. Gor-

don en concluait que, dans les pays où il n'y a pas de miroirs, un homme qui viendrait à se rencontrer aurait besoin d'un introducteur pour le présenter à lui-même.

Assurément, ce paladin, ce chevalier sans peur, amoureux des entreprises, n'appartenait pas comme Hamlet à la famille des rêveurs et des irrésolus; mais il était sujet comme lui au repentir, aux écœuremens qui paralysent la volonté, et comme lui, il disait quelquefois : « L'homme ne me plaît guère, ni la femme non plus. » Quand ce grand philanthrope, qui avait ses heures de misanthropie, se dégoûtait de notre espèce, il reportait sur les animaux toutes ses attentions, toutes ses tendresses. Tantôt il contemplait un vol de grues passant majestueusement sur Khartoum, et il pensait aux grues d'Ibycus. Tantôt il suivait du regard de superbes faucons rôdant autour du palais, et il se demandait s'ils étaient destinés à lui crever les yeux. Il avait pris en grande affection une souris qui, après le départ de l'*Abbas*, avait remplacé à sa table le colonel Stewart et qui venait manger dans son assiette; il la laissait faire; il s'était aperçu qu'elle était pleine et qu'il lui devait des égards. Il s'occupait aussi d'un dindon, logé au sérail; ce dindon n'était pas aimable, il avait tué plusieurs de ses petits et une de ses poules, « apparemment pour quelque infidélité de harem ou pour quelque correspondance avec le mahdi. » Gordon admirait les colères de ce mari jaloux et intraitable, de ce sultan à la tête bleue, aux caroncules écarlates, qui ne souffrait pas qu'on approchât de ses femelles. Il rendait hommage et à sa beauté et à sa vaillance. Il disait à ce propos : « Je suis de ceux qui croient à la préexistence comme à la vie future des animaux. » Gordon n'a pas toujours cru à l'humanité, et il semble que, par instans, il dût faire un effort sur lui-même pour continuer de croire à la Providence; mais, heureux ou malheureux, il a toujours aimé les bêtes. Il y a quelque chose entre elles et les héros; comme eux, elles ont la candeur de l'instinct et elles ne savent pas ce qu'elles font. On eût été mal venu à soutenir devant Gordon que Dieu ne s'intéressait pas à son coq d'Inde, qu'il ne lui ménageait pas quelque part la surprise d'une heureuse résurrection et d'un corps glorieux

« Comptez les mois, je vous prie : mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre et la moitié de novembre, et ils ne sont pas encore ici! En vérité, je le déclare, c'est un manque de parole, c'est la violation d'un traité. » Non-seulement ils n'arrivaient pas; était-il prouvé qu'ils fussent en route? On le disait, on l'affirmait; on avait dit et affirmé tant de choses! Dans chaque tourbillon de sable que soulevait le vent du désert, on croyait apercevoir des habits rouges, après quoi le sable retombait, le désert rentrait dans son silence. « Voulez-vous voir des Anglais? disait Gordon. Allez au Caire, je vous dirai dans quel hôtel vous les trouverez; je vous jure qu'ils y sont encore. »

Il ne croyait plus à rien qu'à son malheur. Il avait écrit le 13 octobre : « Khartoum sera pris à la barbe, sous le nez du corps expéditionnaire. L'Angleterre a été faite par des aventuriers et non par son gouvernement, et c'est par des aventuriers qu'elle gardera sa place dans le monde. » D'heure en heure, la catastrophe approchait ; il la voyait venir : « Encore deux mois, encore deux semaines, encore dix jours, et il faudra se rendre ! » La question était de savoir s'il se déroberait à son désastre en faisant jouer une mine et sauter son palais, ou si, bravant le mahdi, il lui donnerait le spectacle d'un chrétien qui confesse sa foi dans les supplices. Ce n'était pas la mort qui lui faisait peur, c'étaient les hontes de la défaite qui épouvantaient sa fierté. Il est permis de croire qu'elles lui furent épargnées. Selon la version la plus vraisemblable, il a péri dans une émeute, dans une bagarre, sous les coups d'une populace irritée par de longues souffrances et à laquelle le visage du mahdi semblait moins redoutable que la famine. N'avait-il pas dit que c'est le ventre qui gouverne le monde ? Depuis longtemps d'ailleurs, il se tramait des complots autour de lui. Il avait arrêté, puis relâché quelques suspects. Les traîtres et les affamés l'ont sommé de se rendre ; il s'y refusait, on le massacra. Il était écrit que cette histoire finirait ainsi.

Hussein-Pacha, l'ex-gouverneur de Berber, qui vient d'être accueilli si gracieusement à Alexandrie par des gens qui s'étaient promis de le pendre, affirme que le mahdi eût bien volontiers ressuscité Gordon. Nous croyons sans peine que la perte d'un otage d'un si grand prix lui a été sensible, qu'il l'a pleuré sincèrement sans avoir besoin de porter à ses yeux des ongles pleins de poivre. Il a dû trouver pourtant quelque douceur à prendre possession de ce cadavre et de la capitale du Soudan. Mais son triomphe, paraît-il, a été court. Celui que l'ange Azraïl devait conduire au Caire, puis à La Mecque, celui qui se proposait de détrôner le padischah et qui annonçait dans ses proclamations qu'il abolirait les Korans, fermerait les mosquées et remplacerait tout par le mahdi, est mort, assure-t-on, à Gabra, le 29 juin. C'est la petite vérole qui a mis un terme à ses pompeuses destinées ; elle ne respecte rien, pas même les messies.

Nous doutons que le fils d'Abdallah soit longtemps regretté. Il régnait par la crainte ; on l'accusait d'avoir le cœur farouche, des mains rapaces et ce sourire qui fait peur. Le désert africain a ses enfantemens, il n'a pas le secret des choses qui durent ; il a ses épopées, ses chansons de geste, il n'a pas d'histoire. Il en est des empires extraordinaires qu'on y voit paraître ou disparaître comme du ricin miraculeux qui sortit de terre pour ombrager la tête du prophète Jonas. Un ver le piqua ; un jour l'avait vu grandir et monter jusqu'au ciel, ce fut assez d'une nuit pour le faire rentrer dans son néant.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

ALEXANDRE DUMAS.

Anecdotes, souvenirs, études ou mémoires, comme on voudra les appeler, il en pleut depuis quelques années sur l'auteur de *la Tour de Nesle* et des *Trois Mousquetaires ;* — c'est Alexandre Dumas que je veux dire et non pas Auguste Maquet ou Frédéric Gaillardet, car on pourrait s'y tromper ; — et à mesure qu'on le lit moins ou qu'on le joue plus rarement, vous diriez qu'on en parle, qu'on en discourt, qu'on en écrit davantage. La critique elle-même, maintenant qu'il est mort, honore son œuvre d'une attention qu'elle ne lui marchandait pas seulement, mais qu'elle lui refusait de son vivant ; nous l'entendons nommer au-dessus de ses anciens rivaux de popularité : Frédéric Soulié, Eugène Sue, Balzac, George Sand, à côté de Lamartine et de Victor Hugo ; c'est « l'influence prédominante, » c'est « l'élément sympathique » du mouvement romantique de 1830 ; et, peu s'en faudrait, si nous laissions dire, que l'on n'en fît bientôt, comme de tant d'autres, il est vrai, « l'homme du siècle. » L'auteur de *la Tour de Nesle* et des *Trois Mousquetaires* a déjà deux statues ; l'auteur des *Méditations* n'en a qu'une, et celui des *Nuits* n'en a pas.

J'en sais bien l'une au moins des raisons : d'autres sont les fils de leur père, et Alexandre Dumas est le père de son fils. Qui prononce aujourd'hui les noms de Frédéric Soulié, par exemple, ou d'Eugène Sue? Cependant *la Closerie des Genêts* est-elle bien au-dessous de *Paul Jones*

ou de *Louise Bernard*, d'*Antony* même ou d'*Angèle?* et *les Mystères de Paris*, pour la machination de l'intrigue, une certaine vérité des caractères, et l'intérêt vulgaire, mais puissant du récit, ne sont-ils pas fort au-dessus du *Vicomte de Bragelonne* ou de *Vingt Ans après?* Mais aucun Frédéric Soulié ne continue parmi nous la notoriété de son père, et, pour veiller aux affaires de sa réputation, Eugène Sue n'a point laissé de fils. S'il en avait laissé, ce serait peut-être le nom d'Eugène Sue qui brillerait aujourd'hui de l'éclat du nom d'Alexandre Dumas, comme je suis persuadé que si Lamartine eût vécu jusqu'en 1885, tandis qu'Hugo serait mort en 1869, c'est à Lamartine que nous eussions fait les théâtrales et déclamatoires funérailles d'Hugo. Tant il est vrai que ni les chefs-d'œuvre, ni le génie, ni le talent ne suffisent, ni même l'art de les faire valoir, — lequel ne manqua sans doute à aucun de ceux que je viens de rappeler; — mais il y faut encore du bonheur, de la chance, et cette petite part de fortune qui corrompt jusqu'à la justice de la postérité. Le vieux Dumas l'aura eue dans la personne de son fils, d'un fils qui laissera certainement une trace plus profonde que son père, une empreinte plus originale, une œuvre plus durable dans l'histoire de son temps; et à ce point que nous-même aujourd'hui, voulant essayer de ramener à ses vraies proportions la physionomie littéraire de l'auteur d'*Antony*, c'est à l'auteur du *Demi-Monde* que nous craignons de sacrifier quelque chose de notre liberté de parler.

Ce sont les romans d'Alexandre Dumas : *les Trois Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, qui l'ont rendu le plus populaire, mais c'est l'auteur dramatique, néanmoins, que les auteurs dramatiques, et quelques critiques d'après eux, font profession d'admirer d'abord et surtout en lui. Je n'ai pas le droit de contester la sincérité de leur admiration; mais j'ai bien celui de constater qu'il s'y est mêlé, depuis tantôt quinze ans, une secrète intention d'abaisser les drames de Victor Hugo d'autant que l'on élevait les mélodrames d'Alexandre Dumas. On n'opposait ni ne pouvait opposer, et pour cause, à la préface de *Cromwell* aucune préface de Dumas, mais on donnait à entendre qu'*Henri III et sa Cour* valait bien *Marion Delorme*. La grande bataille romantique n'était plus celle du 25 février, mais celle du 30 mars 1830 ; la vraie, la décisive, la triomphante victoire n'avait pas été remportée par Hugo sur la scène du Théâtre-Français, mais par Dumas sur celle de l'Odéon; et le nom dans l'histoire littéraire n'en était pas *Hernani*, mais *Christine, ou Stockholm, Fontainebleau et Rome*. N'en finirons-nous donc jamais de transformer ainsi jusqu'aux questions de fait en question de personnes?

Les historiens de l'avenir décideront un jour ce procès de priorité, si toutefois, dans quelque cent ans, ils lui donnent encore ce que nous

lui prêtons aujourd'hui d'importance. En attendant, ce qui n'est pas douteux, c'est qu'avec tous leurs défauts, si évidens, si monstrueux, les drames d'Hugo (j'entends ses drames en vers, *Hernani*, *Ruy-Blas*, *les Burgraves*) non-seulement supportent la lecture, mais, tels quels, sont des chefs-d'œuvre ou plus exactement des prodiges de l'art d'écrire en vers; et je ne crois pas qu'on en puisse autant dire de *Christine* ou de *Caligula*. Dumas écrivait mal en vers, et guère mieux en prose, ou plutôt il n'écrivait pas; et quand ses drames auraient d'ailleurs tous les mérites qu'on y veut voir, il leur manquerait encore d'être écrits. Lorsque l'on veut citer des exemples fameux de cacologie dramatique ou de galimatias théâtral, c'est à ce pauvre Scribe que l'on est accoutumé d'aller les demander, et le fait est qu'il les donne toujours. Mais il faudrait se souvenir que Dumas n'en est pas moins riche, et, pour ma part, plus romantiques, plus empanachés qu'ils sont, j'ose les préférer aux plus divertissans de Scribe J'en ai trouvé l'autre jour un que je me reprocherais de ne pas ici consigner pour preuve. « Le capitaine Paul est le même que l'Anglais Jones, et l'Anglais Jones est le gentilhomme que vous avez devant les yeux... Si, d'ailleurs, vous avez quelque préférence pour une nation, je serai ce que vous voudrez... Français, Américain, Anglais ou Espagnol. *Dans laquelle de ces langues* vous plaît-il que je continue la conversation? » L'interlocuteur du capitaine Paul se décide pour le français; du moins est-ce Dumas qui le dit, et sans doute se l'imagine; moi, j'aurais cru plutôt à de l'américain.

On se rappellera peut-être à ce propos que, pour justifier la manière paternelle, et un peu la sienne aussi par la même occasion, le fils a exposé, dans une de ses *Préfaces*, toute une théorie à lui du style dramatique. Ce que l'on critiquerait à bon droit dans la prose de l'orateur, de l'historien ou du romancier « fait beauté, » comme disaient nos pères, dans celle de l'auteur dramatique; les plus grands effets, au théâtre, les plus rares, les plus surprenans, se tirent de l'incorrection même ou du franc solécisme; et mal écrire, c'est bien parler. Je force à dessein l'expression, pour me faire comprendre plus vite, et d'ailleurs sans aucun scrupule. C'est qu'en effet, et jusque dans ces termes excessifs, la théorie ne laisse pas de contenir une part de vérité. L'art d'écrire n'est pas identique à lui-même, comme le croient les grammairiens ou les lexicographes, et il y a une infinité de manières de bien écrire, qui varient selon les genres, c'est-à-dire selon la nature de l'effet à produire. Mais aussi, selon les personnes, il y a une infinité de manières de mal écrire, et ce n'est point du tout l'incorrection ou les licences de sa syntaxe que l'on s'est jamais avisé de reprocher au vieux Dumas.

Si Dumas écrit mal, c'est parce qu'il écrit sans respect ni souci de la phrase et du mot; parce qu'il se contente, en prose comme en

vers, de la première expression qui lui vient sous la plume, — ou sous celle de quelqu'un de ses innombrables collaborateurs; — et parce qu'enfin cette expression est toujours en dessus ou en dessous du ton: redondante, prétentieuse, emphatique aussi souvent qu'il vise à la noblesse, et vulgaire, triviale, grossière dès qu'il se croit léger. Ce qu'il y a de plus remarquable dans *Antony*, c'est peut-être la disproportion des mots avec les sentimens; et, dans *Mademoiselle de Belle-Isle* ou dans *les Demoiselles de Saint-Cyr*, il n'y a rien de si choquant que la basse qualité de la plaisanterie. Dumas écrit donc mal de la pire manière dont on puisse mal écrire, parce qu'il pense mal; et son style, si je puis me servir de ce mot, est toujours hors de la justesse et de la vérité, parce que ses personnages et les idées qu'il leur donne à traduire sont toujours hors de la nature et de la réalité. Si vous ajoutez à cela qu'il n'a ni le sentiment de la valeur intrinsèque des mots, ni celui de l'harmonie de la phrase, ni celui de quoi que ce soit enfin de ce qui constitue dans l'art d'écrire la beauté propre de la forme, vous vous expliquerez que l'on joue si peu de ses « chefs-d'œuvre, » que l'on en lise moins encore, et qu'il y en ait tant dont le titre même ne soit déjà plus connu que des seuls amateurs de théâtre.

C'est ce qui nous rend assez difficile de juger si les qualités scéniques de ces drames jadis fameux en peuvent racheter la médiocrité littéraire. On ne les apprécie, dit-on, que sur les planches, et, en attendant, on ne les y fait jamais monter. Je conviens, au surplus, que l'insuccès tout récent encore de *Charles VII chez ses grands vassaux* ou d'*Antony*, n'encourage guère les directeurs à reprendre *Angèle* ou *Catherine Howard*. Un mélodrame, *la Tour de Nesle*, dont la réapparition sur la scène, comme celle du *Courrier de Lyon*, dépend du caprice ou de la fantaisie d'un acteur; et deux comédies, plus ou moins historiques: *Mademoiselle de Belle-Isle* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*, voilà donc tout ce qui survit du répertoire de Dumas. *La Tour de Nesle* est un beau mélodrame, bien charpenté, hardiment brossé; ce n'est pourtant qu'un mélodrame. Et pour *Mademoiselle de Belle-Isle* ou pour *les Demoiselles de Saint-Cyr*, il ne me paraît pas que « l'entente » ou « le don » de la scène, — ce sont les deux mots consacrés, — y soient sensiblement supérieurs à ce qu'ils sont chez Eugène Scribe, dans telles comédies du même genre et de la même époque: *le Verre d'eau*, par exemple, ou *Adrienne Lecouvreur*. Et certes, je ne suis pas de ceux qui méprisent ou qui dédaignent Scribe; je lui reconnais, je persiste à lui reconnaître beaucoup de qualités, de grandes qualités, une fertilité d'invention singulière et une fécondité de ressources véritablement unique; mais enfin, ce n'est pas de quoi se récrier, peut-être, ni placer un homme si haut.

Dirons-nous, après cela, que si les moyens accoutumés de Scribe sont artificiels ou d'une ingéniosité trop menue, ceux de Dumas, en

général, sont faux et d'une improbabilité trop criante? On peut admettre, avec un peu de complaisance, la fable du *Verre d'eau* on celle d'*Adrienne Lecouvreur;* mais qui peut admettre celle des *Demoiselles de Saint-Cyr*, ou qui peut supporter la donnée de *Mademoiselle de Belle-Isle?* Contentons-nous pourtant, en ayant mis ici le nom de Scribe, d'avoir indiqué, par comparaison, la place d'Alexandre Dumas dans l'histoire du théâtre contemporain. Il a travaillé « dans le drame, » et Scribe « dans la comédie : » leurs qualités ne sont pas les mêmes, ni tout à fait de même nature; mais ce sont qualités du même ordre, qualités de métier plutôt que qualités d'art, et qui sont à peu près aux grandes qualités du poète ou de l'écrivain dramatique ce que sont les qualités d'un maître ouvrier du roman feuilleton à celles d'un grand romancier. Il y a, en effet, de deux sortes de qualités en littérature : celles qui sont proprement, uniquement littéraires; on les reconnaît à ce signe qu'elles n'ont pas d'emploi en dehors de la littérature ou de l'art; et celles qui trouvent leur usage dans l'art ou dans la littérature, mais qui le trouveraient aussi bien dans les affaires, dans le commerce ou dans l'industrie, dans l'administration ou dans la politique. Ni Scribe ni Dumas n'ont jamais possédé les premières.

Dramaturge puissant, mais d'ordre inférieur, l'auteur des *Trois Mousquetaires* fut-il un grand romancier? On ne peut nier qu'il soit quelquefois amusant, mais il est quelquefois aussi bien ennuyeux, et si, pour mon supplice, on me donnait le choix entre *le Grand Cyrus* et le *Vicomte de Bragelonne*, je ne sais trop, en vérité, auquel des deux je m'arrêterais. Combien en pourrais-je nommer d'autres! Mais je ne veux pas avoir l'air, en le faisant, de me venger de les avoir lus; et j'aime mieux reconnaître ce qu'il y avait d'assez neuf, à sa date, et d'assez attrayant dans cette conception du roman historique, telle qu'on l'entrevoit dans les meilleurs de Dumas : *la Dame de Monsoreau*, par exemple, ou *les Trois Mousquetaires*, ou *le Collier de la reine*. Évidemment, si l'on veut s'y plaire, il faut commencer par oublier le peu que l'on a jamais su d'histoire, et, sur les personnages dont on croyait connaître quelque chose, il faut se préparer à y rencontrer les notions les plus extraordinaires. C'est l'histoire de France racontée par un homme qui vient lui-même de la découvrir, et refaite par l'imagination la plus naturellement extravagante, mais surtout la plus enfantine. « Si un homme bien élevé devait raconter le dernier changement de gouvernement, — écrivait Macaulay, voilà bien des années, — il dirait : Lord Goderich a donné sa démission, et par suite le roi a envoyé chercher le duc de Wellington. Un portier racontera cette histoire comme s'il avait été caché derrière les rideaux du lit du roi à Windsor. » Nous avons tous en nous un concierge qui sommeille, et c'est à lui que s'adressent les romans d'Alexandre Dumas. Si donc les commérages vous sont insupportables, si vous n'admettez pas que les problèmes de l'histoire soient

des secrets d'office ou des mystères d'alcôve, si vous croyez que l'on se moque de vous quand on vous rapporte au long les entretiens amoureux de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, si vous vous indignez enfin que l'on fasse d'Aramis et d'Athos, de Porthos et de d'Artagnan les instrumens de la grandeur de Mazarin ou de Richelieu, ne lisez pas Dumas. Mais vous pouvez le lire, le lire sans ennui, le lire même avec plaisir, si vous réfléchissez que l'histoire publique ne fait en quelque sorte qu'effleurer les sommets des choses, si vous songez à ce qu'il y a, dans la vie d'un ministre ou d'un roi, d'intervalles inoccupés, si vous vous demandez de quelle manière ils pourraient autrement les remplir que le commun des hommes, et si vous accordez enfin au romancier le droit de les remplir comme il lui conviendra pourvu qu'il vous amuse. Et, au fait, il faut qu'il nous amuse bien peu s'il ne réussit pas à l'obtenir de nous. Car nous aimons tous à connaître ce que l'on appelle, d'un mot bien expressif, les *dessous* ou l'envers des choses, et nous nous prêtons toujours avec une complaisance naïve aux mensonges plus ou moins habilement dorés de quiconque nous montre cet envers ou nous révèle ces dessous. S'en rendait-il compte, je l'ignore, et je n'irai point le rechercher; mais c'est sur ce sentiment, très humain, que Dumas a fondé son succès, et l'expérience a prouvé qu'il n'avait pas eu tort. Je voudrais seulement que l'on n'oubliât pas que, pour être « très humain, » ce sentiment ne laisse pas d'être vulgaire; que, futile dans son principe, cette curiosité de concierge est stérile, quand elle est satisfaite; et que la satisfaction qu'elle nous procure, n'ayant rien d'intellectuel, n'a rien non plus de littéraire. Les romans de Dumas ne sont pas des romans littéraires.

Il est facile de le démontrer. Combien Dumas a-t-il écrit de volumes? On ne saurait le dire et je ne crois pas que lui-même fût sûr de son compte. Mais quelque nombre qu'il en ait écrit, et ce nombre est considérable, il a pu les écrire sans qu'il s'y rencontre une page que l'on en voulût détacher, une situation vraiment et largement humaine, un caractère seulement qui se tienne. Des aventures invraisemblables, et d'autant plus invraisemblables qu'il persiste à les encadrer dans la réalité de l'histoire; des dialogues interminables où tout le monde parle la langue et surtout le langage de Dumas; des réflexions saugrenues quand elles ne sont pas puériles; d'ailleurs pas ombre d'élévation ou de délicatesse, mais de la bonne humeur, et tout cela roulant au hasard d'une certaine verve impétueuse, hardie, intarissable: voilà, je crois, les romans de Dumas, et je ne parle que de ceux que l'on lit. On me permettra de n'invoquer ici ni le nom de George Sand, ni celui de Balzac. Mais quelques caractères du roman d'Eugène Sue, des *Mystères de Paris* ou du *Juif errant*, sont demeurés populaires. N'en est-il pas même un ou deux, si j'ai bonne mémoire, qui sont devenus presque proverbes? Mais je défie bien le plus assidu lecteur d'Alexandre Dumas de me

citer une seule femme dans l'œuvre de son romancier, et, en fait d'hommes, j'ai beau chercher, je n'y trouve en tout et pour tout que le seul d'Artagnan. Parmi les centaines ou les milliers de marionnettes que Dumas a fait mouvoir, il n'y a que d'Artagnan qui vive; et tout ce qui vit dans ses autres romans n'est qu'un agrandissement ou une réduction de ce cadet de Gascogne. Disons du moins qu'il est bien à Dumas, s'il ne faut dire qu'il est Dumas lui-même. Appellerai-je pourtant un grand romancier, l'homme qui n'a pu créer de son fonds que ce seul type? Lisez d'ailleurs ceux de ses romans qui ne s'appuient pas à l'histoire : c'est vraiment la médiocrité même, et je n'en veux excepter ni *Monte Cristo*, ni *les Mohicans de Paris*. Des aventures, toujours des aventures, sans intérêt et sans signification, sans base et sans portée, des contes flagrans d'invraisemblance, des contes à dormir debout. Je préfère *Aladin, ou la Lampe merveilleuse*. En fait de romans de Dumas, il n'y a de lisibles aujourd'hui que ses romans plus ou moins historiques.

Encore ne le sont-ils pas tous, et pour une raison qu'il faut bien que je touche: ils se ressemblent trop; et non pas malheureusement comme les œuvres d'un artiste, mais comme les produits d'un manufacturier. Nous ne faisons pas un reproche à Dumas d'avoir beaucoup écrit, s'il pouvait beaucoup écrire ; mais cette manière de mettre en coupe réglée l'histoire de France tout entière, et, après l'histoire de France l'histoire universelle, d'appliquer mécaniquement sa facilité d'improvisation au XVI[e] siècle d'abord, puis au XVII[e], puis au XVIII[e], puis au XIX[e], de débiter en feuilletons, quand la matière vient à manquer, les évangiles eux-mêmes, la parabole du Bon Pasteur et le jugement de Ponce-Pilate, et d'exploiter enfin, — n'importe le moyen, mais toujours fructueusement, — cette superstition dont le public se prend quelquefois pour un nom, qu'y a-t-il de plus marchand et de moins littéraire, et si c'est de l'industrie, peut-on dire seulement que ce soit de l'industrie d'art? Ne vous y trompez pas, en effet, et sous cette « merveilleuse » fécondité que l'on vante, reconnaissez au fond une stérilité grande. Car l'histoire lui donne les faits, les caractères, les dénoûmens qu'il faut bien qu'il respecte, ne pouvant pas enfin nous raconter que Charles I[er], roi d'Angleterre, est mort « comme un bon citoyen dans le sein de sa ville » ou que Louis XIV est tombé, dans la fleur de son âge, sous le poignard d'un assassin. Son unique procédé consiste donc à noyer la réalité dans un flot d'inventions romanesques, ridicules souvent, identiques toujours; duel, enlèvement, séduction, combat, évasion, guet-apens et le reste; mais il n'y a vraiment rien de plus simple, et si personne depuis lui ne s'est avisé de recommencer, c'est qu'il a lui-même tant et si copieusement saigné cette veine qu'il l'en a tarie. « J'aime vos romans en vingt et un

volumes, lui écrivait à ce propos un grand romancier, Thackeray, l'illustre auteur d'*Henry Esmond*, et j'aime surtout vos continuations. Je n'ai pas passé un mot de *Monte-Cristo*, et j'éprouvai un vrai bonheur, lors qu'après avoir lu les douze volumes des *Trois Mousquetaires*, je vis M. Rolandi, l'honnête libraire qui me loue des livres, m'en apporter douze autres sous le titre de *Vingt Ans après*. Puissiez-vous faire vivre jusqu'à cent vingt ans Athos, Porthos et Aramis, afin de nous gratifier de douze volumes encore de leurs aventures! » Et, comme sans doute il craignait que le naïf orgueil de Dumas ne prît la raillerie pour un éloge, il se donnait le plaisir d'ajouter : « Et maintenant pourquoi ne vous empareriez pas aussi des héros des autres? Ne pensez-vous pas qu'il est plus d'un roman de Walter Scott que ce romancier a laissé incomplet?.. Personne ne me fera croire que les événemens de la vie de Quentin Durward se soient terminés le jour où il épousa Isabelle de Croye. Les gens survivent au mariage, il me semble... Le dénoûment d'*Ivanhoe* ne me satisfait pas davantage, et je suis certain que l'histoire ne peut finir où elle s'arrête. » En effet, et peut-être est-ce là le secret de ses nombreuses collaborations, toute l'invention de Dumas n'allait qu'à reprendre, allonger surtout, épuiser les inventions des autres. Entre ses mains, la nouvelle devenait roman, le roman engendrait un cycle; de ce cycle on tirait un, deux, trois, quatre drames : heureux encore quand on ne racontait pas l'histoire de ces drames à leur tour! et on recommençait quand on avait fini. C'est le mépris même de la littérature érigé en loi de la littérature, et l'homme qui le professa, non seulement ne fut pas un grand romancier, il ne fut même pas un artiste.

Il est resté cependant populaire, et le monde entier connaît son nom. Pourquoi cela? Sans doute pour une ou deux des raisons que nous avons dites, parce qu'il y avait entre la nature de son talent et celle de l'imagination populaire des affinités électives, mais surtout parce que personne comme lui ne posséda l'art de se faire bruyamment valoir. Il n'a pas inventé la « réclame, » mais il en eût été digne; et si son imagination fut féconde, c'est en hâbleries colossales. Parcourez quelques-unes des *Préfaces* qu'il a mises à ses drames : « *Catherine Howard* est un drame d'imagination procréé par ma fantaisie ; Henri VIII n'a été qu'un clou auquel j'ai attaché mon tableau. Je me suis décidé à agir ainsi parce qu'il m'a semblé qu'il était permis à l'homme qui avait fait du drame d'exception avec *Antony*, du drame de généralité avec *Teresa*, du drame politique avec *Richard Darlington*, du drame d'imagination avec *la Tour de Nesle*, du drame de circonstance avec *Napoléon*, du drame de mœurs avec *Angèle*, enfin du drame historique avec *Henri III*, *Christine* et *Charles VII*, de faire du drame extra-historique avec *Catherine Howard;* c'est un nouveau sentier que j'ai

percé, voilà tout... » Mais lisez surtout ses *Impressions de voyage* et lisez les *Mémoires*, car c'est là que vous trouverez le vrai mot de sa popularité.

Peut-être avait-il fini lui-même par le croire; en tout cas, il a su persuader à ses contemporains qu'il vivait naturellement dans une atmosphère aussi extraordinaire que celle de ses héros favoris; qu'il suffisait, comme son d'Artagnan, qu'Alexandre apparût quelque part pour qu'aussitôt il s'y manifestât quelque chose d'insolite; et qu'il se dégageait enfin de lui du merveilleux. Toutes les qualités, il se les attribue : celles du corps et celles de l'esprit, la force et l'adresse, le sang-froid et l'audace, la décision et la fermeté, la science et l'imagination, le talent et le génie ; — tous les arts et tous les métiers, il les connaît à fond : la gymnastique et la danse, l'escrime et l'équitation, la musique et la peinture, la politique et la guerre, la cuisine et la carrosserie; — toutes les aventures que l'on taxe dans ses romans d'invraisemblance ou d'impossibilité, il les a eues lui-même : « il a tué des éléphans à Ceylan, des lions en Afrique, des tigres dans l'Inde, des hippopotames au Cap, des élans en Norvège, des ours noirs en Moscovie, et des ours blancs au Spitzberg; » il a pris des barricades, il a fait des révolutions; — ou plutôt que n'a-t-il pas fait, et surtout que n'eût-il pu faire si son siècle ingrat ne lui en eût marchandé les moyens? Sans doute, on sait que ce sont des vanteries, que ce Gascon n'a pas vu la moitié des contrées qu'il décrit de bonne foi, qu'il n'a pas eu le quart des aventures qu'il se prête si libéralement. On le lit cependant, on l'écoute, on devient insensiblement son complice; et c'est ainsi qu'au personnage réel se substitue dans l'histoire anecdotique d'un temps le personnage légendaire. Le Dumas populaire n'est pas le vrai Dumas, mais un Dumas inventé par Dumas, — et accepté comme tel par la naïve crédulité des foules.

C'est aussi bien pourquoi, lorsque son œuvre depuis longtemps sera tombée dans l'oubli, les critiques n'en referont pas moins la biographie du vieux Dumas. Elle aura cela pour elle, tout d'abord, — et ce n'est pas le moindre élément d'intérêt d'une biographie, — qu'il sera très difficile, pour ne pas dire impossible, d'y démêler le vrai d'avec le faux. Il s'ensuivra d'infinies discussions, et le nom de Dumas en profitera. Mais si jamais on parvient à la tirer au clair, elle aura cela pour elle encore de différer assez profondément de la plupart de nos biographies littéraires. Dumas a moins vécu qu'il n'a voulu nous le faire croire, mais il a vécu beaucoup, et de cette vie désordonnée dont les bourgeois aiment tant à lire les récits. Il court de lui des mots et sur lui des anecdotes à défrayer plusieurs volumes, et quand on en aura rejeté les trois quarts, il en restera toujours de quoi faire une biographie plus pleine et plus divertissante que celle même de Lamar-

tine ou d'Hugo. Car nos écrivains français se donnent quelquefois de grandes libertés dans leurs livres, et de cavalières allures; mais ils vivent, en général, d'une vie très volontiers bourgeoise, régulière et même un peu casanière. Si, d'ailleurs, il y a des aventures dans la biographie de quelques-uns d'entre eux, ce sont à peine des aventures, lesquelles même, pour l'ordinaire, n'ont pas eu ce retentissement qui nous autoriserait seul à nous en occuper.

C'est qu'il faut le dire à leur honneur, la plupart ont vécu pour leur art et non pas, comme Dumas, pour le plaisir et la joie de vivre. Livré de bonne heure à lui-même, jeté dans le combat de l'existence avec des appétits formidables, ce que ce gros homme a passionnément aimé, c'est la vie; et la vie l'en a récompensé en lui donnant tour à tour ce qu'elle réserve de jouissances à ceux qui la savent exploiter. Là est le durable intérêt de la biographie de Dumas, et là par conséquent la popularité durable de son nom. Sa vie est encore son meilleur ou son plus amusant ouvrage, et le plus curieux roman qui demeure de lui, c'est celui de ses aventures. Il n'a pas tout vu, mais il a tout voulu voir; comme dit l'un de ses derniers biographes, « il s'est mêlé d'office à tous les événemens, à toutes les bagarres, » et partout en acteur, pour y jouer son bout de rôle. Que ce rôle, d'ailleurs, ait plus d'une fois été celui de la mouche du coche, il n'importe guère, et ce n'en est pas moins une occasion de faire défiler sous les yeux du lecteur, à profil perdu, les personnages eux-mêmes du drame ou de la comédie de l'histoire. Telle est bien, si je ne me trompe, dans le siècle où nous sommes, la chance unique de Dumas. Sa vie fut remplie d'événemens qui n'ont que de lointains rapports avec la littérature, mais sa littérature, vaille que vaille, les a, si je puis ainsi dire, incorporés dans l'histoire de son temps. La popularité d'un artiste ou d'un écrivain ne se mesure pas nécessairement à la valeur esthétique ou littéraire de son œuvre, et Dumas précisément en est un remarquable exemple.

Je me reprocherais d'ailleurs comme une injustice de ne pas ajouter que, s'il fut colossal, son orgueil fut cependant naïf et que sa vanité se tempéra d'une bonhomie réelle. Avec tous ses défauts, et si nous en croyons le témoignage de ceux qui l'ont connu, Dumas ne fut pas un mauvais compagnon. C'est ici toutefois qu'il serait utile de pouvoir démêler le vrai d'avec le faux, et discerner dans sa biographie l'histoire d'avec la légende. Du moins, et assez souvent, dans les éloges pompeux qu'il faisait de ses rivaux de popularité, m'a-t-il semblé qu'il se louait lui-même en eux du choix de ses amitiés plutôt qu'il ne rendait hommage à leur talent ou à leur génie. En ce temps-là d'ailleurs, comme de notre temps, c'était à charge de revanche que l'on se donnait de l'encensoir à travers le visage. Et puis, sont-ce bien des

vertus si louables que cette facilité d'accès et cette banalité d'accueil? En même temps qu'un peu de bienveillance ne trahissent-elles pas beaucoup d'indifférence et d'égoïsme aussi? L'ami du genre humain n'est-il pas souvent et uniquement le sien? Mais enfin, histoire ou légende, la bonhomie de Dumas est devenue un trait de son personnage, et ce trait encore n'aidera pas médiocrement à le rendre, comme on dit, *sympathique*. Et ce sera là la supériorité, si l'on veut, qu'il aura sur plusieurs de ses illustres contemporains, mais ce sera certainement la seule.

Car, pour son œuvre, et c'est à cette conclusion que tout ce que nous en avons dit se ramène, de tant de romans ou de drames il ne se dégage pas même une conception de la vie, et au nom de cet homme qui se vantait d'écrire, bon an mal an, ses vingt-quatre volumes, je ne sache pas une idée que l'on puisse attacher. Peut-être est-ce pour cela qu'il est si amusant, puisque c'est toujours là que ses admirateurs en reviennent. Oui, on le trouverait moins amusant s'il nous faisait penser; on le trouverait presque ennuyeux s'il nous obligeait à réfléchir sur nous-mêmes et sur l'homme. Au contraire, un enfant peut comprendre *les Trois Mousquetaires;* et de combien de cuisinières *Monte-Cristo* a-t-il fait les délices? Nous cependant, qui ne sommes plus des enfans, et qui, sans être aristocrates pour cela, ne saurions admettre que le suffrage des gens de maison fasse loi, considérons un peu ce que c'est qu'un auteur amusant et de quel prix, le plus souvent, il lui faut payer cet éloge. Au XVII[e] siècle, ce n'était pas Corneille ni Racine que l'on trouvait amusans, ce n'était pas même Molière, c'était La Calprenède et c'était Gomberville, c'était surtout l'honnête M[lle] de Scudéri. Sa popularité, malgré Molière et malgré Boileau, dura près de cent ans, jusqu'au jour où l'auteur de *Cleveland* et du *Doyen de Killerine* la lui ravit définitivement. A son tour, ce fut lui, Prévost, qui pendant plus d'un siècle passa pour amusant, et non pas l'auteur de *l'Esprit des lois* ou celui de l'*Émile*, jusqu'en 1830, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où le roman moderne commença d'apparaître. C'est ainsi que Dumas nous amuse jusqu'au jour où Dumas ne nous amusera plus. Et quel sera ce jour, car on peut le prédire? Exactement le jour où un autre « amuseur » nous « amusant » davantage, Dumas, à ceux-là mêmes qu'il « amusait » le plus, paraîtra le contraire d'un auteur « amusant. »

F. BRUNETIÈRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

S'il ne fallait que des programmes, des manifestes, des déclarations, des discours pour édifier l'opinion, pour mettre d'avance la clarté dans un grand scrutin, les préliminaires des élections prochaines commenceraient, certes, à être assez complets. Il y a déjà une assez copieuse variété de ces œuvres nées de la circonstance, destinées à mourir avec la circonstance : elles prennent toutes les formes et elles ont toutes les couleurs. Il y a les programmes des politiques, des tacticiens, des libéraux, des opportunistes, des socialistes, des révolutionnaires, des anarchistes, même de « l'alliance républicaine des radicaux et des progressistes de la Seine, » sous le nom de M. Tolain; il y a les programmes qui disent trop, beaucoup trop, à côté des programmes qui ne disent rien, qui ne se composent que de subterfuges et de réticences. Les comités sont occupés à rédiger leurs ordres du jour avant la bataille, et ces discussions qui viennent de se réveiller dans les chambres, aux derniers momens de la session, sur nos plus sérieuses affaires, sur la politique coloniale aussi bien que sur les finances, ces discussions ne sont visiblement elles-mêmes qu'un manifeste dialogué. M. Jules Ferry retrouve la parole pour essayer de réhabiliter son ministère et de se relever de sa chute. M. Clémenceau va porter son plan de campagne et ses idées à Bordeaux, sans préjudice des discours qu'il prononce au Palais-Bourbon. M. Waldeck-Rousseau, l'ancien ministre de l'intérieur, va parler en Bretagne, tandis que M. Ribot résume dans une circulaire aux électeurs du Pas-de-Calais ce qu'il a dit, il y a quelques semaines, dans son discours de Saint-Pol. Le sénat lui-même s'en mêle avec ces discussions d'hier, où M. le ministre des finances, le rapporteur du budget, M. Édouard Millaud, se sont efforcés d'opposer leur optimisme aux énergiques démonstrations de ceux qui ne veulent pas fermer les yeux sur la gravité de notre situation financière. Ainsi, de tous les côtés, par toutes les voies, on s'efforce de

capter l'opinion, qui reste visiblement réservée. On s'adresse au pays, qui écoute et ne dit mot jusqu'ici, qui semble provisoirement assez sceptique, d'autant plus qu'il a quelque peine à démêler la vérité vraie dans ce tourbillon de discours contradictoires, de manifestes républicains qui, le plus souvent, ne sont pas d'accord entre eux.

Ce qu'il y a de bien clair, de plus en plus évident, ce qui se dégage de tout un ensemble de choses aussi bien que des manifestations multipliées qui se pressent à la veille des élections, c'est que les affaires de la France ne sont certainement pas dans des conditions brillantes; c'est que la république n'a gagné depuis quelques années ni en prestige ni en crédit. La république, au lieu de s'affermir, est moins assurée que jamais. Les partis républicains qui vont encore une fois se disputer la faveur populaire le sentent eux-mêmes et, en dépit de leurs jactances, ils le témoignent par ces appels pressans qu'ils adressent au pays, par cet aveu que les monarchistes sont redevenus un danger, que ce n'est pas trop de leur opposer le faisceau de toutes les forces républicaines. Ils ne s'aperçoivent pas seulement que par cet aveu ils se condamnent eux-mêmes, ils condamnent leur règne, leurs systèmes et tout ce qu'ils ont fait : car enfin, quelle est la situation ? Depuis près de dix ans, les républicains ont eu le pouvoir sans partage. Ils ont disposé du gouvernement, des magistratures, de l'armée, de l'enseignement, du budget, de la vie morale et de la vie matérielle de la France. Ils ont fait ce qu'ils ont voulu, et s'il est vrai qu'aujourd'hui tout soit redevenu incertain et précaire, que la gêne et la défiance soient universelles, qu'on soit rentré en un mot dans l'ère des périls, il faut bien évidemment que la république n'ait pas été gouvernée et dirigée pour l'honneur et les intérêts de la France, pour son propre avantage. Au fond, c'est là toute la question. Oui, en effet, le pays, après avoir fait un large crédit de patience et de bonne volonté, est arrivé à la fatigue, au malaise et au doute; il se sent troublé dans sa sécurité, dans ses intérêts, dans sa confiance, et la vraie cause, c'est que depuis quelques années on est allé à peu près au hasard, sans savoir où l'on allait, sans se créer une politique prévoyante et mesurée, sans accepter les conditions d'un gouvernement digne d'une nation comme la France. Il y a eu des passions, des guerres de parti ou de secte faites pour diviser la France, des abus de domination, des dépenses sans mesure, qui n'étaient que des captations de popularité, des témérités aventureuses, des subterfuges et des ruses de tactique parlementaire; il n'y a eu ni une politique réfléchie et coordonnée, ni un gouvernement méditant ses résolutions, et le résultat, on le voit aujourd'hui particulièrement dans ces deux questions qui viennent d'être encore une fois agitées devant les chambres, qui sont certainement une des raisons les plus sérieuses de l'inquiétude publique, — la politique coloniale et les finances.

Lorsqu'on dispute sans cesse sur cette politique coloniale qui se résume pour nous depuis quelques années dans trois questions principales : Tunis, le Tonkin et Madagascar, on se laisse aller, en vérité, à d'étranges confusions. On couvre d'un grand nom et de grands mots les plus médiocres combinaisons, les plus tristes expédiens de conduite, comme vient de le faire, une fois de plus, M. Jules Ferry dans le dernier discours par lequel il a cru relever son drapeau à la veille des élections. Qu'une nation comme la France ne doive pas se désintéresser des affaires du monde, même dans les mers lointaines, qu'elle ait pour son commerce, pour sa marine, pour son influence, des stations, des possessions choisies avec soin, la question n'est pas là, et l'ancien président du conseil s'est livré inutilement à des amplifications plus retentissantes que sérieuses. La vraie question est dans la manière de suivre cette politique dans la mesure où l'on engage l'action de la France, dans l'usage qu'on fait de ses forces et de ses ressources.

Tunis était certes un poste utile à occuper; c'était même le point le plus immédiatement nécessaire et avantageux pour la France dans l'intérêt de son empire algérien et de sa sécurité sur cette partie des côtes méditerranéennes. Qu'est-il arrivé cependant? On s'en souvient encore, cette affaire a été engagée et conduite au début d'une façon si étrange, si décousue, si incohérente, qu'elle aurait pu échouer; il a fallu une sorte de force des choses et peut-être aussi un certain ensemble de circonstances diplomatiques favorables pour que tout finît par un dénoûment plus heureux que mérité par la prudence et l'habileté de nos combinaisons. — Le Tonkin était assurément une question plus délicate et plus contestable; c'était un luxe ou une fantaisie. Admettons cependant qu'on pût céder à la tentation du Tonkin, de l'empire de l'Indo-Chine, avec l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge. Dans tous les cas, la première condition était de savoir ce qu'on faisait, de proportionner ses moyens d'action au but qu'on se proposait, de mesurer les difficultés et les avantages; la plus simple sagesse aussi conseillait d'écouter ceux qui savaient ce que nos ministres ignoraient, ceux qui avaient eu l'occasion de traiter avec la Chine et qui connaissaient les obstacles, les résistances que nous pouvions rencontrer. Au lieu d'agir ainsi, on peut dire que nos ministères se sont jetés dans cette entreprise comme dans une aventure, sans se demander où ils allaient, qu'ils ont conquis le Tonkin sans le vouloir ou sans l'avouer, subissant la fatalité des incidens, engageant jour par jour le pays et le parlement sans leur dire la vérité, dépensant les vies humaines et les millions en détail et par subterfuge, pour finir par une véritable guerre avec la Chine, qu'on a toujours niée même en la faisant. Est-ce là sérieusement une politique? — Tout cela est terminé, dira-t-on; la paix est faite avec la Chine et les rapports sont renoués

par la réception récente des représentans du Céleste-Empire à l'Élysée. Nous avons le Tonkin, nous serons à Lang-son quand nous le voudrons, nous sommes à Hué et dans le Cambodge. Tout cela est à nous. Soit! c'est fini, — à la condition toutefois de conquérir ce qu'on nous a cédé, de batailler sans fin avec des bandes toujours en armes, d'avoir pendant longtemps dans la vallée du Fleuve-Rouge un corps d'occupation de trente mille hommes et d'ajouter aux 4 ou 500 millions que nous a déjà coûtés cette conquête tout ce qu'il faudra dépenser encore. C'est ce qu'on appelle une fin!

Aujourd'hui il ne s'agit plus de Tunis ou du Tonkin, il s'agit de cette expédition de Madagascar pour laquelle on vient de demander un crédit de 12 millions et qui a été justement l'occasion de cette discussion où M. Jules Ferry a déployé son programme d'extension universelle et indéfinie. Il y a deux ou trois ans déjà qu'on tourne autour de cette grande île de Madagascar, sans pouvoir y pénétrer sérieusement, sans se retirer et sans se décider à une campagne à fond : que va-t-on faire? Les uns sont assez portés à demander qu'on en finisse, qu'on se borne à garder quelques points des côtes, à s'assurer des comptoirs de commerce en traitant au besoin avec les Hovas maîtres de l'intérieur; les autres, et c'est évidemment le dernier mot du discours de M. Jules Ferry, ne reculeraient pas devant la conquête de l'île tout entière, devant une marche dans l'intérieur, sur Tananarive, pour donner à la France cette belle possession. Entre ces deux opinions le gouvernement, représenté par M. le ministre des affaires étrangères et hier encore par M. le président du conseil, ne se compromet pas, il faut l'avouer. Il veut et il ne veut pas; il n'est ni pour la politique d'abandon ni pour la politique d'aventure; il ne se livre pas aux « théories ambitieuses, » mais il entend sauvegarder « l'honneur, les droits et les intérêts de la France. » Ce n'est pas une solution, on le voit bien : c'est un expédient de réserve et d'expectative qui laisse tout en suspens jusqu'à la décision d'une chambre nouvelle et qui, en maintenant la France sous les armes, reste toujours coûteux sans compensation. Au demeurant, le crédit de 12 millions pour Madagascar est voté, et on n'est pas plus avancé : de sorte que ce système qui a été suivi depuis quelques années par le gouvernement et par une majorité républicaine laisse le pays en face des conséquences de toute une série d'entreprises, de complications toujours possibles et de dépenses inévitables. Il n'y a point, on en conviendra, de quoi être trop rassuré.

Ce qui est vrai de la politique coloniale telle qu'elle a été comprise et pratiquée depuis quelques années, ne l'est pas moins pour les finances, qui viennent d'être une fois de plus l'objet des plus sérieuses, des plus instructives discussions au sénat comme dans la chambre des députés. Ici encore on s'est payé de mots, d'illusions et de faux calculs. On a cédé à une sorte d'émulation de prodigalité,

comme si la fortune de la France était inépuisable, et dans cette voie, les ministères, au lieu de modérer les ardeurs dépensières d'une majorité imprévoyante, se sont prêtés à toutes les fantaisies, un peu par complaisance, un peu dans un intérêt commun de popularité. Assurément, une nation puissante et industrieuse comme la France peut se permettre une certaine libéralité dans l'administration de sa fortune. Elle peut donner sans parcimonie, construire des chemins de fer, réparer ou agrandir ses ports, multiplier ses écoles, doter son enseignement et ses arts, élever des monumens, améliorer la position de ses serviteurs; elle est tenue surtout de ne rien négliger pour son armée, pour la défense de son intégrité. Une nation comme la France peut faire de ces dépenses généreuses et fécondes; mais là, comme en tout, la question est dans la manière d'accomplir ces œuvres utiles, dans la mesure où l'on engage les ressources publiques, dans le choix du moment et des moyens, souvent aussi dans les circonstances. Il est bien évident qu'en voulant tout faire à la fois, sans écouter les plus simples conseils de prudence, en forçant tous les ressorts de la fortune nationale, en prétendant, par une combinaison bizarre, dégrever pour se populariser et emprunter pour répandre les subventions, on s'exposait à de prochains et inévitables mécomptes; on allait tout droit à ce qui est arrivé, à une crise qui n'est point irrémédiable sans doute, qui n'est pas du moins sans danger. C'est justement ce qu'ont montré, en traits saisissans, et M. Germain, au Palais-Bourbon, et M. Blavier, M. Chesnelong, M. Pouyer-Quertier, au Luxembourg, en refaisant une fois de plus, pour le pays qui écoute et qui paie, ce triste et cruel bilan des déficits accumulés, des abus de crédit, des dépenses démesurées, des expédiens ruineux. On peut sans doute s'étudier à pallier une situation compromise, essayer de tout expliquer, équivoquer avec les chiffres. Ce qu'on ne peut déguiser, c'est ce fait frappant et inexorable.

Lorsque le pays, à peine sorti d'une effroyable guerre, se trouvait tout à coup en face d'immenses ruines à réparer et d'une colossale rançon à payer, il ne désespérait pas de lui-même; il se montrait prêt à tous les efforts, à tous les sacrifices, et, à la faveur de ce généreux esprit, un gouvernement aussi prudent que bien inspiré ne tardait pas à refaire une situation financière toute nouvelle. Il avait réussi en peu de temps à délivrer les provinces françaises de l'occupation étrangère, à commencer la reconstitution du matériel de guerre disparu dans les désastres, à remettre en mouvement tous les services, à relever le crédit par l'ordre. Le pays restait sans doute sous le poids de lourdes charges, d'impôts aggravés, d'une dette fatalement accrue; mais toutes ces dépenses de la guerre se trouvaient liquidées. On rentrait dans les conditions d'un régime régulier; le budget, largement doté, était en plein équilibre, tout était clair. Encore une fois, la France,

portant son fardeau sans plier, retrouvait des finances libres et puissantes. C'est la situation en 1876 : quelques années passent, les républicains sont au pouvoir, maîtres de tout, disposant de tout, inaugurant l'ère nouvelle : où en est-on aujourd'hui? L'esprit d'aventure et de confusion semble être rentré par degrés dans l'administration financière. En peu d'années, les dépenses ordinaires se sont trouvées augmentées de 4 ou 500 millions pour suffire à des convoitises, à des calculs de parti, pour satisfaire des intérêts électoraux, pour rallier des clientèles. Le déficit a reparu dans le budget, grossissant d'heure en heure. En pleine paix, sans qu'il y ait eu une circonstance extraordinaire, une nécessité pressante, la dette publique s'est accrue de 7 ou 8 milliards. On a emprunté pour les départemens et pour les communes comme pour l'état, et ces jours derniers encore on discutait, on votait un emprunt nouveau de 320 millions pour alimenter les caisses des écoles et des chemins vicinaux. On a étourdiment alourdi la dette sans calculer qu'on s'exposait à épuiser d'avance un crédit dont on pouvait avoir besoin dans une crise imprévue. Et il ne faut pas dire que tout cela se retrouve, que les emprunts ravivent les sources de la richesse, qu'on a créé ce qu'on appelle d'un mot assez barbare : « l'outillage industriel, » que pour le pays les bienfaits sont en proportion de l'accroissement des dépenses. On s'est vanté d'avoir porté, depuis quinze ans, le budget de l'instruction publique de 21 millions à 136 millions. Voilà qui est au mieux. Seulement ce qu'on n'ajoute pas, c'est qu'il y a quinze ans il y avait déjà 4 millions d'élèves dans les écoles et il y en a maintenant 4,600,000 : de telle façon que pour 600,000 élèves de plus, ce budget se trouve augmenté de 115 millions. C'est ainsi en tout : on a dépensé quelquefois avec de bonnes intentions, nous le voulons bien ; mais on a dépensé sans prévoyance, sans mesure, et la pire des choses est de se payer encore d'illusions, d'un vain optimisme officiel lorsqu'en définitive la situation financière, comme la politique coloniale, se solde pour le pays par des mécomptes et des inquiétudes pour l'avenir, par des déficits et peut-être la nécessité de nouveaux impôts.

Et maintenant les faits sont là, évidens, palpables. La vérité est qu'à cette heure décisive, à la veille des élections, la situation générale du pays est, sinon irréparablement compromise, du moins assez peu assurée, et cette situation, elle est l'œuvre d'une politique qui, depuis quelques années, n'a réussi qu'à abuser des finances, à engager la France dans des aventures lointaines en même temps qu'elle réveillait par des violences de secte toutes les divisions intérieures. Toute la question est de savoir aujourd'hui si on aura le bon sens, le courage de s'arrêter, de revenir sur ses pas, de se rattacher à une politique plus ménagère des intérêts permanens du pays, de la paix des conscience, ou si, par une obstination de parti, on persistera jusqu'au bout dans un système qui a si médiocrement réussi. Tout ce qu'on peut

dire dans ces manifestes se réduit en fin de compte à cette alternative. M. le président du conseil, dans son dernier discours d'hier, faisait un appel assez mélancolique « à ce qui reste de conciliation possible entre républicains; » mais cette conciliation ou cette concentration, comme on l'appelait il y a quelques semaines, sur quel terrain et à quel prix se ferait-elle? Dût-elle se réaliser dans quelques départemens pour faire face à ce qu'on appelle la réaction, à quoi aboutirait-elle? Si l'on n'a rien de mieux à offrir au pays que la continuation de la politique de ces derniers temps, il n'y a point à s'y tromper, c'est pour la république une crise peut-être décisive, — et ce sont les républicains qui l'auront préparée.

Ce n'est pas la France seule, à la vérité, qui a aujourd'hui des difficultés de politique extérieure et intérieure, des pouvoirs dans l'embarras et une crise d'élections en perspective. Le nouveau ministère qui a pris, il y a quelques semaines, la direction des affaires de l'Angleterre et qui ne peut conduire ces affaires qu'à la condition de ne pas rencontrer trop d'obstacles soit dans sa diplomatie, soit dans le parlement, ce ministère fait, assurément, ce qu'il peut; mais il a la vie laborieuse avec toutes ces questions que le ministère libéral lui a léguées en Afrique, en Asie ou en Europe, avec l'Irlande, qui est le tourment de tous les cabinets, avec une majorité qui ne lui appartient pas, qui, à tout instant, peut lui échapper et se tourner contre lui, comme c'est déjà arrivé. Le ministère tory s'étudie de son mieux à défendre sa position, à se créer un terrain où il puisse rallier l'opinion et il ne réussit pas toujours.

L'Égypte est peut-être, pour le moment, le point où il a le moins de complications à craindre, et les affaires égyptiennes, il faut l'avouer, pourraient être simplifiées dans une certaine mesure si la nouvelle de la mort du mahdi, répandue depuis quelques jours en Europe, était une réalité. Ce serait un ennemi de moins dans le Soudan, une difficulté de moins pour le rétablissement de la paix en Égypte. La question des rapports de l'Angleterre avec la Russie au sujet de l'Afghanistan reste toujours évidemment pour le ministère de lord Salisbury la plus grosse affaire, la plus sérieuse préoccupation; elle tient toujours l'opinion dans une sorte d'attente inquiète, et peu s'en est fallu même en vérité que les Anglais ne se crussent, il y a quelques jours comme il y a deux mois, à la veille de la guerre, tant l'émotion a été vive à Londres. Ce n'était fort heureusement aujourd'hui, comme il y a deux mois, qu'une panique qu'aucune circonstance nouvelle n'avait justifiée. La diplomatie n'avait pas dit son dernier mot; les Russes n'avaient pas sournoisement fait marcher leurs troupes sur Hérat. Entre Londres et Saint-Pétersbourg, il n'y avait ni rupture, ni recrudescence d'animosité, et il est assez peu vraisemblable que le conflit éclate au sujet de cette vallée et de ces pas-

sages de Zulficar sur lesquels on dispute sans cesse sans pouvoir même arriver à les définir. L'Angleterre, après avoir renoncé à la politique de la zone neutre, après avoir placé sa ligne de défense sur sa propre frontière, n'acceptera sûrement pas les chances de la plus redoutable des guerres pour quelque territoire indécis. Au fond, c'est par la paix que tout finira encore une fois. La situation ne reste pas moins difficile, compliquée; elle n'est peut-être pas près de toucher à son terme, et le nouveau ministère se trouve dans cette situation où tout ce qu'il peut espérer de mieux, c'est de dégager la politique extérieure de l'Angleterre compromise par ses prédécesseurs.

A voir les choses de près, ce ministère est étrange. Il n'est pas certainement arrivé au pouvoir dans des conditions faciles de politique extérieure, et il ne peut guère compter sur de brillans succès pour conquérir l'opinion. Sera-t-il plus heureux dans sa politique intérieure? Il commence, dans tous les cas, il faut en convenir, par de singulières témérités; il paraît décidé à étonner l'Angleterre par l'imprévu de ses évolutions. Les conservateurs du nouveau ministère font aujourd'hui ce que lord Beaconsfield a fait dans d'autres temps avec son audacieuse dextérité. Ils s'efforcent de dérober leurs armes à leurs adversaires, en se montrant plus libéraux que les libéraux eux-mêmes, particulièrement dans leur système et dans leurs procédés à l'égard de l'Irlande. Ils vont jusqu'à une sorte de radicalisme semi-socialiste, dans l'espoir de gagner les voix des Irlandais, d'abord dans le parlement, plus tard aux élections. M. Gladstone, malgré son libéralisme hardi et éprouvé, avait été obligé, en présence des plus effroyables crimes, de recourir à toute la sévérité des lois répressives, et le dernier vice-roi d'Irlande, lord Spencer, a énergiquement demandé jusqu'au bout le maintien de ces lois. Le nouveau ministère inaugure la politique du laissez-faire universel; il désavoue presque les répressions anciennes et il admet même une revision des procès criminels jugés sous le régime exceptionnel des dernières années. Il livre tout, au risque de se réveiller en face de catastrophes nouvelles. M. Gladstone a fait le « land-act » dans l'intérêt des Irlandais et cette mesure agraire semblait déjà très hardie. Les ministres d'aujourd'hui proposent à la chambre haute une loi pour faciliter l'acquisition des terres au moyen des avances de l'état. Chose bizarre! ce sont les libéraux qui accusent aujourd'hui les conservateurs de porter atteinte à la propriété par leurs projets et par leurs actes. Le nouveau ministère peut-il du moins se flatter de conquérir ainsi les sympathies et les votes des Irlandais? Il aura peut-être momentanément l'appui des tacticiens, comme M. Parnell, et encore M. Parnell et ses amis du parlement ont-ils récemment voté contre lui. Les agitateurs, ceux qui mènent les Irlandais, ne se contentent pas de ces concessions; ils croient à une distribution prochaine et gratuite des

terres, et le ministère risque fort d'en être pour ses frais de libéralisme irréfléchi et agité. Il tente une expérience peut-être assez hasardeuse, pour son parti comme pour l'Angleterre elle-même, avec son torysme démocratique, qui, sans réconcilier l'Irlande, peut certainement créer d'autres dangers.

Les affaires des grandes puissances sont les affaires de tout le monde par les conséquences qu'elles peuvent avoir pour la politique universelle. Les difficultés que l'Angleterre a sur les frontières de l'Afghanistan avec la Russie, sur les bords du Nil avec tous les cabinets sont certainement de l'ordre le plus général, le plus sérieux, et ont par la force des choses un caractère européen. On en viendra à bout en dépit des fâcheux pronostics, il n'en faut pas douter ; on les résoudra, ou tout au moins on les dénouera à demi pour le moment, parce que la paix, qui est le premier désir des nations civilisées, vaut bien quelques sacrifices. Jusqu'à quel point le nouveau ministère anglais peut-il compter sur le concours du grand médiateur, du grand « courtier » de l'Europe, M. de Bismarck, pour sortir de tous ces embarras qui lui ont été légués? Le chancelier d'Allemagne a pu voir sans déplaisir la chute de M. Gladstone, l'avènement d'un cabinet conservateur à Londres : il ne se compromettra sûrement pas pour aider l'Angleterre et pour ménager quelque succès à lord Salisbury ; il n'ira pas au-delà de ce qu'il croira utile à sa politique, à ses intérêts, à ses combinaisons. D'une manière générale, on peut dire que M. de Bismarck doit être plus que jamais favorable au maintien de la paix parce qu'il y est intéressé, parce qu'il a lui-même bien des raisons apparentes ou secrètes, avouées ou inavouées, de ne pas trop s'engager, de ne pas rouvrir et de ne pas laisser rouvrir par d'autres l'ère des grandes complications extérieures. Il a une raison souveraine, dont il ne peut pas parler, qui n'est pas la moins puissante : le grand âge et la santé déclinante de l'empereur Guillaume, qui essaie en ce moment de retremper ses forces à Gastein. Il a sa politique d'extension coloniale en même temps que ses affaires intérieures, qu'il ne conduit pas toujours à son gré en dépit de sa puissante volonté. Il a l'œuvre laborieuse et perpétuelle de l'unification de l'empire, à laquelle se rattache cette question du duché de Brunswick, qui est demeurée en suspens depuis un an, depuis la mort du dernier duc, et que le chancelier avait cru prudent d'ajourner jusqu'après la session parlementaire.

Aujourd'hui le Reichstag est en congé, il est séparé depuis quelques semaines déjà, et la question du Brunswick est entrée en scène. Il s'agit tout simplement de fixer la destinée d'une principauté souveraine reconnue jusqu'ici dans l'empire, et considérée, depuis la mort du dernier prince, comme tombée en déshérence. Le duché de Brunswick, il est vrai, a un héritier légitime : c'est le duc de Cumberland, fils de l'ancien roi de Hanovre ; mais voilà la question ! M. de Bismarck ne

peut pas évidemment admettre qu'un duché allemand ait pour souverain un prince ennemi qui n'a cessé de protester contre les événemens de 1866, qui ne peut rêver que la restauration de la maison de Hanovre, la résurrection de l'ancienne Allemagne. Aux yeux du chancelier, le duc de Cumberland, avec la maison dont il est le chef, est toujours un belligérant; ses déclarations récentes comme ses déclarations anciennes sont un acte perpétuel d'hostilité. C'est ce qu'on appelle en Allemagne, par un précieux euphémisme, « l'état de guerre par intention. » On ne conteste pas directement, à la rigueur, les droits légitimes du duc de Cumberland à la succession de Brunswick; on prétend que son avènement à la couronne mettrait en danger la paix intérieure de l'empire; et comme un article de la constitution dispose que toutes les questions de paix intérieure doivent être soumises au *Bundesrath*, M. de Bismarck, en scrupuleux gardien de la constitution, s'est adressé au *Bundesrath;* il lui a proposé de décider que « le gouvernement du duc de Cumberland dans le Brunswick serait incompatible avec la paix intérieure et la sécurité de l'empire. » M. de Bismarck a-t-il fait tout ce qu'il a voulu? Au fond, avec sa manière peu gênante de comprendre les droits des dynasties et le principe monarchique, il voulait évidemment en finir une bonne fois en faisant consacrer la dépossession définitive et irrévocable de la maison de Hanovre exclue du Brunswick comme de son ancien royaume. Malheureusement le chancelier a trouvé des contradicteurs parmi les princes confédérés, qui se sont émus de cette application nouvelle de la raison d'état, de cette façon un peu leste de traiter les légitimités et les dynasties, sous prétexte de garantir l'unité et la sécurité de l'empire. Le vieil empereur Guillaume a eu peut-être lui-même ses scrupules, en sa qualité de vieux champion de la légitimité, ou du moins il n'a pas pu rester tout à fait insensible aux réclamations des princes menacés ou diminués dans leurs droits de souveraineté.

Bref, il a fallu négocier avec les cours récalcitrantes en même temps qu'on mettait en mouvement la diète brunswickoise et le conseil fédéral. Il en est résulté un compromis qui consiste tout simplement à frapper d'une exclusion personnelle le duc de Cumberland pour son attitude d'hostilité et de protestation contre l'empire, sans mettre néanmoins en question les titres de la dynastie qui pourraient revivre dans des circonstances nouvelles. C'est ce qui a été fait. Par une particularité curieuse de plus, un prince anglais, le duc de Cambridge, de la vieille race de Hanovre, s'est cru obligé de faire valoir ses droits héréditaires à défaut du duc de Cumberland; mais le duc de Cambridge a sûrement peu de chances d'être écouté, le duc de Cumberland reste écarté; et la question se réduit aujourd'hui à désigner pour le duché de Brunswick un régent, une façon de souverain qui sera probable-

ment un prince de Reuss proposé par la Prusse. Ce n'est pas précisément encore la déchéance complète et définitive des guelfes, c'est la suspension temporaire du droit dynastique dans l'intérêt de l'empire. M. de Bismarck, par cet interdit provisoire, n'a obtenu que la moitié de ce qu'il désirait, et c'est ainsi que le plus omnipotent des chanceliers ne fait pas lui-même tout ce qu'il veut. Il en sera quitte, il est vrai, pour reprendre et achever une autre fois son œuvre contre cette maison de Hanovre réduite aujourd'hui à l'alternative de l'abdication ou de la soumission.

Les hommes qui ont tenu, ne fût-ce qu'un instant, dans leurs mains les destinées de leur nation, sont toujours peu nombreux, et ils sont plus rares encore dans les pays de vaste démocratie, comme l'Amérique du Nord. Les États-Unis ont perdu récemment un de ces hommes, le général Grant, qui, après avoir connu toutes les fortunes, après avoir été un chef d'armée victorieux, un président élu et réélu de la république américaine, vient de s'éteindre, victime d'un mal vulgaire, au milieu des embarras financiers qui ont troublé et terni les dernières années de sa vie. Ulysse Grant est mort à un âge peu avancé, à soixante-trois ans; il a eu une de ces carrières comme on n'en voit guère qu'aux États-Unis. Né d'une famille de petits industriels, aux bords de l'Ohio, il avait été envoyé à l'école militaire de West-Point et avait fait sa première campagne au Mexique en 1846, sous le général Scott. Exclu de l'armée, au retour du Mexique, pour des actes qui n'ont jamais été éclaircis, il avait fait tous les métiers; il avait été tour à tour agent d'affaires, courtier, marchand de coton, tanneur, et il n'avait pas même échappé à la banqueroute, lorsque la terrible guerre de la sécession venait réveiller ses instincts militaires en lui rouvrant une carrière où il déployait son activité et son énergie, où il ne tardait pas à s'élever au grade de général dans l'armée auxiliaire du Nord. Le siége de Wicksburg, la prise de Chattanooga le mettaient tout à fait hors ligne en le signalant au gouvernement du président Lincoln comme un des militaires les plus habiles et les plus heureux, comme un de ceux sur qui l'Union pouvait compter pour triompher de la résistance du Sud. Grant n'était pas supérieur à d'autres chefs : à Mac-Clellan, à Halleck, à Shermann. Il avait la chance de venir à ce moment favorable où beaucoup de généraux s'étaient usés dans cette guerre ingrate, lorsque l'Union, par un effort violent, trouvait encore le moyen de rassembler des forces gigantesques, tandis que les forces du Sud diminuaient fatalement. Placé à la tête des nouvelles armées, Grant déployait d'ailleurs, dans cet immense commandement, les plus sérieuses qualités militaires : l'opiniâtreté, la vigilance, l'impassibilité devant le péril, la volonté de vaincre. C'est alors que s'engageait autour de Richmond ce formidable et sanglant duel où le chef des confé-

dérés, l'illustre Lee, tenait tête, pendant des mois, avec soixante mille hommes, aux trois cent mille soldats de Grant, et où le vaincu, jusque dans sa défaite, obtenait le respect ému de ses adversaires. Grant, dans cette lutte gigantesque, n'avait pas montré plus de génie que Lee, il avait surtout vaincu par le nombre; mais il était le vainqueur. Il avait brisé la résistance du Sud, il avait mis fin à une guerre sanglante qui menaçait l'intégrité de l'Union américaine. Il était le sauveur, et c'était assez pour lui assurer une immense popularité, pour faire de lui un président à la première élection, après l'assassinat de Lincoln, à l'expiration des pouvoirs du triste vice-président Johnson.

Comme militaire, le général Grant avait assurément montré des qualités supérieures; il avait été surtout heureux, et, dans une crise de vie ou de mort pour l'Union, il avait rendu le plus grand des services à son pays, il avait relevé la fortune américaine. Comme chef deux fois élu de l'Union, il est certain qu'il ne s'est pas maintenu au rang où s'était placé l'homme de guerre, et que sa double présidence, qui va de 1868 à 1876, a été une période peu brillante, peu favorable pour les États-Unis. Grant, pour tout dire, a été un président médiocre, passionné et étroit dans ses idées, jaloux de ses prérogatives sans se servir utilement du pouvoir, aussi opiniâtre à la Maison-Blanche que dans les camps, mais moins éclairé dans les affaires politiques que dans les affaires militaires, homme de parti plutôt qu'un homme de gouvernement. Il a été surtout accusé d'avoir laissé s'introduire dans l'administration américaine une immense corruption, d'avoir tout au moins toléré jusque dans son entourage des spéculations que la justice a appelées des concussions en les condamnant. Bref, l'homme politique n'avait pas répondu aux espérances qu'on avait conçues à son avènement. Aussi avait-il perdu beaucoup de sa popularité, et lorsque ses partisans fanatiques ont cru pouvoir parler pour lui d'une troisième candidature présidentielle, on s'est aperçu qu'il n'était plus temps. Le général Grant a eu une plus triste fortune. Depuis qu'il avait quitté le pouvoir, il s'était laissé entraîner dans les plus étranges aventures financières où il a tout perdu, où il a été même exposé à toute sorte d'épreuves vulgaires qui n'avaient pas servi à relever son prestige. La mort a fait tout oublier; on ne s'est plus rappelé dans toutes les contrées de l'Union que les éminens services de celui qui, sans être un Washington, a contribué un jour à raffermir de sa main vigoureuse la puissance américaine menacée dans son intégrité et dans son avenir.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Les marchés de Londres et de Paris ont été pris au début de la seconde quinzaine de juillet d'une panique dont les effets ne sont pas encore aujourd'hui complètement effacés. Les Consolidés anglais étaient à 100 1/4 et le 3 pour 100 français à 80.27 lorsque fut répandu à Londres, par une édition spéciale du *Times*, le bruit que les Russes étaient de nouveau en marche sur Hérat et occupaient le défilé de Zulficar. Les Consolidés perdirent immédiatement plus d'une unité et le 3 pour 100 tomba de 81.27 à 80.40. Les fonds russes et hongrois reculaient en même temps de 2 pour 100, et l'Italien, qu'on venait de porter à 95.65, était ramené brusquement à 94.

La liquidation de quinzaine s'est donc effectuée en plein désarroi, au grand détriment de la petite spéculation à la hausse, déçue dans les espérances de bénéfices qu'elle avait fondées sur le mouvement en avant du Suez et de l'Italien. Le Suez avait en effet suivi les fonds d'état dans la réaction, fléchissant de 2,110 à 2,050.

La panique cependant n'avait point de cause légitime : quelques explications venues de Saint-Pétersbourg calmèrent subitement les esprits à Londres. Cependant les cours des fonds publics ne se sont que lentement relevés. Les Consolidés n'ont pas encore recouvré le pair. Notre 3 pour 100 est revenu au-dessus de 81, mais ne s'y maintient pas sans quelque résistance. L'Italien a repris une unité à 95 ; de même le Hongrois à 80 3/8. Le Suez est resté au point où l'avait fait refluer la panique. On paraît avoir abandonné pour l'instant les plans de campagne en hausse dont cette valeur était l'objet le mois dernier.

Ce qui a surtout caractérisé l'attitude du marché pendant cette fin de juillet, c'est une grande pénurie d'affaires. Sur bon nombre de titres, les transactions ont été à peu près complètement arrêtées ; la cote n'a enregistré que des cours nominaux sur les valeurs de banque, comme le Crédit lyonnais, la Société générale, la Banque franco-égyptienne, etc., sur le Crédit foncier, sur les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer, sur les titres des sociétés industrielles. Même au comptant les échanges se restreignent de plus en plus en ce qui concerne tout ce groupe. Le peu d'activité qui subsiste est concentré sur les négociations en fonds publics. Encore cette activité est-elle toute relative, car les capitaux disponibles n'ont pas apporté sur le

marché des inscriptions flottantes en rentes 3 pour 100 et 4 1/2 les gros contingens espérés. Il est juste de dire que ces capitaux ont été attirés par des émissions intéressantes et qui paraissent avoir pleinement réussi.

Tout d'abord la Compagnie des chemins de fer de l'ouest-algérien offrait un lot d'obligations (70,000 environ) à 335 francs, rapportant l'intérêt habituel de 15 francs par an, et remboursables à 500 francs. Ce titre se présentant avec l'estampille de la garantie de l'état, l'épargne s'est jetée sur l'émission. Une compagnie de chemins de fer, étrangère il est vrai, mais qui a été constituée par des capitaux français, et qui a su toujours se conserver chez nous de puissantes sympathies, la Compagnie des chemins autrichiens, a offert également au public, par l'entremise de la Banque de Paris, environ cinquante mille obligations. Le crédit des Chemins autrichiens est très haut coté, en France, comme en Autriche-Hongrie et en Allemagne, bien que les bénéfices annuels de la compagnie aillent en s'affaiblissant peu à peu tous les ans à mesure que s'étend son réseau. Les obligations des séries négociables en France ont atteint le cours de 402 francs; elles rapportent, il est vrai, 15 francs nets, la Compagnie prenant toujours les impôts à sa charge, tandis que les obligations françaises subissent un impôt de 1 fr. 20 qui ramène leur revenu à 13 fr. 80; les obligations nouvelles ont été mises en vente à 376 fr. 25. On assure que les demandes ont été très nombreuses et que la Banque de Paris n'a pu les servir intégralement.

Cette opération, comme celle de l'Ouest algérien, a eu lieu le 28 juillet. Deux jours plus tard, l'emprunt égyptien, prévu et autorisé par la convention signée à Londres en mars 1885, a été lancé sur les places de Londres, Paris, Berlin et Francfort. On sait qu'en vertu de cette convention, les grandes puissances européennes se sont engagées à garantir conjointement et solidairement le service d'intérêt et d'amortissement d'un emprunt de 9 millions de livres sterling. Que ferait le gouvernement du khédive tant pour payer les indemnités d'Alexandrie que pour parer aux déficits et couvrir des dépenses extraordinaires?

La convention ne devait devenir exécutoire qu'après avoir été ratifiée par les parlemens des puissances signataires. Les parlemens anglais et français ont satisfait à cette condition. Mais il manquait la ratification des parlemens d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne et d'Italie. La situation précaire du trésor égyptien n'a pas permis d'attendre l'accomplissement des formalités nécessaires. Le nouveau cabinet anglais a obtenu de la bienveillance des puissances du continent l'autorisation de procéder sans plus de retard à l'émission. Le nouveau 3 pour 100 égyptien constitue une première charge sur l'ensemble des

revenus; il prend donc rang avant les obligations privilégiées et les Domaniales. On a fixé le prix d'émission à 95 1/2, et il s'est aussitôt négocié avec une prime de près de 2 pour 100. La coupure est de 100 livres sterling ou 2,500 francs, ce qui établit le prix d'émission au change de 25.20 à 2,406 fr. 60.

A l'intérieur, la chambre des députés en a fini avec le budget de 1886, et le sénat a voté le projet de loi relatif à la caisse des écoles et à celle des chemins vicinaux, projet de loi autorisant la création, pour un montant total de 319,744,000 francs, d'obligations de 500 francs, portant un intérêt annuel de 20 francs, remboursables au moyen d'annuités finissant au 16 décembre 1907.

Les recettes des chemins de fer présentent chaque semaine de nouvelles diminutions. On ne peut donc s'étonner de voir les cours des actions rester stationnaire, malgré le goût si vif des capitalistes pour ce genre de valeurs.

Le Saragosse et le Nord de l'Espagne ont baissé. Les recettes commencent à être très sensiblement affectées par l'extension que prend l'épidémie cholérique. Les dividendes de 1885 seront probablement inférieurs à ceux de 1884, on peut dire sûrement en ce qui regarde le Saragosse. Le 4 pour 100 Extérieure se tient assez ferme aux environs de 58; mais la misère et la dépopulation vont porter une rude atteinte aux recettes du trésor et de grandes difficultés financières sont à prévoir. Les Chemins autrichiens, les Lombards et les Méridionaux ont conservé leurs anciens cours.

La Banque de France se maintient au-dessus de 5,000 francs, bien que ses bénéfices hebdomadaires soient en diminution. Le Crédit foncier peut au contraire présenter un compte de profits et pertes plus élevé à ce jour que celui de la période correspondante de 1884. Le Gaz est sans changement à 1,505, les Voitures à 600, les Omnibus à 1,140. Le conseil général de la Seine a repoussé l'approbation des traités passés avec cette dernière compagnie pour l'exploitation des réseaux Nord et Sud. La Compagnie Transatlantique a tenu le 20 juillet une assemblée générale qui a autorisé une émission d'obligations.

La Banque ottomane et le Turc ont été négligés. L'Unifiée, à 327, n'a pas profité, comme on l'aurait pu supposer, de l'heureuse influence de l'emprunt égyptien de consolidation. La Compagnie du canal de Panama a tenu, le 29 courant, son assemblée générale annuelle. Il y a été reconnu par l'administration que les prévisions primitives de dépenses seraient notablement dépassées, que le canal coûterait sans doute de 1,200 à 1,300 millions, et qu'il faudrait émettre, dans un délai plus ou moins rapproché, un emprunt de 600 millions de francs, en obligations à lots, si l'autorisation en peut être obtenue des pouvoirs publics.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

